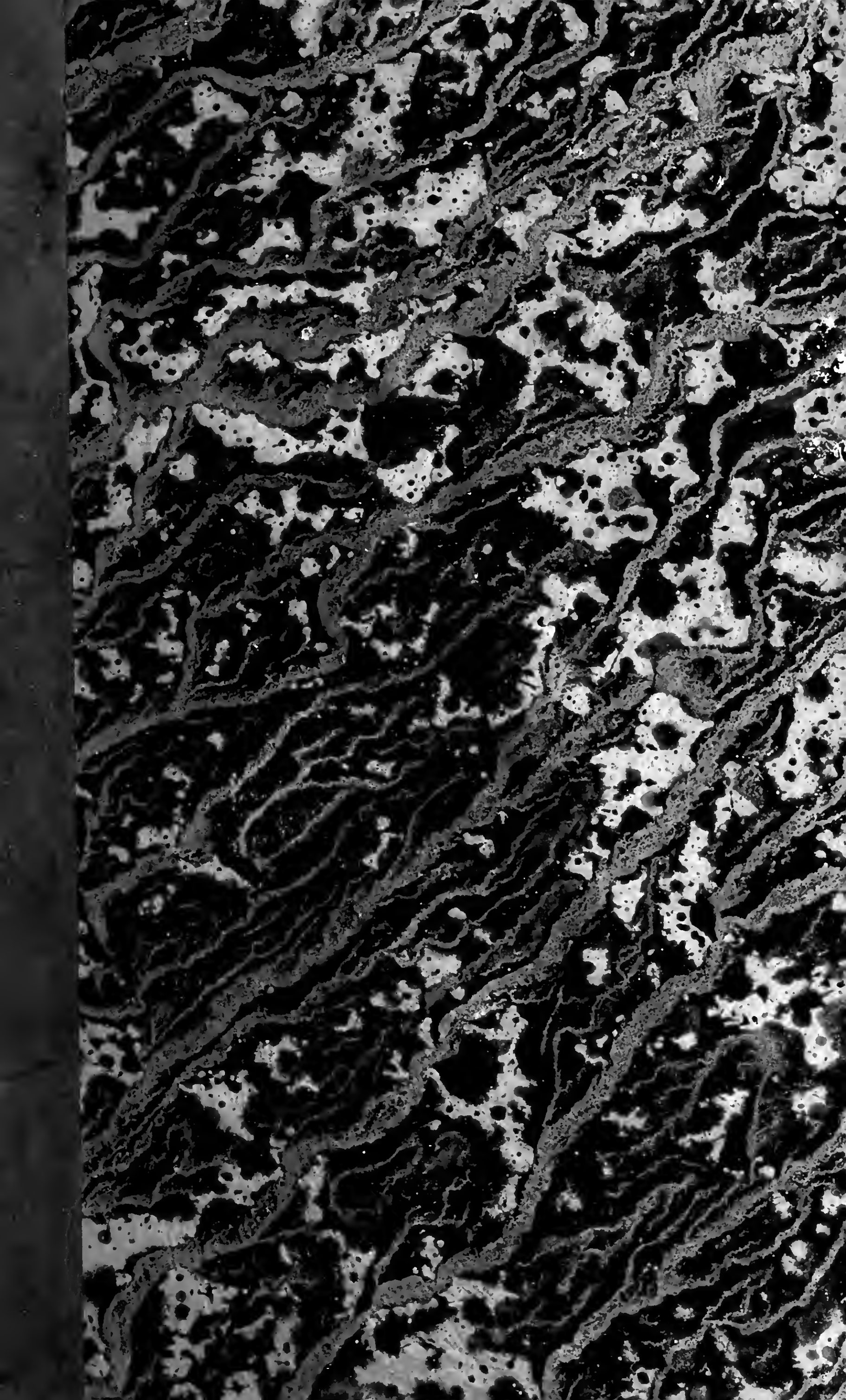
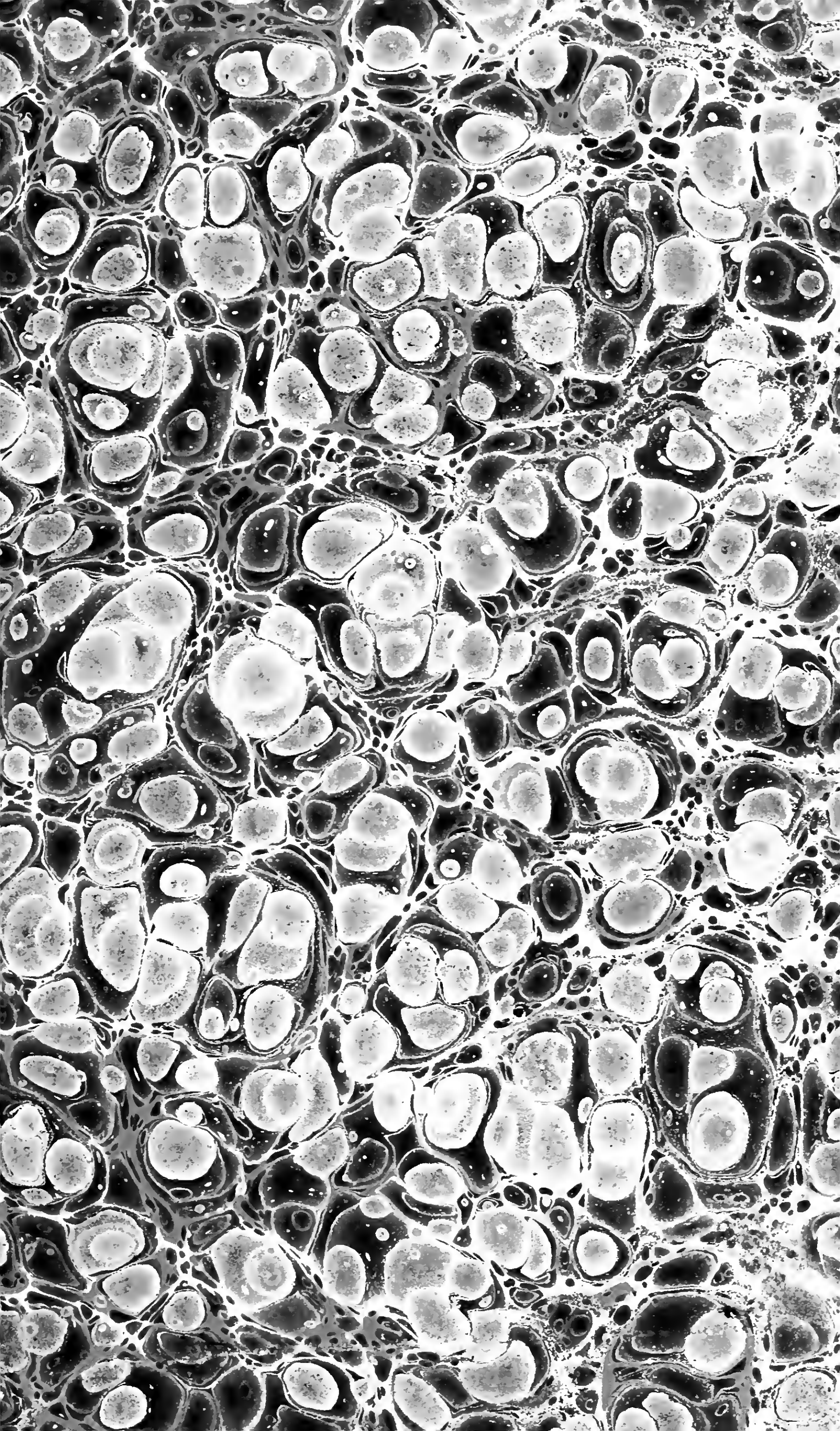






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Douzième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;

ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,

RUE VIVIENNE, N° 2, AU COIN DE LA RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS,

Ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1834.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ.

NOVEMBRE 1834.

REVUE BRITANNIQUE.

Économie Politique.

DES CHEMINS DE FER ET DE LEUR INFLUENCE SUR L'ACCROISSEMENT DE LA VALEUR DES PROPRIÉTÉS RURALES.

Inutile de nous occuper du tracé des routes ? du mécanisme des voitures à vapeur, du plus ou moins de résistance qu'éprouve la traction sur les chemins de fer, enfin de la supériorité de ce nouveau mode de transport sur les canaux et les routes ordinaires ; ce sont aujourd'hui toutes choses trop connues. Quel est l'habitant des Trois-Royaumes qui ne sait tous les prodigieux résultats d'économie, de vitesse et de comfort obtenus par l'art des Gurney, des Stevenson et des Hancock. Il n'y a pas de marchand de la Cité, il n'y a pas de petit fermier du comté de Lancastre qui ne suppute avec une admirable précision

le nombre de minutes et de schellings qu'il économise chaque jour en employant dans ses voyages l'utile auxiliaire de la vapeur. Les habitans de Southport, ville située à 38 milles de Manchester et à 25 de Liverpool, préfèrent, lorsque leurs affaires les appellent à Manchester, venir prendre la locomotive à Liverpool et faire avec elle les 31 milles qu'elle parcourt jusqu'à Manchester, plutôt que d'aller directement par la route ordinaire. En décrivant ce ricochet, ils ont 56 milles à faire au lieu de 38, mais ils emploient moins de tems; ils ont économisé une heure un quart. Aujourd'hui le tems s'escompte, on ne calcule que par secondes; ce n'est plus une montre dont a besoin le négociant, il lui faut un chronomètre; les rendez-vous se multiplient à l'infini dans la journée; partout une célérité, une précipitation inouïe. On arrête les clauses d'un contrat d'assurances sur le marche-pied d'un Omnibus; on prend les commissions de l'armateur au débotté; le report se cote en tilbury; une négociation entamée sur l'impériale des diligences de l'*Aigle* se conclut dans le coupé des voitures de Paddington.

Les négocians et les industriels ont compris, dès les premiers jours, la toute-puissance de la vapeur; aucun d'eux n'est resté étranger aux nombreuses associations qui tour à tour se sont formées pour en exploiter les résultats. Les actions de chaque nouvelle compagnie sont enlevées: ce n'est donc pas à la timidité de nos capitalistes, à l'insuffisance de nos moyens d'exécution, à l'insuccès des premières entreprises qu'il faut attribuer la lenteur de ces utiles constructions; ce sont les idées étroites et mesquines des propriétaires, leur basse cupidité, qui en ont surtout retardé le développement. Il est vraiment curieux de voir par quels raisonnemens captieux, par quel luxe d'égoïsme on parvient à paralyser ces grands travaux d'utilité pu-

blique. J'ai parcouru plus de trente enquêtes différentes, c'est toujours par les plus pitoyables motifs que l'on soutient des fins de non-recevoir absurdes : celui-ci craint que la fumée de la locomotive ne l'asphyxie ; que le feu de la chaudière n'incendie ses arbres et ses moissons ; un autre, que le bruit des voitures n'épouvante son bétail et ne fasse avorter ses brebis ou ses génisses. Il en est qui redoutent surtout le morcellement de leurs terres et l'invasion des voyageurs qu'ils assimilent fort ingénuement à des hordes d'Arabes ou de Baskirs ; puis viennent les réclamations, les répétitions, les dommages et intérêts : un acre de terre est vendu dix fois sa valeur, et quelques pommiers rabougris sont estimés au poids de l'or. Sans doute toutes ces prétentions, toutes ces plaintes, toutes ces lamentations, exprimées d'une manière fort grotesque, seraient très-amusantes si elles n'étaient pas si funestes à l'intérêt public. Cette lutte est pénible à voir, car elle nuit essentiellement à la prospérité du pays ; et, chose singulière, ce sont précisément ceux qui doivent retirer les plus grands bénéfices qui se montrent les plus récalcitrans, les plus hostiles à la réalisation de ces projets. A voir l'acharnement qu'ils y apportent, ne dirait-on pas que les machines à vapeur dévorent et engloutissent tout ce qui s'approche d'elles. Après tant d'épreuves, pourquoi ces hésitations? pourquoi cette panique ?

Lorsque, pour la première fois, les bateaux à vapeur remontèrent le cours du Mississipi, les indigènes de l'Amérique, étonnés de voir ces masses s'avancer sans aucun moteur apparent, et affronter le cours impétueux de leur fleuve, crurent voir arriver des génies malfaisans, et se mirent à lancer sur le bateau à vapeur une grêle de flèches, comme si c'eût été un caïman on un alligator gigantesque qui se fût approché pour les dévorer ; mais

peu à peu les Indiens sont revenus de leur frayeur, et les échanges avantageux qu'ils ont faits de leurs pelleteries contre les marchandises d'Europe ont bientôt triomphé de leur aversion première. Aujourd'hui ils saluent par des acclamations de joie la venue des *navires à feu*. Eh bien ! ne vous semble-t-il pas que nos propriétaires sont encore moins avancés que les *peaux rouges* de l'Amérique du Nord ?

Depuis 1818, autant de chemins nouveaux, autant d'enquêtes nouvelles; toutes, elles ont démontré la double utilité de ces nouveaux moyens de communication pour le producteur et pour le consommateur. Mais rien n'a pu triompher de la répugnance, de l'opiniâtreté, de l'aveuglement et de l'égoïsme des propriétaires. Dernièrement encore, les entrepreneurs d'une ligne de chemins de fer qui, allant de Londres dans la direction de l'ouest, devait s'étendre jusqu'à Bristol, et passer à Bath, à Oxford, à Glocester et à Cheltenham, ont essuyé la plus opiniâtre résistance de la part des propriétaires, quoique, d'après le dire des experts et des ingénieurs, cette voie dût avoir pour le pays les plus heureux résultats. Les entrepreneurs, après avoir dépensé 30,000 liv. sterl. (750,000 fr.) en frais d'enquête et d'étude; après avoir triomphé de toutes les subtilités soulevées dans la Chambre Basse, se sont vus forcés de renoncer à leurs projets par l'opposition plus violente encore qu'ils ont trouvée à la Chambre des Lords, grâce à l'influence de l'un des membres de cette chambre, propriétaire dissident.

Mais, il faut le dire, cette déplorable tendance que nous venons de signaler chez les propriétaires de la Grande-Bretagne, ne se montre pas sous un jour plus favorable dans les autres contrées de l'Europe. En France,

le gouvernement a été obligé de promulguer une loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique. Sans cette mesure, l'exécution des chemins de fer y eût été impraticable. Les entrepreneurs de la ligne de Saint-Étienne à Lyon, qui ont commencé leurs opérations avant l'existence de cette loi, avaient porté, dans un devis estimatif, à 600,000 francs la valeur des terrains nécessaires pour la construction de leur route. Cette évaluation, faite au double de la valeur courante des terrains, a cependant été quintuplée par suite des exigeances des propriétaires, et s'est élevée à 3,000,000 de francs. Des marais, des landes, des bas-fonds, ne donnant presque aucun produit à leurs propriétaires, se sont vendus cinq et six fois leur valeur intrinsèque. Enfin, cette compagnie a été forcée de payer des indemnités de deux et trois mille francs pour les galeries souterraines qu'elle a pratiquées à plus de cent pieds au-dessous de certaines propriétés! En présence de tels faits, quels obstacles ne doit-on pas prévoir pour les compagnies qui voudront doter des pays moins éclairés que la France et l'Angleterre de ces utiles établissemens. Aussi, voyez comme la construction des chemins de fer a fait peu de progrès en Europe. Chez nos frères de l'Amérique, au contraire, il n'a fallu que vouloir : le gouvernement, les propriétaires et les capitalistes se sont empressés de lever tous les obstacles, et de concourir de tous leurs moyens à la réalisation de ces grandes entreprises.

Comme il est du devoir de la presse d'éclairer les questions générales d'intérêt public; que celle des chemins en fer est sans contredit l'une des plus importantes, et qu'elle ne nous parait pas encore assez bien comprise par ceux qui doivent en retirer le bénéfice le plus direct, nous nous sommes proposé dans cet article de démontrer par des faits authentiques l'influence qu'exerce ce nouveau

système de communication sur l'accroissement de la valeur des propriétés rurales. Précédemment, nous n'avions pu le faire que par induction , faute de documens suffisans ; aujourd'hui le grand nombre de chemins de fer établis dans la Grande-Bretagne nous permettra de corroborer les théories que nous avons déjà émises par des preuves qui porteront avec elles la conviction (1). Mais avant jetons un coup-d'œil rapide sur les principaux chemins de fer qui sont projetés ou que l'on construit en Angleterre et dans les diverses parties de l'Europe.

Nous ne parlerons pas du chemin de fer du Pont de Londres à Greenwich, vraie miniature, chemin fashionable , qui dans presque toute sa longueur sera établi sur un viaduc d'une étendue de 3 milles 3/4 (6,034 mètres), et dont le trajet se fera en 12 minutes. Nous n'indiquerons pas non plus celui de Dublin à King's-Town qui n'a que 7 milles de long ; mais parmi les chemins de fer

(1) Note du Tr. Nous avons attaché de tout tems trop d'importance aux systèmes perfectionnés de communications intérieures, pour négliger de reproduire dans notre Recueil les articles des revues anglaises qui nous paraissaient devoir jeter quelque jour sur cette question. Le 1er article de notre 1er Numéro (juillet 1825) contenait un exposé de l'état actuel des chemins en fer. Depuis cette époque, chaque progrès, chaque modification nouvelle ont été signalés par nous avec exactitude, et les planches que nous avons eu soin d'annexer à la plupart de nos articles ont contribué à rendre plus facile l'intelligence du texte. Il serait trop long d'indiquer ici tous les Numéros de nos trois séries où se trouvent ces divers articles. Aujourd'hui on compte, en Angleterre, trente-trois compagnies qui s'occupent plus ou moins activement de l'exploitation des chemins de fer. Lorsque toutes ces lignes seront terminées, elles présenteront un développement de plus de 600 milles (200 lieues). Voici un aperçu des autres lignes de communication à péages qui sillonnent le sol de l'Angleterre. Le parcours des routes à barrières est de 19,798 milles et celui des canaux de 2,474 milles ; en Irlande, les canaux parcourent une ligne de 270 milles.

dont on s'occupe maintenant, ceux qui doivent lier la métropole avec Birmingham, Manchester et Liverpool, sont à tous égards les plus importans et ceux qui doivent plus spécialement fixer notre attention.

Le chemin de fer de Londres à Birmingham a été entrepris par une société de capitalistes de ces deux villes, sous la raison sociale de *Compagnie du chemin de fer de Londres à Birmingham*. Le sol que doit parcourir cette nouvelle ligne est très-inégal; il n'y a peut-être pas un mille d'étendue dans lequel on ne soit obligé d'abaisser le terrain, ou de l'élever au moyen de chaussées; mais dans beaucoup d'endroits on sera forcé de remplacer les chaussées par des passages souterrains. Il paraît qu'il faudra en ouvrir au moins huit, dont le plus considérable sera celui de Kilsby, à 70 milles de Londres. Sa longueur sera d'environ un mille et demi (2,400 mètres). Une de ces tonnelles passera tout près de Londres, sous *Primrose-Hill* et sous les routes qui conduisent de *Regent's-Park* et de *St-John's-Wood* à *Fencheley*; il aura un demi-mille (800 mètres) de longueur. Le principal obstacle qui s'est jusqu'ici opposé à l'adoption des passages souterrains pour les chemins de fer, c'est le défaut d'une ventilation suffisante. La fumée et les gaz qui se dégagent du foyer de la machine rendent en peu de tems l'air impropre à la respiration, en sorte que, lorsque le passage d'une nouvelle voiture n'est pas séparé de celui de la première par un assez grand intervalle, le voyageur est suffoqué par l'air vicié qu'il respire. On se propose de remédier à cet inconvénient dans les plus longues galeries, au moyen de soupiraux pratiqués au-dessus du passage, à des distances rapprochées. Dans la tonnelle de Kilsby quelques-unes de ces cheminées auront jusqu'à cent pieds d'élévation.

La longueur totale de la ligne de Londres à Birmingham sera de 111 milles un quart (179 kilomètres). Partout où l'on a jugé nécessaire de franchir les vallons en élevant des chaussées, on construira des ponts sur lesquels passera le chemin de fer. L'un des plus importans sera sans contredit le grand viaduc projeté pour franchir le vallon de la *Ouse*. Il aura un mille et un quart de long, et la hauteur du niveau des rails au-dessus de l'eau sera de près de 50 pieds (15 mètres). Le milieu du viaduc sera supporté par sept arches magnifiques, qui auront 50 pieds d'ouverture, et les extrémités seront formées par des chaussées. Au moyen de ces travaux on parviendra à diminuer en grande partie, mais non pas en totalité, les inégalités du sol. Quant aux pentes qui subsisteront encore, elles seront si douces, si bien ménagées, qu'aux descentes on pourra, sans le moindre inconvénient, laisser avancer les trains de voiture par leur propre gravité, ce qui procurera une grande économie. La largeur de cette superbe route sera de 28 pieds (8 mètres et demi), et de 22 dans les passages souterrains. En supposant que d'ici à l'ouverture de ce chemin les machines locomotives ne reçoivent pas de nouveaux perfectionnemens, le tems qu'un train de voitures de première classe mettra pour se rendre de Londres à Birmingham ne sera que de cinq heures et demie. La douceur des pentes rendra leur mouvement presque aussi régulier que celui d'une pendule, et le passage des trains indiquera l'heure avec presque autant de précision que le ferait une horloge. D'après des documens puisés à des sources officielles, le nombre des voyageurs entre Londres et Liverpool est annuellement d'environ 500,000. Si l'on doit en juger d'après ce qui se passe sur d'autres points, ce nombre deviendra trois fois plus considérable aussitôt que le chemin en fer

sera en pleine activité ; mais tout nous porte à croire que cette proportion sera beaucoup plus forte. De Liverpool à Manchester, la route ne traverse pas une seule ville, pas même un village. La communication n'a donc lieu en très-grande partie qu'entre les habitans des deux villes. La ligne de Londres à Birmingham traversera au contraire des villes et des bourgs très-populeux ; le nombre des voyageurs sur le chemin en fer sera donc naturellement augmenté, peut-être même doublé par le concours des habitans appartenant à ces lieux intermédiaires. L'augmentation sera d'autant plus considérable qu'on a le projet de rapprocher par des embranchemens les villes et les bourgs les plus considérables qui se trouveront trop éloignés de ce chemin.

Cette grande ligne de communication entre Londres et Liverpool rendra nécessairement inévitable la formation de nouvelles lignes dirigées sur d'autres points. Si elle existait seule, il est évident qu'il n'y aurait que les fermiers, les cultivateurs et les manufacturiers placés à sa portée auxquels le marché de Londres se trouverait ouvert. C'est donc dans l'intérêt même de leur fortune que les propriétaires de terres doivent, de concert avec les capitalistes, s'occuper de semblables entreprises. Quelles qu'aient été jusqu'ici leurs idées et leurs préventions sur les avantages de ce mode de communication, ils ne doivent maintenant plus hésiter sur ce qu'il leur reste à faire, s'ils veulent désormais tirer de leurs produits tous les profits que leur assure ce nouveau mode de transport. Déjà plusieurs projets pour ouvrir d'autres lignes de communication dans des directions différentes ont été soumis au Parlement pour obtenir sa sanction, et un acte passé pendant la dernière session a autorisé la construction d'un chemin qui liera Londres avec Southampton et Portsmouth. Comme le

projet était appuyé par les principaux propriétaires des terres que cette ligne doit traverser, il a passé aux deux Chambres sans opposition. La ligne de Southampton ouvrira une communication facile avec la côte du Hampshire, avec les îles de la Manche, ainsi qu'avec les ports de Saint-Malo, du Havre et de Cherbourg. Si le projet du chemin de fer entre le Havre et Paris venait enfin à se réaliser, la communication ainsi ouverte entre Londres et Paris permettrait de parcourir en vingt-quatre heures la distance qui sépare ces deux capitales, en supposant que la traversée par le paquebot à vapeur exigeât douze heures de Southampton au Havre. On peut le prédire, lorsque toutes ces lignes de chemins de fer seront construites, plus du quart de la population de la Grande-Bretagne se rendra tous les ans en France pendant la belle saison.

Malheureusement nos voisins se hâtent lentement : voici bientôt dix ans que les ingénieurs français étudient le chemin de fer du Havre à Paris, mais rien n'annonce encore la mise à exécution de ces grands travaux. Jusqu'à présent la France ne possède que trois chemins de fer en pleine activité, mais qui méritent quelque attention. Une double ligne a été établie entre Lyon et St-Étienne, dont la distance est de trente-quatre milles ; mais ce chemin n'est pas propre aux transports d'un très-grand poids, car ses *rails* ne pèsent que vingt-six livres par yard (dix kilogrammes par mètre). Afin d'obtenir des niveaux suffisans, on y a pratiqué vingt passages souterrains. L'un d'eux a un mille de long ; un autre est percé sous la rivière de Gier ; ce dernier a un demi-mille d'étendue. Cette route traverse la Saône sur un viaduc. Une partie du chemin est en plans inclinés sur lesquels les voitures sont mises en mouvement par leur propre poids ; dans les autres parties on se sert de machines locomotives. Une seconde

route, allant de Saint-Étienne à Roanne, et dont la longueur est d'environ quarante-cinq milles, peut être considérée comme une continuation de la première. Elle n'a qu'une seule voie. Les rails des premiers treize milles pèsent quarante-trois livres par yard (dix-huit kilogr. par mètre). Sur le reste de la route, leur poids est le même que celui des rails du chemin de Lyon (1).

La monarchie prussienne qui, pendant ces dernières années, a fait tant de progrès dans l'industrie et qui a donné un si grand développement à son commerce, va

(1) Note du Tr. La France, il est vrai, ne compte encore que trois chemins de fer ouverts à la circulation ; mais les fonds alloués dans la dernière session, pour favoriser l'étude de ce nouveau système de communications, ont fait éclore une multitude de projets dont la réalisation est plus ou moins prochaine. Dans le nombre, on distingue surtout le chemin de Paris à Orléans, dont les travaux graphiques sont très-avancés, et qui doit avoir environ 145 kilomètres de parcours ; celui de Paris à Pontoise qui n'en aura que 28 ; puis viennent les projets des chemins de Paris au Havre ou à Calais, entreprise gigantesque bien faite pour effrayer nos timides capitalistes. En effet, le parcours de ces deux routes devra être de 50 à 80 lieues (200 à 320 kilomètres), et n'exigera pas moins de 50 à 60,000,000 francs. Lyon a aussi conçu son chemin de fer, pour affranchir ses relations avec Marseille de l'étiage du Rhône, et Toulouse se prépare à établir une communication directe avec Montauban, au moyen d'une voie en fer de 52 kilomètres de parcours. Voici maintenant l'indication exacte des chemins en fer actuellement parcourus ou en construction en France.

DÉSIGNATION DES CHEMINS.	LONGUEUR EN MÈTRES.
De Saint-Étienne à la Loire	21,285
De St-Étienne à Lyon, par St-Chamond, Rive-de-Gier et Givors.	60,000
D'Andrezieux à Roanne	68,000
D'Alais à Beaucaire, par Nîmes (adjugé).	70,000
D'Épinac au canal de Bourgogne (en construction), ...	28,000

Nous allons maintenant rectifier quelques erreurs commises par l'auteur anglais, à propos du chemin de Saint-Étienne. Le parcours

bientôt avoir un magnifique chemin en fer, construit aux frais d'une société d'actionnaires qui s'est formée à Minden. Le but de cette grande entreprise est de joindre le bassin du Weser à celui du Rhin, en passant par les contrées les plus industrieuses du nord-ouest de l'Allemagne. Ce chemin commencera à Minden sur le Weser et ira aboutir à Cologne sur le Rhin, en passant par Rheme, Bielefeld, Castrupp, Witten et Elberfeld. Sa longueur sera de cent trente-un milles, et la dépense ne s'élèvera pas au-delà de dix millions de francs. Dejà la ville libre de Brême a pris des actions pour la valeur de quatre millions de francs. La petite ville de Minden a souscrit pour quelques centaines d'actions; et le gouvernement prussien, qui est toujours disposé à encourager les entreprises utiles, en a pris un grand nombre. Tout fait espérer que

de ce chemin, comme nous venons de l'indiquer, est de 60 kilomètres en double voie, à l'exception de trois percemens ou tonnelles qui ne sont qu'à simple voie, mais qui probablement seront mis plus tard à deux voies. Les rails de ce chemin sont en fer laminé, et pèsent 13 kilogrammes par mètre courant, au lieu de 10. Leur poids est d'ailleurs exactement conforme à celui des rails qui étaient employés en Angleterre, lors du commencement des travaux. Aujourd'hui, les rails anglais pèsent 20 kilogrammes par mètre. Mais avec leur poids actuel, les rails supportent très-bien des convois de 20 wagons, chargés ordinairement de 3 tonnes chacun (3,000 kilogrammes).

Le chemin de Saint-Étienne n'a que quinze percemens souterrains, dont les trois plus considérables présentent une longueur totale de 2,964 mètres; c'est par erreur que l'auteur anglais ajoute qu'il y en a un sous la rivière du Gier. Ce que l'auteur anglais appelle *viaduc* est simplement le pont avec piles en pierre et arches en bois jeté sur la Saône à son confluent avec le Rhône. Il dessert la route royale pour le passage des voitures sur la chaussée du milieu, les piétons sur l'un de ses trottoirs, et le chemin de fer sur l'autre trottoir qui n'a qu'une simple voie. Les constructions générales de ce chemin ont coûté à la compagnie 14,800,000 francs.

ce grand projet qui se lie aux travaux de ce genre qu'on exécute dans la Belgique sera bientôt réalisé.

De leur côté les Belges travaillent avec activité, et bientôt ils posséderont l'un des plus beaux chemins de fer de l'Europe. D'après le tracé, ce grand ouvrage commence à Malines et va joindre Verviers, en passant par Louvain, Tirlemont et Liége : il aura trois branches qui aboutiront à Bruxelles, à Anvers et à Ostende; et cette dernière passera par Termonde et Gand. Il paraît même qu'il y aura une quatrième branche dont l'exécution sera à la charge des actionnaires prussiens : celle-ci ira de Verviers à Cologne, en passant par Dalhem, Eupen, Aix-la-Chapelle, Eschweiler, Stolberg et Düren. Le but de cette grande et utile entreprise, pour l'exécution de laquelle le gouvernement belge a déjà avancé cinq millions de francs et autorisé un emprunt de quinze millions, est d'ouvrir des communications faciles et accélérées entre les ports d'Anvers et d'Ostende et les principales villes manufacturières du royaume, ainsi qu'avec Cologne et Aix-la-Chapelle, dans la monarchie prussienne.

Le gouvernement autrichien qui, quoi qu'on en dise, n'est en arrière d'aucun progrès, et qui, depuis quelques années, a ouvert, à grands frais, tant de routes magnifiques sur la chaîne des Alpes, a puissamment contribué à la construction du premier chemin de fer établi dans l'empire. Cette ligne, qui a soixante-huit milles de long, commence à Mathausen, dans la Haute-Autriche, sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis Ens, et aboutit à Budweis, sur la Moldau en Bohême, en passant par Freystadt, Leopoldschlag, Unterhard, Tœplitz, Welleschin et Steinkirchen. Le point culminant de ce chemin est à Leopodschlag, presqu'à la moitié du parcours, et à deux cent cinquante-huit toises au-dessus de Mathausen. Le

bassin du Danube se trouve ainsi relié à celui de l'Elbe, et par conséquent la mer Noire à la mer Baltique. Un autre chemin de fer de trente-quatre milles de long doit aller de Gmunden à Linz; il facilitera le transport des sels de la Haute-Autriche, si souvent suspendu par le manque d'eau dans la Traun, qui n'est navigable que pendant quatre mois de l'année.

On le voit, de toutes parts le besoin de communications sûres et plus rapides se fait vivement sentir; mais qu'il y a loin encore de ces timides essais à l'essor gigantesque qu'a pris la construction des chemins de fer dans l'Union Américaine (1). Il résulte d'un tableau publié en 1833 que le nombre des chemins de fer achevés alors aux États-Unis était de quarante-six, et celui des chemins encore en projet de cent trente-sept; de sorte que, quand ces derniers auront été exécutés, il existera dans ce pays cent quatre-vingt-trois chemins de fer. Dans le cours de nos recherches sur les chemins de fer américains, nous avons eu occasion de remarquer la bonne foi et l'esprit public qui distinguent nos anciens compatriotes. Nous en avons surtout été frappés en comparant les vagues indications données par les directeurs de la compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester, avec les comptes-rendus minutieux et détaillés que publient les directeurs de la compagnie du chemin de fer de Baltimore et de l'Ohio. Ceux que nous avons sous les yeux et qui comprennent une période de 1828 à 1833, remplis-

(1) L'article important publié dans la Revue Britannique (juillet 1834), sur l'état actuel des communications intérieures aux États-Unis, contient sur les chemins de ce pays des détails plus circonstanciés que ceux que donne la Revue anglaise à laquelle nous avons emprunté cet article; nous nous dispensons donc de les reproduire ici.

sent plus de mille pages in-octavo et sont accompagnés de plans et de tableaux. On y trouve, non seulement les rapports généraux des directeurs, mais aussi tous les rapports partiels des ingénieurs, ainsi que ceux adressés à ces derniers par leurs subalternes. Les directeurs entrent dans les plus petits détails sur les divers marchés et sur les personnes avec lesquelles ils ont été passés. Ces détails ne sont pas soumis seulement aux actionnaires, ils sont mis également sous les yeux du public. Les livres où ils sont enregistrés renferment un riche dépôt de connaissances propres à diriger ceux qui veulent faire de semblables entreprises, et la publicité ainsi donnée aux moindres opérations est un excellent préservatif contre l'esprit d'agiotage. Ce n'est qu'avec le secours des enseignemens de l'expérience ainsi conservés qu'on peut espérer de voir promptement arriver à son dernier point de perfection le nouveau moyen de transport contre lequel il existe encore tant de préjugés qui en arrêtent l'exécution ; préjugés que nous allons essayer de combattre par des faits bien constatés, bien authentiques et, suivant nous, tout-à-fait concluans. A défaut de semblables documens, toute entreprise nouvelle se trouvera toujours paralysée dans son action, et n'arrivera qu'avec beaucoup de peine et de dépense aux résultats qu'on aurait facilement obtenus, si le public, si les propriétaires. et en général tous les intéressés avaient été bien instruits des résultats obtenus ailleurs.

Comme nous l'avons déjà indiqué au commencement de cet article, l'opposition la plus vive que rencontrent ceux qui sollicitent auprès du gouvernement la concession d'un chemin en fer, vient presque toujours de la part des propriétaires dont le chemin doit traverser les propriétés. Aucun raisonnement ne peut vaincre leur opiniâtre ré-

sistance; ils sont sourds à la voix de l'intérêt public, et cependant il est bien démontré que, de toutes les classes de la société, ce sont les propriétaires dont les terres se trouvent sur le passage d'un chemin de fer qui, toutes proportions gardées, réalisent la plus grande somme de bénéfices. Les entrepreneurs sont nécessairement obligés de partager leurs profits avec les capitalistes et les expéditeurs de marchandises; les propriétaires, au contraire, jouissent seuls exclusivement de l'accroissement de la valeur de leurs terres et de leurs produits. Déjà plus d'une fois nous avons eu l'occasion de démontrer théoriquement les résultats nécessaires des chemins de fer sur l'augmentation de la valeur des propriétés qu'ils traversent ou près desquelles ils passent. Mais lorsque l'intérêt privé se trouve engagé dans une fausse voie, dès qu'il craint pour son existence, les raisonnemens les mieux déduits, les plus concluans, restent incompris, et l'erreur domine toujours la question. Aussi aujourd'hui est-ce par des faits, par l'évidence d'opinions acquises à la suite d'une longue expérience, que nous allons combattre cette funeste résistance qui entrave tant d'utiles travaux et qui nuit à la fois à la prospérité de l'état, ainsi qu'à la prompte réalisation d'un système bien entendu de communications intérieures. Nous désirons vivement que les faits que nous allons exposés, tous authentiques, portent la conviction dans les esprits.

M. Hardman-Earle, négociant de Liverpool, s'était montré l'un des plus violens adversaires des chemins de fer lorsque celui de Liverpool à Manchester fut projeté. Propriétaire d'une maison de campagne dont la construction et les embellissemens avaient coûté plus de douze mille livres sterling (300,000 fr.), et que le chemin devait traverser, il chercha tous les moyens possibles d'en

empêcher l'exécution, car il redoutait au suprême degré tous les inconvéniens qu'il supposait inséparables du nouveau moyen de communication. Cependant le chemin n'en a pas moins été fait; il passe à quelques yards de la maison de M. Hardman. Connaissant son ancienne opposition, la commission d'enquête a voulu savoir quelle était son opinion actuelle, et l'a en conséquence appelé devant elle. Il résulte de ses réponses que depuis l'établissement du chemin de fer il n'a éprouvé aucun inconvénient du passage des voitures; qu'il n'a eu à se plaindre ni du bruit, ni de la fumée, ni d'aucun tort fait à sa propriété par les voyageurs; que, loin d'être incommodés par le passage des voitures, les habitans de la maison y voient un objet intéressant de distraction et de curiosité; que son opinion est entièrement changée, et qu'il est maintenant aussi grand partisan des chemins de fer qu'il leur était opposé avant d'en avoir acquis l'expérience.

Dans le fait, le combustible employé est le coke qui ne donne pas de fumée. Les rainures de la route sont si bien polies, elles sont tellement exemptes de ces aspérités qui se trouvent sur les chemins ordinaires les mieux entretenus, que les roues y font comparativement très-peu de bruit. Ajoutons à cela que la vitesse étant triple de celle des voitures ordinaires, et sept fois plus grande que celle des chariots, le bruit ne dure qu'un instant. Un train de wagons ou de diligences passe comme le vent, et le bruit s'est fait à peine entendre que déjà il a cessé. Lorsque le tems est calme, on ne l'entend pas à une distance de plus de cent yards (cent mètres).

Plusieurs propriétaires placés sur la ligne projetée entre Londres et Birmingham ont témoigné la crainte de voir diminuer la valeur des terres par les morcellemens qu'opère dans leurs propriétés le trajet du chemin. Mais la

la plus grande valeur que le chemin donne aux terres, et surtout la facilité des communications qu'il établit tant avec la capitale qu'avec plusieurs autres villes populeuses, est si avantageuse qu'à elle seule elle compense bien et au-delà le désagrément occasioné par l'intersection de la route. Ceux qui font cette objection ne seraient vraisemblablement pas très-portés à écouter les raisons dont on pourrait se servir pour la réfuter; nous nous bornerons donc à citer des faits et à montrer que tous les renseignemens, sans une seule exception, prouvent que partout où un chemin de fer a été établi, la valeur des terrains adjacens, ainsi que celle de leurs produits, a considérablement augmenté.

M. Pease, membre du Parlement, directeur du chemin en fer de Stockton à Darlington, a fait connaître à la commission d'enquête que, depuis sept ans que ce chemin est en pleine activité, toutes les terres qui l'avoisinent se sont invariablement vendues à un prix beaucoup plus élevé que celui auquel elles se vendaient auparavant. La compagnie qui avait l'entreprise de ce chemin n'y avait d'abord établi qu'une seule ligne, mais les affaires et le commerce considérable dont il est l'intermédiaire lui firent juger nécessaire d'en former une seconde. N'ayant acheté dans le principe que la quantité de terrain indispensable pour une seule ligne, elle se vit obligée de traiter avec les mêmes propriétaires et de leur acheter le surplus dont elle avait besoin pour élargir la route, afin de pouvoir y construire une seconde voie. Rien n'est plus concluant que l'exemple que nous allons rapporter. Il démontre, selon nous, jusqu'à la dernière évidence l'influence qu'exerce un chemin de fer sur la valeur des terres. D'après le témoignage de M. Pease, la compagnie n'a fait aucune difficulté de payer les nouveaux lots

50 p. % de plus qu'elle n'avait donné pour les premiers, et elle l'a fait dans la conviction où elle est que la valeur de ces terrains a augmenté dans cette proportion par la présence du chemin de fer.

M. Thomas Lee, agent de plusieurs propriétaires dont les domaines avoisinent le chemin de fer de Liverpool à Manchester, interrogé par la commission d'enquête pour connaître l'influence que ce chemin avait exercée sur la valeur des terres voisines, a déclaré que leur prix avait doublé; que ceux qui les font valoir ont beaucoup gagné au voisinage du chemin; que les fermages ont augmenté, et que lui-même n'a pas craint de prendre à bail une ferme pour le double de la rente qu'on payait auparavant.

Le chemin de fer de Liverpool à Manchester traverse un canton assez étendu de terrains marécageux, et jadis à peu près improductifs, connu sous le nom de *Chat-Moss*. Il a fallu des travaux et des dépenses immenses pour parvenir à construire cette partie de la route. Depuis qu'elle est établie, ont s'est livré à des dessèchemens qui ont déjà mis à découvert des portions de terrain très-considérables de chaque côté du chemin, et dont la fertilité remarquable promet d'amples dédommagemens aux propriétaires. Avant peu d'années, sans doute, le canton tout entier se trouvera converti en excellentes terres labourables. Au reste, ce n'est pas seulement en Angleterre que l'accroissement de la valeur des terres s'est manifestée d'une manière aussi remarquable.

Nous savons que, dans le parcours du chemin de Saint-Étienne, en France, des faits analogues à ceux que nous venons de signaler ont été constatés par les propriétaires de ce chemin, et principalement aux points d'arrivage, de chargement et de déchargement : à Saint-Étienne, à Saint-Chamond, à Rive-de-Gier, à Givors et à Lyon,

A Saint-Étienne, des prés et des basses terres de peu de produit se sont vendues, aussitôt que le tracé du chemin a été arrêté, à raison de 1 fr et 1 fr. 50 c. le mètre carré; et aujourd'hui, sans constructions préalables, sans bâtisses, ces mêmes terrains qui servent à l'entrepôt des charbons, se louent 75 c. le mètre carré. A Rive-de-Gier, des terrains sans valeur ont été achetés, immédiatement après le tracé de la route, à raison de 1 fr. le mètre carré; et, depuis l'ouverture du chemin, ils ont été revendus à raison de 6 fr. le mètre carré, c'est-à-dire 60,000 fr. l'hectare. A Lyon, dans la presqu'île de Perrache, des terrains d'alluvion, souvent submergés par les eaux du Rhône, mais situés près du lieu du déchargement des wagons, se louent 1 fr. et 1 fr. 25 c. par mètre carré, pour les dépôts provisoires des charbons destinés à l'approvisionnement de la ville. Nous avons tout lieu de croire que, sur d'autres points, le même accroissement de valeur s'est manifesté dans les terrains adjacens; mais les exemples n'ont pas été recueillis.

Les facilités et l'économie que les chemins de fer procurent aux fermiers pour transporter leurs produits sur les marchés, et les avantages qu'en retirent les consommateurs, ressortent avec beaucoup d'évidence des réponses faites à la commission d'enquête par des fermiers, des nourrisseurs et des bouchers appelés et interrogés par elle, réponses dont nous allons présenter une analyse succincte :

M. W. Maede-Warner, qui exploite des fermes considérables dans le comté d'Oxford, a déclaré que si le chemin de fer de Birmingham à Londres eût été construit depuis dix ou douze ans, il lui aurait valu au moins 500 liv. sterl. (12,500 fr.) de profits par an. Suivant lui, l'établissement d'un chemin de fer entre Londres et Birmingham

opérera une grande réforme dans l'élève et l'engrais des bestiaux, par suite de la vitesse, du bon marché et de la certitude des communications qu'il établira en tout tems avec la capitale. Il pense que les bestiaux qui arriveront alors au marché de Londres seront plus frais et fourniront une viande meilleure et plus saine. Les veaux et les agneaux, non seulement ne peuvent pas être envoyés de très-loin au marché, mais encore ceux qui se trouvent dans les environs de la capitale et qu'on fait voyager, soit à pied, soit sur des charrettes, ont beaucoup à souffrir dans ce court trajet, souvent assez pour qu'on soit obligé de les abattre en route et de les vendre à vil prix. M. Warner est tellement prononcé en faveur des chemins de fer, qu'il aimerait mieux, dit-il, payer le double sur les chemins de fer, de ce qu'il paie aujourd'hui pour le transport de ses veaux et de ses moutons, que de les envoyer comme il le fait maintenant. « J'y gagnerais beaucoup encore, car il est très-important de pouvoir éviter aux bestiaux la fatigue et les embarras de la route, embarras qu'ils augmentent eux-mêmes fort souvent, ce qui les expose à de mauvais traitemens et à des accidens sans nombre. »

L'opinion de M. J. Sharp, riche boucher de Londres, vient à l'appui de celle de M. Warner. Exerçant depuis plus de quarante ans sa profession dans Mary-le-Bone où il réside, il dit avoir constamment remarqué que tous les bestiaux conduits à Londres de distances considérables, souffrent plus ou moins du voyage, et que leur valeur se trouve souvent diminuée, parce qu'un animal tué dans un état maladif ne donne qu'une viande de qualité inférieure. D'ailleurs, le poids de ceux qui ont eu à souffrir les fatigues d'une longue route diminue toujours. On transporte à Londres des bestiaux sur des bateaux à vapeur; mais ce moyen ne semble pas beaucoup leur convenir. En

effet, lorsqu'ils arrivent et qu'on les débarque, ils ont l'air souffrant et abattu, et paraissent comme stupéfiés.

Ce n'est pas seulement la fatigue du voyage qui nuit au bétail; c'est aussi le changement de nourriture. Cette cause n'agit pas également sur tous les animaux, mais les effets en sont toujours fâcheux. Aussi, pour s'y soustraire, beaucoup de propriétaires et de bouchers voisins de Londres font tuer sur place, lorsque la saison le permet, les bestiaux destinés à l'approvisionnement de la capitale. Malheureusement les variations atmosphériques, si fréquentes dans notre climat, altèrent la qualité de la viande, et l'empêchent de se conserver. Alors on la perd, ou l'on en tire un très-mauvais parti. On a constaté, de la manière la plus positive, que jusqu'ici l'approvisionnement de Londres, en viande de boucherie, ne satisfait pas suffisamment aux demandes; et qu'en outre, la qualité n'en est pas aussi saine qu'elle le serait, si elle pouvait arriver par des moyens plus prompts, et moins sujets aux inconvéniens que présentent ceux usités jusqu'ici. Ces moyens, les chemins en fer les fournissent; on peut même les employer avec un grand avantage, pour faire venir de très-loin, et sans aucun danger, les veaux et les agneaux qu'on ne tire maintenant que d'un rayon nécessairement très-circonscrit.

Mais l'action des chemins de fer ne s'arrêtera pas là. L'approvisionnement des marchés de Londres devient chaque jour plus difficile, à mesure que la population augmente et que les terres voisines s'appauvrissent. Aujourd'hui, dans l'état actuel de nos communications intérieures, on ne peut tirer le lait, le beurre, les légumes et certaines espèces de fruits, que d'endroits très-rapprochés de la capitale. Aussi tous ces objets renchérissent-ils chaque jour; aussi ne néglige-t-on aucun expé-

dient pour obtenir, d'un espace de terre donné, la plus grande quantité possible de produits. Le maraîcher et le nourrisseur des environs de Londres ne reculent devant aucun moyen pour arriver à ce résultat : les vaches sont maintenues dans un état permanent de fièvre, et le jardinage ne pousse qu'à force de fumier; qu'en advient-il? les légumes qui paraissent sur nos tables sont sans saveur, et le lait nous arrive presque décomposé.

Lorsqu'il existera de longues lignes de chemins de fer qui aboutiront à Londres, après avoir traversé des campagnes fertiles, les fermiers et les autres producteurs, que le défaut de moyens de transport a jusqu'ici empêchés de concourir à l'approvisionnement de ce grand marché, pourront facilement entrer en concurrence avec ceux qui exercent maintenant ce privilége en quelque sorte exclusif. Il est certains produits de la laiterie et du jardinage qui, ne se conservant que très-peu de tems, doivent être livrés au consommateur presque aussitôt qu'on les a obtenus. La vitesse des transports sur un chemin de fer étant six ou sept fois plus grande que celle des chariots sur une route ordinaire, il en résultera que ces mêmes produits pourront être expédiés à Londres, de tous les lieux situés à une distance de la capitale six ou sept fois plus considérable. S'il existait des lignes dans toutes les directions, et ayant des embranchemens suffisans, le lait, les légumes et les autres objets de consommation qui ne sont pas de garde, pourraient être fournis à la métropole, par une étendue de pays trente-six ou quarante-neuf fois plus grande que celle d'où lui arrivent aujourd'hui ces mêmes articles. En étendant ainsi la concurrence, la fraude ne serait plus possible, et notre santé y gagnerait. On le voit, cette plus grande facilité dans les communica-

tions, tout en augmentant le bien-être des consommateurs, sert puissamment les intérêts des propriétaires et des producteurs.

Les heureux effets qu'a produits sur la valeur des terres voisines le chemin de fer de Liverpool à Manchester, ont été si manifestes, que ceux qui s'étaient opposés avec le plus d'opiniâtreté à son établissement ont été forcés de reconnaître leur erreur, et en sont devenus les plus zélés partisans. Entre autres opposans à la construction de ce chemin, nous citerons les lords Derby et Sefton qui sont aujourd'hui entièrement convertis. Leur opposition força la compagnie de s'écarter de la ligne qui d'abord devait être suivie, et qui, dans l'opinion de l'ingénieur, était la meilleure. Suivant ce projet, le chemin devait traverser une partie des propriétés des deux lords; la compagnie, convaincue qu'ils empêcheraient le bill de passer à la Chambre Haute, se vit forcée de choisir une autre ligne, dont la construction a coûté beaucoup plus cher et présente des difficultés sans nombre dans le parcours. Par suite de cette résistance, la ligne qu'adopta M. Stephenson, ingénieur chargé de cette grande entreprise, traverse ce canton marécageux de *Chat-Moss*, dont nous avons parlé, et où il a fallu faire des travaux immenses. Elle passe, aussi forcément, sur une colline dont la pente de chaque côté est d'un pouce sur quatre-vingt-dix; inclinaison qui exige une force quatre fois plus grande que celle dont on a besoin sur un terrain de niveau. La compagnie a donc été entraînée, par le seul fait de l'opposition des lords Derby et Sefton, à des dépenses beaucoup plus considérables et à des inconvéniens très-graves. Le mal qui en est résulté lui a paru si grand, qu'elle a conçu le projet de construire une nouvelle ligne

de Manchester à Liverpool, ligne qui sans doute est précisément la même que celle qui devait être suivie d'après le premier tracé.

Le directeur du chemin de Liverpool à Manchester, appelé devant la commission d'enquête pour donner son avis sur le projet de route en fer de Londres à Birmingham, a déclaré que ces mêmes lords Derby et Sefton qui s'étaient montrés si ardens adversaires du premier chemin, non seulement consentaient aujourd'hui à la formation d'une nouvelle ligne qui passerait sur leurs propriétés, mais qu'ils permettaient aussi qu'on les fît traverser par le chemin de fer qu'on doit établir entre Liverpool et Birmingham. Ces deux lords, depuis que l'expérience leur a démontré les immenses avantages que procure aux propriétaires ce nouveau système de communication, encouragent et appuient de tout leur crédit des entreprises qu'ils avaient, dès l'origine, combattues avec tant d'acharnement. Beaucoup d'autres propriétaires sont aussi revenus de leurs préjugés contre les chemins de fer. Il en est même qui sollicitent maintenant, auprès des entrepreneurs, qu'on dirige au milieu de leur propriété ou le plus près possible les nouvelles voies projetées.

Indépendamment des avantages permanens qu'assure à une contrée l'établissement des lignes de chemins de fer, en ouvrant de grands débouchés à tous les genres de productions, il en est plusieurs autres qui, sans avoir la même importance des premiers, sont cependant très-précieux. Partout où passe un chemin en fer, la taxe des pauvres ne tarde pas à diminuer. La population locale, employée à l'établissement et à l'entretien de ces chemins, voit bientôt accroître le taux de ses journées; et des matériaux sans valeur, tels que des pierres, du sable, des briques, de l'argile, deviennent une source de richesses pour

les propriétaires riverains. La compagnie du chemin de Manchester s'est imposée jusqu'à 4,000 liv. st. (100,000 fr.) pour la taxe des pauvres, dans les paroisses que traverse sa ligne, et la compagnie du chemin de fer de Stockton à Darlington paie plus de la moitié de la taxe des pauvres, dans les différentes paroisses que traverse son chemin. Certes, ce sont des considérations majeures pour les propriétaires, dont une grande partie des revenus est dévorée par la taxe des pauvres. Mais ce n'est pas tout : la vitesse des transports et la fréquence des communications entre les grands foyers d'industrie sont des faits dont les propriétaires, comme les commerçans, ne sauraient trop apprécier l'importance. La distance entre Liverpool et Manchester est d'environ trente-et-un milles. On ne met maintenant qu'à peu près une heure et demie pour la parcourir : les lettres d'une ville à l'autre viennent par la poste, et se distribuent trois fois par jour, en sorte qu'un négociant de Liverpool peut écrire deux fois à son correspondant de Manchester, et recevoir de lui une réponse dans le même jour. Lorsque les deux chemins en fer, de Londres à Birmingham et de Birmingham à Liverpool, seront achevés, on ne mettra que cinq heures et demie pour aller de Londres à Birmingham, et autant pour aller de cette dernière ville à Liverpool; ainsi on pourra se rendre en onze heures de Londres à Liverpool. Il est vraisemblable qu'alors la communication entre Londres et Dublin pourra se faire en moins de vingt-quatre heures; car les paquebots à vapeur qu'on emploie maintenant font la traversée de Liverpool à King's-Town, près de Dublin, en dix heures. On pourra donc avoir la réponse à une lettre écrite de Londres à Dublin, moins de cinquante heures après qu'elle aura été expédiée, ce qui ne se fait aujourd'hui qu'en quatre jours.

Voilà des avantages que les propriétaires et les fermiers ne doivent pas plus dédaigner que le fabricant. Une portion considérable du tems des fermiers et des nourrisseurs de bestiaux, qui, établis loin de Londres, sont obligés d'en fréquenter les marchés, est employée à faire la route. Ainsi, M. Robert Attenborough, fermier et nourrisseur à Baybrook, à quatre-vingts milles de Londres, forcé par ses affaires de se trouver une fois par semaine au marché de Smithfield, dépense trois jours et une nuit pour se rendre à Londres, faire ses affaires et retourner chez lui où il est rare qu'il puisse arriver avant quatre heures du matin, le dimanche. Les autres nourrisseurs de son voisinage se trouvent précisément dans le même cas; tous, indépendamment du prix de leur place dans la diligence qui est de 3 liv. st. (75 fr. aller et retour), ont à payer leur nourriture en route, et pendant trois jours et demi leurs autres affaires se trouvent forcément négligées. Si le chemin de fer projeté était construit, ils pourraient se rendre en quatre heures à Londres ; et s'ils étaient partis le matin, il leur serait facile d'être de retour chez eux d'assez bonne heure dans la soirée.

Les faits que nous venons d'exposer ne laissent aucun doute, et la conclusion que l'on doit en tirer est trop naturelle, pour que nous ayons besoin de l'indiquer ici ; mais que l'on se garde bien de croire que tous les pays, indistinctement, sont prêts à être parcourus par les chemins de fer ; ce serait une erreur grave contre laquelle on ne saurait trop se prémunir. Les progrès de la civilisation physique, comme ceux de la civilisation morale sont lents et ne s'opèrent qu'un à un. Sans doute il est difficile d'assigner dans quel laps de tems ces modifications nécessaires peuvent se réaliser : car, suivant les expressions pleines d'avenir de M. Huskisson, la marche du commerce et

de l'industrie est si rapide, dans des circonstances favorables, que l'on doit s'attendre de leur part aux plus grands comme aux plus prompts résultats. Mais de même que toutes les espèces de marchandises ne peuvent pas être transportées avec profit sur les chemins de fer, de même aussi nous pensons qu'il faut qu'une contrée se trouve dans des conditions spéciales pour qu'elle puisse répondre aux efforts des entrepreneurs. Au reste, c'est une question importante qui nous a déjà vivement préoccupé, et que nous nous proposons d'examiner très-prochainement avec toute l'attention qu'elle réclame.

(*Edinburgh Review*).



LA MAISON DE SOUABE,

SA GRANDEUR ET SA DÉCADENCE (1).

1050 — 1268.

Il faut à l'historien non seulement un sujet intéressant et facile à comprendre, mais un sujet qui, par son unité, se prête et se plie à l'œuvre d'art que l'écrivain veut accomplir. Il faut que ce sujet forme un tout, une espèce de drame complet, harmonieux dans ses parties, avec ses péripéties et sa catastrophe. C'est ainsi que l'histoire des Césars, si admirablement traitée par Tacite et dont nous n'avons qu'un fragment, satisfait pleinement le lecteur. L'histoire de la république romaine forme aussi un ensemble. Gibbon, en esquissant l'histoire de la décadence et de la grandeur de l'empire romain, a choisi le plus beau sujet historique des tems modernes : un sujet si ad-

(1) Note du Tr. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup en France du moyen-âge sans connaître le moyen-âge, on ne lira pas sans intérêt l'article ci-joint que nous empruntons au *Quarterly Review*. C'est une analyse et un jugement porté sur l'un des livres les plus remarquables qui aient paru en Allemagne depuis le commencement du siècle, composition d'un ordre supérieur par la forme et par le fond, et dont la réputation est à peine parvenue en France. Aucun ouvrage ne renferme un tableau plus complet des belles époques de la féodalité, de la chevalerie, des croisades, de leur poésie réelle et de leurs exploits.

mirablement beau, que Montesquieu, le plus puissant esprit de la France au dix-huitième siècle, l'a choisi par cet instinct du génie qu'il est plus facile d'indiquer que de définir. Muller, dans son *Histoire des Suisses*, Thucydide, dans son *Histoire de la Guerre du Péloponèse*, ont eu le même avantage et le même talent de choix. Ce n'est pas assez de trouver des caractères brillans, des pages ingénieuses à tracer, des batailles et des naufrages à décrire. Pour que l'œuvre de l'écrivain ait un vrai sens historique, il faut qu'on voie s'y développer par larges masses tout le drame d'un peuple ou d'une famille.

L'histoire de France, par exemple, aura toujours un grand désavantage, elle manque de point central : son extrême variété, son morcellement, son incertitude, lui enlèvent la plus grande partie de son intérêt ; le peuple, le trône, les nobles, les parlemens, changent alternativement de rôle, sans suivre jamais une route précise et directe, sans que l'on sache jamais si ce qui prévaut aujourd'hui ne sera pas vaincu demain, si le génie populaire et national qui a servi d'ame à la France ne changera pas de forme et de couleur en peu d'années, que dis-je, en peu d'instans. Même remarque quant à l'histoire de l'Italie moderne : M. de Sismondi, malgré son talent et son érudition, n'a pu lui donner de l'unité. Dans l'histoire d'Angleterre, le germe des libertés municipales et parlementaires se retrouve du moins : étouffé par la féodalité et l'arbitraire, il soulève, malgré tout, le poids qui le comprime ; et après des phases alternatives de conquêtes et de défaites, il aboutit à cette ère complète de vigoureux développement qui dure depuis l'accession de la maison de Brunswick.

Il y a peu de drames historiques dont la narration offre un enchaînement aussi bien suivi, un ensemble

aussi complet que l'histoire de l'élévation, de la grandeur et de la décadence de la maison de Souabe ; famille qui, sortant comme le Rhin d'une source faible et inconnue, s'accroissant par degrés, a fini par lutter victorieusement contre la toute-puissance papale. Les gloires de la maison de Souabe se confondent avec tous les brillans souvenirs du moyen-âge. Dans les croisades, dans les guerres d'Italie, dans les cours d'amour, vous retrouvez ces princes ; et le sang de leur dernier descendant, innocente victime de la politique, vient teindre un échafaud de Naples.

On sait à peine à quelle généalogie se rattache cette famille. A l'est de Stuttgard et d'Esslingen s'ouvrent deux vallées fertiles et charmantes. Elles sont encaissées entre une double chaîne de remparts inaccessibles et sourcilleux qui forment une continuation des Alpes, et dont les aspérités se mêlent de verdure veloutée et de forêts éparses çà et là. Dans une plaine sans accidens s'élève un cône abrupte dont les flancs à pic dépassent brusquement tous les sommets qui les environnent. C'est là Hohenstaufen. La main de Dieu, en le plaçant dans cette situation, semble l'avoir prédestiné à l'empire. Rien de plus frappant que cette cime orgueilleuse et rude, cette masse de granit dominateur, au pied duquel s'étendent de gras pâturages, de belles moissons, des vignes fécondes. D'un côté seulement la crête inférieure des monts Rechberg s'avancent et s'unissent à Hohenstaufen comme une espèce de pont-levis. Plus loin vous apercevez le mont Staufen, qui donne naissance à une nouvelle cime nommée le Staufenech ; ainsi l'on voit quelquefois, sur les cathédrales, deux aiguilles superposées. A l'horizon, une ligne brunâtre marque la limite de la *Forêt Noire*, et plus de soixante villes

ou villages, disposés en amphithéâtre, s'avancent jusqu'à Elwangen.

Au nord-ouest et au pied du grand rocher dont nous avons parlé est un petit village nommé Büren. Longtems une famille dont l'origine n'est pas connue l'habita; vers le milieu du onzième siècle, Frédéric de Büren, un des membres de cette famille, alla bâtir ses pénates ou plutôt fixer son aire sur le sommet d'Hohenstaufen. Depuis cette époque la destinée des Büren changea : le château sur le roc remplaça l'obscure chaumière dans le vallon; l'éclat, la gloire, la puissance, la royauté, succédèrent aux devoirs et aux plaisirs d'une vie inconnue et vulgaire. Assise sur ce trône naturel, sur cette crête qui dominait de si vastes plaines, la famille des Büren s'éleva au-dessus de toutes les familles de la Germanie. Princes, comtes, guerriers, s'abaissèrent devant eux. Ils tinrent et le sceptre de l'empire et la balance de l'Europe; leur splendeur éclipsa toutes les splendeurs; leur élévation fut sans exemple et sans égale; enfin elle alla se perdre et disparaître dans une catastrophe sanglante, s'ensevelir dans une obscurité profonde; à jamais évanouie, elle n'a plus pour vassale, pour amie et pour féale à travers les siècles, que l'histoire consciencieuse, l'histoire aux longs et puissans souvenirs.

Quelle destinée! un drame digne de Shakspeare! quelle unité profonde! Les victoires de Frédéric II en forment le point central et l'apogée. La mort de Conradin en est le dénouement et la catastrophe. M. de Raumer, écrivain célèbre, savant distingué, a choisi pour texte de son histoire cette masse de faits si intéressans, cette destinée si brillante, si variée, si aventureuse, si étonnante. Nous donnerons ici le résumé de son beau travail, qui em-

brasse l'une des époques les plus fécondes des annales du moyen-âge.

Le fondateur de cette race devenue royale, Frédéric de Büren, appartenait, dit-on, à une famille noble, mais dont la noblesse est à peine prouvée. En vain les généalogistes, pendant l'ère de prospérité de la maison de Souabe, essayèrent-ils de rattacher les Büren aux Carlovingiens et aux Mérovingiens : il n'est pas même certain qu'ils aient été alliés des comtes de Calb et des palatins de Tubingen. Quoi qu'il en soit, Frédéric, par sa prudence, son courage et son activité, se mit bientôt de niveau avec les plus nobles comtes de la Souabe. L'empereur Henri IV n'eut pas de serviteur plus fidèle : au milieu de tous les dangers et de tous les soucis qui le pressaient, l'empereur, qu'une amère expérience avait averti du caprice et de l'arrogante avidité des familles princières, donna sa confiance à un noble de nouvelle date, qui avait grandi sous ses auspices. Frédéric de Hohenstaufen ne trompa point cette espérance : on a conservé une lettre de l'empereur à son féal, lettre bien caractéristique et qui fait comprendre les rapports d'intimité et de confiance qui les unissaient l'un à l'autre.

« Homme brave, que j'ai toujours trouvé si fidèle et si vaillant, tu sais comment la méchanceté s'est emparée de la domination de l'empire romain ; comment, par les instigations du démon, des révoltes affreuses passent pour des alliances saintes, et comment on méprise et l'on foule aux pieds le commandement de Dieu qui ordonne de respecter les puissances. Comme par le passé, continue à lutter contre ce fléau, et comme preuve de la gratitude que j'ai déjà pour tes anciens services et que je compte devoir à tes services futurs, je te donne ma fille unique, Agnès, pour ta femme, et le duché de Souabe pour son douaire. »

Ainsi s'ouvre notre grand drame historique : il a pour berceau une chaumière ; le sommet d'un roc lui apprend la domination : bientôt la décoration de la scène va être un palais. Frédéric meurt, et son fils aîné qui lui succède s'attache à l'empereur Henri V, par le même lien de parfaite loyauté qui avait enchaîné le premier Frédéric à l'empereur Henri IV. Conrad, un des frères du second Frédéric, reçoit l'investiture du duché de Franconie : la grandeur de la famille s'annonce.

Déjà la maison de Souabe approchait du trône ; et si Aldebert, évêque de Mayence, n'avait pas, à force d'intrigues et d'adresse, posé la couronne sur le front du Saxon Lothaire, Frédéric de Souabe l'aurait conquise à la mort de Henri V. Cependant une autre famille s'élevait aussi, rivale des Hohenstaufen ; famille célèbre, puissante qui a rempli plusieurs siècles, et qui aujourd'hui même occupe le trône qui pèse le plus dans les destinées de l'Europe. Ces princes de Brunswick, rois constitutionnels de l'Angleterre depuis Guillaume III, ne sont que les descendans de cette famille des Guelfes ou Waiblingen qui ont fait tant de bruit au moyen-âge : les Guelfes qui ont commencé par disputer la couronne impériale aux Hohenstaufen ; qui ensuite protégèrent les peuples contre les attaques du pouvoir ; et qui enfin, chassant les Stuarts de leur royaume, s'emparèrent du grand mouvement de la civilisation moderne. Une autre branche de cette famille guelfe, celle des ducs de Ferrare, a pour titre principal de renommée la protection accordée à l'Arioste et au Tasse. Le destin a voulu que le sceptre le plus puissant de notre époque tombât entre les mains d'une branche guelfe, et que le souvenir des princes de la maison de Souabe s'effaçât de la mémoire des peuples et de la liste des monarques.

Jusqu'à l'époque de Frédéric Barberousse, les Hohenstaufen n'ont fait que préparer leur puissance. Ils luttent, ils briguent, ils captent le peuple, ils usent tour à tour de violence et d'héroïsme : ils prouvent par des exploits qu'ils sont dignes de régner, et, par plus d'un acte arbitraire, que leurs ennemis trouveront des adversaires redoutables. Ils se mêlent aux croisades dont ils sont les principaux promoteurs; enfin Conrad, un des frères, homme entreprenant et populaire, est couronné à Aix-la-Chapelle par le légat du pape.

Parmi les croisés, aucune race n'eut plus à souffrir que les Allemands et les Hohenstaufen qui les dirigeaient. Conrad, qui avait vainement représenté au pape l'inutilité et le danger de l'entreprise, reçut de saint Bernard cette injonction ou cette interrogation foudroyante :

« Vous qui craignez de manquer à vos devoirs de prince, que répondrez-vous à Dieu quand il vous demandera compte de vos devoirs de chrétien ? »

Le malheureux monarque, dont la politique sagace avait été contrainte de céder à l'ascendant du siècle, ramena quelques débris d'armée, misérable reste de toute une population florissante qu'il avait empruntée à l'Allemagne. Quant à Frédéric II et à Frédéric Barberousse, l'un et l'autre durent tous leurs revers à l'influence et à la haine des pontifes. Barberousse fut excommunié pour n'être pas parti assez tôt, excommunié de nouveau pour être parti trop tard, enfin excommunié une troisième fois à son retour, pour avoir conclu un traité avantageux avec les mahométans. La gloire et la grandeur de la maison de Souabe datent de Frédéric Barberousse. Son oncle Conrad, voyant sa popularité et sa valeur, lui sacrifia les droits de son fils à la couronne, de même que Frédéric son frère avait sacrifié à Conrad toutes ses prétentions au trône impé-

rial : généreuse et magnanime famille qui s'élevait toujours au-dessus des considérations étroites de l'intérêt personnel. Toujours les Hohenstaufen donnent le trône aux plus dignes et aux plus aimés ; leur égoïsme se confond et se perd dans l'intérêt de la race : quand ils reconnaissent le sceau de la puissance et de la force dominatrice sur le front d'un des leurs, ils n'hésitent pas et le font roi : Frédéric Barberousse était digne de ce nom.

C'était un homme de taille moyenne, d'un corps robuste, la chevelure blonde, coupée très-court et frisée sur le front ; sa barbe rougeâtre lui avait valu le sobriquet de *Barbarossa ;* ses dents étaient belles, ses lèvres bien formées, son teint éclatant de santé, ses yeux bleus et sa physionomie calme ; son regard, pénétrant et prolongé, trahissait toute la force de son caractère, toute l'énergie persévérante qui le distinguait. Son pas était ferme, sa voix était claire et accentuée, sa démarche pleine de dignité. Il prenait part à la gaîté brillante des tournois et des fêtes, à la chasse et aux exercices athlétiques dont la vie des chevaliers se composait ; mais il se distinguait surtout par cette modération habituelle, par ce tact nécessaire aux rois et qui ne permet jamais à la gaîté de dégénérer en licence, à la générosité de devenir folie, au courage de devenir cruauté. On ne s'attendra pas à trouver un savant dans ce héros du moyen-âge ; mais ce qui devait passer alors pour chose peu commune, il lisait le latin et se plaisait à consulter les écrivains de Rome antique. Guerrier formidable, ses vues et ses pensées tendaient toujours à la paix ; il était terrible à ses adversaires, condescendant pour ses inférieurs, généreux pour ses ennemis vaincus. Les anciens eussent fait de lui un demi-dieu. Le caractère particulier de sa vie, c'est le sang-froid parfait qui ne l'abandonne, ni dans les voluptés, ni dans les désastres.

Imitateur de Charlemagne qu'il se proposait pour modèle, il jetait quelquefois un regard douloureux sur les images des grands hommes des tems passés, et il disait à Otton de Freisingen, son biographe et son ami : « En comparaison des actes qui ont illustré les héros d'autrefois, nos actions sont plutôt des ombres que des faits : *magis dici possunt umbræ quàm facta.* » Frédéric Barberousse se trompait, il était aussi grand que les plus grands hommes d'autrefois ; mais la barbarie qui régnait autour de lui, et la vague et fausse appréciation que l'on doit attendre des contemporains à toutes les époques, lui faisaient craindre que sa renommée ne perçât point cette obscurité, ne se fît pas jour à travers tant de nuages.

L'avenir a été plus juste qu'il ne le pensait : la profonde équité de son caractère, la décision hardie et prudente qu'il déployait dans tous ses actes, son opposition audacieuse et sage aux envahissemens du clergé, l'ont mis hors de ligne : son nom éclate encore en caractères ineffaçables, au milieu de la confusion ténébreuse des tems féodaux. M. de Sismondi lui-même, dans son *Histoire des Républiques italiennes*, a été tellement frappé de la grandeur de ce caractère, qu'il a rendu justice et hommage à l'oppresseur des républiques dont il écrivait le panégyrique plutôt que les annales.

Frédéric Barberousse avait une tâche bien plus difficile à accomplir que Charlemagne. Au huitième siècle, le souvenir de l'empire romain et de sa grandeur était encore vivant ; Charlemagne voulut (projet admirable !) fondre dans le même creuset l'énergie barbare de son tems, le génie entreprenant de la chevalerie chrétienne, et les débris encore imposans du nom romain. La position des Césars au douzième siècle était différente ; ils avaient des titres pompeux, des prétentions vagues et infinies, et

l'ombre, mais non la réalité du pouvoir impérial. Chef électif de cette aristocratie féodale de l'Allemagne, si intraitable et si remuante, l'empereur exerçait sur les libres cités italiennes une autorité bien plus précaire et bien plus douteuse encore. Il avait en face de lui le pape, chef redoutable d'une ligue ennemie, armé d'anathèmes et d'excommunications : le pape, autrefois fugitif et prosterné aux pieds de l'empereur d'Occident, maintenant invulnérable, et, par l'union du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, bravant tous les efforts des peuples, des rois et des chevaliers conjurés. Ame dominante et visible des cités d'Italie, le souverain pontificat put seul donner à ces fragmens sans harmonie et sans unité d'un corps hétérogène la force nécessaire pour résister aux empereurs. Leur haine mutuelle était plus ardente encore que leur amour de la liberté. Il fallait le génie de l'Église, la puissance du Vatican, pour soutenir l'indépendance italienne de ces petites républiques dans leur lutte contre Barberousse : lutte admirable, pleine d'incidens dramatiques, et que M. de Sismondi a si bien décrite, mais que M. de Raumer a narrée, sinon avec plus d'impartialité, du moins avec un sentiment de nationalité allemande et gibeline qui efface et contrebalance la partialité libérale de l'écrivain genevois.

Choisissons dans ces annales si intéressantes quelques détails caractéristiques. Peu de tems après la première expédition de Frédéric en Italie, Nicolas Breakspeare, fils d'un pauvre ecclésiastique de Saint-Albans, fut élu souverain pontife sous le nom d'Adrien IV : le seul Anglais qui ait jamais occupé la chaire de saint Pierre. Alors s'éleva du milieu du peuple cet étrange conspirateur, Arnaud de Bresse, qui n'avait pour alliés et pour appuis que les seuls noms de Scipion, de Brutus et de

Publicola. En écrasant ce réformateur et ce républicain audacieux, en le sacrifiant aux craintes du pape, Frédéric eut soin de maintenir ce dernier dans une complète sujétion. Rome fut la capitale de l'empire germanique. Frédéric parla des Romains comme de ses vassaux, passa dédaigneusement sous silence les prétentions du pontife, et répondit aux fils de Romulus, qui réclamaient leur ancienne indépendance :

« Vous avez hérité du nom ; ce sont les Allemands qui ont hérité du courage et du pouvoir romain. »

Le pape, n'oubliant pas la sagesse du serpent et le précepte de l'Évangile, concentra son irritation profonde, se tut et attendit la première occasion de revendiquer ses droits. Rien de plus habile en ce genre que la politique pontificale ; l'histoire temporelle de l'Église est un modèle de manœuvres habiles. Avancer quand il le faut, reculer lorsqu'il en est tems, plier quand il est nécessaire : passer de la souplesse la plus humble à l'exigence la plus arrogante ; rester stationnaire et savoir attendre quand la nécessité le commande : telle est en résumé toute la vie politique du Vatican. A peine Frédéric eut-il remis le pied en Allemagne ; à peine le roi normand de la Sicile eut-il promis son alliance au pape, qu'on vit renaître la vieille querelle des investitures ; querelle toute de forme en apparence, mais qui au fond enveloppait la question majeure de la supériorité papale d'un côté, et de la domination impériale de l'autre. Le moment de la crise fut déterminé par un simple *quiproquo*.

Le pape Adrien, dans sa remontrance à l'empereur, lui rappelait *multa beneficia*, « les nombreux bienfaits » que l'empereur avait reçus de la cour romaine pendant son séjour en Italie ; mais comme le mot *beneficium*,

dans le langage féodal, signifie aussi fief, les ignorans barons, qui n'avaient d'autre science que celle de leurs fiefs et de leurs apanages, crurent que le pape, dans son rescrit, déclarait l'empire germanique *vassal du pontificat*.

Ils éclatèrent en clameurs d'indignation. Le cardinal Roland, un des légats, au lieu d'expliquer le mot dont se formalisaient les seigneurs, prit la parole et s'écria : « Oui, l'Allemagne est notre fief : et de qui relevez-vous si ce n'est de Monseigneur le Pape. »

Otto de Wittelsbach, palatin de Bavière, tira son épée, s'élança, et fut sur le point de faire payer cher au légat cet orgueil si peu évangélique. Le pape ne recula pas devant les conséquences de l'imprudente parole échappée à son ministre. La querelle s'envenima. Frédéric en appela aux princes temporels et ecclésiastiques. Cette question de fiefs enveloppait un problème historique bien plus grave qu'on ne pense. La puissance des prêtres, établie sur de si fortes bases par les pontifes, sera-t-elle vassale ou suzeraine de la puissance temporelle? Depuis le moyen-âge jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, cette lutte des deux pouvoirs a embarrassé les hommes politiques : et même du tems de Bonaparte, après la révolution française, lorsque l'Église était battue sur tous les points, il a fallu établir le Concordat pour empêcher les prétentions pontificales de renaître.

Frédéric Barberousse soutint avec violence la querelle qu'on lui avait suscitée. Voici par quels mots il termine la lettre qu'il adressa au pontife : « Nous ne tenons le sceptre que de l'élection des princes et de la volonté de Dieu : et comme saint Pierre ordonne à tout le monde d'honorer les rois et de respecter Dieu, quiconque soutient que la couronne impériale est un bénéfice à nous conféré par le pape, et que nous sommes ses vassaux, se révolte contre

la parole de Dieu, contredit saint Pierre et *en a menti par la gorge.* » Barberousse se plaignait en outre que le pape eût refusé de détruire un tableau dans lequel le servage des rois et leur vasselage paraissaient consacrés par l'artiste. On y voyait le pape Innocent II sur un trône, et à ses genoux Lothaire sollicitant la couronne. Au-dessous étaient inscrits ces deux vers barbares, modèle de poésie monacale :

Rex venit ante fores, jurans, primum urbis honores,
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam (1).

La cour de Rome se sentait forte : elle ne fit aucune des concessions qu'on lui demandait. Quand il fut question d'élire un pape, son choix tomba sur ce même cardinal Roland dont la parole violente avait donné le signal de la lutte. En vain un anti-pape lui fut suscité par les Gibelins, en vain les armées de l'empereur envahirent-elles les cités libres de l'Italie ; ces schismes fréquens, ces guerres civiles, ces déchiremens douloureux n'affaiblissaient pas l'autorité pontificale. L'Italie arracha des mains de Barberousse toutes ses libertés compromises. Enfin, à Venise, au milieu de la place Saint-Marc, une entrevue solennelle eut lieu entre les deux adversaires ; entre les deux représentans, d'une part, de la force politique, et de l'autre, du pouvoir spirituel. L'empereur reçut le sacrement de la main du pape, qui lui donna le baiser de paix, et dont il tint l'étrier lorsque Sa Sainteté monta sur son palefroi. Ces deux formidables antagonistes étaient las d'un si long combat. Dix ans après la paix de Venise,

(1) « Le roi parut devant la porte, jura qu'il conserverait les droits de la cité : puis il se fit l'homme-lige du pape et reçut de sa main la couronne comme présent. »

Barberousse prit la croix et conduisit son armée en Palestine, en l'an 1190. Il remporta deux victoires sur le sultan d'Iconium, s'empara de sa capitale, franchit le mont Taurus, et mourut le 10 juin 1190, enseveli dans les eaux du Cydnus.

Ainsi se perpétuait la gloire romanesque des Hohenstaufen. Elle traversait les âges sans s'affaiblir. Pendant le règne intermédiaire de Henri VI, cette gloire sembla s'éclipser un moment, mais elle reparut plus brillante sous Frédéric II, soldat, poète, législateur; tantôt tenant sa cour dans les vieux donjons féodaux de la Germanie, au milieu de ses chevaliers turbulens; tantôt dans les palais arabes de la Sicile, sur les rives fécondes et brillantes de l'Europe méridionale; orphelin délaissé, pupille timide de la cour romaine; puis devenant tout-à-coup son plus mortel ennemi et sa victime : chevalier courtois; croisé, que les musulmans de Syrie respectèrent et choisirent pour ami; poète brillant, raisonneur audacieux, accusé d'athéisme par l'hostilité des papes, regardé comme un philosophe et un sage par les historiens modernes : homme extraordinaire placé dans des circonstances extraordinaires.

Il avait trois ans quand son père mourut et lui laissa l'héritage du trône de Sicile. L'année suivante, sa mère expira et choisit le pape Innocent pour tuteur du jeune prince. Ce fut pendant la minorité de Frédéric que cet Hildebrand, le plus grand des papes et l'un des plus grands monarques de l'histoire moderne, assit la puissance pontificale sur de solides et profondes bases. L'habileté de cet homme n'était égalée que par son audace. Arbitre de l'Europe, il prenait toujours le ton d'une haute dignité morale. Père commun du christianisme, il se posait comme le vengeur des lois divines, comme le protec-

teur de l'humanité outragée, comme le dictateur des peuples et des rois. C'était le censeur de Rome antique, exerçant son autorité sur une immense échelle, armé d'une autorité sans limites pour défendre la vertu publique. L'histoire de ce grand homme n'a pas été faite. Quelque immense que fût son ambition, quelque insoutenables que ses prétentions paraissent à notre philosophie moderne, il y avait en lui un sentiment de dignité morale et une hauteur d'idées qui le classent à part. Le génie religieux des peuples s'accommodait merveilleusement de cette dictature spirituelle et morale. Partout il eut le dessus; en France, son débat avec Philippe-Auguste rangea sous sa bannière tous les hommes doués de générosité, de moralité et de noblesse d'ame : il défendait une femme outragée par un époux cruel. En Angleterre, il favorisa l'esprit indépendant du peuple qui commençait à se révolter contre un tyran pusillanime. A sa voix, la turbulence de la populace romaine fut comprimée. En Allemagne, la balance du pouvoir resta ferme entre ses puissantes mains.

Innocent commença par se montrer fidèle à ses engagemens : mais le jeune roi de Sicile était entouré de nobles féodaux que rien n'effrayait, et qui se plurent à braver le Vatican. Ils voyaient de trop près la main qui dirigeait la foudre papale, pour qu'elle leur inspirât quelque terreur. On vit Guillaume Capparone, le duc allemand Marcwald, le chancelier Gauthier, et le comte d'Acerra, se révolter contre leur souverain et contre le pape, et déchirer en lambeaux le royaume de cet enfant qui croissait au milieu des troubles et des perfidies. Il sembla que la mort du plus puissant de ces rebelles, Marcwald, détruirait la conjuration formée contre l'enfant et le vieillard, le roi et le pape. A une réconciliation apparente succédèrent des violences nouvelles. La Pouille fut soulevée par

d'Acerra, la citadelle de Palerme assiégée par Capparone, la possession de Syracuse revendiquée par les Génois et les Pisans; la population chrétienne poursuivie par les Sarrasins, qui sortirent de leurs retraites de montagnes, pour mettre l'Italie à feu et à sang. Ce pays était le théâtre d'une tragédie immense : et pour ajouter à l'intérêt de la catastrophe, Gauthier s'empara de la personne du jeune roi âgé de treize ans. M. de Raumer a soin de reproduire la proclamation suivante, dont il atteste l'authenticité :

« A vous rois de la terre, princes du monde, l'orphelin, l'innocent roi de Sicile — Salut au nom de Dieu! — Rassemblez-vous, peuple! Venez, princes! Approchez-vous, rois! et voyez s'il y a une douleur comparable à ma douleur ! mon père est mort avant que j'aie pu le voir ou le connaître : je fus arraché encore enfant des bras de ma mère; et comme l'agneau timide, je suis devenu l'esclave de mes propres esclaves, de toute nation et de tout rang. Ils se sont partagé mes dépouilles, ou plutôt ils se les sont disputées. Je passe des mains de l'un dans les mains de l'autre. A peine songent-ils à me fournir le pain quotidien. La liberté de mon peuple est violée dans ma personne, le nom de l'église est outragé. Je suis moins roi que sujet. Au lieu d'accorder des grâces, c'est moi qui les implore. Je ne puis m'adresser au peuple, toujours plus enclin à la guerre et à la violence qu'à la paix et à la justice. A vous, ô princes, à vous seuls il appartient de soutenir votre propre cause. Epousez ma défense, relevez ma couronne tombée, réunissez mon peuple égaré et divisé! »

Le pontife seul écouta cet appel : son autorité modéra un peu l'insolence et la rapacité des vassaux de Frédéric. Mais en défendant l'opprimé, il eut soin d'affirmer que la Sicile était un fief de ses propres domaines. Frédéric avait à peine seize ans lorsque la question grave se pré-

senta de savoir, si ce jeune prince, dont l'enfance avait été nourrie d'amertume, se contenterait de l'héritage maternel ou s'il ferait valoir ses prétentions à la couronne impériale. Après la mort de Henri VI, Philippe, son frère, hésita pendant quelque tems à proclamer les droits de son neveu.

Trois factions différentes nommèrent trois différens empereurs. Philippe fut égorgé, et Othon, la créature du parti guelfe, resta en possession du diadème. Il aurait pu le conserver, si son despotisme hautain et arbitraire n'eût choqué la fierté de ses vassaux. Cet empereur, qui ne connaissait pas l'esprit de son siècle, affectait dans ses manières et dans son ton une familiarité presque démocratique, qui réussirait sans doute aujourd'hui, mais qui, dans le moyen-âge, semblait une preuve de sottise, de bassesse d'ame et de faiblesse. On l'accusait de blesser toutes les convenances reçues, et surtout le génie hiérarchique de l'époque. « Souvent, dit un chroniqueur contemporain, Othon, s'adressant aux nobles dames de sa cour, les appelait : *Ma bonne femme*; il disait aux bourgeoises : *Ma chère amie*; aux abbés : *Messire le moine*; aux moines : *Mon révérend*, et aux archevêques : *Mon camarade*. » Enfin, il confondait tout, sans distinction de condition ni de rang. Un jour, ayant appris qu'un archevêque avait trente chevaux dans son écurie, il déclara, en présence de ses nobles, qu'il ne souffrirait pas qu'un archevêque possédât plus de douze chevaux, un évêque plus de six, et un abbé plus de trois. « Voilà les causes, ajoute le naïf chroniqueur, qui suscitèrent une grande révolte contre cet impie. »

Anselme de Justingen fut chargé par les nobles que l'empereur s'était aliénés, de se rendre auprès du jeune roi de Sicile, et de l'engager à s'emparer du trône. En

vain les Siciliens, conseillers de Frédéric, lui représentèrent-ils les difficultés de l'entreprise; sa réponse, conservée par l'histoire, est digne d'une ame héroïque. Il leur dit que « le royaume de Naples ne serait jamais négligé par lui, et que sa beauté était une garantie naturelle contre le dédain et l'oubli; que, lorsqu'il serait empereur, il protégerait plus efficacement les droits et les libertés de ce royaume; que rien ne pourrait l'empêcher de réclamer l'héritage de ses pères, la plus noble, la plus éclatante, la plus royale couronne de la terre; celle que tant d'autres avaient essayé de conquérir à force de crimes et de meurtres. Je n'enfouirai pas dans la terre, continua-t-il, les talens dont Dieu m'a doués; c'est à moi d'obéir à l'appel de ma destinée, de me fier à la protection de Dieu, et non de m'exposer à un repentir tardif, au dédain et à la moquerie de la postérité. » Comme sa femme, jeune encore, lui montrait son enfant à la mamelle et cherchait à le dissuader, Frédéric répondit : « Que puis-je faire de mieux, comme père et comme mari, que de conquérir, pour douaire et pour héritage, l'empire qui m'est offert et qui m'appartient? On ne reprochera jamais à mon fils d'avoir eu pour père un renégat et un lâche. »

Le 12 mars il partit de Palerme et fut reçu en triomphe à Rome par le pape, le sénat et les cardinaux. Soit que le pontife ne prévît pas quel antagoniste le pouvoir papal trouverait dans ce jeune homme, soit que le vieillard ressentît quelque intérêt secret pour l'enfant qui lui avait été confié, il protégea le roi de Sicile, qui, traversant les Alpes et échappant aux embuscades que ses ennemis avaient semées sur sa route, descendit auprès de Coire. Déjà l'empereur Othon occupait la rive opposée du lac de Constance, avec deux cents hommes d'armes et une suite nombreuse. Frédéric n'avait que soixante hommes, et

tout semblait perdu pour le jeune homme. Déjà les portes de Constance s'étaient ouvertes à quelques-uns des soldats d'Othon ; heureusement l'évêque se déclara pour Frédéric, chassa les troupes d'Othon, enferma Frédéric dans ses murailles et le sauva.

Une heure de plus ou de moins, le jeune prince était perdu : on pouvait parier qu'il ne mettrait jamais le pied en Allemagne. Cependant il descend des Alpes, ramassant une armée sur sa route, et bientôt cette armée devient formidable. La Bavière, la Souabe, l'Alsace, le reçoivent à bras ouverts. Chevaliers, princes, ecclésiastiques, se pressent sous son étendard.

L'armée d'Othon diminue à mesure que la sienne s'accroît. Cet enfant apulien, si méprisé de l'empereur, le fait trembler sur son trône. La plus grande partie de l'empire vient lui rendre hommage aux diètes de Mayence et de Francfort. Othon, refoulé dans le nord de la Germanie, soutient pendant trois ans le combat; mais, dans son imprudente et impolitique violence, il déclare la guerre à Philippe-Auguste, échappe au désastre de Bouvines et est forcé de se déguiser en pélerin pour arriver jusqu'à Brunswick. Terrassé par ce coup fatal, il cède la place à son jeune rival, qui est couronné empereur à Aix-la-Chapelle, devant tous les princes de l'empire.

A cette époque, toute ame héroïque était une ame dévote ; la gratitude enthousiaste de Frédéric crut devoir au ciel, dont la faveur l'avait protégé, une éclatante marque de sa ferveur. Pour premier acte de son règne, il prit la croix et s'engagea par serment à marcher sur Jérusalem ; serment fatal dont ses ennemis firent une arme, et qui, le pressant et l'enlaçant pour ainsi dire, opposa jusqu'à ses derniers jours un obstacle invincible à tous ses projets et à leur stabilisation ; serment qui s'attacha toute

sa vie à ses flancs comme une épine ensanglantée, et dont l'accomplissement même ne l'arracha point aux dangers de sa position. Il fallut différer son départ pour la croisade. Honorius, successeur d'Innocent. murmura de ce délai. En vain le prince essaya de calmer et d'adoucir le pontife en lui faisant plusieurs concessions importantes. On lui rappelait toujours son serment de chevalier qu'il n'avait pas rempli; et lui, occupé à combattre les cités libres de la Lombardie, il ne se hâtait pas de partir pour les lieux saints. Les germes d'une querelle entre les deux pouvoirs étaient semés, quand Honorius mourant fut remplacé par un vieillard plein de jeunesse et d'énergie intellectuelle, Grégoire IX, qui avait depuis long-tems condamné la politique timide de son prédécesseur, et qui joignait à l'ambition et à la vigueur de la maturité l'obstination de son âge avancé; « homme d'une réputation sans tache, comme le disait Frédéric lui-même, d'une moralité incontestée, qui, par son érudition, sa piété, son éloquence, brille au milieu de ses contemporains comme une étoile dans le ciel. » Hélas! le malheureux empereur ne savait pas quelle influence exercerait sur sa destinée l'astre funeste qui venait de s'élever sur l'horizon.

C'était de la main du cardinal Ugolino, devenu le pape Grégoire IX, que Frédéric avait reçu la croix sainte; c'était le cardinal qui avait exhorté les princes de la terre à marcher au Saint-Sépulcre. Aussi le premier acte de son pontificat fut-il de renouveler l'appel à la croisade universelle, et de sommer Frédéric de racheter sa parole. Quand cette première injonction se fut trouvée sans résultat, il écrivit au prince une seconde missive plus impérative que la première, et dont l'histoire a conservé les termes. D'autres motifs concouraient à irriter Grégoire IX. La cour sicilienne de Frédéric blessait par sa splendeur

les regards sévères du vieux pape qui se plaignit amèrement de ce qu'il appelait la débauche et la sensualité en honneur dans cette brillante cour. Il faut voir avec quelle véhémence d'ascète couronné il exhorte le prince à tenir sa parole, à prendre la croix, à relever la cause à demi perdue des chrétiens en Orient :

« N'êtes-vous pas, lui dit-il, l'homme qui sur ce globe terrestre réunit au plus haut point l'intelligence, le pouvoir et la volonté ? En cela, vous ressemblez aux anges. Sacrifierez-vous ces dons merveilleux que vous tenez du Très-Haut à quelques jouissances sensuelles ? Éteindrez-vous dans la fange ces deux lumières jumelles, la Science et la Charité ? Laisserez-vous ces deux aigles qui devraient d'un même essor s'élever jusqu'aux plaines du ciel ; les laisserez-vous embarrasser leurs ailes dans les buissons et les taillis d'une volupté vulgaire ? Comment, si ton cœur est en proie aux passions sensuelles, montrerais-tu à tes vassaux la route du salut ? Loin de toi cette calamité ! Moi qui t'ai aimé depuis ta première enfance, je graverai dans ton cœur avec une plume d'airain ces vérités dures à entendre ; dans l'espoir que tu m'écouteras avec reconnaissance et respect, et persuadé que j'écarterai de toi les dangers qui te menacent. »

Il parlait en vain, ce vieux moine entouré de son conclave sévère. Monastique dans ses vues et dans ses habitudes, n'ayant qu'un but et qu'un désir, celui d'asservir le monde à l'unité catholique ; le cœur glacé par la vieillesse, l'intelligence pétrifiée par une longue existence de couvent ; comment aurait-il persuadé et converti un homme encore jeune, puissant, commandant à une cour jeune et voluptueuse ; autour duquel se pressaient mahométans et nobles dames, chevaliers et troubadours, juifs

et poètes, hommes de science et hommes de plaisir! Le contraste était parfait et vraiment épique dans son antagonisme complet. La gaie science commençait à étinceler à la cour de Frédéric. Les premiers rayons de la littérature italienne jaillissaient de ce foyer central. On ne peut trop s'étonner que nul poète moderne n'ait cherché à retracer en beaux vers cette Sicile pittoresque du moyen-âge, moitié orientale, moitié européenne. Les filles de l'Orient et les ménestrels environnaient le prince; les israélites; protégés par lui au milieu de la persécution générale qui les accablait, avaient reconquis cette liberté d'action et de discours qui permettait à l'une des races les mieux organisées de la terre de développer son caractère et ses talens. Les vrais chrétiens, soumis à l'autorité catholique et aux mœurs féodales, voyaient avec horreur ce mouvement d'une civilisation presque asiatique, et regardaient Frédéric comme un païen. « C'était un noble roi, dit le Florentin Villani, mais fort dissolu dans ses mœurs et abandonné à toutes les voluptés possibles. Sa vie était toute épicurienne. Il n'avait nul souci de l'existence future; des mamelucks lui servaient d'escorte; il avait des harems comme les Sarrasins, et il ne craignait pas d'envahir les propriétés de l'Église.

Ainsi s'émut la grande querelle qui devait le mettre en opposition avec le Saint-Siége. Cette guerre ne tarda pas à éclater. Soit qu'une maladie, dont plusieurs historiens affirment la réalité, eût retenu Frédéric dans le port de Brindes, soit que, comme les historiens ecclésiastiques l'affirment, cette maladie ne fût qu'un prétexte et un mensonge, son départ pour la Terre-Sainte se trouva différé. De là cet anathème terrible que Grégoire lança sur lui et qui se terminait par ces mots : « Ne soyons pas comme

» des chiens muets, et prouvons que nous avons plus de » vénération pour Dieu que de crainte des hommes. L'in- » terdit est prononcé contre l'empereur. »

« Nous nous refusons à l'exécution de vos ordres, répondit Frédéric à l'anathème papal; nous déclarons à l'Europe que c'en est fait de la charité chrétienne, qu'elle est tarie non dans ses ruisseaux, mais dans sa source; qu'elle est corrompue non dans ses branches, mais dans son tronc. Pourquoi la cour de Rome se nomme-t-elle ma mère et ma nourrice? Elle, ma marâtre et l'origine de tout mal! Que les pouvoirs temporels s'unissent contre la tyrannie romaine! Je déclare que l'interdit n'aura aucune exécution dans mes domaines, et j'ordonne à tous les ecclésiastiques de continuer les cérémonies de l'Église. »

Le gant était jeté et ramassé. Le moyen-âge n'avait pas vu de plus gigantesque lutte. Deux fois l'anathème fut prononcé solennellement au milieu du conclave. Une troisième fois, Grégoire allait renouveler la redoutable cérémonie, lorsque la populace romaine, mise en mouvement par un noble, partisan de Frédéric, Frangipani, se souleva, chassa le vieux pontife, qui, tout menaçant encore et brandissant sa foudre indomptée, quitta sa capitale et son trône.

Quel drame bizarre! Toujours frappé de l'interdit, Frédéric part pour la Palestine, et la malédiction du pontife l'atteint aux pieds même de l'autel sacré qu'il va conquérir. Deux franciscains, apportant l'anathème pontifical, arrivent en même tems que lui, et déclarent aux chrétiens d'Orient que cet empereur, ce croisé, est un excommunié, un impie. De nouvelles difficultés s'élèvent, des négociations commencées s'interrompent : Frédéric triomphe de tout, entre dans la cité sainte. Mais jus-

qu'au pied du tombeau du Christ la colère papale plane sur sa tête; il n'ose pas entendre la messe dans l'église de Jérusalem. Ce n'est que le soir, environné de ses barons, qu'il pénètre sous la voûte sacrée, saisit dans l'obscurité la couronne placée sur l'autel et la pose sur sa propre tête. Le lendemain matin, on vit l'évêque de Césarée faire à son tour son entrée dans Jérusalem et lancer l'excommunication sur le tombeau même du Christ que Frédéric avait profané.

Cependant l'empereur revient en Europe, apaise les séditions et les guerres civiles dont Naples et l'Apulie sont le théâtre. Il se soumet au pape, il supplie, il s'humilie, il promet la restitution de tous les biens ecclésiastiques, il achète fort cher son pardon et il l'obtient. Le pontife, âgé de quatre-vingt-dix ans, avait vu la populace en furie le poursuivre, le fer et le feu à la main. Une inondation du Tibre ayant passé pour une vengeance céleste avait seule engagé les Romains terrifiés à rappeler leur pape. Il consentit à rouvrir à Frédéric les portes de l'Église. Pendant huit ans, la paix se maintint; mais bientôt l'ambition de Frédéric, qui semblait s'accroître avec l'âge et que son amour pour son fils naturel *Enzius* rendait plus envahissante, devint pour le vieux pontife un sujet de terreur. L'anathème fut renouvelé.

Il est curieux de lire dans l'ouvrage de Raumer la guerre de protocoles, et le feu roulant d'injures officielles dont ces ennemis s'accablaient. Le style du pape et celui de l'empereur sont également mystiques, bibliques et poétiques. L'un et l'autre s'appuient exclusivement sur les argumens et les paroles de théologie. C'est le squelette et le premier canevas de la poésie du Dante. Quiconque parcourt ces étranges pages a sous les yeux le

meilleur commentaire d'un poëme incompris de nos jours : la *Divine Comédie*. Admirable privilége du génie! Tous ces documens officiels, tous ces papiers de chancellerie, tous ces manifestes politiques n'ont plus de valeur aujourd'hui que parce qu'ils éclairent la pensée d'un grand homme, et qu'ils expliquent un poëme (1).

Cette énergie des invectives bibliques, ce coloris de prophéties apocalyptiques que nous admirons avec étonnement chez le Dante; tout ce style d'allégorie, de mysticisme et de véhémence que les commentateurs ont eu tant de peine à expliquer, se retrouve dans les documens dont nous parlons. Cet empereur de quarante ans et ce pape presque centenaire ne s'épargnent pas plus les invectives que les damnés ou les démons du poëte. « Pleurez, princes; pleurez, rois de la terre, s'écrie Frédéric; l'Église est malade, sa tête est folle; celui qui devrait la diriger n'est qu'une bête enragée. Un homme corrompu, un homme de péché et de violence la conduit. »

Après un long centon de passages empruntés ou plutôt arrachés de force au vieux Testament, l'empereur se permet un double calembourg. Il appelle Grégoire :

Gregorius, gregis disgregator potius.

Il ne faut pas croire que le pape restât en arrière. Voici comment il traite son ennemi :

« Une bête s'est élevée, dit-il : elle est sortie de la mer avec des pieds d'ours, une gueule de lion en furie et le reste du corps d'un léopard. Ce monstre vomit des blasphèmes contre le saint nom de Dieu : il lance ses flèches empoisonnées contre le tabernacle des élus. Écoutez,

(1) Voyez le curieux article sur l'esprit d'opposition politique et religieuse au moyen-âge que nous avons publié dans la 18e livraison, 3e série (juin 1834).

peuples; ce roi pestiféré méprise le Christ; il dit tout haut que le monde a été gouverné par trois imposteurs, Moïse, Mahomet et Jésus.

— Je prouverai, répond Frédéric, que la bête envenimée et redoutable, dont parle le pontife, ce n'est pas moi, mais bien lui-même ; » et il procède à donner ses preuves, avec une subtilité et une fécondité de citations qui fatiguerait nos lecteurs. La puissance de ses armes temporelles était heureusement assez forte pour soutenir celle de ses argumens. Quoique marqué au front du sceau de cette malédiction fatale, il vit la plupart des villes d'Italie lui ouvrir ses portes: et le pape, âgé de près de cent ans, fut forcé de se retirer et de se réfugier dans Rome, son dernier et seul asile. Il y mourut: quelques historiens prétendent que le chagrin le tua, d'autres qu'il ne put résister à l'insalubrité de l'air. Ses quatre-vingt-dix-neuf ans suffisent pour expliquer une mort, que M. de Raumer lui-même semble regarder comme prématurée. C'est là d'ailleurs un magnifique éloge pour le pontife : telle était l'énergie qu'il avait déployée jusqu'à sa dernière heure, que l'on semblait croire qu'une telle énergie ne devait jamais s'éteindre.

Célestin IV lui succède; la peste est à Rome, les cardinaux fuient effrayés par la contagion et par les armes victorieuses de Frédéric. Pendant deux années entières, le trône papal reste vacant. Enfin la voix unanime de la chrétienté s'élève contre cet état de choses. Un ancien ami, un protégé de Frédéric est élu pontife. On l'en félicite. « Vous vous trompez, s'écrie-t-il; il est impossible qu'un cardinal soit gibelin, encore moins un pape. »

L'étoile des Hohenstaufen était parvenue à son zénith : il fallait qu'elle redescendit au-dessous de l'horizon. En effet, la chance tourna; la ville de Viterbe donna le si-

gnal de la défection, et la plupart des villes italiennes suivirent son exemple. Un nouvel anathème est prononcé par Innocent contre son ancien ami. Nous ne pouvons résister au désir de citer la fin de cette admirable scène telle que M. de Raumer l'a décrite.

« Sans examen préalable, sans consulter personne, sans recueillir les votes, Innocent fulmina la sentence terrible, et l'assemblée resta frappée de stupeur. Les ambassadeurs impériaux éclatèrent en lamentations, frappèrent leurs poitrines, frappèrent leurs têtes, et Thadéus de Suessa, l'éloquent ami de l'empereur, s'écria :

« Voici le jour de colère, de tribulation et de dou-
» leur; réjouissez-vous, hérétiques; race des païens, soyez
» satisfaite; Sarrasins et Mongols, faites vos irruptions
» sans crainte et sans pitié.

Le pape reprit : « J'ai fait mon devoir, le reste ap-
» partient à Dieu. Qu'il nous guide selon sa volonté! »
En finissant ces paroles, il entonna le *Magnificat*, et tous les cardinaux, tous les Guelfes suivirent son exemple. Le chant terminé, chacun des assistans éteignit la torche qu'il tenait à la main en la renversant sur la terre. Tout retomba dans un silence et une obscurité profonde. »

A partir de cette époque, il n'y eut plus de bonheur pour Frédéric; cette réaction, si naturelle aux choses humaines, devait le punir de ses longs succès. On fit prisonnier son fils bâtard, son enfant chéri, Enzius. L'espace nous manque pour transcrire l'intéressant récit dans lequel M. de Raumer a dépeint de couleurs si vraies et si poétiques à la fois la captivité de ce jeune homme et les inutiles tentatives qu'il fit pour échapper de sa prison. On l'emportait caché dans un tonneau vide, quand une boucle de ses beaux cheveux blonds, venant à passer par une des fentes du tonneau, le fit reconnaître par ses gardiens.

C'était le coup le plus sensible pour Frédéric qui, devenu homme mûr, n'avait d'amitié vive et ardente que pour son fils.

Les philosophes chercheraient vainement un exemple plus dramatique des revers et des incertitudes de la fortune. Six années après la fuite d'Innocent, six années seulement après l'époque du plus brillant triomphe de Frédéric, le voilà ce chevalier qui a conquis le saint sépulcre et auquel toute l'Italie a rendu hommage; le voilà étendu sur son lit de mort, ne léguant à son fils que le seul royaume de Naples, menacé de toutes parts et prêt à lui échapper. Il meurt avec la pensée amère que son ami de trente années, Pierre Delavigne, son conseiller fidèle, est devenu son assassin. M. de Raumer a très-bien éclairci ce point historique que les historiens ses prédécesseurs avaient laissé fort obscur. Il prouve que Frédéric fut en effet empoisonné, et empoisonné par le médecin de Pierre Delavigne, et il prouve d'une manière presque irréfragable que, contre toute vraisemblance, ce dernier était innocent du fait. Ainsi posée, la scène devient l'une des plus dramatiques de l'histoire moderne. Les talens, la renommée et les succès du conseiller qui, selon l'expression du Dante, « ouvrait et fermait à son gré le cœur de Frédéric, » lui avaient valu beaucoup d'ennemis. Ces derniers gagnèrent le médecin de Pierre Delavigne, médecin qui devait administrer un breuvage à l'empereur. Une somme considérable lui fut comptée, il empoisonna le breuvage. Mais Frédéric avait été prévenu. La scène est admirable.

Auprès du lit du malade se trouvent d'un côté Pierre Delavigne, et de l'autre le médecin.

« Mon très-cher ami, dit l'empereur à Pierre Delavigne en saisissant la coupe, j'ai toute confiance en vous; mais

prenez garde, je vous prie : j'ai beaucoup d'ennemis, et l'on pourrait vouloir m'empoisonner.

— Monseigneur, reprit Pierre, souvent mon médecin a préparé pour vous des breuvages salutaires, pourquoi auriez-vous peur?...

Frédéric fronça le sourcil, regarda la coupe, puis le médecin ; voyant ce dernier pâlir, il lui dit : *Buvez!* Le médecin garda son sang-froid, fit semblant de chanceler et renversa le breuvage. Quelques gouttes cependant restaient au fond de la coupe. Un malfaiteur condamné à mort fut appelé, but la coupe et mourut à l'instant. Pendant ce tems, saisi d'une angoisse affreuse et regardant Pierre Delavigne les larmes aux yeux, l'empereur s'écriait :

« Malheur, malheur à moi! Tout ce que j'ai de plus cher me trahit! A qui me fier? où me refugier? tout espoir de bonheur est perdu! »

Pierre Delavigne, sans dire un mot, s'élança la tête la première contre la muraille, et s'y brisa le crâne. Les plus véridiques écrivains de l'époque, et Dante, si bien instruit de tout ce qui se rapportait à l'histoire de Frédéric, ne mettent pas en doute l'innocence de Pierre Delavigne. Voici les paroles que prête le poète à ce malheureux ami de Frédéric lorsqu'il le rencontre en Purgatoire :

« C'est moi, oui, c'est moi qui ai tenu dans mes deux mains les clefs du cœur de Frédéric. C'est moi qui, avec un art habile, ai su ouvrir et fermer ce cœur dans lequel personne ne pénétrait plus. Glorieux office auquel je me vouai tout entier, jusqu'à y perdre le sang de mes veines. J'étais brillant ; mais l'envie, cette prostituée des cours, changea mon éclat en deuil. Elle alluma contre moi la colère de toutes les ames et celle même de mon maitre. Dans mon horreur pour la vie, dans mon dédain des

hommes, je choisis la mort pour refuge contre le dédain des hommes, et leur injustice me rendit injuste envers moi-même. Oui, je le jure, j'ai toujours gardé une foi inviolable à celui qui en était si digne. »

Le 7 décembre 1250, le grand antagoniste de la papauté meurt à Palerme. On sait quelle fut la destinée de Conradin, son successeur. Avec lui s'éteint la race des empereurs de Souabe; son sang répandu sur l'échafaud de Naples épuise la dernière goutte de ce sang héroïque.

Nous ne suivrons pas M. de Raumer à travers tous les tableaux variés, pathétiques et brillans qui remplissent ses six volumes. Son œuvre n'a encore été traduite dans aucune langue de l'Europe : elle mérite de l'être. Les tems modernes ont vu paraître peu de tableaux aussi grandioses, aussi harmonieux, aussi intéressans, basés sur des recherches aussi consciencieuses et aussi profondes.

(*Quarterly Review.*)

Sciences Médicales.

DE LA COMBUSTION HUMAINE SPONTANÉE (1).

Malgré les progrès immenses qu'ont faits les sciences physiques depuis plus d'un demi-siècle, il reste cependant encore beaucoup de questions à éclaircir, un grand nombre d'hypothèses à corroborer, d'expériences à refaire, de solutions à modifier. Dans toutes les branches de ces sciences, que de conquêtes aura encore à réaliser l'homme studieux! quel champ immense de gloire est ouvert pour le philosophe qui, doué d'assez de sagacité, saura en pénétrer les profondeurs, et mettre au jour tous les mystères qui nous sont encore inconnus! La chimie et la géologie, ces deux sciences nées d'hier, quels pas de géant n'ont-elles pas faits depuis le commencement du dix-neuvième siècle, mais aussi que de découvertes n'est-on pas encore en droit d'attendre d'elles? Les sciences médicales et la physiologie, quoique cultivées depuis l'enfance des sociétés, paraissent peut-être plus avancées. En effet, il n'est pas de science qui ait été traitée par un plus

(1) Note du Tr. L'infatigable activité des sociétés de tempérance établies en Angleterre et aux États-Unis, les a portées à rechercher avec soin tous les désordres et toutes les affections morbides produits dans l'organisme par suite de l'abus immodéré des liqueurs fortes. La *combustion humaine spontanée*, qui semble plus spécialement atteindre les personnes intempérantes, devait vivement exciter leur sollicitude; c'est à l'un des journaux de ces sociétés que nous empruntons l'article qu'on va lire.

grand nombre d'auteurs, et sous des points de vue plus différens. On dirait, à voir cette longue nomenclature d'ouvrages, que l'étude du corps humain a été poussée jusqu'à ses dernières limites; mais consultez un praticien consciencieux et éclairé, il vous dira que tout encore est doute, erreur, fausses inductions, et que les théories qui paraissent les mieux déduites restent souvent sans application dans l'exercice de l'art.

Parmi les phénomènes de physiologie animale, les plus étonnans et les plus remarquables, la *combustion humaine spontanée* est l'un de ceux qui excita le plus de surprise, lorsqu'après la Renaissance on reconnut qu'elle n'était pas le produit d'une cause supérieure à l'ordre de la nature, et qu'elle ne dépendait pas de la colère ou de la vengeance de la Divinité. Depuis cette époque, un grand nombre d'explications ont été proposées, toutes en rapport avec l'état des connaissances du tems; aussi ont-elles été toutes successivement renversées par les progrès ultérieurs de la science. Il ne sera donc pas sans intérêt de présenter ici, dans un exposé rapide, une description de ce phénomène, et l'historique des différentes théories à l'aide desquelles on a voulu l'expliquer. La combustion humaine devient de jour en jour plus rare, et peut-être le tems n'est pas éloigné où, grâce à l'aisance et à la moralité qui se répandent dans les masses et en font disparaître les vices les plus grossiers, cette horrible terminaison de la vie de l'homme sera reléguée parmi les faits historiques.

On désigne sous le nom de *combustion humaine spontanée* la combustion ou l'incinération du corps humain survenue dans des circonstances telles, qu'il est impossible de l'attribuer aux causes ordinaires de toute combustion : on est donc obligé, pour l'expliquer, d'avoir re-

cours à la supposition d'un état particulier de l'organisme. Quand on considère combien il est difficile de brûler la plupart des substances animales; quand on se rappelle la quantité de bois sec et résineux que les anciens employaient pour les bûchers destinés à réduire les cadavres en cendres, et qu'on rapproche toutes ces précautions indispensables des circonstances dans lesquelles la combustion spontanée arrive le plus ordinairement, on ne peut s'empêcher de reconnaître en elle un phénomène spécial. Long-tems la superstition et l'ignorance l'attribuèrent à la vengeance divine; mais, pour la science, ce n'est qu'un effet naturel : l'un des anneaux de cette chaîne presque sans fin qui comprend tous les faits accessibles à nos sens, quoique l'explication qui nous est suggérée ne soit pas toujours satisfaisante.

L'une des circonstances les plus curieuses, et en même tems la plus embarrassante dans l'histoire de cette combustion, c'est celle qui lui a fait donner le nom de *spontanée*. On n'a pas toujours trouvé dans les objets qui entouraient la victime, nous ne dirons pas la cause, mais l'origine de la combustion, l'étincelle indispensable pour déterminer l'incendie du corps, même le plus inflammable. Parfois, il est vrai, une lumière, une chaufferette, ou des charbons ardens ont été trouvés près de la victime, mais il a été impossible de démontrer que ces corps eussent causé la combustion, et encore moins a-t-on expliqué comment ils auraient pu la communiquer. D'ailleurs, dans certains cas, il a été reconnu, après les recherches les plus attentives, qu'il n'existait auprès de la victime aucune trace de corps en ignition. Le fait suivant nous en offre un exemple remarquable.

Une femme d'environ soixante ans, du comté de Down, se coucha un soir avec sa fille sans avoir rien éprouvé

d'extraordinaire, seulement elles étaient toutes deux dans un état complet d'ivresse, suivant leur habitude. Un peu avant le jour, plusieurs personnes de la famille furent éveillées par une fumée d'une odeur insupportable qui pénétra dans leur appartement. Elles se levèrent pour en rechercher la cause, et étant entrées dans la pièce où couchait la vieille femme avec sa fille, elles reconnurent que la fumée sortait du corps de la première, qui paraissait consumé par un feu interne. Le corps de cette femme était aussi noir que le charbon, et une vapeur épaisse s'en dégageait de toutes parts. On reconnut bientôt que la vie était complètement éteinte, et quoique l'on n'aperçût point de flamme, il ne fut pas facile d'arrêter la combustion. En plaçant le corps dans la bière, les chairs se détachaient par lambeaux. La jeune fille n'avait rien ressenti, son sommeil n'avait pas même été interrompu; les draps et les autres parties du lit ne présentaient d'autres traces du feu que des trainées noirâtres produites par la fumée. Des personnes dont le témoignage offre toutes les garanties de véracité ont affirmé qu'elles n'avaient rien trouvé dans la pièce qui pût être la cause de cette combustion. On avait seulement observé que cette vieille femme, qui buvait habituellement beaucoup de liqueurs fortes, en avait pris, depuis quelques jours, plus que de coutume.

Remarquons bien que cette combustion ne jouit pas de la propriété de se communiquer aux corps voisins, propriété qui appartient à toute combustion active ou accélérée, quelle que soit son origine. On connaît les nombreux incendies qui, chaque année, sont causés par l'éclair électrique du tonnerre, et les dégâts qu'entraine la combustion spontanée des masses de charbon de terre ou de substances végétales, lorsqu'elles ne sont pas isolées;

et pourtant dans la combustion humaine spontanée la chaleur nécessaire pour réduire en cendres une masse comme celle du corps d'un homme dans l'espace de quelques heures, respecte, dans la plupart des cas, les objets très-combustibles qui sont en contact. Ainsi les linges légers qui recouvraient le corps de la vieille femme n'ont pas même été endommagés.

Quelle que soit la manière dont on explique cette circonstance, elle n'en établit pas moins une différence immense entre la combustion humaine spontanée et toute autre espèce de combustion. Cependant il est des cas où diverses substances combustibles qui se trouvaient immédiatement en contact avec le corps incinéré ont participé à la combustion. Le fait suivant, rapporté dans le *Magasin Méthodiste* de 1809, par M. Wood, ministre wesleyen, est un des plus frappans de ce genre.

M. O'Neil, directeur de la maison de charité de Limerick, fut réveillé subitement à deux heures après minuit par une personne tout effrayée qui l'entraîna immédiatement dans sa chambre, placée au-dessous de celle qu'habitait mistress Peacock, âgée d'environ soixante ans, et qui faisait depuis long-tems un usage immodéré de liqueurs alcooliques. Aussitôt que la porte fut ouverte, il aperçut par terre, et étendu au milieu de la pièce, un corps mort tout en feu, aussi rouge que le cuivre, et qui semblait être tombé du plancher également en feu. En effet, en examinant le plafond, il aperçut une ouverture, assez large pour laisser passer un cadavre, tout entourée de flamme, et qui établissait une libre communication entre cette chambre et celle qui se trouvait au-dessus. Il monte aussitôt à la chambre de mistress Peacock, et voit au milieu l'ouverture enflammée par laquelle le cadavre était tombé. Après avoir éteint à la hâte

le plancher, il tâcha de découvrir la cause qui avait pu occasioner cette combustion, et n'en put reconnaître aucune. Il n'y avait dans la chambre ni lumière, ni flambleau, et il ne restait dans la cheminée que quelques charbons embrasés recouverts de cendres. On examina la chambre avec soin, et l'on remarqua que le feu n'avait pris sur aucun autre point. Un panier d'osier et une petite boîte de bois qui se trouvaient très-près de l'ouverture avaient entièrement échappé à l'action du feu. Citons encore un autre exemple du même genre, non moins curieux.

Anne Nélis, femme d'un marchand de vin et de porter de Dublin, passait dans son quartier pour être très-adonnée à la boisson. Un soir que son mari n'était rentré qu'à une heure du matin, ils se querellèrent avec violence, tous les deux complétement ivres. Cependant M. Nélis finit par aller se coucher, et monta au premier où se trouvait la chambre du couple si bien assorti. Il engagea sa femme à monter avec lui; mais celle-ci refusa positivement. Voyant alors qu'elle ne voulait pas se lever, il prit la lumière et lui dit que, si elle voulait monter, ce serait à tâtons. Le lendemain matin, la servante ayant ouvert les volets du salon, aperçut dans le fauteuil qu'occupait ordinairement Mme Nélis un objet bizarre. Elle crut d'abord que c'était quelque espièglerie de la jeune Nélis qui, dans ce moment, entrait dans la chambre; mais en examinant cet objet de plus près, elle reconnut avec effroi les restes de sa maîtresse qui se trouvait dans l'état suivant. Mme Nélis était assise dans son fauteuil à quelque distance du foyer, le feu était éteint, sa tête reposait sur la main droite, qui était appuyée contre la muraille. Le tronc était réduit en charbon, ainsi que les vêtemens qui le recouvraient, mais le bassin, les extrémités supé-

rieures et inférieures, et les portions de vêtemens qui recouvraient ces parties avaient entièrement échappé à l'action du feu. Le dossier et le siége du fauteuil n'avaient pas souffert, mais les bras étaient noircis en dedans, principalement sur les points qui étaient en contact avec le corps. A l'exception des bras du fauteuil, la combustion n'avait attaqué aucun des objets environnans. La pièce était remplie d'une odeur très-fétide et très-pénétrante, que l'on distinguait encore plusieurs jours après. Cette femme était âgée d'environ quarante-cinq ans; sa taille était petite son obésité remarquable. Une chose fort étrange, dit l'auteur qui rapporte ce fait, c'est que l'autorité ne fit aucune enquête à ce sujet, et tel fut l'empressement des parens pour assoupir tout ce qui concernait cette fin malheureuse que le docteur Tuomis, professeur de l'école de médecine, ne put obtenir la permission d'examiner le corps de la défunte. « Cependant, ajoute-t-il, on peut compter sur la véracité de toutes les circonstances que nous avons fait connaître. »

Dans la plupart des cas de combustion humaine spontanée bien constatés, les individus qui en ont été frappés ont été trouvés morts; on n'a pu dès lors obtenir aucun renseignement sur les phénomènes qui ont précédé la catastrophe. La plus grande partie du corps était ordinairement réduite en cendres; souvent il ne restait que quelques portions de la tête ou des extrémités. Un petit nombre de sujets ont cependant survécu assez de tems après la première attaque pour qu'on ait pu recueillir quelques renseignemens sur les circonstances qui ont précédé ou suivi l'invasion. Le fait suivant fut d'abord publié par Bianchini; mais il est surtout connu en Angleterre par le mémoire que Cromwell Mortimer a communiqué à la Société royale, et qui se trouve consigné dans les *Tran-*

sactions philosophiques pour l'année 1745. Bien qu'il ait été cité par la plupart des médecins légistes, il mérite d'être rapporté ici : car c'est surtout sur ce fait que s'appuient ceux qui attribuent la combustion spontanée à l'électricité.

Dom Maria Bartholi, moine du mont Valère, vint à la foire de Filetto où l'appelaient quelques affaires ; après avoir fait des courses pendant toute la journée, il se rendit à Funil dans la maison d'un parent pour y passer la nuit. En arrivant il se retira immédiatement dans sa chambre à coucher, et là il se fit passer un mouchoir entre les épaules et sa chemise. Quelques minutes après qu'on l'eût laissé seul, on entendit un singulier bruit mêlé de cris dans sa chambre. Les gens de la maison étant accourus trouvèrent en entrant le moine étendu sur le parquet et environné d'une flamme légère, oscillante, qui semblait s'éloigner à mesure que l'on approchait, et qui finit par disparaître. Le lendemain matin, Battaglia, chirurgien de Ponte-Basio, ayant été appelé, trouva les tégumens du bras droit presque entièrement détachés des chairs. Dans l'espace compris entre les épaules et les cuisses, les tégumens étaient tout aussi fortement endommagés que ceux du bras droit, qui le second jour était envahi par la gangrène. Le troisième jour, la gangrène avait fait d'immenses progrès dans les autres parties du corps ; le malade se plaignait d'une soif ardente ; il était agité d'horribles convulsions. Des vomissemens noirs, le délire et le *coma* se succédèrent rapidement jusqu'à sa mort qui arriva le quatrième jour. A la dernière visite, le docteur Battaglia remarqua que la putréfaction avait fait tant de progrès que le corps du malade exhalait une odeur insupportable, et que les ongles se détachaient d'eux-mêmes des doigts de la main gauche.

Les informations recueillies auprès du malade sur ce qui s'était passé apprirent qu'il avait senti comme un coup de massue qu'on lui aurait donné sur le bras droit, et qu'en même tems il avait vu une bluette de feu s'attacher à sa chemise qui fut en un instant réduite en cendres, et cependant le feu n'avait nullement endommagé les poignets. Le mouchoir qu'il s'était fait appliquer, en arrivant, sur les épaules, entre la chemise et la peau, ne fut pas atteint; et le caleçon resta également intact. La nuit était calme, fraiche, et l'air d'une grande pureté : on ne sentait aucune odeur d'empyreume dans la chambre; on n'y apercevait point de fumée; seulement la lampe, auparavant pleine d'huile, était à sec, et la mèche dans un état complet d'incinération.

Voici un autre fait plus récent et qui confirme celui rapporté par Bianchini : Un paysan du comté de Fife (Écosse) se chauffait devant le foyer de sa cuisine, lorsque son corps s'enflamma tout-à-coup, et à mesure que l'on voulait l'éteindre, il en sortait des étincelles bleues semblables à la lueur produite par une allumette de soufre. Le malheureux déclara cependant avant d'expirer qu'il était assez éloigné du feu quand il éprouva tout-à-coup une chaleur brûlante dans l'estomac; une minute après, il s'aperçut avec effroi que ses jambes et ses bras étaient dévorés par les flammes. Cet homme avait la passion des liqueurs fortes : il n'y avait pas de semaine qu'il ne bût par plaisanterie, selon ses propres expressions, une demi-bouteille d'eau-de-vie d'un seul trait.

L'observation suivante est une des plus curieuses qui ont été recueillies sur ce sujet : Catherine Heis, âgée de dix-sept ans, d'une constitution délicate, mais d'une bonne santé, était tourmentée, depuis quelque tems, de vertiges

et de maux de tète qui l'obligèrent à quitter ses maîtres. Dans la soirée du 21 février 1825, elle était occupée à coudre, lorsque, voulant enlever une bougie placée sur une croisée, elle ressentit tout-à-coup une chaleur forte, extraordinaire, dans le corps, ainsi qu'une brûlure cuisante à l'indicateur de la main gauche. Ce doigt fut à l'instant même enveloppé d'une flamme azurée, longue d'un pouce et demi environ, et qui répandait une odeur sulfureuse. Elle plongea son doigt dans l'eau, elle l'enveloppa de linges mouillés; précautions inutiles, la flamme ne s'éteignit pas. L'immersion dans l'eau semblait au contraire activer la combustion et l'étendre. La malade se rendit chez elle à la hâte, enveloppant sa main pendant le trajet dans son tablier qui fut brûlé en partie, ainsi que ses vêtemens : la flamme n'était visible que dans l'obscurité. Elle se lava fréquemment la main avec du lait, et enfin ces ablutions, répétées une partie de la nuit, firent disparaître la flamme, mais non le sentiment de la brûlure profonde qu'elle éprouvait.

Une saignée et quelques rafraîchissans calmèrent la douleur; mais la brûlure cuisante de l'avant-bras gauche n'en continua pas moins, de même que l'odeur sulfureuse. De petites vésicules semblables à celles occasionées par des brûlures se développèrent dans la paume de la main pendant trois ou quatre jours. Cette main offrait toujours une chaleur remarquable; la paume et les doigts ne pouvaient supporter le plus léger contact sans douleur. Le thermomètre placé dans cette main marquait 25°, tandis qu'il ne s'élevait qu'à 17° dans la main droite. On fit beaucoup d'expériences avec des matières combustibles, mais sans aucun résultat, et l'électromètre le plus sensible, mis en contact avec la malade placée sur un

isoloir, ne produisit aucun effet. Des étincelles électriques, tirées du bout des doigts de la main gauche, causaient des douleurs aiguës à la malade.

Tous les autres faits de combustion humaine spontanée bien authentiques ont la plus grande analogie avec ceux que nous venons de présenter, et n'en diffèrent que par des circonstances presque indifférentes. Avant de passer à l'examen des théories que l'on a avancées pour l'explication de ce phénomène curieux, nous allons rappeler ici en peu de mots les conditions dans lesquelles il s'est le plus souvent développé.

On a rarement observé la combustion spontanée chez les personnes d'une constitution robuste et âgées de moins de soixante ans : c'est donc une calamité qui semble être presque exclusivement le partage de la faiblesse et d'un âge avancé, et c'est spécialement sur les femmes qu'elle semble tomber de préférence. La plupart de ces femmes étaient remarquables par leur inactivité habituelle, par beaucoup d'embonpoint, ou au contraire par une maigreur excessive; mais toutes faisaient un usage immodéré de liqueurs fortes.

Ce phénomène présente aussi quelques circonstances particulières que nous devons rappeler; elles nous aideront beaucoup à apprécier la valeur des différentes théories qui ont été mises en avant pour l'expliquer.

La première, c'est la rapidité avec laquelle marche la combustion; ensuite la flamme, qui est d'une couleur bleue, s'élève peu haut, semble voltiger et est très-difficile à éteindre avec de l'eau. Elle s'étend en outre très-rarement aux corps voisins, même les plus inflammables, qui se trouvent rapprochés. L'odeur empyreumatique que l'on sent dans la pièce où a lieu l'accident, et une matière fluide, grasse et très-fétide, déposée à la surface des corps

voisins, démontrent bien que c'est une véritable combustion qui a eu lieu avec dégagement de gaz et de vapeurs, et non point un simple relâchement des molécules qui constituent le corps de l'homme.

Parmi les théories qui ont été avancées pour expliquer ce phénomène, l'une des plus anciennes est celle qui l'attribue à l'alcool dont les victimes ont presque toujours fait un abus immodéré, et dont on suppose qu'elles étaient imprégnées au moment où elles se sont approchées d'un corps en ignition. A l'appui de cette hypothèse, on rappelle que le corps des personnes qui meurent d'ivresse émet de toutes parts une forte odeur d'alcool; que la couleur de la flamme de ce spiritueux est exactement la même que celle observée dans la combustion humaine spontanée; enfin que presque tous ceux qui en ont subi les atteintes avaient fait un usage immodéré de liqueurs alcooliques. Sans entrer ici avec beaucoup de détails dans l'exposition des motifs qui ne nous permettent pas d'adopter cette explication, il nous suffira de dire que les chairs des personnes qui ont succombé dans l'ivresse et par l'effet de l'ivresse ne sont pas plus inflammables que si elles étaient mortes de toute autre maladie, et que les préparations anatomiques qui ont été conservées pendant de longues années dans l'alcool, et qui doivent être complétement imprégnées de ce fluide, ne se consument pas plus facilement quand on en a approché un corps en ignition que si elles n'y avaient jamais séjourné. D'ailleurs, parmi les sujets qui ont été victimes de cet accident, il s'en est trouvé quelques-uns qui n'étaient point enclins au vice dégradant auquel on a voulu trop exclusivement attribuer cette combustion. Ainsi la jeune fille dont nous venons de rapporter le cas n'était nullement adonnée aux boissons spiritueuses.

Une autre théorie plus récente a été proposée par un médecin du continent; elle a été accueillie avec trop de faveur pour que nous la passions sous silence. Ce savant praticien attribue la cause de cette fin mystérieuse aux gaz inflammables qui se développent quelquefois dans toute l'économie. On sait que certains gaz produits dans l'estomac ou les intestins sont quelquefois très-combustibles. Souvent il arrive que l'anatomiste, occupé à faire l'examen d'un cadavre dont les entrailles sont fortement distendues par des gaz, en approchant une lumière et en pratiquant une étroite ouverture, obtient un jet lumineux d'une hauteur quelquefois considérable et d'une couleur bleue. Dans quelques cas beaucoup plus rares, ce gaz peut se répandre dans tous les tissus du corps, même dans les plus consistant, et produit alors en s'échappant une dissection plus nette que le scalpel le mieux dirigé. Mais on n'ignore pas que l'hydrogène carboné ou sulfuré dont ce gaz est ordinairement composé ne brûle que lorsqu'il se trouve en contact avec l'oxigène de l'air; en sorte que pour réduire en cendres le corps d'un homme, il en faudrait une quantité prodigieuse. D'ailleurs, la combustion ne pourrait se faire que de dehors en dedans, ce qui a rarement lieu dans la combustion humaine spontanée. Il resterait encore à expliquer, dans cette théorie, comment les objets combustibles qui avoisinent le corps de la victime sont restés si souvent intacts? pourquoi on n'a jamais trouvé, sur les parties du corps qui étaient échappées à la combustion, des traces de l'hydrogène ou du développement gazeux qui avait dû s'y être formé? et enfin comment ce gaz a pu s'enflammer, lorsqu'on n'a pas trouvé de substance en ignition qui ait pu produire cet effet?

On a voulu, il est vrai, éluder la difficulté en disant

que, dans les cas où il ne s'est pas trouvé de substance capable de communiquer la combustion, elle avait été amenée accidentellement par une étincelle électrique, produite dans un moment où le corps de l'homme servait de conducteur entre la terre et quelque autre corps doué d'une électricité différente. Ici l'on invoquait, à l'appui de cette théorie, l'idio-électricité d'un grand nombre d'animaux, et celle que l'on rencontre aussi quelquefois à un très-haut degré chez plusieurs individus de l'espèce humaine. On citait surtout l'expérience du voyageur Bridon, qui était parvenu à charger une bouteille de Leyde avec les étincelles électriques qui jaillissaient des cheveux d'une femme, toutes les fois qu'elle les peignait. L'histoire du moine Bartholi et celle du paysan écossais semblent prêter une espèce d'appui à cette théorie; mais en admettant que l'on doive entièrement ajouter foi aux paroles d'un moribond, sur des sensations si fugitives, et qu'il y ait eu réellement production d'étincelles électriques susceptibles d'enflammer un corps très-combustible, il resterait encore à indiquer quelle a été la substance à laquelle l'étincelle avait communiqué la combustion; car ce corps ne peut être ni l'alcool ni le gaz inflammable qui se développent chez l'homme pendant la vie. Ainsi, même en supposant la formation d'une étincelle électrique, nous ne serions pas plus avancés dans l'explication que nous cherchons. Parmi les substances élémentaires qui entrent dans la composition du corps humain, l'une des plus abondantes et des plus combustibles, c'est le phosphore. Il en existe une quantité considérable dans les os et dans plusieurs fluides; on le trouve également en abondance dans la masse cérébrale et dans les parties adipeuses. Lorsque la putréfaction disjoint après la mort les divers élémens dont se compose le corps humain pour produire

d'autres combinaisons, le phosphore ne tarde pas à se dégager, et forme, par son union avec l'hydrogène, des produits gazeux très-remarquables; l'hydrogène per-phosphoré surtout jouit de la propriété singulière de s'enflammer de lui-même au contact de l'air atmosphérique, en produisant une très-vive lumière et une chaleur fort élevée. C'est à la formation de ce gaz que l'on attribue les feux qui s'élèvent quelquefois pendant la nuit dans les cimetières, au-dessus des tombes nouvellement comblées.

La propriété de ce gaz, de s'enflammer au simple contact de l'air, pouvait offrir une explication toute naturelle de la combustion spontanée, aussi en a-t-on profité; mais cette théorie, quelque simple et quelque naturelle qu'elle paraisse, ne repose cependant que sur deux hypothèses entièrement gratuites : la première, c'est que le gaz hydrogène per-phosphoré puisse se former spontanément pendant la vie dans le corps de l'homme; la seconde, c'est qu'il se forme en assez grande abondance, pour que le corps tout entier puisse être réduit en cendres par la chaleur élevée qu'il détermine en brûlant avec l'air : or ces deux hypothèses ne reposent sur aucun fait certain, et n'offrent même aucune probabilité en leur faveur ; car quoique l'hydrogène entre pour une part considérable dans la composition élémentaire de toutes les parties du corps humain, et que le phosphore y soit assez abondant, cependant il serait difficile de démontrer que ce dernier y soit en quantité suffisante pour produire tout l'hydrogène per-phosphoré nécessaire à la combustion du corps entier.

Maintenant qu'il est hors de doute que le corps humain peut, dans quelques circonstances, devenir tellement inflammable qu'il suffit de quelques heures pour

que, sans le secours d'aucun combustible étranger, il soit entièrement réduit en cendres, et que ce phénomène ne peut être attribué uniquement à aucune des théories chimiques par lesquelles on a voulu l'expliquer, nous sommes donc obligés de remonter à un ordre d'idées plus élevé, et de reconnaître qu'il est indispensable, avant tout, d'admettre une modification importante dans l'économie de l'individu qui en est menacé, c'est-à-dire une prédisposition morbide.

Cette maladie que l'on peut dire affreuse, puisqu'elle s'est presque toujours terminée par la mort ou plutôt par un horrible supplice, est restée jusqu'ici sans nom et sans place dans les cadres nosologiques dressés par la science. Elle doit cependant, comme la plupart des autres, avoir ses symptômes précurseurs qui seuls peuvent éclairer sur les moyens propres à la combattre, et à signaler l'époque où on peut le faire avec quelque espoir de succès. Les maladies ne se développent jamais subitement; il est toujours quelques symptômes souvent à peine appréciables, mais qui suffisent pour faire connaître à l'observateur le mal qui s'approche. Le choléra lui-même, ce fléau destructeur qui a successivement étendu ses ravages sur tous les points du globe, et qui, au lieu de dévorer ses victimes par le feu, les détruit en faisant disparaître la chaleur vitale, s'annonce constamment par des phénomènes précurseurs qui ne permettent pas au praticien éclairé de méconnaître son approche. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la combustion humaine spontanée, quand un plus grand nombre de faits auront été recueillis et observés avec toute l'attention que mérite un tel sujet.

Mais ces recherches resteront sans résultat, tant qu'elles ne seront dirigées que vers l'époque où le corps est déjà

retombé presque entièrement sous l'influence des lois physiques qui régissent la matière. L'homme n'est point, comme on l'a dit, un appareil galvanique ni un simple creuset dans lequel se succèdent certaines combinaisons moléculaires. Son organisation dépend, ainsi que celle des animaux, de lois particulières, indépendantes, et souvent opposées à celles qui régissent le reste du monde matériel. C'est l'ensemble de ces lois particulières qui constitue la vie ; et le médecin retirera de leur étude approfondie beaucoup plus de résultats efficaces pour la pratique de son art, que de celle des sciences physiques et chimiques, auxquelles on restreint trop aujourd'hui les études médicales.

(*Temperance Journal.*)



DU ROMAN HISTORIQUE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

LE ROMAN HISTORIQUE CHEZ LES ANCIENS. — SON RENOUVELLEMENT AU MOYEN-AGE. — TURPIN. — LE ROMAN DE BRUT. — LE ROMAN CHEVALERESQUE. — PARODIE DU ROMAN HISTORIQUE CHEZ LES ITALIENS. — LE ROMAN HISTORIQUE-GALANT SOUS LOUIS XIV. — SON SUCCÈS EN EUROPE. — TÉLÉMAQUE ET SETHOS. — LA PRINCESSE HERCULEIDE. — BÉLISAIRE. — STRUTT ET MISS EDGEWORTH. — ANACHARSIS. — WALTER SCOTT ET SES IMITATEURS. — BANIM. — HORACE SMITH. — J.-P. JAMES. — NEALE. — GRATTAN. — ROMANS HISTORIQUES DE L'ALLEMAGNE. — MEISSNER. — WEIT-WEBER. — IMITATEURS ITALIENS DE WALTER SCOTT. — MANZONI, ROSINI, ETC. — IMITATEURS FRANÇAIS. — LACROIX. — LE COMTE ALFRED DE VIGNY. — LE VICOMTE D'ARLINCOURT. — TRANSFORMATION DU ROMAN HISTORIQUE EN DRAME. — TAYLOR. — LE BRASSEUR-ROI ET ARTEVELDE. — AGONIE DE LA LITTÉRATURE BYRONIENNE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

« Nous avons, disent les modernes, inventé le drame historique et le roman historique. Nous pouvons réclamer encore comme notre propriété spéciale le drame bourgeois et le roman bourgeois. Schiller et Gœthe sont, après Shakspeare, les créateurs d'un nouveau monde dramatique qui n'appartient qu'à nous. Richardson, Fielding, Cervantes, Scarron, voilà les Colomb d'une littérature inconnue aux anciens : Grecs ou Romains ne se renfermaient pas assez dans la vie privée pour en examiner et en décrire tous les détails avec cette exactitude minutieuse et ce coloris ingénu qui plaît au goût moderne.

Quant au roman historique, il est clair qu'il ne date que de Walter Scott. »

Ambitieuses prétentions, que plus d'un critique a soutenues et appuyées de tout le poids de son autorité. Malheureusement ces assertions, si souvent commentées par nos journalistes, ne contiennent pas un mot de vrai.

Les modernes ont pu modifier quelques parties de la littérature; ils n'ont rien inventé : le drame de Shakspeare n'est pas plus historique que celui d'Eschyle. Ce dernier prend une à une toutes les traditions en vogue, il s'empare de tous les héros nationaux; il n'oublie pas un seul des souvenirs de la Grèce. Agamemnon était précisément, pour lui et ses contemporains, ce que Wallenstein était pour Schiller. Le mode d'exposition différait ; mais le but était identique. Seulement la tragédie eschylienne se rapportait à des cérémonies religieuses; celle de Shakspeare reproduisait la chronique populaire. Si, au lieu d'exprimer les petits détails et d'entrer dans les circonstances accessoires de la vie privée, les Hellènes se sont contentés des grands traits, de la pose héroïque, du dessin presque homérique; si l'Agamemnon païen n'est pas coloré de nuances chrétiennes et féodales, qui peut s'en étonner? Le poète grec sculptait pour ainsi dire, et taillait dans le marbre ses admirables ouvrages, suivant en cela le principe général des arts anciens, négligeant toujours les accessoires pour l'ensemble, et préférant la simplicité grandiose du monde naissant à une variété brillante, à ces contrastes nombreux et bizarres, à ces détails finement sentis, nés de la complication singulière des intérêts modernes. « Très-bien, dites-vous; mais le roman historique n'appartient-il pas aux modernes? »

Pas davantage. Le vieil Hérodote pourrait être considéré comme le père du roman historique. Aurait-il

donné le nom des neuf muses à chacune des subdivisions de son œuvre, s'il avait conçu l'histoire sous son point de vue sévère, s'il avait connu l'histoire proprement dite. Pour lui, comme pour Walter Scott, elle était le récit des coutumes, des traditions, des superstitions, le panorama brillant des mœurs humaines. Et la *Cyropédie* de Xénophon n'offre-t-elle pas le prototype de *Télémaque*, du roman historique et philosophique par excellence?

Les modernes n'ont pas non plus le moindre droit à l'invention du roman qu'ils ont prétendu leur appartenir, et n'appartenir qu'à eux. Oubliez donc tous les contes amusans de l'antiquité; contes milésiens, sotadiques, hellespontiques; et l'Ane d'or d'Apulée, calqué sur de vieux récits grecs ou syriens, et les nombreuses fables en prose dont l'oisiveté des Grecs de l'Asie-Mineure charmait ses loisirs. Trouvez, si vous l'osez, la plus légère différence entre Pétrone et Faublas. Les draperies diffèrent, les costumes aussi : le fond est le même.

Le roman historique, prétendue création de Walter Scott, a circulé d'âge en âge, de Xénophon à Quinte-Curce, dont l'Histoire d'Alexandre-le-Grand n'est qu'une fiction fondée sur des faits. Nous allons voir reparaître le même mode, la même forme, sous d'autres couleurs, au sein de la féodalité.

Lorsqu'au moyen-âge, un pauvre moine, pour amuser les chevaliers et les damoiselles, s'avisa de recueillir tant bien que mal, et d'enjoliver à sa manière les traditions du peuple, les discours des nourrices, les romances populaires, tous les fragmens de vérité et de mensonge relatifs à la valeur des douze preux et au grand paladin Charlemagne, que fit-il, si ce n'est un roman historique? La *Chronique de Turpin* produisit autant d'effet dans son tems que les romans de Walter Scott en ont produit dans

le nôtre. A cette chronique apocryphe se rapportent, comme à une source commune, tous les Amadis, tous les Palmerin, tous les Lancelot. On ne savait alors ce que c'était que critique, analyse, examen : on croyait aux enchantemens. Dans la cabane du pauvre et dans le parloir du bourgeois les vieilles légendes, développant les exploits de Charlemagne et de ses nobles paladins étaient connues et populaires, comme la vie et l'image de Napoléon sont populaires sous le toit de chaume du vigneron français et dans l'atelier de l'artisan. Voilà donc le roman historique inféodé à Charlemagne. En mêlant les croyances vulgaires aux débris de quelques faits à demi effacés, à des noms célèbres, à des dates fausses, à des contes de féerie et à beaucoup de mensonges, *l'Évêque Turpin*, ou le chroniqueur anonyme qui livra au monde cette compilation informe, créa un vrai roman historique. Homme supérieur ou vulgaire, qu'il se nommât Turpin ou Claude, qu'il fût moine ou évêque, peu importe ; il eut le mérite et le bonheur de donner une vive impulsion littéraire, qui traîna toute l'Europe à sa suite. Comment n'aurait-on pas aimé cette représentation des grands exploits, ce théâtre des grandes aventures auxquelles le courage humain prend part, tantôt pliant sa volonté sous la destinée, tantôt asservissant la destinée à la force de sa volonté. Turpin, tout grossier qu'il nous semble, avait un charme bien puissant pour le moyen-âge ; aussi le copia-t-on de toutes parts. On écrivit l'histoire de tous les peuples européens, de leur origine et de leurs révolutions, dans le même style et avec les mêmes couleurs romanesques dont Turpin avait fourni le modèle. Le fameux roman de *Brut* en est un exemple.

Sur le fond du roman historique, sur cette trame d'événemens connus, mais altérés, de noms célèbres, mais

souvent méconnaissables, on broda mille fictions bizarres. Plus la civilisation avançait, plus ces œuvres acquéraient d'élégance. Elles prirent une teinte de mysticisme galant. C'était une transfusion du platonisme des écoles ; une application nouvelle des théories de l'élève de Socrate sur l'*amour pur*, l'*éros* platonique. On faisait de ces dogmes métaphysiques un usage semi-dévot, semi-mondain : résultat nécessaire du christianisme, du culte profond, sentimental, ardent, aveugle, que l'on vouait à la Vierge, mère de Dieu. Marie était le prototype de la femme ; en l'adorant on adorait le sexe faible qu'elle représentait. La loyauté et l'héroïsme du monde septentrional ajoutaient encore à ces pensées philosophiques et enthousiastes qui ressortaient de la civilisation chrétienne, un caractère plus énergique. Telle est la source des nombreux romans de chevalerie et de leur caractère à la fois galant, dévot, emporté, aventureux et mystique. Leur point de départ avait été historique : ils dégénérèrent peu à peu : une galanterie extravagante et des aventures inouïes remplacèrent la narration ornée des événemens réels.

Ne rions pas de ces œuvres célèbres, aujourd'hui ensevelies dans la poudre des bibliothèques. Elles dominèrent le monde chrétien pendant plusieurs siècles.

Mais lorsque les Amadis eurent inondé l'Europe et que l'admiration de ces épopées chevaleresques eut envahi spécialement les peuples du nord, amoureux de toutes les fictions héroïques, il s'opéra je ne sais quel revirement singulier. Après avoir pris le roman historique au sérieux, on le tourna en plaisanterie. Un peuple commerçant, railleur, opulent, sensuel, le peuple le plus civilisé de l'Europe donna le signal : cette raillerie prit naissance en Italie. Le long éclat de rire qui poursuivit les cheva-

liers et la chevalerie, depuis le Pulci jusqu'à don Quichotte, partit de la table opulente à laquelle venaient s'asseoir les marchands et les princes de Milan, de Florence, de Naples.

La base première de l'Arioste se trouve dans le roman historique de Turpin : l'Arioste raille ces grands coups d'épée qu'on admirait avant lui, et tout en conservant la mobilité aventureuse qui prêtait du charme à ces compositions, il y joint une trame de légère et brillante ironie, de causticité presque inaperçue. Ainsi vinrent à éclore tous ses magiques et gracieux récits de prouesses guerrières et d'entreprises merveilleuses. Chez lui, c'est l'ironie qui domine : dans l'admirable vie de don Quichotte, elle n'occupe que la moitié de la pensée de l'auteur. Remarquons aussi que la satire de l'Arioste est plus douce que celle de ses prédécesseurs. Il ne fait pas de caricatures comme le Berni, il n'est pas cynique et grossier comme le Pulci ; c'est un homme de cour et de bon ton qui se moque assez doucement et sans rudesse des exagérations guerrières et amoureuses. Cervantes est plus profond : sous son ironie il place un sentiment exalté, celui de l'héroïsme ; et tout à côté de cet héroïsme, un bon sens vulgaire et caustique, représenté par Sancho.

Suivez à travers ses transformations la même pensée, le même mode littéraire. Voici venir, sous Louis XIV, une forme nouvelle du roman historique. Il se mêle à la pastorale italienne, aux sentimens délicats et subtils des Espagnols : il produit l'*Astrée* d'abord, puis les *Cyrus* et les *Clélies*, tous ces héros galans et absurdes dont le sévère Boileau a fait justice. On se moquera tant qu'on voudra de cette forme ridicule : elle a eu un succès immense en Europe ; elle attribuait aux Brutus et aux Artamène l'idéal du chevalier français tel qu'on le comprenait

alors. Ainsi s'explique l'admiration que quelques esprits distingués, mais voués à des chimères romanesques, professaient pour la fiction héroïque. Elle berça l'enfance et éleva la jeunesse de Louis XIV ; elle exerça sur Fénélon une influence qu'on n'a pas assez remarquée. Qu'est-ce que *Télémaque?* l'idéal d'un roi sage et juste. Le fondement en est historique, comme celui de la *Cyropédie;* les détails en sont moraux et instructifs : c'est du sermon, de la poésie et du roman mêlé à l'histoire ; aussi voyez combien le monarque vieillissant, devenu insensible aux charmes de cette belle diction, méprisait l'auteur de Télémaque : Fénélon n'était pour lui qu'un bel-esprit chimérique et un évêque romanesque.

Ce livre, comme celui qu'on attribue à l'évêque Turpin, fut fécond en imitations. Le chevalier de Ramsay écrivit les *Aventures du jeune Cyrus;* l'Angleterre et même l'Allemagne eurent leurs *pseudo-Télémaque.* Un bon pasteur germanique se mit à l'œuvre, et certaine *Princesse Herculéide* (tel est le nom de l'ouvrage aujourd'hui oublié) eut huit à dix éditions successives. Je ne parle pas du *Sethos* de Térasson, et du *Télèphe* de Pechméja, œuvres mortellement ennuyeuses. La philosophie du dix-huitième siècle se mit sur les rangs. Marmontel fit son *Bélisaire,* et Barthélemy son *Anacharsis,* roman historique et d'érudition qui précéda presque immédiatement Walter Scott, mais qui n'avait ni la vie puissante, ni l'entente sage et approfondie de l'antiquité qu'un tel ouvrage exigeait de son auteur.

Enfin brilla le génie de Walter Scott. On sait quel effet produisit son apparition : ce fut une révolution pour l'Europe littéraire. Les tems écoulés trouvaient donc un peintre sans passion et sans préjugés ! Du point de vue que ce grand homme avait découvert, on pouvait embrasser

à la fois toutes les coutumes et toutes les apparences extérieures, toutes les émotions et tous les costumes des peuples disparus. Le prodige de Walter Scott, c'est que le poète, l'auteur, le romancier disparaissaient; on ne se doutait pas qu'une main cachée fît mouvoir toutes ces marionnettes historiques, l'illusion était complète.

Il est resté seul dans son genre. En vain la plupart des écrivains qui l'ont imité ont-ils essayé de se dégager de ce que les médecins appellent leur *idiosyncrasie*. Ils ont vu le monde à travers leur propre caractère et leurs habitudes, lui prêtant le coloris de leur imagination, le prestige de leurs idées, le faux reflet de leurs préjugés.

Walter Scott est resté unique : cet isolement, il le doit à son impartialité. Misantrope, humoriste, satirique, whig ou tory, quel que soit le voile des passions et des idées qui s'interposent entre vous et la nature ou l'histoire; dès que vous avez une prédilection manifeste ou une tendance exclusive, vous n'êtes plus romancier, vous n'avez plus cette netteté et cette naïveté de coup-d'œil qui prête un intérêt si vif aux souffrances du prince et du peuple, aux joies du manant et du seigneur. C'est ainsi que Walter Scott a compris l'histoire d'après son prototype Froissart. Il assiste à toutes les scènes de l'existence publique et privée, non pas avec froideur, mais avec cette impartialité et cette facilité de sensation qui s'associe à tous les malheurs, à toutes les espérances, à toutes les joies. Ce serait peu pour nous qu'il fût antiquaire, s'il n'était pas naïf; ce serait peu qu'il recueillît les folies des puritains d'Écosse, s'il ne nous faisait comprendre la noblesse et la persévérance de leur enthousiasme; ce serait peu qu'il se montrât observateur caustique des extravagances du vieux tems, s'il n'était aussi le peintre exact des belles actions de nos aïeux.

Cet aplomb, cette impartialité, cette vaste et universelle sympathie, chez lequel de ses imitateurs les trouverons-nous? Auquel de ses prédécesseurs pourrons-nous les attribuer? Le roman historique, chez Strutt, n'est qu'un amas de vieilles armures. Chez miss Edgeworth, c'est une leçon morale. Banim l'Irlandais ne voit que des fantômes, n'entend que des glas funèbres, ne peint que des scènes d'horreur mêlées de caricatures; c'est un esprit puissant et fécond, mais sur une seule ligne, mais dans une seule voie. Les prés verdoyans, les rives pittoresques, les grèves découpées, les tourbières bizarres, les vieux châteaux et le soleil capricieux de l'Irlande ne lui apparaissent que sous un crêpe flottant, brodé de paillettes d'or. Il creuse les traits, il exagère les formes, il évoque les ombres, il multiplie le fantastique. Notre histoire de tous les jours, notre vie réelle lui sont inconnues. Aussi les romans de Banim sont-ils simplement des contes remarquables qui effraient et qui émeuvent; leur sphère est toute romanesque, non historique.

Horace Smith, autre copiste du grand magicien écossais, a surtout arrêté son attention sur le matériel de l'histoire. Doué de talent pour reproduire la nature morte, il n'a pas su peindre la nature vivante et passionnée. Vous trouverez à profusion chez lui du velours, des dentelles, des éperons historiés, des fourreaux d'épée qui lui fournissent trois pages de description, des brassarts et des cuissarts qu'il n'abandonne pas sans en avoir examiné toutes les pièces et fait briller tous les clous.

La vue la plus large et le pinceau le plus fidèle sont donc les élémens nécessaires de ce difficile métier, auquel se voue le romancier historique. M. James, auteur de *Darnley*, a paru comprendre la destination et le devoir que ce nom impose. En effet, dans ses romans on trouve

un coup-d'œil assez juste et assez clair, mais peu d'intérêt; il voit, il ne sympathise pas; le tableau est exact, mais l'émotion manque; les figures qu'il fait passer sous vos yeux forment une procession qui éveille un moment la curiosité, mais qui n'intéresse pas le cœur. Walter Scott, au contraire, joint à la précision de son coup-d'œil une merveilleuse faculté d'émouvoir : son impartialité vous intéresse toujours. C'est un homme qui ouvre sa fenêtre et se met au balcon pour vous montrer un grand paysage : là-bas le soleil qui se lève, la forêt de pins qui se découpe sur l'horizon, les cavaliers qui passent dans la plaine, une escarmouche dans la vallée, la fumée des pistolets et le bruit des arquebuses; tout à côté, des manans insoucians ou curieux, un chasseur et son chien dans la plaine; enfin un vaste mouvement, un grand drame, toujours changeant, toujours mobile, toujours plein d'intérêt. Chez M. James, qui ne manque ni d'instruction, ni d'esprit, ni de style, les figures posent et ne marchent pas; à peine semblent-elles vivre. Voyez combien l'imitation d'un grand écrivain est difficile! On croit saisir les caractères intimes de sa pensée : on ne lui emprunte que ses formes extérieures.

Toute l'Europe s'est élancée à la suite de Scott, et personne, dans cette longue liste d'écrivains qui l'ont imité, n'a pu lui dérober son secret.

Les Italiens modernes se sont assez distingués dans cette carrière : il y a chez Manzoni, chez Rosini, des peintures vives et délicates, mais les Italiens aperçoivent la nature sous un point de vue plus poétique, plus romanesque. On trouve dans leurs récits des aventures piquantes bien racontées en prose; la description des lieux y est incomplète et manque de cette magie qui anime les descriptions de Walter Scott. *La Sibilla Odaleta*,

I Promessi Sposi, émeuvent quelquefois la passion, mais ne donnent pas une idée assez nette des mœurs antiques, des coutumes des vieux siècles. Le talent et la science de l'antiquaire ne s'y confondent pas assez intimement avec le talent du poète. La passion entraine souvent ces écrivains, ils n'ont pas ce coup-d'œil sévère et bienveillant de Walter Scott, qui a un sourire pour tous les ridicules, un coup de pinceau pour toutes les faiblesses, une larme pour toutes les vertus, un trait d'observation pour tous les caractères.

La même chose est arrivée aux Allemands : Meissner et Weit-Weber ont essayé le roman historique, non sans talent, mais sans approcher de Scott. Weit-Weber était élève du dix-huitième siècle et de sa philosophie : ayant voué la guerre à la féodalité et aux seigneurs d'autrefois, il ne composait ses romans que dans le but d'exaspérer le peuple contre la noblesse. De là une tendance toute spéciale et hostile, un parti pris, une volonté bien déterminée, une partialité évidente; le charme du roman historique, la bonhomie et l'équité disparaissent. Le baronnet écossais, tout en nous montrant la brutalité violente de ce rude et terrible *Front-de-Bœuf,* ne néglige pas de reproduire les vertus héroïques, ingénieuses ou guerrières de la même époque. Weit-Weber ne peint que des tyrans, des monstres humains, des Néron et des Busiris en cottes de mailles. Meissner a le malheur d'être trop romanesque; il charge son coloris et fait ses héroïnes plus voluptueuses, plus belles, plus bizarres que jamais femmes ne l'ont été. Bianca Capello ne manque pas d'imagination ni d'intérêt. On peut reprocher à Meissner d'avoir souvent menti à l'histoire et de s'être égaré dans des peintures licencieuses que Scott ne s'est jamais permises.

Deux ou trois autres écrivains de la moderne Allemagne

ont tenté le même genre, entre autres Zschokke, dont le talent a de l'agrément et peu de portée, et qui mêle trop souvent l'idylle fantastique au souvenir des événemens réels. Il sait construire une fable intéressante; il sait animer ses personnages et les faire vivre dans une sphère vraisemblable. Trop souvent le style de Gessner, les personnages d'églogue, les idées de l'églogue et les vagues fantaisies de la muse allemande jettent sur la scène choisie par Zschokke une teinte louche et menteuse. Il faut, pour réussir dans ce genre difficile, trouver ce qu'il y a de pittoresque dans la vérité, ce qu'il y a d'intéressant dans l'histoire positive, réunir d'une part le bon sens de la prose, le bon sens sublime de Molière et de Fielding, et d'une autre la poésie de l'Arioste et du Tasse : rare et merveilleuse combinaison que nous chercherons en vain chez les nombreux imitateurs français du grand romancier. Paul Lacroix se distingue à leur tête par une érudition très-patiente et très-minutieuse. Les *Mauvais Garçons*, par MM. Royer et Barbier, offrent un tableau très-naïf de l'ancien Paris. Cependant les doctrines de Victor Hugo et l'exemple de ses contemporains ont entraîné la plupart des écrivains français : ils ont versé l'horreur à pleines mains et se sont écartés du maître qui a toujours placé des teintes vives et riantes à côté de ses nuances les plus funèbres. Il serait injuste d'oublier M. de Vigny, dont le roman de *Cinq-Mars* a de l'intérêt, de la variété et de l'éloquence. La compréhension des caractères populaires, si essentielle à la peinture d'un siècle, ne s'y fait peut-être pas assez sentir : le père Joseph et Richelieu ne sont pas vrais. En détachant du livre les costumes et la description des armures et du mobilier, on y trouverait peu de couleurs locales réelles, c'est-à-

dire peu de ces traits qui signalent la modification des ames et des caractères, d'époque en époque.

Quant à M. d'Arlincourt, on sait avec quel étonnement l'Europe littéraire a vu surgir cette caricature de Byron, de Châteaubriand et de Schiller. Il n'y a pas d'écrivain moins historique que M. d'Arlincourt parce qu'il n'y en a pas de moins vrai que lui; ses héros sont des mannequins burlesques habitués à répéter de grandes paroles; ses héroïnes ne touchent jamais la terre. Personne n'a plus abusé que lui du droit de grossir sa voix pour prononcer des niaiseries solennelles; son génie est la charge du sublime. Son détestable pamphlet romanesque, intitulé : *Le Brasseur-Roi*, destiné à flatter les passions irritées et souffrantes du faubourg Saint-Germain, a obtenu tout le succès de haine et de parti qu'il pouvait attendre; c'est assurément le plus misérable ouvrage que la presse française ait donné depuis dix ans. Tout y est faux.

Soit hasard, soit volonté, M. Taylor, connu par plusieurs ouvrages philosophiques, vient de traiter précisément le même sujet, sous une forme assez singulière. Son œuvre est pour la conception un roman historique, et pour la distribution matérielle et la division, un drame. Cette nouveauté n'est toutefois pas sans exemple. Les Allemands, depuis l'apparition de Gœthe et de Schiller, ont bâti un grand nombre de romans-drames, œuvres d'un caractère mixte, que l'on ne peut pas représenter à cause de leur longueur, mais qui empruntent à la scène le dialogue et l'apparence extérieure. C'est dans ce système que M. Taylor a composé son *Artevelde*. Non seulement le président Hainault et M. Lacretelle l'aîné avaient composé des drames en un volume, qui n'étaient pas destinés à la représentation, mais on trouve le même genre et le

même style dans l'antiquité obscure de la littérature espagnole. La *Célestine*, ouvrage célèbre, n'est qu'un roman dialogué et un drame romanesque. Enfin, comme pour prouver que l'esprit de l'homme se ressemble toujours et marche éternellement dans la même voie, un phénomène absolument analogue se présente dans la vieille littérature sanskrite. Il y est question d'un drame en quatre-vingt-dix actes, et dont la représentation, si jamais on avait tenté un pareil essai, aurait duré un mois entier.

Le point de vue de M. d'Arlincourt et de M. Taylor est aussi différent que possible. Nous ne croyons pas que ni l'un ni l'autre aient atteint la réalité. Pour M. le vicomte d'Arlincourt, Artevelde n'est qu'un conspirateur vulgaire, un manant qui se fait roi; il est capable de tous les crimes; il assassine, il empoisonne, il ne ménage et n'épargne rien, pourvu que son ambition soit satisfaite : c'est un monstre si odieux qu'il dépasse toute vraisemblance. M. Taylor, au contraire l'idéalise; il le montre, paisible et honnête citoyen, jusqu'au moment où le tumulte des guerres civiles, bouillonnant autour de lui, l'appelle à la guerre et développe ses facultés endormies. Le héros de M. Taylor est presque un type de chef populaire : et comme tel il est dessiné avec le plus grand talent. Le héros de M. d'Arlincourt est une caricature haineuse qui n'atteste que la lourdeur, la malveillance et la grossièreté du pinceau. Quant à la manière dont le roman historique est traité par ces deux écrivains, la différence, qui est énorme, n'est point à l'avantage de la France. Chez le poète, il y a étude, conscience, lecture attentive de l'histoire; chez le romancier on ne trouve que de misérables et odieuses allusions politiques : l'artiste est sacrifié au pamphlétaire. Quant à la vie flamande, quant à ce mou-

vement municipal et bourgeois, si intéressant à décrire, on le chercherait inutilement chez M. d'Arlincourt ; il lui fallait une héroïne, et ne croyez pas qu'il l'ait appelée Claire ou Brigitte tout simplement ; il a créé une Néolie, fantôme aussi bizarre que son nom.

Le roman-drame de M. Taylor a produit beaucoup d'effet à Londres et à Edinbourg. C'est une innovation dans notre littérature : un premier effort pour se détacher du système de poésie âpre et violente, ou mystique et insensée, auquel nos écrivains et ceux du continent se sont voués depuis une vingtaine d'années. Un esprit mâle et ferme a dicté, non seulement la composition de l'ouvrage lui-même, mais l'introduction qui le précède et dans laquelle M. Taylor a clairement exposé ses griefs contre la poésie byronienne. Nous ne pouvons qu'applaudir à ses efforts. L'œuvre est digne d'un maître ; les caractères sont bien observés et bien dessinés. Partout une réflexion puissante se mêle aux élans de la passion : jamais les droits de l'intelligence ne sont sacrifiés aux extases d'une sensibilité maladive. C'est une nouveauté curieuse que cet ouvrage qui ressort à la fois de Walter Scott par le point de vue primitif, et de Shakspeare par la forme dramatique. M. Taylor a senti que l'élément lyrique ne pouvait occuper dans le drame qu'une place très-secondaire ; car la vie réelle, la vie positive ne se compose pas d'une série de mouvemens impétueux et exaltés. Les réflexions abondent dans l'ouvrage de M. Taylor. Cette partie sentencieuse, qui depuis long-tems semble oubliée et dédaignée par nos poètes, y est extrêmement remarquable. L'auteur sacrifie même souvent la passion à la réflexion. Quelquefois il mêle ces deux facultés avec une grande puissance d'imagination et de coloris.

Citons au hasard quelques passages. Artevelde se trouve

à la porte du jardin dans lequel est Adriana, qu'il aime :

« Faut-il, dit Artevelde, que je trouble d'un nuage obscur l'horizon splendide et serein de cette belle vie? Cela est triste. Pour moi, que m'importent les chances de l'existence? Prévoir le bonheur ou l'infortune, c'est peu pour ma pensée. Mais je suis homme mûr, et elle est jeune, elle est femme. Dans l'ame d'une femme l'émotion naît si vite et s'éteint si rapidement! Le feu qui nous consume jette chez elle une flamme éclatante, rapide, qui dévore en un moment les frêles créatures. Oui, elle est belle, elle est belle comme un ange! Mais quel orage vais-je jeter dans sa vie? Ah! qu'il vaudrait mieux se reposer dans le calme parfait d'une existence sans passions! »

Après un rendez-vous d'amour, après s'être assuré que le cœur tendre d'Héléna lui appartient, Artevelde reste seul dans sa tente; les grandes pensées de sa vie politique reviennent l'assaillir.

« La nuit est avancée, l'aurore va naitre; elle paraîtrait déjà si cette masse agglomérée de nuages aux noires dentelures ne cachait les rayons du jour, comme une forêts de pins obstrue la lumière du soleil. Bientôt le jour naitra. Tant d'heures ainsi passées! la moitié d'une nuit d'été! et comment l'ai-je passée? Ma vanité sourit : mais la raison m'approuve-t-elle? Mon Dieu! que l'amour d'une femme est peu flatteur pour le cœur de l'homme! Le peu d'heures qui me restent à employer sont précieuses. — Holà! Niederken, éveillez-vous! — Oui, tirer vanité des préférences d'une femme serait absurde. Que prouvent-elles? l'occasion, la proximité, les circonstances, le rapprochement, tout cela réussit mieux que notre mérite. Qu'est-il besoin de qualités extérieures ou de beauté intellectuelle? Tous les jours je vois des hommes privés de l'une et de l'autre, et que le sort allie aux plus belles et

aux plus nobles créatures dont il plaît à Dieu d'enrichir le monde des femmes. L'amour de ces dernières est tombé sans choix, sans distinction, sur les plus indignes objets. — Allons, toujours endormis! mes camarades! allons! éveillez-vous tous! — Quant à moi, ne répète-t-on pas de toutes parts que je suis un grand homme? Entouré de cette auréole, quelle est la femme qui refuserait de m'aimer? qui d'entre elles me jugera? — Allons, debout, la trompette sonne! »

C'est par le fond de la pensée et non par l'éclat de l'expression que ces fragmens ont de la valeur. Qu'elles sont touchantes, naïves et fortes, ces réflexions d'un homme qui se trouve à la fois mêlé aux intrigues sanglantes de la vie politique, et livré aux pensées plus douces et non moins orageuses d'une intrigue d'amour! Que ce retour sur la fragilité du cœur nous semble digne d'éloges! Qu'il nous semble pathétique surtout dans la bouche de cet homme d'intrigue et de combat! Lorsqu'il a cessé de vivre, deux interlocuteurs parlent de lui : écoutons-les :

« Il a vécu cet homme : heureux de vivre. Il a pu fournir sa carrière de gloire : et combien d'autres meurent avant le tems! Leur existence n'est qu'un pauvre fragment détaché. Faute d'avoir trouvé son complément, la vie n'a de valeur que pour un petit nombre. Quant à la foule, elle ignore qu'ils ont vécu, qu'ils ont été grands. Le prodige, ce n'est pas d'être homme supérieur, c'est de trouver le tems de l'être et l'occasion favorable. Supputez les chances, un homme gagne le prix de la gloire, il arrive au but; mais un millier d'autres hommes, plus glorieusement doués que lui, meurent au milieu de la carrière. Il y en a mille autres qu'un hasard détourne de la route; rien qu'un écueil, et ils font naufrage. De plus frêles esquifs passent à côté et

surnagent; ajoutez encore à ceux-là un petit nombre, qui, raisonnable et calme, sent sa force et n'en use pas, imposant à son énergie dominatrice la loi du silence et du repos, et se renfermant dans sa grandeur muette : les plus grands d'entre les hommes sont ceux que le monde ignore.

» Aux époques orageuses, la mort est facile et n'est pas remarquée; alors il y a peu d'estime pour la vie, il y a peu de larmes pour la mort. Un homme supérieur apparaît et s'éclipse : une flamme s'allume au ciel, flamboie un moment et meurt. Va-t-elle laisser le ciel désert? non ; à peine éteinte, elle reparaît sur un autre point de l'horizon. Nous n'avons plus le tems de pleurer.

» Malheur, malheur, reprend un vieux moine, à qui n'a pas le tems de pleurer! celui-là n'a pas le tems de s'amender. On ne guérit point les maux de la vie quand on ne veut pas les sentir : et si vous mettez à la porte la méditation et le repentir, le regret et la pensée, la sagesse n'entrera pas. »

Telle est la manière générale de M. Taylor. Chez lui, la passion naît de la réflexion ; la pensée domine le sentiment. L'accueil très-favorable que l'on a fait à son œuvre prouve que l'Angleterre va subir une modification littéraire de la plus haute importance. Nous ne doutons pas que cette réaction ne se propage à travers l'Europe, et que bientôt l'on ne demande aux écrivains une pensée plus forte, des émotions plus réfléchies, une observation plus soutenue. La littérature byronienne est à l'agonie. En se répandant en France, elle y a produit des œuvres si bizarres, qu'aujourd'hui elle semble avoir dit son dernier mot, jeté sa dernière lueur.

L'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas voulu accepter cette littérature que la France leur livrait comme un type sublime : de là grande colère. La *Revue d'Édinbourg*,

la *Revue Trimestrielle de Londres*, le *Magasin de Blackwood*, le *Morgen-Blatt*, les feuilles les mieux écrites de Leipsig, de Vienne et de Berlin; après avoir attaqué la littérature française, ont été accusées de vues étroites, de jugement faux, de stérilité dans la pensée. En effet, toute la critique de l'Allemagne et de l'Angleterre, cette haute et philosophique pensée des Bentham et des Brougham, des Gœrres et des Tieck, des Wilson et des Croker, a quelque chose de bien étroit dans sa sphère; elle est bien puritaine et bien exigeante cette grande et noble critique admettant dans son sein la poésie de Shakspeare et celle d'Homère, l'épopée panthéistique du Mahabharata indien et le génie de détail qui appartenait à Richardson. Elle fait preuve en effet d'une bien douloureuse et bien reprochable petitesse d'esprit, lorsqu'elle se révolte contre des théories puérilement hideuses, contre ces sophismes ridicules et resserrés qui ne veulent admettre que le laid pour idéal, que le grotesque pour comique, que le faux pour imagination, que l'ivresse d'un style aviné pour coloris, que la démarche chancelante d'une poésie somnambule pour inspiration; elle a bien tort cette haute, cette consciencieuse et raisonnable critique, de chercher dans la nature même, dans le développement des œuvres divines, au-dessus de toutes les rhétoriques et de tous les traités de littérature, des règles supérieures à celles des pédans, un code plus orthodoxe et plus fécond que celui des Gottsched, des La Harpe et des Le Batteux, intelligences myopes qui ne manquaient pas de finesse et qui n'ont vu les productions de la littérature qu'à la loupe, dans leurs détails, dans leurs moindres circonstances, avec leurs verrues et leurs misères; faibles et délicats esprits qui ont compromis la cause qu'ils soutenaient, et qui demandent à être remplacés aujourd'hui par de vrais philo-

sophes, par des observateurs dont la portée soit haute, le coup-d'œil sûr et le jugement ferme.

Les critiques français auraient pu très-facilement parer l'attaque des critiques anglais et allemands. Leur position était belle, surtout en face de l'Angleterre et de l'Écosse, dont les revues les plus célèbres avaient si vivement signalé les violences et les folies de la presse française dans son délire passager. Si l'on m'eût chargé de défendre la cause des écrivains de France, j'aurais procédé tout autrement; ma récrimination contre l'Angleterre accusatrice aurait été facile et terrible.

« Quels sont vos griefs contre nous, auraient pu dire les défenseurs de la littérature satanique, honorée et accréditée en France? A quel vice spécial s'adresse l'anathème que vous lancez? A ce besoin d'effet, à cette exagération de coloris, à cette véhémence âpre et amère, à ce mensonge perpétuel des formes et des images, à cette idéalité hideuse qui nous inonde et qui nous blase. Mais dites-nous un peu à quelle source vous rapportez ce vice général de la littérature française actuelle; quelle est sa cause réelle, quelles sont les modèles qu'elle a choisis, quels sont les types qu'elle s'est proposés? Si elle semble aujourd'hui reconnaître comme seul but des œuvres de l'esprit je ne sais quelle énergie fausse et factice, je ne sais quelle extravagance furibonde, d'où lui vient ce travers? de l'Angleterre elle-même. C'est l'Angleterre qui, d'une voix unanime, a couronné lord Byron roi du Parnasse moderne; c'est elle qui a trouvé des excuses et des éloges pour Maturin; c'est elle qui a rassasié l'Europe d'émotions fortes, tantôt exprimées en beau style par ses grands écrivains, tantôt d'une manière pâle ou ridicule par ses écrivains subalternes.

» Depuis que lord Byron a pris la plume, la littérature,

enivrée par son exemple, ne s'est jamais reposée dans la simplicité, la sévérité, la naïveté; elle est devenue stimulante; il lui a fallu des alimens de haut goût. Elle a dédaigné l'intelligence, et ne s'est adressée qu'à la passion; elle s'est faite hystérique. Ce brillant prototype d'une mauvaise école, Byron, avait du moins pour justification de ses erreurs la trempe particulière et l'ardeur spontanée de sa pensée éclatante. A demi femme, à demi fat; chez lui comme chez les femmes, l'intelligence était asservie à la sensation; tout ce qui dans ses vers vous frappe et vous étonne, c'est une émotion fiévreuse transformée en description ou en axiome. Il s'est contenté d'enrichir le dictionnaire de la passion; il a multiplié les formules au moyen desquelles on peut en résumer ses paroxysmes et rendre visibles à la pensée les mouvemens exagérés de l'ame.

» N'est-ce pas lui qui, semblable à ces vendeurs d'opium tolérés par la police de Constantinople, a fourni aux esprits malades de notre siècle ces alimens à la fois excitans et narcotiques, cette terrible drogue qui fait rêver et qui tue, qui enivre et qui affaiblit, qui exalte et qui endort? Avant que les Français se jetassent dans cette voie facile, l'exemple de Byron n'avait-il pas fait naître toute une littérature anglaise, dont à peine aujourd'hui vous conservez le souvenir?

» Je conviens avec vous du mal que cette fausse littérature a pu produire, mais je le rapporte à son véritable auteur. Elle ne contribue ni à faire connaître l'humanité, ni à éclairer les phases de sa vie sociale, ni à nous améliorer, ni à nous rendre contens de notre sort. Quand nous avons lu ces écrits, il nous reste je ne sais quel vague et triste somnambulisme de la pensée; notre énergie naturelle s'éteint et s'affaiblit; nous ne sommes plus propres

ni aux affaires positives, ni aux méditations philosophiques. Non seulement cette littérature nous absorbe, mais elle nous trouble. L'éclat des fausses couleurs qui ont rayonné sous nos yeux se mêle encore à toutes les apparitions de la vie réelle; c'est un fantôme qui ne nous quitte plus; c'est une atmosphère enivrante dont nous avons peine à nous dégager. Il y a une jouissance assez vive, mais passagère et fatale dans cette émancipation d'un moment, dans cette chimère qui nous arrache à l'existence commune. Nous voilà libres; libres comme l'ivrogne que le vin de Champagne ou le vin aigrelet de la taverne ont lancé loin du monde véritable, du monde qui nous presse et qui pèse sur nous. Nous nous croyons plus grands, plus forts, plus heureux; notre puissance vitale paraît s'agrandir et s'exalter. Mais, hélas! ce sont nos ressources intellectuelles, c'est le trésor intime et secret de notre bien-être que nous appauvrissons par des jouissances. Le lendemain arrive : il y a épuisement de l'ame et de l'esprit, épuisement du corps et des sens, selon que l'ivresse a été intellectuelle ou physique. Bientôt les stimulans que nous regardions comme fertiles en voluptés perdent leur influence. La satiété s'empare de nous, et, désappointés, fatigués, déçus, languissans, nous nous apercevons trop tard des dangers d'une surexcitation passagère.

» En convenant de toutes ces vérités que le public anglais et le public français comprennent si bien, vérités que nous avouons tacitement par la profonde lassitude qui nous envahit, nous devons dire que la littérature française n'est pas plus coupable de ce vice que toutes les littératures européennes : peut-être en est-elle le dernier résultat, l'expression la plus vive; mais quelle injustice de reprocher aux écrivains français les torts que

toute l'Europe moderne partage! Ils ont sacrifié la partie intellectuelle de l'art à cette partie purement passionnée et sensuelle qui fait vibrer les nerfs, qui irrite et sollicite la fibre, qui terrifie et qui enflamme? Eh bien! n'est-ce pas ainsi qu'a procédé Lewis, l'auteur de ce *Moine* où le Diable et la Volupté se donnent si gaîment la main, et où l'horreur des scènes démoniaques alterne avec la chaleur libidineuse des scènes érotiques? Ils ont détruit toute croyance et chanté des hymnes au scepticisme : Byron n'a pas fait autre chose. Ils ont menti arrogamment à l'histoire : c'était le résultat nécessaire du système de littérature stimulante : l'histoire est grave, sérieuse, austère, intellectuelle; muse chaste et noble qui ne se prête point ni au mélodrame, ni au roman vulgaire. »

Résumons-nous. Il y avait dans les veines de la société européenne je ne sais quelle douloureuse irrégularité, je ne sais quelle fièvre secrète qui ont déterminé le rhythme et marqué la mesure de lord Byron. A peine ce grand poète avait osé reproduire cette irrégularité et cette fièvre; à peine sa poésie de douleur et d'agitation s'était répandue en Europe, qu'un tressaillement instinctif faisait vibrer toutes les intelligences à l'unisson ; un écho multiplié, lointain, bruyant, accueillit cet essai. Les imitateurs furent nombreux. En Angleterre, comme les lois sont précises, et que la masse n'est pas encore sceptique, il y eut certaines limites, certains point d'arrêt qui, en fait de religion et de politique, suspendirent la course furibonde des novateurs. Mais, sous tous les autres rapports, le roman, le drame et la poésie ouvrirent la voie au drame, au roman, au conte de la France. Il y a tel roman de mistress Shelley, *Frankenstein* par exemple, qui vaut bien tout ce que vous pouvez citer de plus extraordinaire.

Ce qui prouve la parité de situation dans les deux pays, c'est que tous les deux, après avoir ressenti le même enthousiasme, se sont abandonnés à la même lassitude. Voici l'Angleterre tombée aujourd'hui dans une profonde apathie littéraire, situation vers laquelle la France se dirige à grands pas. Les Français peuvent dire aux critiques puritains d'Édinbourg et de Londres. « Vous qui nous avez enseigné ces jouissances fatales, vous qui nous avez appris comment on dévore et l'on détruit sa pensée en l'exaltant et en l'échauffant outre mesure; vous, nos premiers maîtres dans cette littérature de la sensation, ne venez pas nous faire un crime des excès que vous nous avez enseignés, et dont vous subissez déjà la peine ! »

Quant à nous, il nous suffit de constater, comme un phénomène curieux, le mouvement réactionnaire qui commence à soulever contre lord Byron lui-même une partie notable des critiques anglais, et le mouvement parallèle qui entraîne les hautes intelligences de l'Europe entière. Si l'Italie nouvelle a quelque gloire littéraire à réclamer, c'est à l'imitation de Walter Scott qu'elle la doit; c'est encore à ce modèle que se rapporte le moins contestable des succès obtenus par les écrivains de l'Amérique septentrionale. Nous avons essayé de démontrer que l'impartialité, la sagacité, la pénétration intuitive et l'équilibre parfait des passions et des contrastes, enfin la conscience du travail, étaient indispensables au roman historique; ce sont des qualités nécessairement repoussées par l'*école de la sensation*; l'exagération est la sphère vitale de cette dernière. Nous ne pensons pas que le succès et l'avenir lui appartiennent.

(*Dublin's Litterary Magazine.*)

Beaux-Arts.

NOUVELLE ÉCOLE DE PEINTURE ALLEMANDE.

L'esprit de secte règne en Allemagne, et domine surtout les arts. Dans ce pays, on jure d'après les paroles du maître que l'on adopte : et comme les écoles changent souvent, comme les théories philosophiques varient d'année en année, il en résulte de là qu'un pédantisme variable, enthousiaste dans ses variations, impatient du frein, intolérant dans ses doctrines, s'empare de la jeunesse. En changeant de croyance, on change de pédantisme. Tranchons le mot, le pédantisme est le péché mortel de l'Allemagne; c'est là, et là seulement que l'on voit de grands écoliers de trente ans, l'espadon à la main et l'argument à la bouche, se battre pour Fichte, pour Kant, pour la constitution des démocraties grecques ou pour celle de l'aristocratie de Venise.

Ce besoin de se réunir autour d'un étendard naît d'un esprit de sociabilité que nous appelons en Angleterre *gregarious*, et qui est précisément le contraire de cet individualisme si cher à la nation anglaise. Anglais, nous aimons à nous isoler, nous répétons comme la Médée de Corneille : *Moi, dis-je, et c'est assez!* Chacun suit son caprice. Martin, qui semble avoir réuni dans son génie la puissance pittoresque et la force des combinaisons géométriques, n'aurait pas pu naître dans un autre pays. Au-

eun maître, aucune école ne lui eussent permis un abandon aussi bizarre de toutes les règles admises.

« Vous n'avez pas d'école en peinture (me dit un jour un jeune Allemand aux longs cheveux bouclés, peintre assez distingué, naïf avec affectation, qui ne dessinait jamais que des profils et en parsemait ses tableaux afin de se rapprocher des maîtres primitifs). En disant ces mots, il me regardait avec l'air calme d'un indicible mépris.

— Vous avez trop d'écoles, lui répondis-je à mon tour !

— Si ce n'est pas là, reprit-il, un solécisme véritable et un *pluriel* qui peut passer pour *singulier* (pardonnez-moi le jeu de mots), je me trompe fort. Expliquez-moi, je vous prie, ce que vous entendez par ces mots : *trop d'écoles ?*

— Je vais vous le dire. Votre pays est celui du professorat ; et vos professeurs, si vénérés pour leur savoir, ne sont pas, comme ceux de France, enchaînés à leurs brillans élèves qu'ils cherchent à capter, à flatter et à émouvoir. Ce sont de vrais *maîtres* dans le sens antique du mot : des docteurs qui imposent la loi la plus dure, de vrais brahmanes qui font régner leurs *védas* sur l'intelligence. Chacun de ces hommes, presque tous savans et habiles, fait un schisme et forme un bataillon de séides. Malheur à qui resterait en dehors de tous les groupes ! Il n'y aurait pas d'avenir, pas d'espérance pour lui. Non seulement chaque professeur a sa queue, si je puis me servir d'une expression si vulgaire ; mais à cette queue plusieurs autres sont attachées. Ainsi vos écoles historiques et poétiques ont créé vos écoles de sculpture et de peinture. L'admiration des Nibelungen, prêchée par Schlegel et par Tieck, a enfanté toute l'école de Cornélius et de Schnorr.

— Qu'importe, interrompit l'Allemand, si ce mode d'exécution nous conduit à des chefs-d'œuvre, si nous atteignons une beauté plus idéale, une perfection plus complète; si, en plaçant devant nos yeux un type sublime et unique, nous échappons à cette médiocrité désespérante qui envahit les arts en Europe, à ces mille petites recherches d'éclat et de faux goût qui perdent la peinture. Nous refuserez-vous une grande sévérité de conception, une certaine profondeur de pensée, une unité qui vous manque, un sérieux et un sentiment qu'on chercherait en vain dans les arts de l'Angleterre, de la France et de l'Italie modernes? La plupart de nos artistes ont aimé l'art pour l'art lui-même, ils lui ont voué un culte, ils l'ont honoré et adoré sans vue d'avenir, sans plan d'intérêt, sans personnalité restreinte. Le gain, ce Dieu des pays de commerce dont le véritable autel est un comptoir, est méprisé de nos artistes allemands. Pour eux, le travail, l'inspiration, le génie ne sont pas un simple outil de fortune, l'échelle qui conduit à l'opulence. En est-il ainsi chez vous? Je ne puis le dire.

— Il y a quelque justesse dans vos observations, qui cependant sont mêlées d'erreurs. Oui, les artistes anglais commencent par désirer la fortune, sauf à conquérir ou à manquer le but de gloire et de génie qui seul devrait être devant leurs yeux. Il leur manque, je l'avoue, cet enthousiasme religieux et semi-monacal qui fait de chacun de vos peintres un être dévoué, corps et biens, non seulement à son art, mais au drapeau de son maître. Mais aussi, cette sévérité, cette exaltation rigide ont leurs périls. La peinture que l'on peut nommer *domestique*, celle qui tient au caprice, à la fantaisie, à l'étude de la société, à celle du caractère observé dans la physionomie; les scènes familières, le portrait, sont ou très-négligées, ou très-

inférieures en Allemagne. Vous vous en tenez encore, pour le portrait, à cette manière sèche, raide et minutieuse des vieux peintres dont vous admirez les défauts. La sécheresse de vos contours déplaît à l'œil. Vous oubliez d'étudier et de reproduire les merveilleux accidens du clair-obscur; la magie de l'atmosphère s'efface et s'éteint sous vos pinceaux; vous paraissez ne pas même vous douter de ce que Rembrandt, Paul Véronèse et Rubens savaient si bien : que le soleil est le seul grand peintre. Vous sacrifiez tout au dessin, à la noblesse des lignes, à la profondeur du sentiment, à la grandeur du caractère : cet art épuré, votre nouvel art germanique, a bien son prix. Mais quand on a vécu au milieu des chefs-d'œuvre un peu laborieux d'une école si sévère, avec quelles délices ne retrouve-t-on pas chez le Titien et chez Rubens les prestiges de la couleur, toute cette draperie, lumineuse et ténébreuse tour à tour, qui ondoie sur la nature! Souvent en jetant les yeux sur un paysage de l'école allemande moderne, il m'a semblé que l'air y manquait, que la vie y était impossible, et que la machine pneumatique en avait absorbé tous les gaz atmosphériques. Nos artistes anglais, Calcott et Turner, Etty et Landseer, possèdent au contraire au dernier degré cette sorcellerie de la couleur, cette connaissance des teintes diverses qu'emploie la nature et dont ils lui empruntent la recette.

— Recette facile et que je ne vous envie pas, reprit mon Allemand avec cet air de dédain suprême qui ne l'avait pas quitté. Comparerez-vous le charlatanisme de ces teintes brillantes, opposées ou confondues, avec cette science profonde qui cherche l'idéal et qui le reproduit? De tous vos artistes je ne connais que Flaxman qui ait conservé la véritable et pure idée de l'art. Unique traducteur d'Homère, unique commentateur du Dante, nous l'a-

vons adopté parmi les maîtres de l'école Teutonique. Pour les autres, nous ignorons jusqu'à leur nom. Ce sont sans doute des créateurs de panoramas et de dioramas, de ces peintres que vous nommez coloristes, sans doute parce qu'ils font des ciels bien rouges, des eaux bien bleues et des traînées de lumière que le regard ne peut supporter. Laissez à l'Opéra cette puérile fascination; jamais je ne fixerai mes regards sur les tableaux de ceux que vous venez de vanter.

— Je vous blâme comme je blâme mes compatriotes, qui, dans leur mépris pour les autres peuples, ne connaissent pas même de réputation Schnorr, Overbeck, Rauch, Pierre Hess, Wach, ni même Cornélius, le roi de la peinture allemande actuelle. Ces préjugés mutuels et cette mutuelle ignorance ne servent absolument à rien. Au lieu d'établir un rempart d'airain entre les différentes sphères de l'art, essayons de les réunir et de les rapprocher. A vous la pensée grandiose; à nous la vie de famille; votre sévérité tombe dans la raideur, qu'elle se corrige par le caprice et la variété piquante d'expression qui a fait briller d'autres écoles. Notre fantaisie trop libre, notre individualité un peu mesquine s'élèvent rarement jusqu'aux vastes conceptions de l'histoire. Apprenez-nous cette concentration et cette grandeur de pensée qui vous appartiennent en propre. Nous corrigerons notre facilité un peu molle en imitant, en étudiant votre fermeté de dessin, votre vigueur d'intention. En étudiant nos maîtres célèbres, vous donnerez à votre pédantisme une nuance de liberté et de grâce qui vous manque. »

Ce fut en vain que mes remontrances essayèrent d'arracher l'artiste allemand à son dédain profond pour mes compatriotes. Il se renferma dans les plis étroits de son

manteau, rentra dans son atelier obscur et enfumé, rouvrit le poème des Nibelungen, cette autre Bible de l'art allemand moderne, et continua cette existence isolée, bizarre, artistique et indépendante, dont mes paroles n'ont pas eu la puissance de modifier le cours. Un des malheurs de l'*Ecole*, c'est de ne pas laisser de place à la modification des idées, à l'enrichissement de la pensée, à la fécondation des théories. On reste enchaîné à la colonne posée par le maître, et c'est là tout.

Cependant elle est digne d'être étudiée de près et avec attention, cette école allemande, pseudo-antique, étrange imitation de l'art primitif, essai des Germains pour retremper aux sources pures de l'archaïsme la stérilité, l'épuisement et la faiblesse du génie modernes. Pendant un long séjour en Allemagne, j'ai eu l'occasion de connaître la plupart des artistes célèbres de ce pays et d'approfondir non seulement leur talent, mais le mode d'après lequel ce talent procède. Mon estime pour eux, pour leur dévouement à l'art, pour leur vie noble et pure, a augmenté à mesure que je les ai mieux connus. En général, pour eux les moyens techniques, la forme, la matière ne sont que des objets secondaires. Élevés dans les écoles philosophiques, entourés d'amis livrés aux spéculations d'une philosophie transcendante, ils rapportent tout à l'idée; ils ne considèrent l'art que comme un symbole. De là leur mépris pour le coloris, et leur peu de progrès dans cette partie de l'art. En revanche, ils excellent par l'expression; ce n'est pas précisément la sévérité correcte du dessin qu'ils recherchent, comme le faisait l'école de David aux derniers jours du dix-huitième siècle: c'est le grandiose antique et la poésie dans la forme; c'est la simplicité presque nue et la naïveté souvent gauche des Giotto et des Albert Durer.

Ce travers scientifique, cette parodie des maîtres les plus surannés, tiennent encore à l'un des caractères spéciaux de l'Allemagne, pays éminemment enthousiaste et admirateur. Ce sentiment d'amour filial pour le passé, sentiment très-honorable, et qui ne manque pas de noblesse, a donné naissance à plus d'une folie, à plus d'un ridicule. Ce n'est pas seulement Albert Durer, mais ses prédécesseurs que l'on copie. On croit donner du prix à ses tableaux en les peignant sur des fonds d'or; on est grotesque, bizarre et dur avec affectation (1). On va chercher jusque dans les ténèbres du moyen-âge les plus ridicules caricatures, les plus absurdes esquisses : on les copie avec un soin attentif, avec un pédantisme exalté; et cette exaltation a quelque chose de si naïf, de si naturel, de si franc, qu'on est obligé de lui pardonner, qu'on est forcé de reconnaître là une puissance de sensibilité vraie et une vénération profonde pour le beau. J'ai vu des écoliers assis, pendant plus d'une journée, en face d'un tableau résumant la Bible tout entière, divisé par compartimens, et où le Père Éternel était représenté la tête un peu plus grande que les bras, et le pied plus long que la jambe. Voilà les modèles que choisissent aujourd'hui les artistes allemands. Retsch, l'un des premiers de ces artistes, s'est moqué de ses confrères dans une caricature très-spirituelle qu'il m'a montrée à Dresde. Un pauvre écolier allemand, le col nu, la cravate rabattue sur les épaules, ses longs cheveux bouclés et épars, est assis sur le torse de l'Apollon antique qui lui sert de tabouret. Le torse, emblème de la grâce idéale et de la beauté surhumaine, est à moitié ca-

(1) Ce travers, qui a plusieurs années de date en Allemagne, commence à devenir commun en France. La dernière exposition du Musée offrait plusieurs étranges imitations du style gothique.

ché sous un amas d'immondices et de chardons, symbole du mépris qu'il inspire aux modernes. Au-dessus de la tête de l'étudiant, au fond d'une niche gothique et à ogives, se trouve une grande madone, bien disproportionnée, les mains collées sur les hanches, les lèvres serrées, les jambes grêles et immenses, les plis de sa draperie raides et disgracieux. Tel est l'idéal du jeune artiste allemand; tel est le chef-d'œuvre dont il s'obstine à reproduire toute la raideur. Excellente satire que l'auteur n'a pas encore publiée, et que nous n'appellerons pas caricature, tant ce nom grossier nous semble peu convenir à une allégorie si heureuse et si simple.

Retsch, que je viens de nommer, a échappé au ridicule général, quoiqu'il comprenne très-bien le mérite et la supériorité relative des vieux maîtres. Sa réputation repose surtout, comme celle de notre Flaxman, sur des esquisses au trait, de simples esquisses. On connait, en Angleterre et en France, les énergiques dessins qu'il a composés pour le Faust de Gœthe, les drames de Shakspeare et le Chant de la Cloche de Schiller. Ce sont d'admirables créations qui prouvent avec quelle facilité, avec quelle profondeur Retsch peut s'introduire et vivre, pour ainsi dire, dans la pensée même des grands hommes qu'il interprète. Mais ce talent n'est pas le seul qu'il possède : son invention personnelle est riche et féconde. Il est né poète, et dans la solitude où il vit, il se plait à donner tantôt la forme rhythmique, tantôt la forme graphique, aux pensées capricieuses qui traversent son imagination créatrice.

Cet homme original, né en 1779, à Dresde, avait un goût si vif pour la nature d'une part, et d'une autre pour la représentation matérielle des objets qui s'offraient à sa vue, qu'il s'engagea comme chasseur ou garde-fores-

tier des domaines royaux (Jæger). Dans ses longues promenades à travers les forêts, il s'asseyait sur le tronc d'un chêne, et armé de son couteau de chasseur, il s'amusait à sculpter en bois les divers objets qui l'avaient frappé. A vingt ans, sa vocation se fit sentir à lui : il devint artiste. La guerre, qui avait passé sur toute l'Allemagne, comme un ouragan, emportant dans son tourbillon fortunes de princes et fortunes de bourgeois, l'avait privé de son petit patrimoine. Il fit des portraits, des esquisses, des paysages, et finit par atteindre l'indépendance de position que le sort lui avait enlevée. Maintenant, il demeure à quelques milles de Dresde, dans une espèce de ferme qu'il a fait construire. Quand il vient à la ville, où l'appellent souvent ses fonctions d'académicien, il habite une petite maison de la Ville-Neuve, sur les bords de l'Elbe.

Un de mes amis qui le connaissait m'offrit de me conduire à sa demeure champêtre. J'acceptai. Nous nous acheminâmes le long des bords sinueux du fleuve, entre les collines chargées de pampres et de vignes qui varient le paysage de leurs ondulations gracieuses. C'était quelque chose de bien singulier que l'habitation de Retsch, à la fois ferme, château, villa, maison de plaisance et château-fort. Tous les murs étaient tapissés de plantes grimpantes, si bien qu'on apercevait à peine l'habitation sous ce rideau d'épais feuillage. Encadrée dans les gobéas et les lierres environnans, la tête de Moritz-Retsch passait par une fenêtre; une tête large, vaste, aux grands yeux bleus, ouverts, qui semblaient lancer le feu et s'imprégner de l'intuition de toute la nature : une tête entourée de cheveux gris, aux boucles d'argent, aux tempes un peu dégarnies, au sourire naïf et bienveillant, aux sourcils carrés en saillie, et annonçant, selon Gall, la force de la création artistique et poétique.

J'eus de la vénération pour cet homme dès que je l'aperçus. Il nous vit, descendit d'un pas rapide, et nous accueillit avec une cordialité presque enfantine. L'intérieur de son domicile, dans lequel il nous introduisit, était pittoresque comme un intérieur flamand, mais coloré d'une teinte plus poétique et plus champêtre. Au-dessous d'une fenêtre arrondie en arcade et dont la transparence de quelques pampres rouges diapraient les vitraux, une femme était assise, jeune, belle, modèle de toutes les femmes que Retsch a reproduites dans ses esquisses : une bouche petite et souriante, de grands yeux noirs sur un teint blanc ; une forêt de cheveux châtains tombant sur des épaules blanches. C'était la fille d'un vigneron des environs, qui avait treize ans lorque Retsch la vit pour la première fois, et qu'il devint amoureux d'elle. Retsch l'éleva lui-même, l'épousa : elle fut son modèle; elle réalisa pour lui l'idéal des nymphes et des naïades qui jaillissaient de son cerveau créateur. Je me rappellerai toujours le regard plein de vénération et de tendresse qu'elle jeta sur son mari, lorsque ce dernier m'ouvrit l'album qu'il avait peuplé d'esquisses dessinées pour elle.

Il me fit voir tous les nouveaux dessins qu'il avait produits depuis peu; merveilles de fantaisie et de singularités poétiques. La plupart sont des allégories charmantes dessinées au trait avec une apparente simplicité, mais remarquables à la fois par la vigueur et la fraîcheur de la pensée. Quelques-uns de ces dessins sont de véritables épigrammes : ici le génie de l'humanité et le démon du mal jouent aux échecs; là, le même génie, une rose à la main, s'afflige de voir cette rose s'effeuiller et s'appuie sur un sphynx colossal qui représente l'énigme immense de la vie humaine. Quelques-unes de ces es-

quisses ont tout le piquant de la caricature sans en avoir l'amertume. Dans l'une, par exemple, le génie de l'art sous les traits d'un jeune Apollon est forcé par l'Ignorance, la Vulgarité et la Folie de jouer de l'orgue de barbarie. Sa bourse vide est à ses pieds, sa palette et sa lyre sont brisées, il tourne vers le ciel des yeux mélancoliques et distraits. C'est un petit chef-d'œuvre que ce dessin. Ailleurs on voit de jeunes enfans qui ont poursuivi un papillon et qui ont jeté leur chapeau pour l'attraper au vol, regarder sous le chapeau, pendant que l'insecte, échappé à leurs embûches, voltige sur leurs têtes. C'est ce que Retsch appelle *l'Espérance déçue*.

La Destinée du Poète est une œuvre encore plus complète. Un homme à la fleur de l'âge, monté sur un cheval fougueux, mais qui appartient à cette race forte et grossière que Rubens se plait à peindre, essaie de traverser un gué : c'est le poète livré aux ondes de la vie. On voit sortir du sein des flots une multitude de femmes, dont les unes s'emparent de la bride de son cheval, dont les autres désarçonnent le cavalier : elles sont jeunes, furieuses comme des Ménades, ardentes, impatientes; elles brisent la lyre du poète, qui, soulevé et entrainé par elles, va périr au fond des eaux. Ces femmes sont les *Passions*. Je n'ai vu nulle part une allégorie plus nette, plus ingénieuse et plus poétique. J'aime aussi cette gravure de Retsch, représentant une jeune fille innocente et à l'air attendri, qui emporte sur ses épaules un jeune Amour malade, ou qui fait semblant de l'être. La pauvre fille est touchée de la physionomie hypocrite de l'Amour : elle va lui donner asile, et certes elle en sera punie. Quelquefois un caprice gracieux est la seule inspiration de Retsch; ainsi l'une de ses esquisses (et celle-là est charmante) représente sa femme se promenant dans une

forêt dont le vent le plus impétueux courbe les cimes. Mille petits sylphes aux ailes bigarrées soulèvent son tablier, jouent avec sa robe, dénouent sa chevelure, éparpillent les fleurs de sa coiffure, tandis que d'autres, qui se sont emparés de son chapeau de paille et qui l'ont fait voler loin d'elle, l'emportent en triomphe dans les airs. Malgré le luxe d'imagination, de poésie et de sensibilité que l'on peut remarquer dans toutes ces esquisses, jamais chez Retsch il n'y a aucune exagération de formes. Il cherche surtout à représenter des idées morales, à parler à la pensée et à émouvoir l'ame au moyen de son pinceau et de son crayon. Deux têtes qui se trouvaient sur son chevalet, l'une auprès de l'autre, m'ont frappé par leur expression : l'une terrible quoique belle, l'autre souriante et consolatrice. L'extrême beauté de la seconde, sa grâce angélique m'étonnèrent, je demandai à Retsch quel était le sens de ce symbole.

« Des pensées mélancoliques, me dit-il, venaient souvent m'assaillir : il me fallait un ange de joie et de bonheur qui, du fond de mon atelier désert ou hanté par de tristes spectres, me versât la consolation et l'espérance; je l'ai rêvé : le voici! »

Comme coloriste, on peut ne pas l'aimer, on peut lui adresser des reproches : il est dur, il est singulier, il déplaît au premier aspect. Mais quant à la conception première, quant à l'invention, il est unique en Europe. Toujours une pensée originale et poétique se cache dans ses esquisses légères. C'est le Hogarth de l'idéal. Il n'approche jamais de cette parodie un peu lourde et anguleuse qui se trouve chez Hogarth; mais, comme le peintre anglais, il subordonne l'art graphique à la pensée.

On pense bien qu'avec ces idées sur l'art, que nous avons exposées plus haut, les Allemands ont voué une es-

pèce de culte à leur grand Albert Durer, artiste et homme de science, poète créateur dans son genre, et qui, semblable à Retsch pour la profondeur et la conscience, a dû à son siècle une teinte plus religieuse et plus chrétienne. Albert Durer a devancé son époque. Une société d'artistes allemands vient d'acheter la maison qu'il habitait pendant sa vie, à Nuremberg, et qui maintenant leur sert de lieu de réunion. Toutes les antiquités du logis ont été conservées avec un soin religieux : la tête de l'artiste, sculptée en marbre, est placée sur le portail et protège l'entrée. On voit cette tête reproduite sur presque toutes les enseignes, chez tous les marchands d'estampes. Il n'y a pas de maison particulière qui ne possède quelques copies des chef-d'œuvres de ce vieux maître. On a construit une fontaine sur laquelle son nom est gravé, et que de beaux arbres ombragent. Le principal mérite de cet artiste était la vérité des caractères, des attitudes et de l'expression. C'est encore par là que brille cette école allemande que Jean-Paul, dans son style hétéroclite, a surnommée *antique-moderne*, et qui en effet n'est qu'un *rifaccimento* de l'ancien style germanique. Les études savantes auxquelles les artistes modernes se sont livrés ont joint un caractère de grandeur et de noblesse idéale à la simplicité et à la profondeur d'Albert Durer.

Personne n'a été plus loin dans ce genre que Pierre Cornélius, dont le nom s'est déjà trouvé sous notre plume. Pierre Cornélius occupe dans le grand style historique la même place que Retsch occupe dans le style capricieux et fantastique qu'il a choisi. Il faut voir, pour juger du mérite de cet artiste, les dessins de ses belles fresques ; cette sévérité et cette froideur de pose contrastant avec l'énergie des expressions, ce petit nombre de groupes et d'attitudes peu variées qui produisent un effet si puis-

sant. Dans tout ce que Cornélius a fait, le sentiment poétique est admirable, mais l'énergie est quelquefois outrée. C'est surtout dans la Pinacothèque de Munich que brille le génie de ce peintre : c'est dans ces vastes et brillantes salles qu'il se trouve à l'aise(1); c'est là qu'il faut l'étudier et surtout dans la salle des Dieux (*Gotter-Saal*), qu'il a consacrée à un tableau vivant, immense et complet, de la Mythologie antique. Les murs sont couverts de fresques colossales dont les figures ont huit pieds de haut, et dont l'une représente l'Olympe, l'autre Pluton et son empire, la troisième le triomphe de Neptune : sujet rebattu que le peintre a rajeuni et ranimé par une étude savante et par un retour vers les formes héroïques et la simplicité des premiers modèles de l'art. Le plafond n'est pas moins remarquable : il se compose de vingt-quatre compartimens divisés et subdivisés par des arabesques et des ornemens de toute nature.

Lorsque l'œil a été ébloui par la splendeur, la variété des couleurs et par la beauté des formes; lorsque l'attention se fixe sur chacune des subdivisions de ce grand travail, on est étonné de la profondeur des recherches philosophiques et théogoniques qu'il a dû coûter. Rien de capricieux, rien d'arbitraire, rien de moderne : c'est la pure traduction d'Hésiode; la résurrection de la théogonie grecque est complète. C'est qu'en Allemagne la science, cette mère universelle, marche avant tout; c'est qu'elle est la véritable source des arts; c'est que l'inspiration même, dans ce pays étrange, est toute scientifique.

Autour de Cornélius se groupent d'autres grands artistes

(1) Voyez l'article sur l'Architecture allemande inséré dans le dernier Numéro, et celui que nous avons publié dans le Numéro 10 (octobre 1833), sur la Peinture sur verre et sur les productions récentes de cet art en Bavière.

dont le génie marche dans la même direction, et parmi lesquels Julius Schnorr est le plus remarquable. C'est assurément un des plus grands artistes de l'Europe moderne ; il sympathise, non comme Pierre Cornélius, avec les divinités païennes, mais avec le moyen-âge du nord. Vrai Teuton, le génie des vieux âges héroïques de la Germanie plane sur ses compositions étranges et qui n'ont pas d'analogue. Il s'est pénétré de cet esprit sauvage et indompté qui animait les Huns et les Goths. L'épopée nationale des Nibelungen n'a pas de commentateur plus grandiose. Le roi de Bavière a mis à sa disposition les quatre salles du rez-de-chaussée de son nouveau palais ; salles qui seront bientôt couvertes de ces fresques admirables. Ses peintures à l'huile sont de beaucoup inférieures à ses fresques.

En général, c'est ce dernier genre qui convient le mieux aux artistes de l'Allemagne. La sévérité de ce style, la durée qu'il promet, l'étude qu'il nécessite, plaisent à leur ambition et à ces pensées d'avenir que le grand artiste ne perd jamais. C'est un noble style, que nos habitudes de convenances domestiques, que le morcellement de nos propriétés et de nos fortunes ont rejeté dans un injuste oubli. La grande peinture, la peinture historique, c'est la fresque. On avait cessé de pratiquer cet art depuis l'époque de Raphaël Mengs. En 1809, M. Bartoldi, consul général de Prusse, fit peindre à fresque ses salons de Rome par trois artistes allemands qui résidaient à Rome : Pierre Cornélius, Overbeck et Philippe Veith. Le marquis Massimi suivit son exemple et fit orner de la même manière sa *villa Laterana*. Philippe Veith fut chargé de peindre un sujet tiré du Dante, Jules Schnorr un sujet tiré de l'Arioste, et Overbeck un sujet tiré du Tasse. Leur succès excita l'enthousiasme général : mais ce n'é-

taient encore que des expériences et des essais. Les nouvelles conquêtes de la chimie vinrent au secours des artistes, dont le courage persévérant a fini par établir à Munich une excellente, une admirable école. Pour l'habileté manuelle et l'emploi des couleurs, ces artistes ont atteint un degré de perfection rare. On sait cependant combien la préparation de la fresque est difficile, combien elle exige de soin, et avec quelle rapidité, quelle sûreté il faut que le peintre applique ses couleurs sur un enduit encore frais et qui les absorbe à l'instant même. L'Allemagne peut se vanter d'avoir ressuscité la grande peinture, celle qui traverse les siècles et qui peut orner les palais des héros et les sanctuaires de la Divinité.

L'art allemand, cet art qui émane de la pensée, s'est donc développé avec un grand bonheur et une noble énergie, toutes les fois qu'il a été question pour lui de traduire des images sublimes, de reproduire la forme et la couleur des vieux tems héroïques. Dans le portrait et le paysage, il a moins bien réussi. Stieler, dont j'ai visité l'atelier, peintre exact, bon dessinateur; Stieler, le Van-Dyck ou le Titien de Munich (je me trompe, je devrais le comparer à sir Thomas Lawrence), paraît ne s'attacher dans ses portraits qu'à continuer l'école d'Holbein, et à la modifier par l'imitation des Mieris et des Van-Ostade. Ses portraits, dont la ressemblance est frappante et qui sont finis avec un soin et une délicatesse extraordinaire, m'ont déplu par l'extrême attention avec laquelle les accessoires sont traités. Je me souviens surtout du portrait du prince Charles. Quand le regard s'est promené sur les diverses parties du tableau, il s'arrête involontairement et se fixe sur le chapeau du prince. On n'a plus d'attention à donner ni à la physionomie, ni à la pose : on ne voit que le chapeau. C'est une pluche si lustrée, si brillante, si belle,

sur laquelle le soleil se joue si bien ! L'artiste l'a caressée avec un amour si visible ! Étrange renversement de toutes les convenances et de toutes les idées. Le principal disparaît sous l'accessoire, et l'on oublie la tête pour le feutre qui la couvre.

Parmi les nombreuses galeries de peinture dont l'Allemagne peut tirer vanité, je citerai le Staden-Museum, à Francfort ; les magnifiques galeries de Munich, les galeries de Schleisheim, les galeries Boisserée, la galerie du duc de Leuchtenberg et celle de Dresde, riche surtout en tableaux italiens.

A côté de Cornélius, que les Allemands regardent comme le maître suprême de leur école, et qui, selon moi, serait plus grand encore si la suavité de l'expression ne lui manquait pas, et s'il ne suppléait à la grâce par l'énergie, se placent Overbeck, qui excelle surtout dans les sujets religieux, et Jules Schnorr, dont j'ai déjà parlé. William Wach, né à Berlin en 1787, peut passer pour leur rival. Chez lui, la noblesse de la conception et la délicatesse de l'expression rappellent Léonard de Vinci. J'ai déjà nommé Stieler et Retsch.

Parmi les peintres à fresque, je ne dois pas oublier Clément Zimmermann, Henri Hess, Philippe Veith de Francfort, Guillaume Tischbein le second, Édouard Bendemann, Guillaume Schadow et Ernest Fœrster, qui a épousé la fille de Jean-Paul. Parmi les paysagistes, j'ai remarqué surtout Frédérick, de Dresde, peintre dont le génie est poétique, mais souvent maniéré, et qui se plaît surtout à peindre les scènes de nuit ; Guillaume Schirmer et Catel, dont presque toute la vie s'est écoulée en Italie. La peinture de genre compte aussi parmi ses maîtres : Pierre Hess, de Munich, Dominique Quaglio, le major von Heydeck et quelques autres.

On le voit, cette école est féconde. Elle procède par des études fortes et sévères; elle s'occupe moins de plaire et d'éblouir que d'élever l'ame; mais il faut avouer toutefois qu'on peut reprocher à ces artistes en général une certaine lourdeur de touche et de dessin. L'art allemand a du caractère, de la noblesse, beaucoup de conscience et d'étude : ce sont d'assez belles qualités.

(*German Sketches.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age.

WASHINGTON IRVING (1).

L'indépendance politique des États-Unis était déjà depuis long-tems reconnue par l'Angleterre, que les critiques de la mère-patrie refusaient encore d'admettre qu'il existât une littérature américaine. Les concitoyens de Washington et de Jefferson avaient leur industrie nationale, leur marine nationale, leur armée de terre nationale, mais ils étaient condamnés à n'avoir d'autres livres que ceux qu'ils importeraient de Londres ou d'Édinbourg :

(1) Note du Trad. Dans l'un des derniers numéros de la deuxième série, nous avons consacré un article spécial à la littérature des États-Unis : appréciation rapide des productions des auteurs Américains les plus remarquables dans les différens genres. Cet article, écrit sous l'influence des préjugés de la Société anglaise, était en général peu favorable aux auteurs de l'Union. Le portrait de Washington Irving que nous offrons aujourd'hui, tracé par la main d'un compatriote, est moins sévère et plus vrai. Irving, par la souplesse de son talent, la pureté de son style, le charme et la variété de ses compositions, s'est acquis une réputation européenne, et devait à tous égards être compris dans notre galerie des célébrités contemporaines, où se trouve déjà son rival Fenimor Cooper. Un libraire français, M. Baudry, qui a contribué pour beaucoup à populariser en France le goût des littératures étrangères, vient de publier le texte original des ouvres complètes de W. Irving, en un seul vol. in-8°, imprimé avec le plus grand soin, et orné d'un beau portrait de l'auteur.

à eux permis de rivaliser avec les manufactures de Lincoln et de Manchester, de tisser leurs draps, de fabriquer leur coutellerie et de produire tout ce que peut s'approprier l'industrie d'un peuple amoureux des arts utiles et mécaniques, mais ils ne devaient pas penser à émanciper le goût américain, à avoir d'autres poètes, d'autres romanciers, d'autres philosophes et surtout d'autres critiques que ceux que l'Angleterre prèterait à ses enfans rebelles. Christophe Colomb avait trouvé son poète épique dans Joël Barlow; deux historiens compatriotes de Washington avaient raconté la vie de ce héros taillé sur le modèle de ceux de Plutarque; les États-Unis pouvaient opposer au célèbre Godwin un romancier qui ne le cède qu'à l'auteur de *Caleb William*, J. Brockden Brown, auteur de *Wieland*, *Edgar Huntly*, etc.; le congrès avait ses orateurs et ses publicistes, comme la Chambre des Lords et la Chambre des Communes; et cependant les aristarques des Trois-Royaumes continuaient à comparer tous les auteurs américains à l'oiseau moqueur de leur climat, qui peut imiter les chants des autres oiseaux et n'en a point à lui.

C'est Washington Irving qui a le premier fait rétracter cette critique singulièrement exclusive; c'est lui qui le premier a été proclamé l'écrivain original de l'Amérique du Nord, tandis que, par une sorte de contradiction qui console peut-être l'orgueil vaincu des aristarques britanniques, Irving est surtout admiré par eux comme le continuateur du style d'Addison et de Goldsmith, style dont il a retrouvé seul la tradition perdue parmi les auteurs du dix-neuvième siècle, en Angleterre aussi bien qu'aux États-Unis.

Washington Irving est le plus jeune fils d'un marchand écossais établi à New-York; sa mère, qui était anglaise,

fut chargée de sa première éducation ; plus tard, ses maîtres en littérature furent ses frères aînés, qui avaient déjà une petite réputation de beaux-esprits, lorsque le jeune Washington Irving apprenait encore à lire. Leur élève se faisait remarquer par ce mélange de méditation presque mélancolique et de saillies imprévues qu'on retrouve dans ses écrits. Mais aussi ardent au jeu qu'à l'étude, c'était un véritable écolier : il se livrait volontiers aux petits complots de malice juvénile que dédaignent ces enfans précoces dont on met le génie en serre-chaude et en qui l'orgueil détruit tout instinct naïf. Il étudiait et ne produisait pas : on le préparait à devenir un homme, au lieu d'imposer prématurément à sa faiblesse d'enfant les devoirs et la dignité d'un âge plus avancé. Son talent, par ce moyen, se développa tout naturellement : il grandit moins vite qu'il aurait pu faire, mais il n'avorta pas. Aussi ses souvenirs d'enfance lui furent toujours précieux, et il y a trouvé quelques-unes de ses plus aimables inspirations.

La jeunesse de New-York était alors une génération heureuse. New-York n'avait pas encore une physionomie de métropole : c'était une cité naissante où tous les agrémens d'une prospérité en progrès, toutes les jouissances du bien-être intérieur se combinaient encore avec la douce liberté et les faciles plaisirs d'une vie presque champêtre. La situation avantageuse de son port faisait affluer des flots de piastres dans les coffres de ses marchands, car les habitans des autres parties de la province n'étaient pas encore accourus pour coloniser ce point fortuné de la côte et y demander leur part des profits. Or les anciens de la ville, voyant tout-à-coup la manne commerciale tomber pour eux du ciel, s'occupaient bien plus de jouir du présent que de s'inquiéter de l'avenir ; ils n'avaient pas re-

connu la nécessité d'habituer leurs enfans à la discipline du travail et de la prudence. La cupidité qu'engendre le gain, l'égoïsme étroit des concurrences locales n'avaient pas desséché les cœurs. Vous observiez encore dans ces familles enrichies rapidement des mœurs patriarcales ; on y croyait au bonheur domestique : on ne livrait pas ses enfans pendant dix heures du jour aux soins mercenaires d'un pédagogue ; on redoutait pour eux l'atmosphère étouffante de l'école : on trouvait le tems de les élever soi-même, on les envoyait au grand air des champs, et le voisinage de New-York se prêtait admirablement à ce système d'éducation. Quelques minutes de chemin conduisaient la jeunesse de la ville au milieu de vertes prairies, sous de frais ombrages, sur le bord de belles eaux qui, dans l'hiver, recouvertes d'un épais cristal de glace, invitaient les patineurs à rivaliser d'exploits avec leurs ancêtres de la Hollande. La ville de New-York était alors assise dans la situation la plus pittoresque : Édinbourg seule en Europe pouvait lui disputer l'avantage sous ce rapport. Ses environs agrestes n'existent plus aujourd'hui : des rues pavées, des bâtimens en brique ont remplacé la verdure, le maçon a chassé bien loin le jardinier, une route en fer a fait disparaître jusqu'aux fraîches grottes d'Hoboken.

Le jeune Washington Irving s'était surtout vivement épris des beautés naturelles de l'île de Manhattan. On reconnaît dans ses divers ouvrages plusieurs traces de ces premières impressions ; mais voyez la fausse honte de la civilisation : lorsqu'il a voulu célébrer ce tems qui n'est plus, il a craint, s'il parlait en son propre nom, de paraître trop romanesque à ses contemporains. C'est un personnage fictif qui exprime ses regrets de poète.

New-York présentait aussi, il y a cinquante ans, le sin-

gulier spectacle de diverses races distinctes par leur origine, leur caractère, leur physionomie, et qui luttaient entre elles pour une prééminence puérile. Le tems a fait justice de bien de petites querelles qui mettaient en relief d'innocens ridicules : toutes les nuances des populations primitives ont fini par se fondre en une seule ; mais, en ce tems-là, l'Américain originaire de Hollande conservait comme un culte son jargon héréditaire, sa rancune de peuple vaincu, adoucie, il est vrai, par sa bonne humeur naturelle. Aux Hollandais s'amalgamaient les protestans français, les bannis de l'édit de Nantes qui tempéraient le flegme batave par la vivacité française. Puis venaient les gentilshommes et les Cavaliers de la vieille Angleterre, très-fiers de leur généalogie, citant sans cesse leurs aïeux venus dans l'état de New-York lorsque la colonie hollandaise fut transformée en province anglaise par la conquête et octroyée par Charles II à son frère le duc d'York. On remarquait ensuite le *New-Englander*, où l'Américain proprement dit, se distinguant par son intelligente activité, et commençant avec les Bataves cette lutte qui s'est terminée par la disparition presque totale des noms patronymiques des vieux bourgmestres sur les écriteaux des rues commerciales. Enfin, les derniers, les moins nombreux dans cette population mêlée, mais en même tems les plus importans par leur richesse acquise et leur influence mercantile, les Écossais, formaient un clan d'hommes rusés, calculateurs, entreprenans, qui joignaient à leurs habitudes de savoir-faire et d'économie des mœurs hospitalières et le goût des longs repas. Accoutumé depuis l'enfance au caractère particulier de cette race, dans la famille paternelle, W. Irving a été moins frappé de ses traits distinctifs, ou son respect filial lui a défendu de les reproduire dans les tableaux satiriques de son *Histoire*

de New-York. Toutes les nuances sont aujourd'hui effacées.

W. Irving approchait de sa vingtième année, lorsque quelques symptômes, heureusement démentis, d'une affection pulmonaire, éveillèrent les inquiétudes de sa famille, qui, sur l'avis des médecins, exigea qu'il fît un voyage dans le midi de l'Europe. En conséquence, il s'embarqua sur un navire qui mettait à la voile pour Bordeaux. De Bordeaux il se rendit à Rome par Toulouse, Montpellier, Marseille, Nice, Gènes, Livourne et Florence. Sa santé ne tarda pas à se rétablir, mais le goût des voyages survécut à la cause qui les lui avait fait entreprendre. Il quitta Rome pour Naples, fit une excursion en Sicile, séjourna quelque tems à Palerme, puis, de retour sur le continent, il parcourut l'Italie et la Suisse; enfin il voulut voir Paris et y passa plusieurs mois, visitant ses bibliothèques, fréquentant ses écoles et ses sociétés littéraires, Américain obscur encore, mais reçu partout avec égards et courtoisie, parce qu'il avait pour lui le charme des bonnes manières, ce talisman qui ouvre toutes les portes chez le peuple le plus poli de l'Europe. Après quelques mois de séjour dans la capitale de la France, il voulut connaître les Pays-Bas, cette nation qu'on pourrait presque appeler amphibie et qui avait jadis fondé sa ville natale; enfin de la Hollande, où il voyagea souvent en *treckschuyts* sur les canaux, il s'embarqua sur un sloop qui devait remonter la Tamise jusqu'à Londres.

Les pays qu'il venait d'étudier avaient amusé sa curiosité, mais dans la Grande-Bretagne ses véritables sympathies furent excitées par tout ce qu'il voyait, par tout ce qu'il entendait. Ici chacun parlait sa langue maternelle, il croyait reconnaître les lieux dont sa mère l'avait si souvent entretenu pendant son enfance; des objets en appa-

rence les plus insignifians excitaient en lui la plus vive émotion, aussi jamais n'essaya-t-il d'étouffer, sous les préjugés d'une nationalité hostile, ces sentimens naturels d'affection pour le berceau de sa famille.

Riche d'études variées et de comparaisons poétiques, W. Irving retourna aux États-Unis, après une absence de deux années. La publication du premier numéro du *Salmagundi* suivit de près ce retour. Ceux qui lisent aujourd'hui pour la première fois ce spirituel ouvrage peuvent avoir quelque peine à comprendre l'enthousiasme qui l'accueillit à l'époque où il fut publié par livraisons successives(1) : on peut bien y reconnaitre le talent des compositions qui firent depuis un nom à l'auteur, mais, pour se rendre compte de la popularité extraordinaire de ce livre, il faut se placer au milieu des circonstances particulières de son apparition, et se faire expliquer les nombreuses allusions et les traits heureux de fine satire qui lui donnaient tout le piquant de la personnalité, moins le scandale des noms propres. Jusque-là d'ailleurs les discussions sérieuses de la politique locale ou générale avaient presque exclusivement défrayé la littérature américaine ; le tems n'était pas venu pour les compositions capricieuses de l'imagination. Brockden Brown lui-même n'avait guère conquis qu'une gloire posthume.

James Paulding, ami intime de W. Irving, fut son collaborateur dans le *Salmagundi*, et l'on a prétendu que les articles de Paulding sont plus amers et plus hérissés de sarcasmes que les siens. Nous sommes cependant fondés à croire que, dans l'intime collaboration dont le *Salmagundi* fut le produit, les articles de l'un des deux

(1) Le premier numéro de cette satire périodique parut le 24 janvier 1807; la publication en fut arrêtée le 25 janvier 1808.

auteurs étaient toujours soumis à l'autre, avec pleine liberté à chacun d'ajouter ou de retrancher.

James Paulding, né au village de Greensburg, avait passé ses premières années dans les occupations et les exercices de la campagne, au milieu des forêts et des beaux sites de l'Hudson. Un fermier de ses parens lui fournit les principaux traits du personnage original de *Mon oncle Jean*, dans le n° 11 du *Salmagundi*. Paulding est doué d'une imagination pittoresque; il excelle dans les peintures gracieuses, il a de ces mots heureux et imprévus qui sauvent une narration de la monotonie; c'était enfin un collaborateur digne de s'associer à W. Irving. On cite une singulière preuve de la vérité générale des portraits de l'ouvrage des deux amis. Parmi les plus saillans est celui de Tom Stradle, type amusant de ces touristes anglais, qui, s'ils furent jamais admis dans les salons de New-York, semblent avoir bien abusé du privilége. Il y a quelques années, un pamphlet qui parut à la Jamaïque valut à son auteur un procès en diffamation. Le prévenu se présenta à l'audience avec son prétendu libelle d'une main et le volume du *Salmagundi* de l'autre : « Messieurs, dit-il aux juges, M. *** s'est reconnu dans un portrait dont l'auteur n'avait jamais sans doute entendu parler de lui : cet auteur, ce n'est pas moi; je ne suis que son plagiaire : lisez et comparez. » La copie était littérale, et le voyageur anglais, si bien deviné par W. Irving, retira sa plainte.

La seconde production littéraire de W. Irving fut l'*Histoire de New-York, par Diedrich Knickerbocker*. Il paraît que l'idée de cette œuvre humoristique lui fut suggérée par l'établissement d'une Société d'histoire à New-York, qui annonçait qu'un de ses membres devait s'occuper de recueillir les annales de la colonie depuis sa

fondation. W. Irving, s'identifiant par la pensée avec un descendant des premiers colons bataves, adopta tous les sentimens et tous les préjugés héréditaires de cette race avec un sérieux et un air de vraisemblance qui tromperaient un lecteur non prévenu. Le public fut préparé par des annonces artificieusement composées, et la déception fut complète. Mais ceux qui prirent le livre de bonne foi s'aperçurent, après avoir lu quelques chapitres, que le mystificateur satirique ne conservait pas un anonyme bien sévère. La société actuelle se vit travestie avec tous ses travers sous les noms des vieux bourgmestres et des *schepens*. Cependant il y avait au fond de ce jeu d'esprit une ironie trop délicate et une bonhomie de trop bon goût pour qu'on ne pardonnât pas à l'auteur. On admira aussi quelques chapitres d'un pathétique déchirant, des portraits pleins de verve et d'originalité, des descriptions dignes du pinceau de Claude Lorrain. Cette histoire fictive de New-York eut un succès au-delà du cercle de la localité : elle fit sensation non seulement dans tous les états de l'Union, mais encore en Angleterre. Le style chaste et pur de l'écrivain révéla aux critiques d'Édinbourg et de Londres que, tandis que les beaux modèles du règne de la reine Anne étaient négligés par les auteurs nationaux du dix-neuvième siècle, ils avaient des imitateurs plus fidèles en Amérique. La remarque en fut faite, et les Américains en prirent acte. Lorsque ceux-ci proclamèrent W. Irving leur Addison et leur Goldsmith, ils ne firent que répéter un aveu arraché par surprise aux aristarques de la mère-patrie. Au reste W. Irving se montra reconnaissant de cette impartialité quand plus tard il publia le *Sketch-Book* et *Bracebridge-Hall*; mais il laissa s'écouler encore quelques années avant de se livrer exclusivement à la carrière littéraire. Il n'avait entrepris ses premiers

ouvrages que pour se distraire des occupations d'un état qui ne souffre guère que ses adeptes se partagent entre ses arides travaux et les passe-tems de l'intelligence. W. Irving était alors *attorney at law*, un prosaïque procureur, ou plutôt il y avait à sa porte une enseigne où ce titre était accolé à son nom. Mais un client vint un jour lui apporter une cause si importante qu'il eut quelques scrupules sur sa capacité pour conduire l'affaire à bonne fin, et donnant un démenti à son titre, il engagea modestement le plaideur à confier ses paperasses à un légiste plus habile que lui.

L'enseigne de Thémis disparut bientôt de la porte d'un homme si consciencieux; mais ses frères ne voulurent pas l'abandonner aux seules chances des profits de sa plume. Car alors il n'y avait pas encore à New-York des Longman ni des Murray pour fixer une valeur commerciale aux œuvres littéraires. W. Irving fut associé par ses frères à leur maison de commerce, où il eut toutefois la permission de négliger les livres en partie double, comme dans son état de procureur il s'était souvent permis à lui-même de négliger les cartons de l'étude et les dossiers des cliens.

Sur ces entrefaites la guerre des États-Unis avec la Grande-Bretagne vint inspirer un enthousiasme martial à toute la jeunesse américaine. W. Irving abandonna en même tems le négoce et la littérature. Il offrit ses services au gouverneur Tompkins, commandant la province de New-York, et fut employé dans son état-major en qualité d'aide-de-camp. Il remplit ces fonctions avec zèle dans les environs de sa ville natale et fut chargé de plusieurs missions importantes sur divers points de la province. Mais bientôt il eut l'occasion de servir à la fois son pays comme soldat et comme écrivain. La guerre était natio-

nale et populaire. La prise de la *Guerrière* prouva que les Anglais n'étaient pas invincibles sur mer. L'Amérique du Nord connut l'enivrement de la victoire. On prodigua les honneurs au général Hull, et les plus vives acclamations saluèrent partout les héros de la patrie. Le *Magasin Analytique*, recueil mensuel, annonça alors une série de biographies américaines, et ce fut W. Irving qui se chargea de les rédiger. Ces articles sont remarquables par la clarté, par la simplicité noble et souvent par l'éloquence du style. Mais la paix vint interrompre à la fois les travaux militaires et littéraires de Washington Irving.

Les affaires commerciales de ses frères réclamèrent sa présence dans la Grande-Bretagne, où il se rendit dans le printems de 1815. Son premier voyage en Angleterre avait eu lieu en hiver : il n'avait fait de séjour un peu long qu'à Londres ; il ne connaissait pas encore les élégans manoirs de l'aristocratie anglaise, les paysages si pittoresques, si accidentés, si féconds en souvenirs historiques des provinces septentrionales de la Grande-Bretagne. Le hasard cette fois lui fournit l'occasion de les connaître et de les admirer. Des affaires d'intérêt l'appelèrent à Birmingham, dont le voisinage est semé de sites agresques et poétiques. En peu de jours on va de Birmingham à Warwick, où s'élève le plus beau château féodal des Trois-Royaumes ; à Kenilworth, ruine poétique du siècle d'Élisabeth ; à Stratford, sur l'Avon, où naquit Shakspeare et où il repose dans l'église gothique sous la protection d'une épitaphe qui n'a pas permis à Westminster de posséder ces cendres glorieuses. Irving visita tous ces lieux consacrés par l'histoire et la poésie, et là, entraîné par un attrait irrésistible, il voulut connaître aussi la vallée de la Severne, le comté de Glocester, le Pays de Galles. Les lettres qu'il adressait à ses amis de chaque halte de ce pélerinage for-

meraient, dit-on, une publication non moins intéressante que les récits descriptifs du *Sketch-Book* et de *Bracebridge-Hall*, dont il recueillait les matériaux, sans savoir quand le commerce lui laisserait le loisir de les rédiger et de les publier.

Ce loisir vint, et malheureusement ce fut un revers de fortune qui rendit définitivement à la littérature l'Addison américain. Le commerce de New-York éprouva des pertes considérables qui atteignirent surtout la famille de W. Irving. Ces notes, que les correspondans de ses frères eussent vues avec une dédaigneuse surprise dans son portefeuille de *commis-voyageur*, devinrent une ressource quand ses autres papiers estampillés par le timbre se trouvèrent sans valeur. Obligé de calculer en négociant une spéculation littéraire, W. Irving prit ses mesures pour publier à la fois son *Sketch-Book* à Londres et à New-York. Le succès fut complet dans les deux pays.

Ce recueil d'esquisses, de portraits et de légendes, est trop connu pour que nous ayons besoin de l'analyser ici. Il classa tout d'abord l'auteur parmi les célébrités littéraires de la Grande-Bretagne, et Irving se vit recherché à Londres dans tous les cercles du monde fashionable. Ce succès si mérité et si loyalement obtenu le décida à continuer cette première idée dans un second ouvrage : *Bracebridge-Hall*, roman épisodique, plus descriptif que dramatique, et consacré, comme le *Sketch-Book*, à peindre les mœurs et les coutumes de la vieille Angleterre. La critique se montra plus sévère pour cette nouvelle preuve d'un talent fécond et varié ; mais Irving ne fut trouvé inférieur qu'à lui-même. Il comprit seulement que, pour conserver la faveur du public, il avait besoin de changer, dans un troisième ouvrage, ses originaux et son cadre. Il partit en 1822 pour l'Allemagne. Après avoir admiré

les bords du Rhin, ses rochers couronnés de forteresses féodales et ses cavernes renommées dans les annales du fameux tribunal secret, il alla visiter les villes allemandes et explorer les forêts et les montagnes célèbres dans les légendes antiques. Il séjourna quelque tems à Prague, la vénérable capitale du royaume de Bohême, et passa l'hiver à Dresde, où il fut présenté au vieux roi et à la reine, qui lui firent un accueil dont il aime à rappeler toutes les circonstances, tant les Américains sont sensibles aux petites flatteries aristocratiques.

A son retour en Angleterre, W. Irving publia les *Contes d'un Voyageur*. Ces contes sont pour la plupart des légendes allemandes, mais racontées avec une manière à lui; souvent même le conteur américain n'a pris qu'un incident du récit primitif pour en composer un petit drame original par la forme et les détails. Ce nouveau succès le retint encore une partie de l'été de 1824 à Londres. En 1825, il se rendit à Paris et s'y fixa jusqu'aux beaux jours. Il méditait un voyage en Espagne, mais, avant de franchir les Pyrénées, il voulut connaître l'ancienne Gascogne, et la Touraine, ce jardin de la France.

Le talent de W. Irving n'était plus seulement une propriété que se disputaient les éditeurs de l'Angleterre et ceux de l'Amérique. La traduction avait répandu aussi son nom en France, en Espagne, en Allemagne et en Italie. En se rendant en Espagne, son but était de justifier par un ouvrage plus sérieux cette popularité européenne. Il ambitionnait la gloire d'historien, et il avait choisi pour héros le grand homme à qui l'Europe doit la découverte de l'Amérique. Ce choix n'était pas sans hardiesse; il bravait une comparaison directe avec un des plus célèbres historiens, Robertson. L'*Histoire de Christophe Colomb* de W. Irving se distingue de toutes celles qui

l'ont précédée par des recherches laborieuses et par l'enthousiasme filial de l'auteur pour le héros. W. Irving ne s'est pas contenté de puiser dans les bibliothèques espagnoles, si riches en documens inédits ; sa connaissance de toutes les langues d'Europe a multiplié ses matériaux, en lui fournissant le moyen de rectifier une foule d'erreurs populaires sur ce grand navigateur. Quant au volume des *Compagnons de Christophe Colomb*, c'est une chronique pleine de poésie qui réunit le merveilleux des vieux romans de chevalerie à l'intérêt de l'histoire. Rien de plus attachant, de plus vif, de plus animé que les aventures de ces chevaliers errans de la mer : le hardi Ojéda, l'infortuné Nicuesa, le brave et crédule Ponce de Léon, et le plus hardi, mais le plus malheureux de tous, Vasco Nunez de Balboa. Ce ne sont pas là des hommes qui, comme les compagnons du pieux Énée, portent une épithète insignifiante. Intrépides *condottieri*, ils couraient avec une poignée de soldats à la conquête du plus grand empire du monde.

Un sujet en indique souvent un autre à un écrivain aussi fécond que W. Irving : ce fut en recueillant les matériaux de l'*Histoire de Colomb* qu'il conçut le plan de sa *Chronique de la conquête de Grenade* et d'une espèce de *Sketch-Book* espagnol, les *Contes de l'Alhambra*. Colomb, forcé de suivre la cour comme un solliciteur jusqu'à ce qu'il lui fût permis de donner un monde aux souverains de Léon et de Castille, avait assisté au siége de Grenade. W. Irving crut devoir rechercher les moindres traces de ses pas dans les diverses relations de la campagne contre les Maures. Sa chronique est le résumé de ses notes sur cette chevaleresque expédition ; mais, pour exprimer plus naïvement le sentiment contempo-

rain, il a supposé que son récit était traduit des mémoires d'un vieux moine hiéronymite, fray Antonio Agapida, espèce de personnage intermédiaire entre l'auteur et ses lecteurs, qui prend pour son compte tout ce qu'il y a de légendes suspectes et de préjugés superstitieux dans les deux volumes.

Les *Contes de l'Alhambra* appartiennent plus directement à la fiction; mais à ces traditions romanesques s'entremêlent des souvenirs de voyage où l'on retrouve toute la fraîcheur des descriptions du *Sketch-Book*.

W. Irving était encore l'hôte de l'Alhambra lorsqu'au mois de juillet 1829 il reçut des État-Unis sa nomination de secrétaire de la légation américaine à Londres. Ces fonctions, il ne les avait pas sollicitées; mais il les accepta comme un souvenir honorable de sa patrie, et se rendit à son poste. Ce fut pendant sa résidence à Londres comme agent diplomatique, que W. Irving reçut à Oxford le grade de docteur-ès-lettres : c'était une sorte de naturalisation solennelle qui lui était conférée par la première des universités anglaises. La cérémonie eut lieu au bruit des acclamations des étudians et d'une foule de curieux.

La réputation littéraire du nouveau gradué d'Oxford lui attira d'autres honneurs auxquels il n'est pas toujours permis de se montrer insensible, quoique citoyen d'une république. « Les auteurs ont une vanité très-monarchique, » dit quelque part Shenstone. W. Irving se vit caressé dans les *drawing-rooms* de Guillaume IV. Sa Majesté, la famille royale et la cour ne cachaient pas à l'auteur du *Sketch-Book* que c'était à ses ouvrages bien plus qu'à ses titres diplomatiques qu'il devait un accueil si flatteur; mais ni les dignités universitaires, ni les faveurs de cour,

ne purent faire oublier à W. Irving son pays natal et son amour pour la vie privée. Dès qu'il put rompre avec la diplomatie, il s'empressa de le faire.

A son retour à New-York, en 1832, ses compatriotes lui prouvèrent de leur côté qu'ils n'étaient restés ni étrangers à ses travaux, ni indifférens pour ses succès. Un banquet lui fut offert, présidé par le chancelier Kent, le doyen du barreau américain. Une génération nouvelle s'était élevée depuis son absence : mais jeunes et vieux semblaient également le connaitre; partout on s'écartait avec respect à son passage, ou l'on venait l'aborder avec l'empressement affectueux de l'amitié. S'il eût voulu encourager l'enthousiasme, on lui eût décerné l'ovation des poètes : comme Rome, Washington-City a aussi un Capitole.

Après avoir accordé quelques mois aux félicitations de sa famille et de ses compatriotes de New-York, Irving entreprit un voyage dans les divers états de l'Union. Les chutes du Niagara, les lacs Champlain et Érié, les rives de l'Ohio, le cours majestueux du Mississipi, furent le but de ses premières excursions. Puis, en compagnie d'une troupe de défricheurs à cheval, on le vit chasser sur le territoire des tribus guerrières appelées Pawnies, explorant les prairies, les forêts, poursuivant les chevaux sauvages et les buffles, dormant la nuit à la belle étoile auprès des feux du camp, ou sous les wigwams indiens. Cette expédition nous vaudra peut-être un jour, de sa part, quelques esquisses de la vie sauvage, puisque le romancier des *Pionniers* et des *Mohicans* laisse, dit-on, la carrière libre à son rival.

W. Irving voulut aussi suivre de près le jeu des partis; après un séjour de quelques semaines à la Nouvelle-Orléans, il se rendit à Washington, et assista avec assiduité aux séances de la dernière session du congrès; mais comme

il trouva des amis dans toutes les nuances d'opinion, il a refusé de servir sous aucune bannière, résolu à conserver cette neutralité pacifique dont les hommes de lettres selon lui ne devraient jamais s'écarter. Cette résolution fait espérer que W. Irving médite quelque nouvel ouvrage. Ses compatriotes sollicitent de son talent; les uns l'histoire de la chute de l'empire des Azlecs et des Incas; d'autres, et c'est le plus grand nombre, l'invitent à consacrer sa plume au récit des premiers établissemens européens dans l'Amérique du Nord : c'est indirectement lui demander, en réparation de son premier succès, un pendant sérieux son *Histoire satirique de New-York*. Certes, les sujets ne manqueraient pas à W. Irving s'il voulait puiser dans les annales américaines, soit qu'il remontât jusqu'aux premiers établissemens des Anglais en Virginie, soit qu'il préférât recueillir les documens contemporains sur la lutte des colons contre la mère-patrie. Il justifierait ainsi l'épithète d'*écrivain national* que ses compatriotes lui ont décerné plutôt dans un élan d'enthousiasme que par le sentiment d'une conviction profonde. Avec moins d'élégance dans le style, la *nationalité* de Fenimore Cooper a sans contredit un cachet plus prononcé. Dans ses meilleurs livres, Irving a trop sacrifié à l'imitation des modèles d'un autre siècle. Un sujet local renouvellerait sa verve. Il serait un peu moins anglais, et deviendrait un peu plus américain. Jusqu'ici les sources vives bruissant au sein de nos forêts, le daim qui les traverse, la hutte du colon, le lac aux lames d'eau resplendissantes n'ont point attiré ses regards; c'était la renommée européenne qu'il briguait, il lui fallait la couronne éphémère que les journaux décernent, il l'a obtenue.

(*American Monthly Magazine.*)

Voyages.-Statistique.

DE L'ARMÉNIE

ET DE

L'ÉTAT ACTUEL DE SA CIVILISATION (1).

L'Arménie offre, dans l'histoire des révolutions politiques et sociales de l'Asie, un phénomène aussi remarquable que la Judée dont elle se rapproche par sa topographie, son esprit religieux, et le culte de sa nationalité nomade. Elle appartient, par sa langue, à la grande famille caucasienne, dont elle forme la seconde branche. Cette langue solennelle, énergique, mais moins hérissée de consonnes et de diphthongues gutturales que le géorgien, se compose de deux idiomes, ou plutôt de deux langues distinctes. L'une, l'ancien arménien, est la langue religieuse, littéraire, commerciale, la seule utile aux communications des classes éclairées avec la grande famille arménienne si nombreuse dans la partie sud-est de l'Europe et dans l'Asie occidentale. L'autre langue, dont l'usage est circonscrit dans les limites topographiques du

(1) L'Arménie s'étend du 30° au 46° de latitude, et du 27° au 41° de longitude (de Greenwich). Elle a pour limites naturelles, au nord la mer Noir et le Kours, le Cyrus des anciens, jusqu'à sa jonction avec l'Araxe ; à l'est l'Araxe ; au midi l'une des branches du Taurus, et à l'ouest une ligne tirée du point où l'Araxe traverse la chaîne du Taurus jusqu'à Trébisonde.

pays, dont les nombreux dialectes varient d'une province et même d'un canton à l'autre, est un composé d'ancien arménien, de persan, de turc, d'arabe et de géorgien.

Dans le cours de ses antiques prospérités, l'empire d'Arménie a toujours été contenu dans les barrières naturelles formées par la mer Noire et la mer Caspienne, le Caucase et le Taurus, l'Araxe et l'Euphrate; et dans l'Asie-Mineure, par les vastes plateaux qui séparent le grand bassin de l'Euphrate de celui des fleuves qui se jettent dans l'Euxin. Placé sur la route des conquérans qui inondèrent l'Asie, sa nationalité ne fut absorbée par aucun d'eux. Ils traversaient ses montagnes, rançonnaient ses habitans et les enrôlaient sous leurs drapeaux, mais ne daignaient point usurper le trône de ses rois. Sous Tigrane, l'Arménie devint un empire formidable; mais sa puissance céda bientôt à la discipline et au courage de Lucullus et de Pompée. Lorsque, plus tard, les Parthes osèrent défier les destinées de Rome, ce fut en laissant derrière eux l'Arménie comme arrière-garde. Elle resta à peu près étrangère aux révolutions et aux conquêtes du Kalifat. Envahie par les Ottomans au treizième siècle, partagée plus tard entre eux et l'empire persan, elle est menacée de devenir aujourd'hui la proie du colosse moscovite, qui en occupe la partie septentrionale, et qui a pénétré jusqu'aux sources de l'Euphrate.

L'état matériel de l'Arménie est encore florissant, par rapport aux provinces qui l'environnent. Malgré l'âpreté de son climat (la neige blanchit la cime de ses montagnes dès le mois d'août, et couvre le pays depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars), malgré les chaînes de montagnes qui la bordent ou la traversent, elle possède de belles plaines et de magnifiques vallées; mais ces plaines, quoique fertiles, sont dépouillées

d'arbres, et le luxe de sa végétation n'attend que des bras qui la secondent. Les cultivateurs ne manqueraient pas si les habitans pouvaient sans crainte se répandre dans les campagnes au lieu de rester concentrés dans les villes et les bourgs, où les exactions des gouverneurs turcs et persans leur font payer fort cher leur protection contre les hordes du Kurdistan.

Erzeroum, la capitale de l'Arménie, est située sur un des plateaux les plus élevés du pays. L'air y est très-sain, et la plaine qui l'entoure d'une grande fertilité. Le major Sutherland en exagère la population, en la portant à 100,000 ames, dont 15,000 Arméniens. M. Amédée de Jaubert, dans son voyage en Arménie et en Perse, ne la porte qu'à 70,000 ames. D'après les derniers recensemens, elle en possède 80,000 dont 19.000 appartiennent au culte arménien.

Bayazid, située au pied du mont Taurus, est, après Erzeroum, la principale ville d'Arménie. Sa citadelle servit de prison au célèbre orientaliste dont nous venons de parler, lorsqu'en 1805 il y fut arrêté dans l'exécution de la mission secrète que Napoléon lui avait confiée auprès du schah de Perse. Les habitans de Bayazid, presque tous arméniens, sont renommés pour leur bravoure et leur intelligence. Cette ville compte environ 30,000 habitans. A sa porte est situé le célèbre monastère du mont Ararat. Les autres villes les plus importantes sont : Hassan-Caleh, défendue par la citadelle la plus forte de ces contrées; Kars, place fortifiée par Amurath II; Akaahnikh, située sur les confins de l'Iméritie et de la Géorgie; et à l'ouest, la ville de Van, adossée au lac de ce nom, et qui forme l'un des boulevarts de l'empire ottoman contre la Perse. On n'y arrive que par un sentier escarpé où deux hommes au plus peuvent passer de front. Cette place

d'entreprise exempt de sordide cupidité, le goût des sciences et une grande aptitude aux travaux d'érudition. C'est avec orgueil qu'ils signalent à l'Europe littéraire, qui commence à les apprécier, leurs annales historiques et les nombreux ouvrages de leurs poètes, de leurs savans, de leurs orateurs sacrés, de leurs grammairiens. Du neuvième au treizième siècle, la nation arménienne fut l'académie la plus célèbre de l'Asie, et le dépôt des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, latine, syriaque, arabe et persane, que d'habiles traducteurs appropriaient à leur langue sacrée. Aussi contribuèrent-ils autant que les Grecs, après la prise de Constantinople, à rallumer en Europe le flambeau des sciences et de la civilisation.

Malheureusement on a trop considéré cette nation sous le point de vue religieux; et les missionnaires de la propagande qui l'ont explorée avec tant de zèle se sont plutôt attachés à la convertir à l'église romaine qu'à populariser en Europe les trésors de son génie, long-tems enfouis dans les archives du Vatican et dans les bibliothèques royales de quelques capitales. La création récente des sociétés pour la propagation des langues et des littératures de l'Asie, et la fondation de typographies et de librairies orientales à Londres et à Paris, les a rendus accessibles, non seulement à quelques érudits de profession, mais à cette partie éclairée du public qui considère à bon droit la nation arménienne comme un précieux agent de civilisation, dans les empires turc et moscovite, et dans l'occident de l'Asie.

Pour étudier ses mœurs et son état social, ce ne sont ni les états-majors russes, ni les voyageurs qu'il faut consulter; ce ne sont pas même les Arméniens d'Europe : il vaut mieux suivre les missionnaires anglais, moins préoc-

cupés que ceux de Rome de leurs conquêtes spirituelles. C'est sur leurs traces que nous allons compléter cette esquisse d'un peuple trop peu connu.

Les Arméniens ont deux patriarches. Le premier, dont l'institution remonte à 1453, réside à Constantinople. Son élection par les primats de cette capitale est soumise à la confirmation de Sa Hautesse, qui a le droit de le révoquer. Sa juridiction s'étend sur tout l'empire, à l'exception du territoire de Jérusalem, où son autorité spirituelle est subordonnée à celle du patriarche de la cité sainte, quant à l'institution canonique. Les revenus du patriarche de Constantinople proviennent des produits de l'épiscopat de ce diocèse, et des tributs que lui paient chaque année les autres évêques arméniens; à son tour, il abandonne au sultan une portion de ses revenus, et achète son intronisation par de riches présens. Les Arméniens romains sont très-nombreux dans les provinces turques ; ils y forment la classe la plus éclairée, la plus riche, la plus influente et la plus estimée des étrangers : mais ils n'ont point d'église à eux ; leurs prêtres, qui ne peuvent se montrer sous le costume ecclésiastique, n'exercent le saint ministère que sous la protection des ambassadeurs européens. Pour les baptêmes, les mariages, les funérailles, ils sont obligés de recourir au rit arménien. Telle est leur condition, même à Angora, où on les compte par milliers, tandis qu'on n'y trouve que quelques centaines de sectateurs d'Eutychès. Lorsqu'en 1828, le sultan, au milieu de ses préparatifs de guerre contre la Russie, apprit que, dans la dernière lutte de cet empire contre la Perse, les Arméniens persans avaient fait cause commune avec lui, il déclara au patriarche qu'il le rendait responsable de la fidélité de ses compatriotes. Celui-ci répondit qu'il acceptait la responsabilité pour ses

coreligionnaires, mais non pour les catholiques romains. Il consentit à donner au sultan le nom des dissidens de Constantinople et de ses faubourgs; c'était une liste de proscription : ils furent en effet chassés de la capitale, et renvoyés dans leur pays natal. La persécution s'étendit jusque sur les dissidens du pachalick de Bayazid.

Les catholiques romains sont répartis entre les principales villes de l'Arménie, dans les mêmes proportions qu'à Constantinople. A Erzeroum, on en compte à peine 3,000 ; tandis que, dans certains villages, les missionnaires jésuites ont converti tous les habitans au catholicisme.

Quant aux Arméniens purs, placés sous l'autorité spirituelle du patriarche d'Erzeroum, ils ont un séminaire dont les seuls élèves sont appelés au sacerdoce. Erzeroum possède deux églises, desservies par trente-deux prêtres : l'une est très-petite; l'autre est d'une structure irrégulière ; l'intérieur en est aussi sombre que son dôme noirci par les siècles. Non loin de la ville on remarque quatre couvens aujourd'hui déserts. Avant l'occupation des Russes, chacun d'eux était habité par trois ou quatre moines, qui vivaient du produit des terres attachées à cette fondation. Les églises de village, plus tristes et plus misérables que celles des villes, donnent au voyageur une idée assez exacte de ce que devaient être les temples chrétiens sous les premier Césars. Là, se pressent une foule de malheureux rayas couverts de haillons, dont le fervent attachement à la foi de leurs pères inspire une vénération mêlée d'attendrissement.

Les familles géorgiennes, professant la religion grecque dans ces contrées, n'ont ni églises, ni prêtres particuliers; à Benkli-Ahmed, ils sont assez nombreux pour avoir un autel séparé dans le temple arménien. Ils y font leurs dévotions devant l'image de saint Georges, à côté

de leurs compatriotes, sans qu'il y ait entre eux d'autre distinction que celle de leurs signes de croix, de leurs génuflexions, et de la langue dans laquelle ils célèbrent le saint office. « Après la messe, dit le narrateur de la mission américaine dont la relation est sous nos yeux, nous engageâmes la conversation avec les prêtres de cette église; leur extrême ignorance nous étonna. Ils n'avaient aucune idée de l'Amérique, et, à notre costume européen, ils nous prirent pour des Russes. Quand ils apprirent que nous venions du Nouveau-Monde, ils nous demandèrent si nous étions musulmans idolâtres, ou adorateurs de la croix; à quelle secte chrétienne nous appartenions; comment et quels jours de la semaine nous observions le jeûne : ils ne pouvaient concevoir que nous n'eussions pas, comme eux et les catholiques, nos jours d'abstinence, et que la nature et l'étendue de chaque expiation fussent laissées à la conscience de chacun. Au reste, fort peu disposés à la controverse, ils finirent par nous dire qu'il nous suffisait, pour être sauvés, de croire au même Dieu, à quoi j'ajoutai : et au même Rédempteur.

» Les Arméniens sont plus sévères que les catholiques romains dans l'observation du jeûne; ils s'interdisent le poisson, le laitage, le beurre, les œufs, les coquillages, le caviar, et en un mot toute substance animale; ils devraient même s'abstenir d'huile d'olive ou de sésame, de vin et de liqueurs fermentées; mais ce dernier précepte reçoit dans la pratique de nombreuses exceptions. A cela près, leurs jeûnes sont tous également sévères : le doute sur la nécessité d'une abstinence aussi rigide est un crime à leurs yeux. « Dieu, disent-ils, a parlé par la bouche de » nos pères, et si nous n'avons pas la force d'accomplir » toute sa loi, c'est que la grâce nous a abandonnés. » Les fidèles les plus éclairés placent, il est vrai, la perfec-

tion chrétienne dans l'exercice des vertus, aussi bien que dans les privations corporelles. Ils ne font pas consister la dévotion dans l'oisiveté ; le travail est pour eux comme la prière une loi de tous les jours, et leurs fêtes ne sont pas même distinguées des autres jours de la semaine par des offices particuliers.

« Les prêtres de chaque paroisse sont élus et payés par les habitans. Les laïques sont souvent consultés sur l'administration cléricale ; mais la coutume ou la loi n'ont pas déterminé leurs attributions ; ils ne paraissent avoir ni fabriques, ni consistoire, et lorsque le pasteur est embarrassé pour résoudre une question qui intéresse son église, il réunit à l'issue de la messe quelques notables et tient conseil avec eux. Tous les habitans concourent à l'élection de leur curé, et il est extrêmement rare que l'évêque leur impose ses propres choix ; ils le prennent parmi leurs compatriotes et subviennent aux frais de son ordination. Mais si l'évêque n'a pas le droit de nommer les curés, il a celui de les révoquer, ce qui les place sous sa dépendance absolue. Chaque village a un prêtre par cinquante familles.

» Le revenu du clergé se compose du produit des quêtes et du tronc placé à la porte des églises. Les fidèles leur donnent en outre les prémices de leur récolte. L'instruction du clergé est en général peu soignée. Les prêtres, invités comme dans les paroisses catholiques, aux banquets qui suivent les baptêmes, les mariages, les services funèbres, s'exposent souvent aux excès qu'on reproche à bon droit au peuple de ces contrées. Les moines, plus éclairés, plus laborieux, conservent seuls un reflet de l'ancienne gloire littéraire de leur patrie. Les curés leur abandonnent en général le soin de la prédication, et se réservent l'administration des sacremens. A Tebriz, l'un des desser-

vans de l'église arménienne invita les missionnaires américains à assister au service divin ; et il crut devoir, pour leur édification, les régaler d'un prône. Après les prières d'usage, il fit apporter devant l'autel un siége et un tapis, et débuta en prenant pour texte la nécessité d'observer le jeûne. Il paraissait improviser, et ses gestes et sa diction n'avaient rien d'affecté. Entraîné par son sujet, il se leva en gesticulant avec feu et avec des éclats de voix extravagans. Dans le cours de sa philippique, il apostropha les enfans de chœur qui, la veille, avaient joué avec le feu sacré; il les accusa de rendre l'église ridicule aux yeux des étrangers qui assistaient à la cérémonie, et, à défaut d'expressions assez énergiques, il cracha sur eux en signe de mépris. Ce scandale provoqua un murmure général, mais fit fort peu d'impression sur les enfans, car ils continuèrent à jouer d'une manière si bruyante, que le prêtre, furieux, les rappela au silence à coups de fouet. »

Les Arméniens purs et les catholiques romains ne sont pas les seuls chrétiens de ces contrées : on y rencontre aussi des nestoriens et des protestans. Les nestoriens sont répandus en assez grand nombre dans les vallées voisines du lac d'Ormiah; ils prétendent avec cet hérésiarque qu'il y a dans le Christ deux personnes comme deux natures, et que Marie, mère du Christ, n'est pas la mère de Dieu; doctrine qui diffère peu de celle de l'église arménienne.

On trouve à Tiflis une colonie d'Allemands et un temple luthérien. Le recueillement des fidèles pendant la prière et la prédication, l'onction du pasteur qui leur distribue avec une éloquente simplicité la parole de vie, leurs chants sacrés, solennels et purs comme ceux de l'Allemagne, produisent sur l'observateur l'effet d'un oasis dans le désert.

Au reste, le dimanche est moins un jour de prières que de réjouissances. Les offices rassemblent peu de fidèles dans les églises ; mais aussi tous les bazars sont fermés, il n'y a d'ouverts que les magasins de comestibles et les débits de liqueurs. Dans l'après-midi, la population mâle se répand dans les rues et les promenades. où elle offre un coup-d'œil très-animé ; tandis que les femmes, groupées sur les terrasses des maisons, dansent au bruit du tambourin. A Tiflis, où les femmes, presque toutes d'origine géorgienne, sont fort belles et d'une taille ravissante, ce coup-d'œil tient de la féerie.

Les femmes ne sont pas aussi belles dans la partie occidentale de l'Arménie ; mais celles de la classe la plus riche sont remarquables par la blancheur de leur teint, la pureté de leurs formes et la grâce de leur costume, qui a assez d'analogie avec celui des femmes turques : il se compose d'un large pantalon noué à la cheville, d'une double tunique dessinant parfaitement le buste au moyen d'une large ceinture taillée en pointe vers le sein : la seconde tunique, à manches étroites, s'ouvre sur une chemisette de mousseline agrafée par des pierreries. Leur tête est parée d'un turban couronné de guirlandes de perles duquel s'échappe une longue chevelure dont les boucles flottent sur leurs épaules. Le costume des Arméniennes d'un rang inférieur a moins de grâce, mais ne manque pas de coquetterie. Au reste, la condition de ces femmes est heureuse ; livrées aux travaux du ménage, elles jouissent de toute la liberté que le christianisme a laissée aux Orientaux. Quant à leurs maris, ils sont principalement cultivateurs, tisserands et forgerons.

Les malheureux paysans, épars dans les montagnes, vivent dans des chaumières, ou plutôt dans des caveaux taillés dans le roc. Au devant de ces habitations règne un

terre-plain soutenu par quelques fragmens de rochers, et dont la balustrade se compose de branches d'arbres à peine taillées, noircies au feu et liées entre elles. Le rez-de-chaussée forme une pièce de quinze à vingt pieds carrés, le long de laquelle sont suspendus les ustensiles du ménage. Dans le coin le plus frais, on laisse égoutter le fromage; dans un autre les grains et les légumes sont entassés après avoir été séchés dans des sacs. Plus loin est la baratte; à côté gisent sur le fumier une vache et ses veaux; au centre se trouve le foyer; c'est un trou où brûlent des broussailles ou de la bouse de vache. Voilà le domicile d'un montagnard. On conçoit ce que doit être l'ameublement de cette misérable caverne. L'habitant de la plaine vit dans des huttes mieux aérées, moins enfumées surtout, mais il parque également au milieu de ses bestiaux. Heureux encore s'il y était à l'abri des persécutions et des avanies! mais sa chaumière est tour à tour rançonnée par les Turcs ou pillée par les Kurdes, race qui, depuis long-tems, occupe la partie méridionale de l'Arménie.

Les paysans arméniens sont d'un naturel bienveillant et d'un caractère grave et recueilli. Hospitaliers comme tous les Orientaux, ils ont sur les Turcs et les Kurdes l'avantage de n'en pas tirer vanité, et de n'en pas abuser plus tard contre leurs hôtes. Le tableau touchant qu'offre chez eux l'union de la famille fait oublier leur misère. Cette union est cimentée par l'autorité paternelle la plus absolue, mais dont le chef de famille abuse rarement. Cette autorité s'étend sur la femme qui, tout entière aux soins du ménage, ose à peine lever les yeux sur son mari, et rougirait d'adresser la parole à tout autre qu'à lui. Les jeunes filles sont les esclaves de la maison : confiées spécialement à la vigilance maternelle, elles ne s'asseyent jamais

en présence de leur père, et celui-ci n'a besoin que d'un geste pour s'en faire obéir. Le soir réunit la famille autour d'un brasier enfumé, et là, le père assis sur une escabelle vermoulue, trône de sa puissance, lit avec une imperturbable gravité quelques chapitres de la Bible arménienne, et raconte de vieilles histoires dont les superstitions nationales font tout l'intérêt, tandis que la mère et ses filles sont occupées à filer du lin, et que l'un des enfans tient à la main, pour éclairer la scène, un *mecha'l*, espèce de flambeau dont il alimente la flamme en brûlant par-dessus des éclats de bois résineux. Ce combustible abonde dans les montagnes, et les paysans les plus pauvres gagnent leur vie à extraire des sapins de la résine ou du goudron. Dans les grandes vallées et dans la plaine, ils cultivent les céréales et spécialement l'orge, le seigle, le maïs et un peu de blé; ils s'occupent surtout de la culture du mûrier, et pratiquent avec succès l'éducation des vers à soie. Les autres arbres à fruits qui prospèrent le mieux dans les plaines d'Arménie, sont le cerisier, le pêcher et le figuier; mais la rigueur du climat et l'aridité du sol rendent cette culture impossible dans les montagnes. La fertile plaine d'Erzeroum était couverte de plus de cent villages construits en bois, avant la dernière expédition des Russes; la plupart ont été ruinés. Ils appartiennent à de riches musulmans, et leur ont été concédés par le sultan à titre de *ziamet*, espèce de fief dont le possesseur est tenu, en cas de guerre, de fournir un certain nombre de cavaliers et de marcher en personne contre l'ennemi. Ces terres sont sous-inféodées ou affermées à des Arméniens qui les exploitent avec habileté, et y cumulent l'industrie du fabricant et celle du cultivateur.

Le voisinage des Kurdes et la nécessité de résister à

leurs entreprises ont conservé aux Arméniens du sud les dispositions guerrières de leurs ancêtres; mais leurs efforts ont été impuissans pour retenir dans les anciennes limites du Kurdistan ces hordes intrépides dont l'histoire et les mœurs ne sont pas moins curieuses que celles des Arméniens.

Les Kurdes occupaient, il y a moins d'un siècle, la contrée bornée à l'ouest par le Tigre, au nord et à l'est par le Taurus, au-dessous des lacs d'Ormiah et de Van. Depuis trente ans ils campent sur les rives de ces deux lacs et étendent leurs incursions jusqu'au mont Ararat et aux sources de l'Euphrate. Leurs villes sont des forteresses, et leurs maisons des tours crénelées. Telles sont du moins les deux places qui seules méritent ce nom : Bidlis et Sert. Bidlis, sur la frontière nord du Kurdistan, est bâtie en amphithéâtre dans les ravins creusés le long d'un pic escarpé au haut duquel s'élève sa citadelle. Ses maisons, isolées et défendues par des terrasses plongeant sur la fondrière, forment autant de châteaux-forts. Au pied de la montagne et dans ses anfractuosités, la culture produit des provisions nécessaires aux habitans. La difficulté et le danger des communications les privent des ressources du commerce étranger. A cinquante milles au sud de Bidlis se trouve la ville de Sert (l'ancienne Tigranocerte, du nom de Tigrane qui en fit la capitale de ses états). Ce n'est aujourd'hui qu'un bourg situé sur la crête d'une montagne, et dont chaque maison est un fort entouré d'un rempart et d'un fossé. Au midi, Dzioulamerk est la seule qui mérite le nom de ville; les autres ne sont que de misérables villages, dont un seul est digne d'être cité : c'est celui d'Erbill, jadis Arbelles, fameux par la défaite de Darius.

Les Kurdes paraissent être les descendans des hordes nomades que Xénophon vainquit et dispersa dans sa célèbre

retraite des dix mille, et qu'il désigne sous le nom de *Carduques*. Leurs capitaines ont quelque analogie avec les chefs de clan de la vieille Écosse. Retirés dans l'hiver au sein de leurs montagnes, comme les vautours dans leur aire, ils y combinent leurs expéditions, et le moment venu, ils s'abattent sur les vallées et les plaines voisines. Ils en assurent la conquête en se fortifiant dans les défilés des montagnes opposées, ou sur les bords des rivières qui les traversent.

Les Kurdes sont musulmans et appartiennent à la secte d'Omar. Leur costume a la même forme que celui des Turcs, mais il est plus léger; il se compose d'un large pantalon, d'une veste brodée à manches courtes et d'un long bonnet de drap rouge, entouré d'un schall de soie rayé à couleurs tranchantes. Ce bonnet se termine, comme une rézille espagnole, par un chapelet de glands de soie qui retombe sur leurs épaules. Comme les Turcs, ils se rasent la tête. Les jeunes gens portent des moustaches; les vieillards seuls ont le privilége de laisser croître leur barbe.

Les Kurdes sont d'une bravoure qui le dispute à celles des tribus arabes les mieux aguerries; aussi bons écuyers que les mamelucks, ils manient avec une égale dextérité le sabre et la lance. Dès que la neige a cessé de couvrir la terre, ils montent à cheval et balaient la plaine avec la rapidité du simoun. Chaque horde se donne rendez-vous au centre de ses excursions; elle y asseoit son camp, et leurs familles viennent s'y établir avec eux. Les lieux qu'ils choisissent sont ordinairement des prairies situées aux bords des ruisseaux; leurs tentes, formées d'un tissu de laine grossier, sont fort basses: chacune est entourée d'une ceinture de roseaux formant une claie; c'est dans cette enceinte circulaire qu'ils placent leur bagage et les

dépouilles qu'ils ont conquises. Plus loin, des parcs de roseaux renferment des troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons qu'ils ont enlevés ou qu'ils ont amenés de la montagne pour en trafiquer. Depuis long-tems en effet, sans modifier leur existence nomade, la fertilité des pâturages dans ces contrées les a excités à spéculer sur l'engrais de ces animaux dont le Kurdistan fournit une prodigieuse quantité à la consommation de Constantinople. Chaque troupeau qu'on y envoie se compose de plus de mille têtes, sous la conduite de plusieurs pâtres, qui évitent les grandes routes et n'arrivent à leur destination qu'au bout d'un an ou dix-huit mois. Les camps des Kurdes ont leur harem comme ceux des autres musulmans, et le costume des femmes y est à peu près le même que celui des Arméniennes. Au milieu de chaque tente un trou d'une certaine profondeur sert à la fois de four et de cuisine; et au dehors les chevaux presque toujours sellés annoncent qu'au premier signal on est prêt à plier bagage et à se transporter ailleurs.

L'hospitalité des peuples nomades est devenue proverbiale; elle remonte chez les Orientaux aux tems les plus reculés. On a même observé que les peuples les plus enclins au brigandage sont les plus hospitaliers, ou du moins se montrent tels avec le plus de solennité. Les Kurdes sont de ce nombre : dès qu'un étranger de distinction traverse leurs cantonnemens, ils vont au-devant de lui, le conduisent au chef de leur tribu. Là, chacun s'empresse autour de ses gens et prend soin de ses bagages, de ses chevaux; les femmes préparent son repas composé de gâteaux de seigle cuits sous la cendre, de laitage, de miel. On ne le questionne pas, mais on lui témoigne en termes emphatiques le bonheur qu'on éprouve de le recevoir. On l'écoute lui ou son drogman avec intérêt; et s'il lui est

survenu quelque événement fâcheux, on en recueille les circonstances, et le poète de la tribu improvise sur ce sujet une romance dont il lui fait les honneurs. Les Kurdes ont une musique simple et mélancolique, dont tout le mérite consiste dans la manière dont le chanteur varie les modulations de quelques sons monotones et dans la portée de sa voix.

L'hospitalité de ces hordes n'est souvent qu'un piége; lorsqu'elles sont en guerre contre les Turcs, les Persans ou d'autres tribus nomades, elles considèrent comme de bonne prise la dépouille des voyageurs, et empêchent ainsi qu'elle ne profite à leurs ennemis.

Le Kurdistan méridional produit du blé, du riz, de l'orge, du sésame, du coton herbacé et du tabac; le pêcher et l'amandier y donnent d'excellens fruits. On y recueille aussi du miel, une manne assez délicate, et surtout de la noix de galle de bonne qualité, qu'on expédie en Europe par Smyrne et Alexandrette. Les productions particulières du nord du Kurdistan sont le blé, le seigle, l'épeautre, et parmi les substances minérales, l'orpiment, le soufre et l'alun. Les Kurdes ont une prédilection pour les districts de Van et d'Ormiah et les rives enchantées de ces deux lacs. Le climat en est très-doux, et le ciel y est presque toujours serein. Le blé et le riz y abondent; on y voit même, en pleine terre, quantité d'orangers et de citronniers. La ville de Van est environnée de jardins et de pavillons élégans ombragés d'arbres magnifiques, et arrosés d'une infinité de cours d'eau qui vont se perdre dans le lac de ce nom. Cette immense plaine d'eau sert de communication commerciale entre Mouch et Bidlis; les caravanes qui vont de la Mecque dans la partie septentrionale de la Perse par Bagdad, Mossoul (l'ancienne Ninive) et Diarbekir, en côtoient les

bords. La pêche du lac vaut aux habitans de Van un revenu de plus de 50,000 piastres; elle n'a qu'une saison, le commencement du printems, et ne consiste qu'en une espèce de poisson du genre de la sardine, quoique plus gros : on le nomme *tarikh*. Le reste de l'année, le poisson disparaît dans la vase. Les eaux de ce lac, comme celles du lac d'Ormiah, sont très-salées. Ce dernier, un peu plus étendu que celui de Van, en est éloigné de près de soixante milles. Des montagnes très-élevées l'encaissent au midi et au couchant; et bien que les trois villes importantes d'Ormiah, de Selmas et de Maragha soient à peu de distance de ses côtes, il ne sert point à la navigation. Les îles pittoresques semées à sa surface sont incultes et inhabitées. Les rives de ce lac, fertiles en riz, en blé et en excellent tabac, font partie de l'Arménie persane, mais les Kurdes les possèdent par droit de conquête. Ils y trouvent d'ailleurs ce qui les attire toujours : de riches pâturages gardés par de nombreux défilés.

Les Kurdes musulmans ne sont pas les seules hordes qui infestent ce district. Il en est d'autres dont la rencontre est bien plus dangereuse. Tels sont les Yezidis qui, dit-on, adorent le génie du mal, et se croient autorisés à faire tout ce que défendent les lois divines et humaines. Ils reconnaissent l'existence de la Divinité; ils admettent même celle des prophètes révérés par les chrétiens et les musulmans; mais là se bornent leurs croyances. Ils ne savent ni lire ni écrire; et l'assassinat, le vol, l'inceste même ne leur inspirent aucune horreur. Ils considèrent le démon comme le ministre de la volonté de Dieu; et c'est, dit-on, pour lui plaire, qu'ils portent des vêtemens noirs et une coiffure rouge et noire. Le voyage de Niebuhr en Arabie et en Perse, et l'histoire arménienne d'Ingigian, dont M. Cirbied a publié quelques extraits, donnent sur

ces tribus nomades des détails fort curieux, mais trop étendus pour trouver place dans cet article.

Une autre tribu moins féroce est celle des Afchars. Ses excursions s'étendent le long du lac Ormiah, jusqu'à Selmas et à Kors. L'Afchar est toujours en campagne, il ne reconnait d'autre maître que son capitaine, d'autre patrie que la tente qui lui sert d'abri. Il paie un tribut au schah de Perse; mais à cette condition il jouit d'une indépendance absolue, et si, en tems de guerre, il fait cause commune avec lui, ce n'est que dans l'espoir du pillage.

Tels sont, avec les Turcs, les Persans et les Russes, les hôtes actuels de l'antique Arménie. Nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt aujourd'hui de faire connaître celles de ces populations dont la Russie, l'empire ottoman et le pacha d'Égypte auront à tenir compte, dans la lutte qui peut d'un instant à l'autre s'engager en Orient. D'un côté, la Russie aura probablement pour appui les débris de la nation arménienne, que leur culte rapproche des catholiques grecs; de l'autre, Ibrahim-Pacha sera soutenu par les Kurdes, disciples de Mahomet comme lui, et dont la langue est un composé d'arabe et de persan. Les Kurdes n'ont pas, comme les Arméniens, l'avantage d'avoir une littérature nationale et des colonies dans les principales villes de l'Orient; mais ils ont du courage : leur puissance est en progrès; et si jamais leur domination entre la Syrie, l'Irac persique et le Taurus septentrional, était reconnue par des traités, ils auraient leurs littérateurs et leurs savans, comme ils ont leurs grammairiens et leurs bardes.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

LE JOURNALISME, IL Y A CINQUANTE ANS (1).

Ce que c'était qu'un journal, il y a cinquante ans, nul de vous ne le sait, mes amis. Vous vivez dans cette époque bienheureuse où la presse est toute-puissante, où cette grande machine à vapeur, logée dans les caves souterraines de la société, a pour ouvriers des ministres en habits de velours et des dandys aux gants jaunes. Ces princes et ces suzerains de la presse n'ont pas toujours fait éclater tant d'orgueil. Sans remonter bien haut, on trouve, à la fin du dix-huitième siècle, la source de ce fleuve géant, de ce Danube impétueux et aux longs détours, bien faible encore et bien chétive.

J'avais vingt ans; je rencontrai dans un café, près de Somerset-House, un vieillard maigre qui ressemblait au Tems; il s'appelait Daniel Stuart; comme Saturne: les dents lui manquaient et son front chauve s'élevait à pic au-dessus de son nez recourbé; sa soixante-dixième année allait sonner, et le *Morning-Post* qu'il dirigeait depuis la fondation du journal obéissait encore à sa main vi-

(1) Charles Lamb, le Sterne de la moderne Angleterre, est auteur de cet essai, où l'on remarquera la même finesse d'aperçus et la même grâce de style qui distinguent plusieurs fragmens insérés dans la REVUE BRITANNIQUE; entre autres *Barbara S**** et le *Paquebot de Margate*: vrais chefs-d'œuvre de sensibilité et de délicatesse, dont à peine une traduction peut rendre la finesse exquise et la piquante originalité.

goureuse. Bon Daniel Stuart! il était gentilhomme, quoique journaliste, généreux quoique éditeur, et franc quoique diplomate. A peine eut-il causé avec moi, il devina l'homme de lettres futur, comme un bon jardinier ne se trompe guère sur la nature de l'arbre qu'il faudra greffer, et qui portera plus tard des fruits de telle espèce ou de telle saveur. La presse périodique avait absorbé sa vie, il l'avait vue naître; il se souvenait de Daniel de Foë, fondateur des revues, et d'Addison, de Steel, qui firent d'un journal un levier politique et une censure de mœurs. Daniel était toujours calme : c'est le premier devoir d'un éditeur, au milieu des bouleversemens et des variations de la politique et de la littérature. Oh! comme je l'écoutais lorsque nous étions assis tous deux, en face de Somerset-House, et tout à côté des bureaux du *Morning-Post* dont une magnifique boule d'or décorait la toiture! Quelle vénération elle m'inspirait! « Vous voyez, me disait-il, ce musée, cette *exhibition* où la foule élégante afflue, et dont la porte est voisine de celle du *Morning-Post*! Eh bien! depuis trente ans que je viens régulièrement tous les matins à mon journal, je n'ai pas même éprouvé la tentation de me détourner de ma route et d'entrer à Somerset-House! »

C'était là qu'il me racontait les commencemens, les progrès et le développement du journalisme. Il savait tout ce qui se rapporte à cette histoire inconnue; combien chaque journal s'était vendu, avec quels capitaux on l'avait créé; il me disait tout cela, et je l'écoutais avec vénération. Je m'engageais avec lui dans ce voyage de découvertes, comme le voyageur Bruce partait avec enthousiasme pour l'Abyssinie, où il devait trouver enfin les mystérieuses sources du Nil. Si le lecteur veut que je lui répète ces noms et ces dates, il a tort; de tels détails

n'auraient pas le moindre intérêt pour lui, et je ne me les rappelle pas même distinctement. Contentons-nous d'observer ensemble le journalisme tel qu'il était il y a cinquante ans. Notre voyage de découvertes sera moins long et n'en sera pas moins agréable.

Attendiez-vous de moi une histoire complète de la presse périodique? de moi, qui ne puis remonter par mes souvenirs personnels qu'à une vingtaine d'années, et par les documens que j'ai recueillis, à un demi-siècle tout au plus? Cette forme didactique et savante convient si peu à mon esprit, amoureux de la divagation et de la digression! J'ai toujours été ainsi : semblable à ces insectes d'Afrique qui s'élancent vivement, font une traversée d'un pouce et meurent.

Les grands ouvrages et les grandes choses me font peur. J'étais au collége du Christ à Oxford, et je venais de lire pour la première fois les merveilleux récits de Bruce allant à la recherche du berceau du Nil. Congé complet pour toute la journée, quel bonheur! Le génie aventureux de Bruce m'avait exalté; le soleil brillait au ciel, et le grand canal qui traverse le comté de Middleton étincelait sous ses rayons. Imitateur de Bruce, me voilà avec deux biscuits et deux poires dans ma poche, commençant à suivre le cours de ce noble canal. J'avais caché mon dessein à tous les yeux, je voulais trouver seul la source de ce nouveau Nil; l'espérance battait des ailes devant moi et me montrait la route. A travers des sentiers verdoyans et de belles vallées, je marchais toujours, suivant le lointain méandre du fleuve de mon choix. Sans cesse le canal se repliait sur lui-même comme pour se moquer de nos prétentions et de nos travaux.

Oh! que ma vénération pour moi-même était profonde! Comme je voyais mon enfance inutile, transformée tout-à-

coup en une maturité fertile. J'étais Bruce, le second du nom. Cependant mes petits pieds n'avaient pas arpenté quatre lieues, qu'ils étaient tout meurtris; la fatigue les contraignait de s'arrêter. Le soleil s'éteignait, la faim me pressait, ma conquête était à peine commencée; il m'eût fallu faire trente lieues encore pour mener à bien ma chevaleresque entreprise. J'entrai tout bonnement dans une petite ferme auprès de Tottenham, j'y demandai du lait et du pain bis, et le cœur gros de soupirs je restai convaincu qu'il n'est pas facile d'être un héros. C'est ainsi, cher lecteur, que, soutenu par mon vieux guide, le bon Daniel, je tromperai votre espérance en mentant à ma promesse : au lieu de vous conduire jusqu'aux sources primitives, jusqu'aux premières gouttelettes de cette immense cataracte, *le Journalisme,* je me contenterai d'une petite promenade modeste à cinquante années endeçà.

« Travaillez, jeune homme, me disait Stuart en boutonnant son habit marron, après avoir savouré son verre de *négus*. Ce cousin opulent et qui vous aime, dites-vous, peut s'entêter à ne pas mourir, comme il peut cesser de vivre seul. Son mariage ou sa vie ne vous offrent pas une brillante perspective. Travaillez donc, je vous donnerai de l'ouvrage. »

J'ouvrais de grands yeux, ma vanité était flattée, et mon ambition déployait ses petites ailes. Daniel continua:

« Vous avez de l'esprit. Notre *Morning-Post* (Courrier du matin) ne va pas mal; en le criant par les rues, nous en vendons quelques centaines. Nous avons un emploi vacant dans notre journal, l'acceptez-vous?

— Assurément. Je vous demanderai de quelle nature est cet emploi?

— Volontiers. Un des ressorts nécessaires de nos en-

treprises, un de nos ouvriers indispensables, c'est celui qui se charge d'égayer le journal. Il s'engage à nous apporter et nous fournir, chaque jour, un certain nombre de plaisanteries, de pointes, d'épigrammes, de jeux de mots et de calembourgs. Nous payons cela six sous la pièce, et c'est bien payé. Nul de nos confrères n'est aussi honorable que nous le sommes sous ce rapport. Un paragraphe doit avoir sept lignes au plus : et trois au moins, court et brillant, c'est ce que nous aimons. Acceptez-vous ?

— Avec reconnaissance. Une seule chose m'embarrasse. Que mettrai-je dans ces paragraphes ?

— De l'esprit, de l'esprit, autant d'esprit que vous pourrez. Parlez de la mode, des aventures galantes, de la cour, de la ville, et surtout des costumes. Un journal ne doit rien apprendre à personne. Il suffit que vous amusiez. C'est entendu, n'est-ce pas ? Piquer, briller, intéresser quelquefois, voilà tout ce que nous demandons.

Je fais ici observer aux graves lecteurs combien les mœurs du journaliste sont changées ; autrefois le journal était un loustic qui venait le matin pour amuser son monde, qui vous débitait des anecdotes sur monsieur et sur madame ; mauvais plaisant, quelquefois farceur, espèce de parasite sans prétention. Aujourd'hui, c'est un grave personnage, vêtu de noir, ouvrant et fermant sa tabatière, vous entretenant des ministres qui tombent et de ceux qui se relèvent, d'adultère et de bigamie, d'inceste et de meurtre. Nos pères étaient de grands enfans, je le veux bien ; peut-être aussi leur vie s'écoulait-elle plus gaie, plus riante et plus facile. « J'accepte, dis-je humblement à Daniel ; mais je crains bien de n'avoir pas tout le talent nécessaire pour remplir cette place importante.

— Allez toujours, reprit Daniel, et ne craignez rien.

Vous vous permettrez jusqu'à la gaudriole, mais vous n'irez pas plus loin. A demain, ayez soin de me tenir prêtes au moins six bonnes plaisanteries. »

J'étais bien jeune, et mes finances étaient fort exiguës. Me voilà nommé au poste important de premier bouffon du *Morning-Post*. Bien heureusement pour moi, les dames de cette époque s'avisèrent de préférer à toutes les couleurs qu'elles avaient mises à la mode auparavant, la couleur chair. Oh ! que de bonnes pointes je fabriquai à propos de cette nuance demi-vermeille et demi-blafarde! j'en vécus pendant un mois et demi. Si je me relisais aujourd'hui, j'aurais honte de moi-même! Cependant une semaine s'était à peine écoulée que ma réputation avait fait de grands progrès. On avait donné ordre aux compositeurs d'imprimer toujours ce que j'enverrais, même sans la signature du chef. Crébillon fils et tous les écrivains qui formaient la cour morale de Mme de Pompadour n'auraient pas mieux réussi que moi. Pauvre enfant que j'étais ! mon immoralité s'arrêtait au bout de ma plume. Lorsque toutes les couleurs du prisme eurent rayonné dans mes paragraphes, lorsque je ne sus plus que dire sur les gants couleur de chair, sur les mitaines couleur de chair, sur les bas couleur de chair, il me fallut un nouveau texte; je ne le cherchai pas long-tems. Nos dames, entraînées par le torrent des modes françaises, portaient leurs robes singulièrement courtes. Le passant inattentif découvrait, non seulement le coude-pied, mais une partie de la jambe. Ce fut une bonne fortune. Je ne m'éloignai plus du coude-pied. Oh! comme ma chasteté et ma délicatesse réelle se balançaient mollement, légèrement, entre la grossièreté que je ne voulais pas atteindre et le demi-cynisme qui seul pouvait fixer l'attention de mon public! Non, jamais équilibriste n'eut plus de

peine à se maintenir à l'aide du balancier ; jamais danseur habile n'approcha davantage de la volupté impudique, sans franchir les limites d'une certaine décence extérieure. On aurait fait mille sonnets italiens avec la bizarre imagination et les *concetti* puérils dont j'enrichissais mon travail. Les divinités de l'Olympe se trouvaient toutes utilisées. Je ne manquais pas une seule allusion à Vénus ou à son fils, à Mars ou à ses exploits héroïques et amoureux, à Pallas ou à Hébé. Il y a tel de mes jeux de mots, telle de mes plaisanteries mythologiques et libertines dont le souvenir ébranle encore d'une titillation agréable cette partie des nerfs qui correspondent à la faculté de rire. La décence et l'indécence se trouvaient si habilement mêlés et confondus ; la ligne intermédiaire qui séparait le bon du mauvais ton me paraissait si adroitement esquivée ! On m'aurait pris pour un mauvais sujet endurci, moi qui n'étais qu'un jeune homme bien innocent dont tout le libertinage s'exhalait en paragraphes de journal.

« Assez parlé des jambes comme cela, me dit un jour le bon Daniel, en me frappant sur l'épaule. Trouvons un autre sujet, une autre mine. C'est embarrassant, n'est-ce pas, jeune homme : mais croyez-moi, ne désespérez de rien. Les caprices des femmes varient toujours et ne cessent jamais : vous avez là un excellent filon à exploiter : continuez, continuez.

Je fis ce qu'il me disait, je m'attaquai aux coiffures. L'étroitesse des corsets et la singularité des chapeaux m'occupa quelques semaines. Je concourus à flétrir la poudre et les chignons. J'eus quelque part à la révolution des corps baleinés. O journalistes d'aujourd'hui ! n'ayez pas trop de mépris pour un de vos prédécesseurs. Quand

vous avez péroré une heure sur don Miguel et sur don Pedro ; quand vos paragraphes, plus menteurs que les discours de Scapin, ont alimenté la curiosité avide de vos abonnés, n'est-ce pas une autre plaisanterie, une vraie mystification que vous faites subir au monde ? La mienne du moins ne nuisait guère et nous amusait tous. Ce souvenir est un des bonheurs de ma vieillesse.

Toutefois, après avoir poli le calembourg, aiguisé l'épigramme et contourné le jeu de mots pendant près de six mois, je sentis un commencement de lassitude. Je vous défie, lecteur, d'avaler six petits pâtés par jour, pendant un mois : l'estomac le plus solide ne tiendrait pas à ce régime ; il reviendrait voluptueusement au pain sec et au pain bis. Mais, bon Dieu ! manufacturer six plaisanteries par jour l'un portant l'autre, et cela trois cent soixante-cinq fois par an, c'est mille fois plus difficile et plus dangereux. Je m'en plaignis à Daniel : il me répondit tranquillement que c'était le malheur du métier, qu'il me permettait de puiser un peu dans la caisse de mes plaisanteries du mois précédent, et de les reproduire, un peu renouvelées et rafraichies.

Ce fut pour moi un immense soulagement.

Hélas ! ma situation était triste. Enfant commercial de la Cité, je me levais de si bonne heure ! J'avais si peu de tems à consacrer à ma manufacture de bons-mots ! Lorsque la vieille femme qui faisait ma chambre venait, à sept heures du matin, frapper de ses doigts desséchés à la porte de mon réduit, j'étais si malheureux ! moi qui, la veille, armé d'un billet de faveur, avais été admirer les acteurs à la mode, Betterton ou mistress Siddons ! Mes bras, au lieu de s'étendre à ce terrible signal, se refermaient sur ma poitrine et s'y croisaient ; mes nerfs agités

douloureusement, se crispaient avec effort. Je maudissais de tout mon cœur la vieille infernale; si je l'avais osé, j'aurais cloué à ma porte, comme un trophée et un objet de terreur pour quiconque viendrait m'éveiller, ces misérables doigts qui brisaient mon repos, qui tuaient mon bonheur, qui me forçaient de quitter mon lit, le seul Élysée de ma vie.

Quelle perspective m'offrait cette journée qui commençait! De huit heures à cinq, nous allions nous asseoir en face du pupitre couvert d'un cuir noir que notre banquier nous concédait. De cinq heures à minuit, l'amitié, le théâtre, l'amour quelquefois, absorbaient nos heures. Il nous restait donc, pour fabriquer les plaisanteries payées par Daniel, les jeux de mots qui nous valaient la cravate blanche et la paire de gants qui font le gentilhomme; il nous restait une toute petite heure, l'heure consacrée à notre déjeuner, à notre modeste tasse de thé et à nos tartines de beurre! *Six pointes* à faire pendant ce tems-là! Essayez, cher lecteur, essayez, si vous l'osez!

Je conviens qu'il n'y a pas de cervelle un peu bien pétrie qui ne vienne à bout de six pointes par jour. C'est vrai; nous produisons plus que cela, naturellement, tous les jours, le dimanche compris. Mais on ne va pas chercher ces plaisanteries, ce sont elles qui ont la complaisance de venir nous trouver : c'est bien différent.

En se faisant grave et pompeux, le journalisme est descendu de sa hauteur première. Il est devenu facile en devenant solennel. Que demande votre public maintenant? des Nouvelles. Fabriquez la Nouvelle, quelle qu'elle soit, blanche ou brune, fausse ou vraie. Autrefois, il voulait qu'on le fît rire. A la fin du dix-huitième siècle, malheur à qui se présentait dans le monde autrement que le sourire à la bouche, couvert de rubans et d'aiguillettes? Je

sais bien que les gazetiers de Hollande et quelques gazetiers français échappaient à cette nécessité : ils se contentaient de pindariser. L'emphase les sauvait. Oh ! quelle bonne fortune pour eux qu'un incendie ! Quel texte fertile et merveilleux qu'un naufrage ! Deux changemens de ministère par semaine n'offrent pas une pâture plus nourrissante aux journalistes de l'époque actuelle. Bienheureux enfans d'un journalisme devenu autocrate ! ce sont eux qui commandent à la masse des lecteurs ! Nous, au contraire, nous suivions ses ordres : nous l'apercevions devant nous au fond de son sanctuaire, comme le dragon du temple de Bélus, demandant sans cesse des victimes nouvelles, altéré de sang, affamé de cadavres, réclamant sans cesse une nourriture plus forte et plus abondante, difficile sur le choix des mets, exigeant des ragoûts de saveurs piquantes, et nous offrant, en échange de nos peines, assez peu d'argent et beaucoup de mépris.

Encore si les dames avaient continué à porter des entonnoirs gigantesques autour de leurs hanches, à étager leurs chevelures comme la tour de Babel, à s'exhausser sur des mules à talons rouges, à porter des bas couleur chair, enjolivés d'or et de vermillon ! Mais non, la révolution française se développait, et le sérieux s'emparait de toutes choses. Par quelle chimie merveilleuse aurais-je extrait de ces matières plus que graves une quintessence comique ! Comment distiller les discours de Marat et de Barrère, pour en tirer des concetti ! O métier le plus rude que l'on puisse jamais essayer ! Autant vaudrait placer une pierre dans un alambic, dans l'espoir de la macérer et de la transformer en liquide !

C'est une manufacture tout-à-fait détruite en Angleterre, que celle des pointes et des épigrammes, dont j'ai été long-tems la gloire et le soutien. Il est vrai que plu-

sieurs de mes confrères ont contribué à la perdre. Je me souviendrai toujours de cet excellent *Bob Allen*, homme d'esprit par contrainte et non par tempérament, et qui, né pour faire des épigrammes comme un cheval de labour pour remporter le prix de la course, s'était engagé à donner mensuellement au journal *l'Oracle* la même fourniture dont nous enrichissions les feuilles du *Morning-Post*. Que ses paragraphes fussent spirituels ou non; peu lui importait. Pauvre Allen! je l'ai connu; c'était bien le meilleur homme du monde, et ses épigrammes attestaient toute l'innocence de son ame.

Dans son extrême nonchalance, j'oserais dire dans son mépris pour le public, il lui arrivait quelquefois d'envoyer au journal qui l'employait des paragraphes ainsi conçus :

« Nous avons rencontré auprès de Saint-Paul, et à notre grand étonnement, Mme la duchesse K***, la tête enveloppée d'un voile noir et marchant avec rapidité. Qu'allait-elle faire par là? Nous laissons toutes les conjectures à la sagacité du lecteur. » Bob Allen appelait cela une pointe. Vous voyez qu'il n'était pas difficile.

Malheureusement les éditeurs l'étaient un peu plus que lui, et le pauvre Allen fut congédié assez vertement un matin; en allant chercher les appointemens du mois, il trouva le billet suivant, enveloppé dans la quittance qu'on lui présentait à signer : « Les éditeurs de l'*Oracle* ayant fait choix d'un autre homme de lettres pour la partie des plaisanteries et des bons-mots, n'ont plus besoin des services de M. Bob Allen. » Il alla lui-même chez le rédacteur en chef, et plaida vivement la cause de son paragraphe. C'était une scène piquante dont je me souviens : car j'y assistais.

« Oserais-je vous demander, disait-il à l'éditeur, quel est le motif de ce renvoi subit?

— Que voulez-vous? le trait et l'esprit manquaient au dernier paragraphe que vous nous avez fourni.

— Oh! c'est autre chose! c'est autre chose! Je ne conviens pas du tout de cette assertion.

— Quoi! cette mauvaise petite phrase, à propos de je ne sais quelle duchesse que vous avez rencontrée, dites-vous, auprès de Saint-Paul, croyez-vous que ce soit bien piquant?

— Non : mais cela excite la curiosité; et comptez-vous pour rien cet air de bonhomie et de simplicité presque patriarcale : « Nous avons rencontré près de Saint-Paul, etc. » Mon petit article a une physionomie presque candide qui fait plaisir; c'est un chef-d'œuvre dans son genre.

— Mais la prosopopée finale, convenez-en, ne répond pas au reste de l'exorde. »

Forcé de changer de maître, Bob alla s'inscrire sur les registres d'un autre journal; mais cette malheureuse habileté à aiguiser la pointe, habileté qui lui manquait toujours et qu'il ne pouvait conquérir, lui faisait changer de situation tous les huit jours. Au bout de cet espace de tems, l'éditeur nouveau répétait textuellement la lettre qui avait exilé de l'*Oracle* le pauvre Bob; nous devons en convenir, Bob mettait aussi un peu de négligence dans sa rédaction. Le lundi et le mardi, ses paragraphes étaient encore passables; il faiblissait le mercredi; et pendant tout le reste de la semaine, c'était une décadence si sensible et si douloureuse, qu'en vérité, à la place des éditeurs, j'aurais mieux aimé payer Bob Allen, et faire partir mon journal sans y insérer son esprit. Le samedi matin, par exemple, on était sûr de trouver, dans le jour-

nal auquel il coopérait, quelques paragraphes du genre des suivans :

« L'origine de l'imprimerie est communément attribuée à Jean Faust et à Guttemberg de Mayence. Peu de personnes savent que les Chinois ont depuis long-tems pratiqué cet art sublime. » Ou bien : « Plusieurs enseignes de la Cité, qui subsistent encore, portent pour inscription : *Aux trois boules*. Comme explication de ces *trois boules bleues*, nous apprendrons au lecteur ce que sans doute il ignore; c'est que telles étaient les anciennes armes de la Lombardie. On sait que les Lombards vinrent en grand nombre habiter la Cité. Ce furent les premiers banquiers de l'Europe. »

Érudition singulièrement utile et intéressante pour les lecteurs du dix-huitième siècle. Dès que Bob Allen mettait la main à un journal, j'étais sûr de le reconnaître, et ne m'y trompais jamais.

A la fin, après avoir passé à travers tous les camps et servi dans toutes les armées, après avoir promené ses paragraphes sans sel et ses épigrammes niaises, dans le *Breton*, dans le *Vrai Breton*, dans le *Breton du Nord*, dans l'*Étoile*, dans l'*Anti-Gallican*, dans le *Loyal Anglais*, dans tout ce qui s'imprimait en un mot; Allen, chassé de tous ses domiciles passagers, mourait de faim, lorsqu'un journal de province lui offrit l'annonce que voici : « On a besoin d'un rédacteur en chef pour diriger un journal influent, et rédiger lui-même quelques-uns des articles principaux. Il est essentiel qu'il sache lire et écrire. S'il connaissait les règles de l'arithmétique, et qu'il pût les enseigner aussi à un jeune enfant, ce serait encore mieux. Il faut qu'il soit bon correcteur d'imprimerie, et qu'il puisse, dans l'occasion, donner des leçons de danse à deux demoiselles. Les émolumens seront honorables, et

« Oserais-je vous demander, disait-il à l'éditeur, quel est le motif de ce renvoi subit?

— Que voulez-vous? le trait et l'esprit manquaient au dernier paragraphe que vous nous avez fourni.

— Oh! c'est autre chose! c'est autre chose! Je ne conviens pas du tout de cette assertion.

— Quoi! cette mauvaise petite phrase, à propos de je ne sais quelle duchesse que vous avez rencontrée, dites-vous, auprès de Saint-Paul, croyez-vous que ce soit bien piquant?

— Non : mais cela excite la curiosité; et comptez-vous pour rien cet air de bonhomie et de simplicité presque patriarcale: « Nous avons rencontré près de Saint-Paul, etc.» Mon petit article a une physionomie presque candide qui fait plaisir; c'est un chef-d'œuvre dans son genre.

— Mais la prosopopée finale, convenez-en, ne répond pas au reste de l'exorde. »

Forcé de changer de maître, Bob alla s'inscrire sur les registres d'un autre journal; mais cette malheureuse habileté à aiguiser la pointe, habileté qui lui manquait toujours et qu'il ne pouvait conquérir, lui faisait changer de situation tous les huit jours. Au bout de cet espace de tems, l'éditeur nouveau répétait textuellement la lettre qui avait exilé de l'*Oracle* le pauvre Bob; nous devons en convenir, Bob mettait aussi un peu de négligence dans sa rédaction. Le lundi et le mardi, ses paragraphes étaient encore passables; il faiblissait le mercredi; et pendant tout le reste de la semaine, c'était une décadence si sensible et si douloureuse, qu'en vérité, à la place des éditeurs, j'aurais mieux aimé payer Bob Allen, et faire partir mon journal sans y insérer son esprit. Le samedi matin, par exemple, on était sûr de trouver, dans le jour-

nal auquel il coopérait, quelques paragraphes du genre des suivans :

« L'origine de l'imprimerie est communément attribuée à Jean Faust et à Guttemberg de Mayence. Peu de personnes savent que les Chinois ont depuis long-tems pratiqué cet art sublime. » Ou bien : « Plusieurs enseignes de la Cité, qui subsistent encore, portent pour inscription : *Aux trois boules*. Comme explication de ces *trois boules bleues*, nous apprendrons au lecteur ce que sans doute il ignore; c'est que telles étaient les anciennes armes de la Lombardie. On sait que les Lombards vinrent en grand nombre habiter la Cité. Ce furent les premiers banquiers de l'Europe. »

Érudition singulièrement utile et intéressante pour les lecteurs du dix-huitième siècle. Dès que Bob Allen mettait la main à un journal, j'étais sûr de le reconnaître, et ne m'y trompais jamais.

A la fin, après avoir passé à travers tous les camps et servi dans toutes les armées, après avoir promené ses paragraphes sans sel et ses épigrammes niaises, dans le *Breton*, dans le *Vrai Breton*, dans le *Breton du Nord*, dans l'*Étoile*, dans l'*Anti-Gallican*, dans le *Loyal Anglais*, dans tout ce qui s'imprimait en un mot; Allen, chassé de tous ses domiciles passagers, mourait de faim, lorsqu'un journal de province lui offrit l'annonce que voici : « On a besoin d'un rédacteur en chef pour diriger un journal influent, et rédiger lui-même quelques-uns des articles principaux. Il est essentiel qu'il sache lire et écrire. S'il connaissait les règles de l'arithmétique, et qu'il pût les enseigner aussi à un jeune enfant, ce serait encore mieux. Il faut qu'il soit bon correcteur d'imprimerie, et qu'il puisse, dans l'occasion, donner des leçons de danse à deux demoiselles. Les émolumens seront honorables, et

pourront s'élever à la somme de trois schellings par jour. »

Respectable naïveté de ce vieux tems, et dont je n'ai pas perdu le souvenir ! Avec quelle joie Bob Allen s'en alla goûter le repos de la vie champêtre et donner des leçons de danse, tout en rédigeant les articles de la gazette provinciale !

Moi-même, qui n'avais pu m'empêcher de sourire en le voyant partir, j'étais réservé à des tribulations non moins douloureuses. On vend la propriété de ce *Morning-Post*, de cette feuille qui m'avait servi de char de triomphe, et qui m'avait élevé bien au-dessus de mes confrères les commis. Le nouveau propriétaire avait ses gens de lettres, son monde à lui. Il fallut nous exiler ; il fallut quitter notre beau mobilier, nos salles dans lesquelles affluaient les grands hommes de la politique contemporaine, quelques-uns gens du monde, dandys même parfois. Nous nous réfugiâmes en masse chez un nommé Fenwick, le vrai type d'un fondateur de journal ; démagogue formidable, et qui voulait aller à la fortune par la popularité. Dans quelle caverne plaça-t-il ses rédacteurs ! Fenwick loua un vieux musée d'anatomie qui sentait encore le crocodile empaillé, le rhinocéros desséché et la momie embaumée. Ce fut notre atelier désormais ; un petit cabinet à peine assez vaste pour contenir à la fois mon éditeur et son fournisseur d'esprit, c'est-à-dire moi, nous cachait à tous les yeux. Fenwick, qui n'avait pas un sou dans sa poche, venait d'acheter à un nommé Howell, qui avait subi la punition du pilori l'année précédente, la propriété de ce pauvre journal, nue-propriété s'il en fut jamais. Le *Citoyen d'Albion*, c'est ainsi qu'il se nommait, ne comptait pas soixante abonnés dans toute l'Angleterre. Fenwick cependant avait résolu de renverser le gouverne-

ment, rien de plus, rien de moins; et d'établir la république, ce qui n'était que le début et l'exorde de son entreprise, dont le corollaire définitif était de faire sa fortune et la mienne par ricochet. Malheureusement tous les matins un démon maudit qu'on appelait « le droit » du timbre » venait lui pincer l'oreille et lui rappeler que sa bourse était vide. Il s'en allait donc quêter à travers Londres sept schellings, huit schellings, selon la circonstance, tantôt plus, tantôt moins; et nous, pauvres parias, nous attachant à cet appui vermoulu, nous tournions notre esprit et nos saillies en paroles de sédition que le banc du roi avait la complaisance de ne pas même remarquer, tant elles lui paraissaient innocentes. Avec toute son ambition, Fenwick était fanatique républicain; et nous dont l'ame n'était nullement spartiate, nous que cette exaltation première de notre jeunesse fait sourire aujourd'hui, nous nous élevions presque jusqu'à son niveau de déclamation et de violence. Qui me rendra ce bon tems où je me croyais un Caïus Gracchus, et où je sauvais l'Angleterre tous les matins régulièrement, en drapant le roi et en disant de belles injures aux ministres!

Beaucoup d'honnètes gens ont fait comme moi. Après sept semaines de travail forcé, nous apprimes enfin, bonheur inespéré! que plusieurs de nos numéros avaient attiré l'attention du lord chancelier et que l'on nous menaçait d'un procès. Fenwick voulut battre le fer pendant qu'il était chaud. Sir James Mackintosh, après avoir prêché la liberté dans sa jeunesse, venait de recevoir une place importante du gouvernement. Nous l'appelâmes apostat, bandit, renégat, comme c'est l'usage. Son ami lord Stanhope, qui aimait à se faire appeler le citoyen Stanhope, mais qui avait de l'attachement pour Mackintosh, trouva nos injures indécentes, il nous retira la subvention de

quelques schellings qui nous avaient soutenu contre ce timbre dévorant.

Alors mourut de sa belle mort ce *Citoyen d'Albion* qui devait renverser les institutions de l'Angleterre, et avec lui finit ma carrière d'homme de lettres, fournisseur général des petits faits quotidiens.

Je vous ai bien annoncé que mon voyage serait un voyage puéril; espériez-vous mieux? D'autres rempliront leurs pages de peintures plus brillantes; ils vous diront le journalisme d'aujourd'hui, le cabriolet élégant, trois chevaux dans l'écurie, l'accès libre dans le cabinet du ministre, enfin tout le pouvoir que nous préparions il y a cinquante ans, mais dont nous ne jouissions pas.

(*Lamb's Essays.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mœurs et habitudes des Pingouins. — Dans une des dernières réunions de la Société Zoologique de Londres, M. G. Benett a lu sur les mœurs et les habitudes des pingouins une notice fort curieuse dont nous allons offrir les passages les plus intéressans. M. Benett, a eu souvent occasion d'observer lui-même les faits qu'il vient de signaler; c'est une garantie que présentent rarement les rapports des sociétés savantes. Ce naturaliste a vu de ses propres yeux, sur la côte septentrionale de l'île Macquerie, au sud de l'Océan Pacifique, une colonie de pingouins qui occupait une surface immense; ces oiseaux étaient en si grand nombre qu'il lui fut impossible de les compter, même d'une manière approximative. L'espace qu'ils couvraient de leurs corps était de trente ou quarante acres. Ils venaient le jour et la nuit de la terre à la mer; parfois ils s'alignaient les uns à la suite des autres sur plusieurs rangs. On eût dit une armée prête à livrer bataille. Ces escadrons ailés s'élevaient tantôt dans les airs avec ordre, et tantôt retombaient précipitamment sur le sol. Ils exécutaient avec la plus grande précision tous les mouvemens d'ensemble, et serraient leurs colonnes comme s'ils eussent craint l'approche de l'ennemi. La na-

tion entière était divisée par quartiers. Chaque pingouin connaissait la caste dont il faisait partie, et se rendait à la place qui lui était désignée. D'un côté le quartier réservé aux plus jeunes; de l'autre, le lieu destiné à ceux qui étaient malades ou qui changeaient de plumes. Les femelles en incubation étaient aussi séparées du reste de la colonie; et le pingouin vieux et cassé attendait la mort parmi ceux de son âge. Jamais aucun oiseau d'une autre espèce n'eût osé se mêler dans leurs rangs. Le pingouin même assez hardi pour enfreindre le réglement et changer de quartier sans l'assentiment unanime de la nation eût été chassé aussitôt. C'était comme un camp régulier, comme une ville bien administrée.

La femelle du pingouin couve ses œufs elle-même. Lorsque le moment approche où les petits vont éclore, elle s'éloigne et transporte dans un lieu retiré ses œufs l'un après l'autre. Dès lors elle ne quitte pas sa couvée un seul instant, pas même pour aller chercher sa nourriture. C'est sur le mâle qu'elle se repose de ce soin. Lorsque les petits sont éclos, le père et la mère vont ensemble à la mer, et leur apportent au nid une partie du poisson qu'ils ont pêché. Ils font ce trajet plusieurs fois le jour, jusqu'à ce que les petits soient en état de marcher. Pendant cette époque de fatigue, le père et la mère deviennent ordinairement d'une maigreur extrême.

Le pingouin se tient debout et marche dans une position droite tant qu'il est dans l'intérieur des terres. S'il arrive sur les bords de la mer, il se couche sur la poitrine et attend que le courant de la haute marée l'entraîne au milieu des eaux. On avait pensé généralement qu'il ne s'avançait jamais bien avant dans les mers, et plusieurs navigateurs avaient même cru remarquer que c'était toujours un indice certain du voisinage de la terre-ferme lors-

qu'ils l'apercevaient pendant la traversée, mais c'est là un préjugé qui n'est fondé que sur de fausses observations, car M. G. Benett en a vu maintes fois en pleine mer et à des distances très-éloignées des terres-fermes.

Analyse de l'eau du Rhin. — M. Horner a fait, pendant le mois d'août et de novembre 1833, des recherches qui ont fourni des résultats assez curieux sur la quantité de matière solide qui est entraînée par l'eau du Rhin au-dessous de Bonn. Ces expériences ont été faites avec une bouteille de grès, pouvant contenir environ un gallon, et fermée avec un bouchon auquel était attaché une longue corde. On avait suspendu au-dessous de la bouteille un poids avec une corde dont la longueur était calculée de manière à ce que, quand le poids toucherait le sol, le goulot de la bouteille se trouvât à la profondeur où l'on voulait que l'eau fût prise. On tirait alors le bouchon au moyen de la corde qui y était attachée, et à l'instant même la bouteille se trouvait pleine.

Les expériences de M. Horner ont été faites à deux époques différentes : la première fois ce fut au mois d'août, avec de l'eau prise à 165 pieds de la rive gauche du fleuve, à 6 pieds au-dessous de sa surface et 7 pieds au-dessus du sol qui en fait le fond. Le Rhin était alors extrêmement bas, et son eau était trouble et jaunâtre. La quantité de matière solide obtenue d'un pied cube d'eau fut d'environ 21,10 grains ou $\frac{1}{12734}$. Le résidu faisait une vive effervescence avec l'acide muriatique étendu, il était d'un brun jaunâtre, doux au toucher ; et offrait à peu près l'apparence et les propriétés du dépôt qui forme la vallée du Rhin.

La seconde expérience fut faite au mois de novembre, avec de l'eau puisée au milieu du fleuve et à un

pied environ au-dessous de sa surface. Il était tombé une grande quantité de pluie avant et même pendant l'expérience; l'eau offrait une teinte jaune plus foncée que le première fois, mais, examinée dans un verre, elle paraissait offrir la même couleur. Le résidu d'un pied cube pesait 35 grains ou $\frac{1}{12500}$. La moyenne de ces deux expériences étant 28, M. Horner en conclut que chaque pied cube d'eau qui passe devant Bonn emporte 28 grains de matière solide. Etablissant ensuite la moyenne de la largeur du fleuve pendant toute l'année, qu'il trouva être vis-à-vis Bonn de 1,200 pieds, et calculant sur 15 pieds de profondeur moyenne, et sur 2 1/2 milles par heure pour la vitesse, il a trouvé approximativement que l'eau du Rhin qui passe devant Bonn entraîne au-dessous de cette ville 145,281 pieds cubes de matière solide en vingt-quatre heures.

Nouvelles expériences pour utiliser les fils de l'araignée. — Vers la fin du siècle dernier, M. Bon, de Montpellier, présenta à l'Académie royale des Sciences de Paris un Mémoire assez curieux sur une espèce de soie qu'il avait obtenue des toiles de l'araignée commune. Ce savant joignit à son rapport quelques échantillons qui fixèrent vivement l'attention des hommes de l'art. M. Bon fit subir à cette soie toutes les modifications du moulinage et de l'organsinage; il la carda, la fila, et en forma divers tissus; on remarquait entre autres une paire de bas et quelques paires de gants. L'Académie prit en considération les observations de M. Bon, et chargea M. Réaumur, un de ses membres, de suivre les expériences au moyen desquelles on était parvenu à obtenir les produits présentés. Le rapport de l'académicien ne fut pas favorable à la découverte. En rendant compte à l'Académie de

ses travaux, M. Réaumur dit que la soie filée par l'araignée était d'une qualité inférieure, et que chacun de ces insectes ne pouvant en produire qu'une très-petite quantité, il ne valait guère la peine de la recueillir. Il fit ressortir la supériorité du lustre des filamens des vers à soie, et termina son rapport en assurant l'Académie qu'il ne serait jamais possible d'utiliser cette découverte, quelque avantageux qu'en dussent être d'ailleurs les résultats, « puisqu'on ne peut pas, disait-il, élever en commun les araignées comme les vers à soie, et qu'il serait en outre bien difficile de leur donner une nourriture convenable. » Depuis cette époque, plusieurs personnes ont fait des essais pour vaincre les difficultés; mais jusqu'à présent personne n'a réussi. M. Rolt, de Friday-Street vient aujourd'hui de pousser plus loin les expériences, et ses efforts ont été couronnés d'un plein succès. La Société des Arts de Londres a reçu avec bienveillance le spécimen de soie d'araignée recueillie par M. Rolt, et lui a accordé une médailled'argent pour récompenser ses travaux.

C'est principalement sur l'araignée des jardins, *aranea diadema*, que s'est fixée l'attention de M. Rolt. Il mit un jour une de ces araignées sur sa main, et comme l'insecte commençait à filer une corde au moyen de laquelle il se laissait tomber vers le sol, M. Rolt entoura le filament autour de sa main. Mais à mesure qu'il le dévidait l'araignée en filait un nouveau. Arrivé chez lui, M. Rolt eut recours à un procédé plus expéditif. Il se servit d'un dévidoir à vapeur. Aussitôt que l'araignée commençait à descendre, il mettait le dévidoir en mouvement. L'instrument tournait avec rapidité, et l'araignée fournissait toujours du fil; lorsqu'elle s'arrêta, M. Rolt avait obtenu un fil de 750 pieds de long. Le spécimen que ce savant a envoyé à la Société est le produit de vingt arai-

gnées dans l'espace de deux heures. La longueur du fil est de 18,000 pieds; sa couleur est blanchâtre, d'un lustre brillant et métallique. M. Rolt cependant n'a pas encore essayé de réunir plusieurs fils ensemble. Le fil de l'araignée des jardins est plus fin que celui des vers à soie; mais il est d'une force cinq fois moindre que ce dernier. Son poids est en proportion directe de sa force. L'araignée peut donner deux fois par an un fil de 750 pieds de long; mais dans une seule fois le ver à soie en donne un de 19,000. Il suit de là que le produit du vers à soie est à celui de l'araignée comme 6 est à 3. En sorte que s'il faut 3,500 vers pour donner une livre de soie, il faudra 22,000 araignées pour obtenir un produit égal. On n'a pu jusqu'ici élever en commun les araignées, car ces insectes s'attaquent toujours et se dévorent les uns les autres. Il faudrait à chacune une petite cellule particulière. L'on doit à la sagacité de M. Rolt un système de ruche assez ingénieux destiné à l'éducation des araignées. Là chaque insecte occupe une alvéole distincte et se trouve entièrement séparé de ses compagnes; mais ce moyen, quelque ingénieux qu'il soit, est encore trop dispendieux pour les résultats qu'on obtiendrait.

Sciences Médicales.

Cas de somnambulisme naturel très-remarquable, observé à Springfield dans les États-Unis. — A différentes époques, le magnétisme a donné lieu à des discussions si vives et si animées, que des deux côtés on arriva promptement aux extrêmes; c'est presque dire à l'erreur. Les partisans du magnétisme prétendirent que l'homme possède, dans cet état, des facultés jusqu'alors inconnues. Pour quelques-uns d'entre eux, les sciences ne devaient

plus avoir de borne, l'avenir plus de voile; l'espace disparaissait devant les prodiges de leurs sujets magnétisés; il n'en coûtait que le simple effort de la volonté pour changer la nature des choses les plus différentes, pour métamorphoser une tonne d'eau de la Tamise en vin de Champagne, ou pour répandre sur une population affamée les bienfaits d'une nourriture agréable et abondante. Pour eux, les sciences les plus problématiques, celles qui exigent les études les plus profondes et les plus sévères, s'apprennent en quelques instans. La femme nerveuse, qu'une pensée sérieuse de quelques minutes fatigue, devient, entre les mains des habiles du parti, plus savante et plus heureuse dans ses prescriptions qu'aucun de nos praticiens les plus expérimentés.

De leur côté, les antagonistes du magnétisme ne veulent admettre aucun phénomène insolite, aucune exception aux règles ordinaires de la nature : pour eux, tout l'échafaudage de magnétisme ne repose que sur l'erreur des sens de quelques personnes et sur la fourberie de quelques autres. Le fait suivant, exemple remarquable de somnambulisme naturel, ne permet pas de douter que, dans cet état, l'homme ne possède quelquefois des facultés qui sont à peine appréciables dans l'état de veille. Au reste, ces phénomènes, quoique très-curieux, n'ont rien de surnaturel; et il est facile d'expliquer ce qu'ils ont de surprenant par la concentration de toutes les forces de l'intelligence sur un seul objet et par l'exercice de quelques sens dans des circonstances particulières. Les faits rapportés dans la brochure américaine dont nous allons donner l'analyse, et sur la véracité desquels aucun praticien des États-Unis n'a élevé de doute, présentent un haut degré d'intérêt; surtout si on les rapproche de ceux du

même genre qui ont été offerts par l'infortuné Gaspard Hauser, quoique dans des circonstances différentes.

Jeanne Rider est âgée de dix-sept ans, et fille de Vermont, artisan; son éducation a été supérieure à celle que reçoivent ordinairement les personnes des classes moyennes de la société. Elle aime beaucoup la lecture, et fait surtout ses délices de celle des poètes. Bien que son extérieur annonce une bonne santé, cependant elle a toujours été sujette à de fréquens maux de tête, et, il y a trois ans, elle est restée pendant plusieurs mois affectée de chorée. Dans son enfance, il lui est arrivé plusieurs fois de se lever du lit au milieu de son sommeil; mais elle n'avait jamais rien offert qui ressemblât aux phénomènes remarquables que depuis elle a éprouvés.

Cette singulière affection a débuté chez elle subitement; d'abord ses parens firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se lever; les secours de l'art furent même invoqués sans un grand succès; car, au bout d'un mois, elle fut prise d'un nouveau paroxysme, pendant lequel on résolut de ne la soumettre à aucune contrainte, et de se contenter d'observer ses mouvemens. Aussitôt qu'elle se sentit libre, elle s'habilla, descendit et fit tous les préparatifs du déjeuner. Elle mit la table, disposa avec la plus grande exactitude les divers objets dont elle devait être couverte, entra dans une chambre obscure, et de là dans un petit cabinet encore plus reculé où elle prit les tasses à café, les plaça sur un plateau qu'elle déposa sur la table, après beaucoup de précautions pour ne pas le heurter en l'apportant. Elle alla ensuite dans la laiterie dont les contrevents étaient fermés, et poussa la porte derrière elle; après avoir écrémé le lait, elle versa la crème dans une coupe, et le lait dans une autre, sans en

épancher une seule goutte. Elle coupa ensuite le pain, qu'elle plaça sur la table; enfin, quoique les yeux fermés, elle fit tous les préparatifs du déjeuner avec la même précision qu'elle eût pu y mettre en plein jour. Pendant tout ce tems, elle sembla ne faire aucune attention à ceux qui l'entouraient, à moins qu'ils ne se missent sur sa route ou qu'ils ne plaçassent des chaises ou d'autres obstacles devant elle; alors elle les évitait, mais en témoignant un léger sentiment d'impatience.

Enfin, elle retourna d'elle-même au lit, et lorsque le lendemain, en se levant, elle trouva la table toute préparée pour le déjeuner, elle demanda pourquoi on l'avait laissée dormir pendant qu'une autre avait fait son travail. Aucune des actions de la nuit précédente n'avait laissé la plus légère impression dans son esprit. Un sentiment de fatigue, le jour suivant, fut le seul indice qu'elle reconnut à l'appui de ce qu'on lui rapportait.

Les paroxysmes devinrent de plus en plus fréquens; la malade ne passait pas de semaines sans en éprouver déux ou trois, mais avec des circonstances très-variées. —Quelquefois elle ne sortait pas de sa chambre, et s'amusait à examiner ses robes et les autres effets d'habillement placés dans sa malle. Il lui arrivait aussi de placer divers objets dans des endroits où elle n'allait plus les chercher éveillée, mais dont le souvenir lui revenait durant le paroxysme Ainsi, elle avait tellement caché son étui, qu'elle ne put le trouver pendant le jour, et l'on fut étonné de la trouver la nuit suivante, occupée à coudre avec une aiguille qu'elle avait dû certainement y prendre. Non seulement elle cousait dans l'obscurité, mais encore elle enfilait son aiguille, les yeux fermés. Les idées de Jeanne Rider relatives au tems étaient ordinairement inexactes; constamment elle supposait qu'il était jour; aussi quand

on lui répétait qu'il était tems d'aller se coucher : « Quoi ! disait-elle, aller au lit en plein jour. » Voyant une fois une lampe brûler dans l'appartement où elle était occupée à préparer le dîner, elle l'éteignit en disant qu'elle ne concevait pas pourquoi on voulait avoir une lampe pendant la journée. Elle avait le plus souvent les yeux fermés, quelquefois cependant elle les tenait grands ouverts, et alors la pupille offrait une dilatation considérable. Au reste, que l'œil fût ouvert ou fermé, il n'en résultait aucune différence dans la force de la vue. On lui présentait des écritures très-fines, des monnaies presque effacées, et elle les lisait très-facilement dans l'obscurité et les yeux fermés.

Si les idées de la somnambule, par rapport au tems, étaient ordinairement erronées, il n'en était pas de même de celles qui étaient relatives aux lieux; tous ses mouvemens étaient toujours réglés par ses sens dont les rapports étaient le plus souvent exacts, et non par des notions préconçues. Sa chambre était contiguë à une allée, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'escalier. Au haut de ce dernier était une porte qu'on laissait ordinairement ouverte, mais que l'on ferma un jour, avec intention, après qu'elle fut couchée, et que l'on assura en plaçant la lame d'un couteau au-dessus du loquet. A peine levée, dans son accès de somnambulisme, elle sort avec rapidité de sa chambre, et, sans s'arrêter, elle tend la main d'avance pour enlever le couteau, qu'elle jette avec indignation en demandant pourquoi on veut l'enfermer.

On fit diverses tentatives pour l'éveiller, mais elles furent toutes également infructueuses ; elle entendait, sentait et voyait tout ce qui se passait autour d'elle, mais les impressions qu'elle recevait par les sens étaient insuffisantes pour la tirer de cet état. Un jour qu'on jeta sur elle un seau d'eau froide, elle s'écria : « Pour-

quoi voulez-vous me noyer? » Elle alla aussitôt dans sa chambre changer de vêtement, et redescendit de nouveau. On lui donnait quelquefois de fortes doses de laudanum pour diminuer la douleur de tête dont elle se plaignait habituellement, et alors elle ne tardait pas à s'éveiller. Les excitations de toute espèce, et surtout les expériences que l'on faisait pour constater les phénomènes du somnambulisme, prolongeaient invariablement les accès et aggravaient habituellement sa douleur de tête.

Les paroxysmes du somnambulisme étaient précédés tantôt d'un sentiment désagréable de pesanteur à la tête, tantôt d'une véritable douleur, d'un tintement dansl es oreilles, d'un sentiment de froid aux extrémités et d'une propension irrésistible à l'assoupissement. Ces paroxysmes, au commencement, ne venaient que la nuit et quelques instans seulement après qu'elle s'était mise au lit; mais à mesure que la maladie fit des progrès, ils commencèrent plus tôt. A une époque plus avancée, les attaques la prirent à toute heure de la journée, et quelquefois elle en eut jusqu'à deux dans le même jour. Lorsqu'elle en pressentait l'approche, elle pouvait les retarder de quelques heures en prenant un exercice violent. Le grand air surtout était le meilleur moyen qu'elle pût employer pour obtenir ce répit; mais aussitôt qu'elle se relâchait de cette précaution, ou même quelquefois au milieu de l'occupation la plus active, elle éprouvait une sensation qu'elle comparait à quelque chose qui lui aurait monté vers la tête, et perdait aussitôt le mouvement et la parole. Si, alors, on la transportait immédiatement en plein air, l'attaque était souvent arrêtée; mais, si l'on attendait trop long-tems, on ne pouvait plus se mettre en rapport avec elle, et il était tout-à-fait impossible de la tirer de cet état. On aurait cru qu'elle ve-

nait de s'endormir tranquillement : ses yeux étaient fermés, la respiration était longue et bruyante, et son attitude ainsi que les mouvemens de sa tête ressemblaient à ceux d'une personne plongée dans un profond sommeil.

Pendant les accès qui avaient lieu durant le jour, elle prit toujours le soin de se couvrir les yeux avec un mouchoir, et ne permettait jamais qu'on l'enlevât, à moins que la pièce où elle se trouvait ne fût très-obscure, et cependant elle lisait à travers ce bandeau des pages entières, distinguait l'heure de la montre, elle jouissait enfin d'une vision aussi parfaite que si elle eût eu les yeux libres et ouverts. Dans quelques expériences qui furent faites par le docteur Belden, on appliqua sur les yeux un double mouchoir et l'on garnit le vide qu'il laissait de chaque côté du nez avec de l'ouate ; toutes ces précautions ne diminuèrent en rien la force de sa vue ; mais un fait important, bien qu'il n'explique pas ce phénomène curieux, c'est que de tout tems elle a eu les yeux si sensibles à la lumière, qu'elle n'a pu jamais s'exposer au grand jour sans un voile. Cette sensibilité était encore bien plus vive pendant le somnambulisme, comme le docteur Belden le constata.

Cependant, toutes ces expériences fatiguaient considérablement la pauvre fille, dont l'état, au lieu de s'améliorer, allait au contraire en empirant. Cette circonstance et l'insuccès de tous les moyens employés jusqu'alors firent prendre la résolution de l'envoyer à l'hôpital de Worcester où elle entra le 5 décembre 1833. Les accès s'y répétèrent avec la même fréquence et la même intensité ; mais, soit que la nature des moyens employés pour combattre la maladie, soit plutôt que la maladie fût arrivée à sa plus grande intensité, on remarqua bientôt des changemens importans dans les paroxysmes. D'abord, la malade commença à rester les yeux ouverts, disant qu'elle

n'y voyait pas clair lorsqu'ils étaient fermés; ensuite les accès se dessinèrent moins bien. Elle conservait, dans le somnambulisme, quelques souvenirs de ce qui lui était arrivé dans l'état de veille, et on avait de la peine à distinguer le moment exact où finissait l'accès de celui où elle était éveillée. Peu à peu ces accès eux-mêmes se sont éloignés, et, d'après le dernier rapport du docteur Woodward, médecin de l'hôpital de Worcester, on avait tout lieu d'espérer une guérison complète.

Anthropologie.

État de la civilisation chez les insulaires de la Polynésie. — Il paraît que les missionnaires qui pénétrèrent les premiers sur les côtes d'Otahiti s'étaient trompés d'un jour dans leur estime, car, à notre arrivée, les naturels donnaient le nom de dimanche au jour que nous appelions samedi. Il n'y avait pas un seul canot dans le port; tout le monde était vêtu avec propreté. Les femmes, coiffées de bonnets de mousseline comme en Europe, revenaient solennellement du service divin, le livre des Psaumes sous le bras; elles s'arrêtaient par intervalles pour nous regarder, et reprenaient sans bruit le chemin de leur demeure. Notre costume militaire fixait surtout leur attention. Bientôt la scène changea. Au calme le plus profond succéda un brouhaha extrême. Notre vaisseau, dont l'approche n'avait pas causé la moindre sensation apparente, fut bientôt entouré de nacelles et de pirogues; c'était à qui nous adresserait la parole, à qui nous comblerait de présens, à qui nous apporterait le plus de fruits; on nous demandait comme une grâce la permission de venir à notre bord: le capitaine ne voulait accor-

der cette faveur à personne; mais, comme plusieurs indigènes s'offensèrent de ce refus, il fut contraint de se départir de cette résolution à l'égard des notables. A peine admis sur le vaisseau, chacun d'eux sollicitait l'honneur de nous protéger; car l'usage du pays veut que chaque étranger ait un patron indigène. Ce patron devient votre interprète, votre avoué, votre professeur, votre Mécène, et cet homme ne demande pour toute récompense que l'honneur d'être préféré, et ne prend d'autre titre que celui d'ami, *friend*. Les Otahitiens sont très-hospitaliers, mais je serais fâché que tous les peuples le fussent au même degré; vingt fois je faillis devenir victime de leur vertu. Je n'ai jamais vu d'hommes plus importuns et plus acharnés à vous rendre service. A tout moment, ils nous accostaient et répétaient à tue-tête, avec l'accent de la prière, ces mots ennuyeux : « O étranger, moi connaître vous; vous connaître moi. « J'étais tellement impatienté, que je refusai toutes leurs offres. Ceux qui obtenaient une réponse favorable se présentaient aussitôt devant leur nouvel allié, une corbeille de fruits à la main, pour ratifier le traité. Pendant notre séjour, les insulaires ne démentirent pas un instant leur affabilité première, et nos compagnons ne manquèrent pas, au moment du départ, de les dédommager avec libéralité de leur bon accueil et de leurs petits services. Pour moi, selon mes habitudes de marin, je donnai une veste et une chemise à celui qui m'avait le moins importuné.

Le code otahitien est extrêmement simple; il est l'ouvrage des missionnaires. Il n'y a que deux crimes qui soient punis de mort : l'assassinat et la trahison. Celui qui est convaincu de larcin est condamné à restituer une valeur quatre fois égale à la chose volée. Les restitutions se font généralement en pourceaux; la moitié de l'amende

est affectée à la personne lésée, le reste appartient à l'état. Pour les fautes légères, le délinquant est condamné à travailler pendant un certain tems dans le domaine public, à faire ou à réparer une portion de chemin, par exemple, et si c'est une femme on l'oblige à tisser une certaine quantité de toile.

Peu de tems après notre arrivée, nous fûmes témoins d'un jugement dont vous ne serez pas fâché, je pense, de connaître les principales formalités. Les juges s'appellent *Aavah*, nom générique qui désigne tout magistrat qui exerce une autorité légale. Le chef de la justice a lui seul le droit de faire suivre ce nom du mot *Rai*, qui signifie grand. Les causes se plaident ordinairement à l'ombre d'un arbre. Cette fois le palais-de-justice fut transporté devant la maison du consul anglais et vis-à-vis notre navire. Je ne perdis pas une seule circonstance de la scène qui se passa devant mes yeux. Le prévenu était accusé d'avoir volé une robe appartenant à une dame anglaise, la belle-sœur du consul. Il confessa humblement sa faute, et avoua que, pendant que la famille était à l'office divin, il était entré dans la chambre à l'aide d'un bâton crochu qu'il avait introduit dans la serrure; il ajouta avec naïveté que la porte avait cédé facilement, et qu'il n'avait pris que la moitié des objets qu'il avait rencontrés. Nonobstant sa franchise, on ne crut pas devoir lui pardonner, et les juges se préparèrent à lui appliquer la loi dans toute sa rigueur. On n'entendit aucun témoin. Le tribunal était composé de plusieurs *aavahs* de différens degrés; ils avaient chacun à la main le livre qui contient les lois; enfin, après un court préambule, le juge du canton condamna le prévenu, sans autre forme, à payer quatre pourceaux *gros et gras*. Je m'aperçus que l'habillement des *aavahs* n'était pas des plus complets; ils ne

portent qu'une chemise, un gilet ou justaucorps , et jettent ensuite sur leurs épaules un grand manteau de nattes appelé *pourani;* le manteau est le seul insigne qui les distingue du peuple. Le maréchal-prévôt a le privilége de porter une épée, rouillée bien souvent, et une veste de marin; dans les grandes cérémonies il se fait accompagner de deux gardes. Deux témoins suffisent pour faire condamner un homme; les ecclésiastiques ne peuvent être mis en jugement qu'après avoir été excommuniés. Leurs noms sont aussitôt effacés du livre du clergé. On ne connait pas dans ce pays l'institution du jury; ce système ne conviendrait pas encore dans une contrée où la civilisation ne fait que de naitre. Le prévenu, du reste, jouit toujours de sa liberté , soit avant, soit après sa condamnation. L'*Aavah-Rai* porte sur la tête une espèce de toque d'osier ornée de plumes sur le devant et à laquelle est attachée une longue chevelure d'homme par derrière. Peut-être que cette étrange coiffure était le casque de guerre des peuples qui habitaient autrefois cette ile.

La civilisation n'est pas aussi avancée dans l'archipel Sandwich, ou, du moins, elle ne s'y produit pas sous des formes aussi douces qu'à Otahiti, quoiqu'on y voie des bibliothèques assez bien fournies et des cabinets de lecture. Dans une des iles qui font partie de cet archipel, nous fûmes témoins d'une exécution qui nous révolta. Un Espagnol avait été assassiné : deux indigènes qui avaient voulu s'emparer de son manteau étaient les auteurs de ce meurtre. Après plusieurs recherches les coupables furent découverts. On s'assura de leur personne, on les incarcéra dans le fort; mais l'un d'eux parvint à s'évader. Selon l'usage, le prévenu allait être vendu à la première occasion, mais les consuls et les missionnaires, jugeant à propos de donner aux naturels un exemple mé-

morable, résolurent de punir le coupable selon la rigueur des lois européennes. On fit construire une espèce d'échafaud, on attacha ensuite les deux bouts d'une corde à deux cocotiers assez rapprochés; au milieu on adapta une poulie sur laquelle on faisait rouler une deuxième corde où le criminel devait être pendu, de la main même des naturels. L'heure du jugement arrivée, le prévenu fut conduit avec solennité devant les juges assemblés près du lieu du supplice. Pendant que le tribunal délibérait, le peuple, impatient de jouir d'un spectacle si nouveau pour lui, arrache le criminel à ses juges et exécute lui-même une sentence qui n'avait pas encore été rendue; un instant après, le malheureux accusé était pendu. Bientôt, le complice évadé, croyant qu'on avait oublié son crime, reparut au milieu de la population, mais il fut reconnu et incarcéré aussitôt. Je suis parti sur ces entrefaites et je ne saurais vous dire ce qu'est devenu celui-ci. J'aime à croire, cependant, que les chefs de l'île se souviendront de l'acte de cruauté qui signala le jugement de son confrère et qu'ils se garderont de laisser de telles scènes d'horreur se renouveler encore; avant de m'embarquer, j'avais entendu dire que l'intention des autorités était de faire évader le prisonnier.

Voyages.

Aventures du colonel Boon dans les forêts du Kentucky. — Daniel Boon, plus connu dans les états de l'ouest sous le nom de colonel Boon, est probablement le premier Américain qui ait parcouru les contrées où s'est formé l'état de Kentucky. Je me souviens d'avoir eu l'occasion de passer une nuit dans la même chambre avec cet

homme extraordinaire; c'était au retour d'une partie de chasse dans laquelle j'avais pu juger combien il était habile tireur. Me trouvant seul avec lui, et désirant beaucoup avoir sur ses exploits et ses aventures des détails que lui seul pouvait me donner, je me permis de lui faire de nombreuses questions : il y répondit avec complaisance, et c'est d'après ce que j'ai appris de sa propre bouche que je vais rapporter une de ses aventures les plus périlleuses dont il réussit à se tirer heureusement. Mais avant de commencer, je dois dire deux mots sur sa personne : la taille et la structure de cet infatigable arpenteur des forêts de l'ouest étaient colossales ; sa poitrine était large et développée ; chacun de ses membres accusait la grande force musculaire dont il était doué; l'ensemble de sa physionomie indiquait combien il était courageux, entreprenant et persévérant. Son habitude était de coucher sur la dure sans se déshabiller. Lorsqu'il racontait une anecdote, la simplicité de ses paroles, son ton, son air même, ne permettaient pas de douter que tout ce qu'il disait ne fût de la plus exacte vérité. Maintenant je vais le laisser parler.

« Je chassais un jour sur les bords de *Green-River* ; les parties basses de l'état de Kentucky étaient encore alors sous l'empire absolu de la nature ; les enfans du sol, les indigènes, étaient seuls considérés comme les maîtres du pays. Nous autres Virginiens, nous avions depuis quelque tems commencé contre eux une guerre d'invasion, et moi-même, entre autres, je courais les bois à la poursuite des *peaux rouges* avec autant d'ardeur que j'en mettrais aujourd'hui à suivre les traces de quelque bête féroce. Cette fois-là, les Indiens furent plus adroits que moi, et, par une nuit très-sombre, je fus pris par eux au moment où je m'y attendais le moins. Leur coup avait

été habilement monté, car je n'eus pas plus tôt éteint le feu de mon camp, que je me sentis saisir et garrotter comme si j'avais dû être conduit à l'instant à l'échafaud. Essayer de me défendre, c'eût été peine inutile. Je me laissai donc conduire de mon camp au leur, sans proférer une seule plainte. Vous sentez bien, je pense, qu'en agissant ainsi, je faisais ce qu'il y avait de mieux à faire; je prouvais aux Indiens que j'étais né et que j'avais été élevé avec autant de mépris pour la mort que qui que ce fût d'entre eux.

» Lorsque nous fûmes arrivés au camp, grandes démonstrations de joie. Deux *sqaws* (femmes) et quelques *papous* (hommes) parurent surtout très-enchantés de voir ma personne, et, d'après leurs paroles et leurs gestes non équivoques, je pus aisément me convaincre que le lendemain le mortel ennemi des *peaux-rouges* aurait cessé de vivre. Je n'ouvris pas une seule fois la bouche, mais je cherchais dans ma tête quel moyen je pourrais employer pour m'échapper : l'entreprise était difficile. Les femmes se mirent aussitôt à fouiller dans ma blouse de chasse et à prendre tout ce qu'elles y trouvaient; fort heureusement elles eurent bientôt rencontré une bouteille pleine de *monongahela* (c'est le nom que ces sauvages donnent au whisky ou à l'eau-de-vie). Un cri de joie, accompagné de gestes significatifs, partit à la fois de toutes les bouches. Pour moi, j'étais heureux, car je m'attendis à voir bientôt mes gens tomber dans une ivresse complète. Tous se mirent à se frapper le ventre et à chanter en se passant de l'un à l'autre la précieuse bouteille. Combien j'aurais désiré qu'elle fût dix fois plus grande ! Je remarquai que les femmes buvaient plus largement que les hommes; cette réserve de la part des derniers ne laissait pas que de m'inquiéter, lorsque la détonnation d'un fu-

sil, tiré à peu de distance, vint frapper nos oreilles. Les Indiens furent tous sur pied en un instant, et je vis avec satisfaction les hommes prendre leurs armes et sortir pour découvrir d'où pouvait venir le coup tiré si près de leur camp. Les femmes furent bientôt de nouveau assises, et en moins de cinq minutes elles eurent achevé de se partager ce qui restait de whisky dans ma bouteille. La liqueur ne tarda pas à produire sur elles son effet, et je m'aperçus facilement qu'elle les avait mises totalement hors d'état d'agir. Je tentai alors le seul moyen qui me restait pour me débarrasser des cordes qui me tenaient les bras et les jambes étroitement liés. Je me roulai peu à peu vers le feu allumé dans le camp, et je parvins à brûler mes liens. Une fois debout, et après avoir dégourdi mes membres, je sautai sur une carabine et m'éloignai rapidement. Je courus du côté de la rivière, mais, avant de la traverser, je voulus marquer la place où j'avais été conduit, et ayant aperçu un jeune frêne d'une belle apparence, je m'en approchai, et fis trois fortes entailles au tronc. Je passai ensuite de l'autre côté de l'eau, m'élançai au milieu d'un de ces grands terrains couverts de roseaux qu'on rencontre fréquemment dans le Kentucky, ayant soin d'imiter en marchant la manière des Indiens, afin qu'il leur fût impossible de distinguer mes pas des leurs; je parvins ainsi à m'échapper. Bien des années après, j'ai eu occasion de chercher ce même frêne sur lequel j'avais fais trois marques; et ce ne fut pas sans peine que je parvins à le reconnaître. L'arbre avait beaucoup grandi, l'écorce avait recouvert la place des entailles, mais le souvenir de tout ce qui s'était passé lors de mon aventure était encore si présent à ma mémoire, que je reconnus aussitôt le lieu où j'avais traversé la rivière. J'allai de même sans incertitude précisé-

ment à l'endroit où je me souvenais qu'était le frêne; mais voyant un arbre dont le tronc ne portait aucune marque extérieure, je doutai d'abord que ce pût être celui que je cherchais. Cependant, m'étant décidé à enlever une portion de son écorce et de l'aubier à la place où je supposais que devaient être les trois marques, je finis par les rencontrer à une certaine profondeur. Cet arbre avait été choisi long-tems après mon aventure pour servir de borne à la propriété d'un Virginien établi dans le Kentucky, et comme cette borne était devenue depuis la cause d'un procès entre le Virginien et un autre habitant, je fus appelé par le premier pour l'aider à constater l'identité de l'arbre avec celui qu'on appelait dans le pays le *Frêne du colonel Boon*. Mon voyage fit gagner au Virginien le procès qu'on lui avait intenté. »

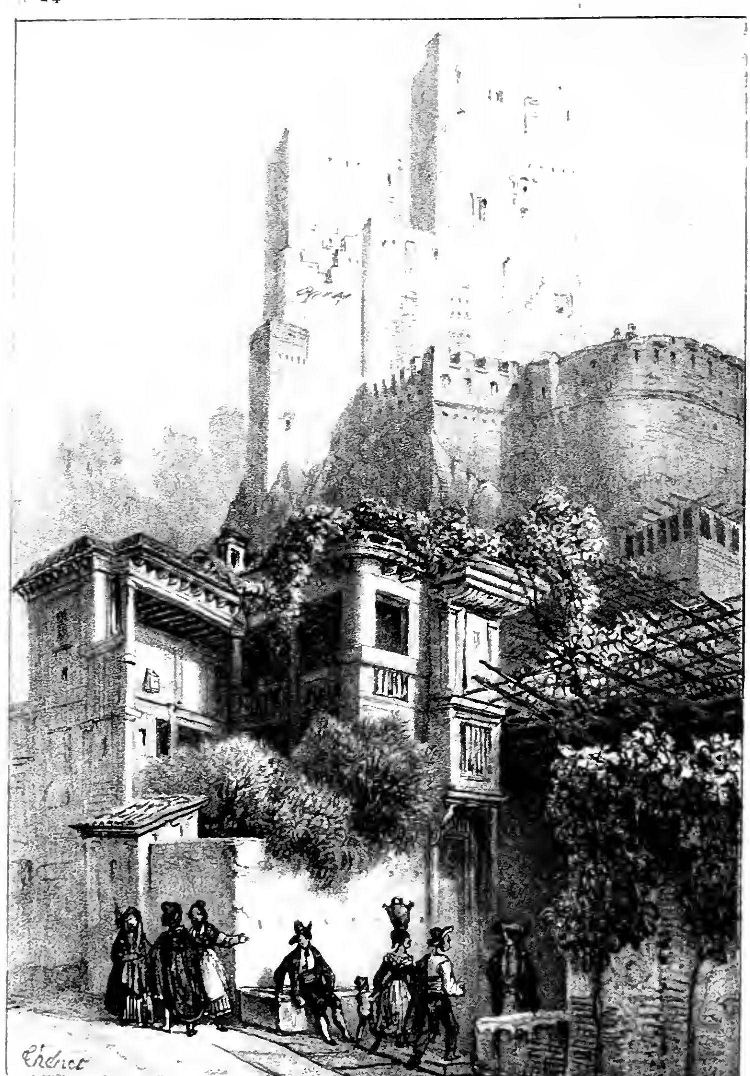
Chimie Industrielle.

Action de la vapeur à haute pression sur le verre et quelques autres substances dans la composition desquelles entre la silice. — Le professeur Turner ayant trouvé l'occasion d'introduire quelques objets dans une chaudière à haute pression, en profita pour étudier l'effet que produirait la vapeur à cette pression sur le verre. Il enveloppa dans une toile métallique quelques morceaux de verre de différente qualité et la suspendit dans la chaudière, de manière à ce qu'ils fussent constamment entourés de vapeur. Ces morceaux de verre restèrent pendant quatre mois dans cette position, et pendant tout ce tems la machine marcha communément dix heures par jour à l'exception du dimanche; sa température était alors à 300° Fahrenheit.

Lorsqu'au bout de ce tems on ouvrit la chaudière, on trouva tous les morceaux de verre plus ou moins décomposés. Le *flint-glass*, qui est composé de silice et de soude, était le plus avancé dans la décomposition. Quelques fragmens qui avaient un cinquième de pouce d'épaisseur, étaient décomposés dans toute cette épaisseur, tandis que quelques autres offraient au milieu une plaque qui n'avait subi aucune altération, mais elle était couverte de chaque côté d'une couche de silice opaque ayant l'apparence de la chaux.

Le professeur attribua ces changemens à l'action de l'eau sur la matière alcaline du verre. Les couches de silice ne contenaient aucune trace de matière alcaline; elle avait été dissoute et enlevée par l'eau qui y jaillissait par l'ébullition, ou qui s'accumulait sur le verre, quand on refroidissait la chaudière. Mais la matière alcaline n'avait pas été seule dissoute par l'eau; elle avait entraîné aussi un peu de silice, comme on le reconnaissait facilement, puisque la toile métallique qui avait servi d'enveloppe offrait des incrustations de silice dans les parties les plus déclives; on y voyait entre autres un stalactite, formé de silice d'un pouce et quart de longueur.

Un morceau de verre à vitre exposé en même tems avait subi aussi un commencement de décomposition, mais moins considérable, et un morceau de cristal de roche était resté parfaitement intact.



rue St Denis 120 Thenot del

Tours Mauresques

REVUE

BRITANNIQUE.

Politique.

DE LA NOUVELLE ACCESSION

DES TORYS AU POUVOIR (1).

DISSOLUTION DU CABINET MELBOURNE. — ENTREVUE DE GUILLAUME IV ET DE LORD MELBOURNE. — LE DUC DE WELLINGTON CHARGÉ DE CONSTITUER LE NOUVEAU CABINET. — ÉGLISE IRLANDAISE. — SITUATION DES RÉFORMATEURS ET DES ANTI-RÉFORMATEURS EN FACE DES CATHOLIQUES D'IRLANDE. — ESPRIT DES VILLES MANUFACTURIÈRES ET DES CAMPAGNES. — APPEL FAIT A SIR ROBERT PEEL. — VIE POLITIQUE DE CET HOMME D'ÉTAT. — VIE POLITIQUE DU DUC DE WELLINGTON. — APPEL FAIT A LORD STANLEY. — SON REFUS. — SES MOTIFS. — LORD DURHAM, CHEF DU PARTI LIBÉRAL. — LE DUC DE SUSSEX. — POSITION DES DIFFÉRENS JOURNAUX. — COMPOSITION DU NOUVEAU MINISTÈRE. — NUANCES D'OPINIONS QUI DIVISENT SES MEMBRES. — SITUATION DE LORD BROUGHAM. — PRÉPARATIFS DES ÉLECTIONS. — COBBETT A MANCHESTER. — PARALLÈLE DU MINISTÈRE MARTIGNAC ET DU MINISTÈRE MELBOURNE. — CRAINTES INSPIRÉES PAR LA RÉFORME. — MYSTÈRE DONT LE NOUVEAU CABINET S'ENVIRONNE. — DIFFICULTÉ DE SA SITUATION.

La subite dissolution du cabinet Melbourne est un des événemens les plus étranges qui aient attiré depuis long-

(1) Note de l'Éd. Le soin que nous avons toujours mis jusqu'ici à indiquer et expliquer à nos lecteurs les grandes modifications surve-

tems l'attention de l'Europe. C'était quelque chose de bien imprévu que cet anéantissement de tout un système, dans les voies duquel on marchait si largement, si hardiment depuis quatre années. Guillaume IV avait semblé prendre plaisir à se laisser nommer *le roi de la réforme, le second Alfred*, le père du peuple. Son premier choix était tombé sur des réformateurs ; les torys mécontens n'avaient pas même ménagé la majesté royale, et leurs épigrammes et leur haine s'étaient attaquées à cette prérogative qui leur semblait autrefois le palladium de l'Angleterre. Déjà une pente rapide entraînait la politique anglaise, du semi-libéralisme whig au projet de réforme plus générale et plus étendue qui avait effrayé lord Grey lui-même, et que lord Melbourne espérait accomplir. Personne ne doutait qu'à la prochaine session du Parlement la récolte des réformateurs ne dût être abondante et riche. On s'attendait à d'immenses changemens, et le radicalisme bondissait de joie.

nues à diverses époques dans le système gouvernemental de la Grande-Bretagne, nous imposait l'obligation de ne rien négliger dans cette circonstance, l'une des plus difficiles où se soit trouvée l'Angleterre, pour leur faire connaître sans retard le véritable état des choses. L'article qu'on va lire supplée aux nombreuses lacunes de la presse quotidienne ; l'explication des causes principales et peu connues qui ont provoqué la dissolution de l'ancien cabinet et la composition du nouveau, ainsi que l'appréciation réfléchie du caractère des hommes politiques appelés à faire partie de la nouvelle combinaison ministérielle, qui s'y trouvent consignés, placent cet événement sous son véritable jour, et permettent d'en tirer des conséquences assez probables et moins alarmantes que celles qui ont été d'abord émises. — Voyez dans notre 19e livraison (juillet 1834) l'article sur la formation du ministère Melbourne, et dans nos trois séries les divers articles que nous avons consacrés à l'examen des principales crises politiques survenues dans la Grande-Bretagne pendant ces dernières années.

Voilà tout-à-coup, chose étrange! lord Melbourne forcé de rendre le portefeuille : les espérances du radicalisme sont déçues, et le ministère réformateur brisé par le roi. Ce ne sont pas des whigs modérés qu'on appelle au pouvoir; il ne s'agit pas de ralentir seulement la course impétueuse du char de la réforme. A ce ministère qui n'avait même pas fait ses preuves et que l'on congédie si durement, succède le généralissime des torys, le type du passé, l'homme de la sainte-alliance; le gant du défi est jeté à la masse libérale; déjà l'on voit dans cet homme de bronze auquel sont confiées les rênes de l'état, dans ce soldat obstiné et indomptable, le dictateur armé de l'Angleterre. Ce n'est plus des ennemis de la patrie, c'est de la patrie elle-même qu'il semble vouloir triompher, c'est elle qu'il brave. Il fallait cette nouvelle situation pour compliquer encore davantage le drame politique et lui donner un intérêt presque tragique. Est-il vrai que le roi, tout en secondant la réforme, fût son ennemi secret? Doit-on croire que l'Angleterre, après un siècle d'existence constitutionnelle, va subir un gouvernement de sabres et de baïonnettes? Telle est la question qui s'est présentée à tous les esprits. Nous nous occuperons bientôt de la complication d'intérêts, et des nombreux problèmes que soulève cette situation inattendue; mais avant, examinons les prétextes apparens et les causes secrètes qui l'ont provoquée.

Il était difficile de penser qu'une cause légère en elle-même dût entraîner un si grave résultat. Lord Spencer étant mort, son fils lord Althorp devait entrer dans la Chambre des Pairs; et il fallait à la fois nommer un nouveau chancelier de l'échiquier, et choisir le chef qui dirigerait désormais les mouvemens du parti ministériel à la Chambre des Communes. Ce fut dans cette circonstance

que lord Melbourne se rendit à Brighton le vendredi 14 novembre, pour se concerter avec le roi sur les mesures à prendre, et lui proposer un arrangement qui, selon lui, devait parer à tous les inconvéniens et atteindre le but désiré. On aurait nommé chancelier de l'échiquier M. Spring Rice, chargé naguère du département des colonies, et qui, en cédant son poste à lord Althorp, serait devenu chef ou *meneur* du côté ministériel (*ministerial leader*) à la Chambre des Communes. Cette proposition, fort simple en elle-même, fut très-mal accueillie par le roi. S'il faut en croire les bruits publics, plusieurs motifs avaient contribué à indisposer Sa Majesté. Dans quelques entrevues précédentes, lord Melbourne, honnête homme et incapable de dissimuler sa pensée, avait laissé percer le désir et marqué la nécessité d'accomplir la réforme de l'église d'Irlande; il n'avait pas caché au roi que la masse nationale attendait cet acte de justice, et qu'il y avait en Irlande trop d'abus, qu'il s'était élevé contre ces abus une clameur trop haute et trop vive pour que l'on pût différer encore d'y porter remède. Les derniers discours de lord Brougham avaient déplu à Sa Majesté, enfin l'influence féminine de la cour semble avoir exercé sur le roi une action très-vive et très-profonde.

Quoi qu'il en soit, la réponse de Guillaume IV fut dure et imprévue. — « Vous me proposez des mutations, dit-il à son ministre? Mon intention n'est pas de faire des mutations, mais de renouveler totalement mon ministère : *I will take a new set.* — Je ferai maison nette. » L'expression était familière jusqu'à la vulgarité. Elle prouvait une colère concentrée et une résolution prise tout-à-coup, mais inébranlable. Lord Melbourne, avant de se retirer, demanda à Sa Majesté si le cabinet actuel

avait eu le malheur de lui déplaire. Le roi ne s'exprima pas nettement, et se contenta d'entrer dans quelques explications relatives au clergé d'Irlande ; explications qui prouvaient que les dernières entrevues de lord Melbourne avaient laissé dans son esprit une fâcheuse impression.

« Si, pendant la session prochaine, demanda-t-il, quelques membres appartenant à la nuance libérale de l'opposition essayaient de reproduire la question de la réforme du clergé irlandais ; s'ils tentaient de faire passer un bill semblable à celui que la Chambre des Lords a rejeté pendant la session dernière, dans quelles dispositions seraient vos collègues ?

— Je ne crois pas devoir cacher à Votre Majesté, répondit lord Melbourne, que la plupart de mes collègues accueilleraient la proposition ; et que les plus modérés d'entre nous auraient grand'peine à retenir leurs confrères.

—En ce cas, reprit le roi, vous êtes divisés d'opinion, vous avez vos modérés et vos enthousiastes ; un cabinet qui n'est pas d'accord ne peut subsister. Je m'adresserai au duc de Wellington, et j'accepterai le ministère qu'il me proposera. La partie saine et fidèle de la nation appuiera ce cabinet, je n'en doute pas. Quant aux droits de l'Église, pour rien au monde, je ne voudrais les sacrifier, ma conscience s'y refuse, mon serment s'y oppose : plutôt mourir ! *I will die first.* »

Là se trouve la révélation complète des intentions du roi. C'est la question irlandaise qui a surtout irrité ses scrupules. Pendant la session dernière du Parlement, les libéraux avaient proposé deux bills relatifs, l'un à la réforme de l'église irlandaise, et l'autre à l'admission des dissidens au sein des universités. Ces bills, qui avaient passé à la Chambre des Communes à une grande majorité,

furent rejetés à la presque unanimité par la Chambre des Pairs. Ainsi se déclara l'importante scission de l'aristocratie d'une part, et des Communes de l'autre. Le roi, craignant peut-être la lutte qui allait s'engager, et effrayé pour l'intérêt protestant, qui est le vieil intérêt de la dynastie hanovrienne, résolut de se jeter dans les bras de l'aristocratie, et de rompre avec les réformateurs, qu'il avait jusqu'alors secourus et secondés.

C'est la destinée de l'Irlande d'être l'éternel embarras de l'Angleterre, et le levier fatal de tous les mouvemens qui la troublent. Jetons les yeux sur la situation de ce pays et du catholicisme qui le domine. Placés entre les réformateurs qui voudraient étendre leurs droits, et les conservateurs qui voudraient perpétuer l'oppression de l'Irlande, les catholiques de cette nation jouent dans la politique actuelle le rôle le plus important, alors même qu'il est passif.

Étrange et malheureux pays, qui rend avec usure à l'Angleterre les maux qu'elle lui a faits! A côté d'une population protestante qui habite le nord et qui vit dans l'aisance et dans la paix, se trouve une population catholique du midi, pauvre et furieuse. Le fanatisme espagnol n'a pas voué aux hérétiques une haine plus flagrante que celle qui anime le catholicisme irlandais. C'est en Irlande seulement qu'on pourrait aujourd'hui rétablir l'inquisition. Ces sentimens s'exaltent encore par la violente animosité de la faction orangiste. Devenus à la fois chefs de parti, moteurs de révolte, appuis du peuple, guides spirituels et guides politiques, les prêtres sont parvenus à un degré d'influence qu'ils n'ont peut-être jamais possédé dans aucun pays de la chrétienté. On les révère comme envoyés du ciel, on espère tout de leurs efforts, on les adore comme persécutés et malheureux. Ils comprennent très-bien que ce haut pouvoir s'éteindra si, en

acceptant les offres des réformateurs, ils se rallient par la reconnaissance à la dynastie hanovrienne et protestante. Ces dédommagemens qui leur seraient accordés, ces subventions qui soulageraient leur misère, ne feraient que détruire leur pouvoir; ils espèrent triompher un jour, et préfèrent, à une transaction qui les rabaisserait, la position militante qu'ils ont choisie. Ils veulent tout ou ne veulent rien. Rendez-leur prérogatives, honneurs, dignités, domaines confisqués. Ils sont là debout en face du pouvoir, préférant aux pensions qu'on leur offre leurs haillons et leur crédit. On voit que la réforme rencontre des obstacles dans ceux-là même qu'elle veut servir, et que ce bill, qui inspire au roi tant d'épouvante, ce bill qui ne satisferait pas même les intérêts qu'il protège, est en effet une pierre d'achopement formidable.

L'expression rapide, brusque, véhémente, des volontés du roi ne laissait pas même à lord Melbourne la possibilité d'une discussion ou d'une remarque. Après avoir ainsi déclaré au ministre qu'il avait son congé, et que ses opinions ne s'accorderaient jamais avec les opinions royales, S. M. s'empressa d'adoucir l'amertume de cette déclaration en lui témoignant toute l'estime que le caractère personnel du lord inspirait au roi. Plusieurs distinctions honorifiques furent refusées par le ministre qui, invité à dîner chez le roi, reçut des mains de Sa Majesté une dépêche pour le duc de Wellington et la commission de remettre cette dépêche à son successeur dès qu'il serait de retour à Londres. Lord Melbourne dut obéir.

Voilà comment s'est opéré l'immense changement dont les résultats sont d'autant plus complexes que nul ne peut prophétiser avec assurance le système auquel le duc de Wellington s'attachera. Entraîné, comme nous l'avons vu, par ses scrupules relatifs aux affaires ecclésiastiques d'Irlande,

le roi ne se serait cependant pas décidé avec autant de promptitude et de vigueur, si quelques indices ne lui avaient fait croire que la défaveur populaire commençait à s'attacher à la réforme. Cette réaction est-elle aussi puissante que Sa Majesté l'a cru ?

Il paraît certain que beaucoup d'intérêts actuels craignent d'être compromis dans l'ébranlement que doivent opérer les idées réformatrices. Agitera-t-on sans danger pour les propriétaires et pour les classes élevées et moyennes, non seulement du parti tory, mais encore du parti whig, les bases de cet ordre de choses qui offre à leurs membres une situation assurée ? N'est-il pas à craindre pour eux que ces changemens n'appellent un jour des changemens plus grands encore ? La cité de Londres et quelques provinces paraissent avoir cédé à ces terreurs. On observe un retour sensible, non vers les systèmes du torysme exalté, mais vers des idées de conservation. Le lord-maire nouvellement élu par la cité de Londres est un homme attaché aux principes torys, et les toasts conservateurs qui ont été portés à son dîner d'inauguration n'ont excité ni mécontentemens ni murmures. Il semble que l'on prévoie la ruine inévitable de tout le vieil édifice anglais, si les coups de la hache réformatrice continuent ou redoublent leur violence. Dans quelques provinces, les agriculteurs se sont réunis à la voix des propriétaires : et les adresses au roi, votées par ces réunions, le remercient et l'encouragent dans sa résistance à des projets de réforme qui les contrarient et qui menacent leurs intérêts. Ils craignent que les nouvelles idées d'économie politique, détruisant la prohibition portée contre les blés étrangers, n'entraînent leur propre ruine. Tous ces motifs, et sans doute aussi l'instabilité naturelle des opinions humaines, ont diminué

dans les campagnes la tendance réformatrice. Pendant que les bourgs et les villes penchent vers le radicalisme, les campagnes s'en éloignent; et dans de nouvelles élections, la Chambre des Communes verra sans doute un grand nombre de *county members* (membres des comtés) soutenir la cause de la réforme.

Il y a des villes, Bristol entre autres, qui protègent avec ferveur les intérêts de l'église dominante, et qui, dans des adresses pleines d'enthousiasme, ont supplié le roi de ne permettre qu'aucune modification ne s'introduisît dans les affaires ecclésiastiques. Qui ne serait frappé du danger extrême de cette situation nouvelle? Les radicaux sentant leur force ont augmenté de jour en jour leurs prétentions. Dans des réunions nombreuses, non seulement on a fêté tumultueusement la réforme, mais on n'a pas craint d'indiquer toutes les réformes partielles qui doivent la suivre. Les whigs conservateurs, le marquis de Landsdowne, lord Grey et même lord Melbourne, se sont inquiétés de ces démonstrations. Le gendre de lord Grey, lord Durham, au lieu de partager les craintes de son beau-père, a protégé ce mouvement. Il se trouve aujourd'hui à la tête des whigs réformateurs; c'est lui qui, au célèbre dîner de Glascow, a cherché à les rallier autour de l'étendard de la réforme. « Voici, s'est écrié lord Durham, quels doivent être nos mots de ralliement : réforme, liberté, constitution. Jetons au vent et oublions à jamais toutes nos dissensions intestines. Préparons-nous à la lutte qui va commencer ; qu'un réseau d'associations couvre tous les villages, toutes les bourgades de l'empire. Savez-vous comment les torys ont fait pour supplanter un moment le ministère de la réforme? Ils se sont entendus; ils se sont coalisés. Empruntons-leur ce secret; imitons-les en cela. Soutenons par la puissance de l'union la force de

nos bonnes doctrines. La lutte va commencer ; une grande et terrible lutte : il s'agit de résister à un ennemi puissant et de le vaincre. Voulez-vous suivre mon avis? Que les réformateurs de toutes les classes laissent de côté leurs opinions spéculatives, leurs nuances d'opinions, et ne songent plus qu'à rendre notre force plus compacte, notre masse plus formidable! » Lord Durham sera-t-il maître du mouvement qu'il précipite? Lord Grey, son beau-père, ne le pense pas, et voit avec douleur sa détermination.

L'approche évidente d'une crise a donc pu déterminer le roi à changer le ministère : c'est un acte spontané et un peu brusque de sa volonté. Depuis long-tems les motifs de cette résolution s'étaient accumulés et fortifiés dans l'esprit du roi; mais il ne s'était point entendu, comme on a voulu le faire croire, avec les chefs du parti tory. La précipitation avec laquelle s'est accompli le changement prouve assez que ce n'était pas une intrigue méditée, mais une improvisation de colère. En se voyant de nouveau à la tête des affaires, le duc de Wellington a dû être fort étonné; sans doute, il aurait mieux aimé n'être pas pris au dépourvu; et, s'il en avait été le maître, il aurait conseillé quelques dispositions préparatoires. Quant à M. Peel, il ne pouvait prévoir ce changement, puisqu'il venait de quitter l'Angleterre pour l'Italie, où il comptait faire un long séjour avec sa famille, et où cette nouvelle inattendue est venue le surprendre.

C'est sur M. Peel que se sont portés tous les regards ; c'est en lui que Wellington semble avoir placé ses espérances. Un tel choix suffirait à prouver que le duc, en acceptant le ministère, n'a pas pensé à réaliser les espérances violentes des torys. M. Peel est éminemment conciliateur. Né en 1788, et appartenant à la roture par sa naissance, il ne dut comme tant d'autres son élévation qu'à son talent;

En 1812, il fut secrétaire-d'état pour l'Irlande; en 1817, il représenta l'université d'Oxford au Parlement, lors de la retraite de M. Abbott, président de la Chambre des Communes. En 1822, il remplaça lord Sidmouth, comme ministre de l'intérieur, et conserva ce poste pendant huit années. En 1830, après avoir servi avec zèle la cause des catholiques d'Irlande (l'acte le plus honorable de sa vie, et celui qui lui valut le plus de calomnies et d'outrages), il se retira avec le duc de Wellington. Marié à la fille de sir John Floyd, l'un des particuliers les plus riches du Royaume-Uni; orateur excellent, ou plutôt, comme on le dit en Angleterre, admirable *debater* (discuteur, homme de discussion), il a une grande clarté dans l'esprit, un calme et un à-propos qui conviennent merveilleusement à la lutte politique, une sagacité souple et un aplomb imperturbable. Avec toutes ces qualités, son nom a dû être d'un grand poids dans les affaires publiques. En 1832, après une vie qui semblait dévouée aux intérêts des torys, voici en quels termes il faisait aux électeurs de Tamworth sa profession de foi :

« Je n'ai jamais été le partisan aveugle d'aucun système spécial; j'ai suivi d'un œil attentif et scrupuleux le cours des événemens et des choses à l'époque où je vivais; et quand j'ai vu que les circonstances exigeaient avec empire un changement quelconque, je n'ai jamais rougi d'abandonner telle ou telle maxime, de renoncer à telle ou telle mesure pour adopter d'autres maximes et d'autres mesures gouvernementales, qui devaient mieux s'harmoniser avec les idées nouvelles et les nouveaux besoins de l'ordre social. » Paroles bien remarquables, qui laissent toute latitude au diplomate pour se conformer aux révolutions les plus brusques et les plus inattendues, et pour se plier à toutes

les variations du tems, à tous les caprices de l'esprit public (1).

En effet, peut-on être homme politique sans s'exposer au reproche de versatilité? les événemens ne sont-ils pas mobiles? et la politique est-elle autre chose que l'art de profiter des événemens et de les exploiter? Un caractère de fer tel que celui de Richelieu est bien obligé de se soumettre; il forme des alliances avec les protestans; il encourage la robe qu'il méprise; il frappe la noblesse à laquelle il appartient. M. Peel a commencé par être anticatholique. C'est par une opposition très-vive contre l'in-

(1) Note du Tr. Dans la nouvelle déclaration de principes que sir Robert Peel vient d'adresser à ses anciens commettans de Tamworth (17 décembre 1834), on retrouve la même circonspection dont sont empreints tous les actes de la vie politique de cet homme d'état. En examinant avec soin ce curieux document, on voit qu'il laisse à sir Robert Peel une entière latitude, soit pour suivre un système de réforme modéré, soit pour se maintenir sur le terrain de la résistance. Cette indécision ne sera définitivement tranchée que lorsque les quatre emplois qui restent encore vacans dans le cabinet seront remplis, et que le choix du vice-roi d'Irlande surtout sera définitivement arrêté. Si l'intérêt whig prévaut, il est probable que le choix s'arrêtera sur lord de Grey (Grantham), parent de lord Ripon (Goodrick), ancien membre du ministère Grey, et qu'il ne faut pas confondre avec cet ex-premier ministre. Si, au contraire, l'intérêt tory domine, lord Roden, orangiste enthousiaste, sera vraisemblablement nommé vice-roi d'Irlande; alors plus de concessions à espérer pour les malheureux Irlandais. Au reste, il semble que sir Robert Peel se soit préparé à cette dernière combinaison en appelant au ministère de l'intérieur M. Goulburn, autrefois secrétaire d'état près le vice-roi d'Irlande, et qui, pendant tout le cours de son administration, s'est fait connaître par ses opinions orangistes et tories très-prononcées. On sait que c'est le ministre de l'intérieur qui correspond directement avec le chancelier et le vice-roi d'Irlande.

dépendance de l'Irlande qu'on le vit débuter dans la carrière. En 1816, il se montra le principal chef du parti qui s'opposait à toute émancipation des catholiques irlandais : lorsque Sir James Mackintosh proposa de mitiger la loi criminelle, ce fut encore M. Peel qui lutta contre lui et qui essaya d'amortir l'effet de son bill, en proposant d'autres restrictions bien moins importantes. Les événemens de 1815 venaient de placer le pouvoir entre les mains des torys : c'était sous cette bannière qu'il marchait. Plusieurs années après, lorsque Wellington devint chef du cabinet, Peel fut nommé secrétaire-d'état au département de l'intérieur. Sous ce titre, il prit une part active à cette même émancipation des catholiques hautement condamnée par lui depuis le commencement de sa carrière politique. Dans la vie d'un tel homme, jamais le passé n'est une chaîne pour l'avenir; jamais les événemens et les mesures auxquels il a pris part ne sont un engagement qui le lie. On n'est parfaitement conséquent avec soi-même que, lorsque se détachant des intérêts vivans et matériels, on jette sa conduite dans un moule de principes abstraits. Un ascète, un philosophe courageux, peuvent le faire; jamais un homme d'état. Mais jetons les yeux sur la vie du duc de Wellington. Élevé dans les camps, vanté dans les salons et dans les cours, inflexible dans ses volontés, on verra que ses succès politiques furent achetés par la souplesse qui accepte les circonstances, jamais par l'obstination qui les dompte.

Ce général qui, comme Sylla, aurait dû élever des autels à la fortune, se trouvait par ses antécédens et sa position même, par sa longue lutte contre Bonaparte, lutte que le sort avait si brillamment couronnée, par la vive reconnaissance que croyaient lui devoir tous les intérêts monarchiques de l'Europe que la chute de Napoléon

avait rassurés; il se trouvait par là, bien plus que par sa naissance, le champion nécessaire de ces intérêts contraires au libéralisme. Ministre plénipotentiaire à Vienne et à Vérone, il avait suivi, comme diplomate, la même route de torysme prononcé : c'était le nom le plus détesté par les libéraux d'Europe. Après avoir pris part à ces intrigues assez secondaires qui embarrassèrent l'administration de Canning et qui précipitèrent sa mort, le duc de Wellington fut appelé au ministère par Georges IV, le 8 janvier 1830. Les whigs renoncèrent au pouvoir à l'arrivée de Wellington; mais les principaux amis de Canning se joignirent aux torys qui avaient abandonné ce ministre; et le cabinet de Wellington compta parmi ses membres le vicomte Palmerston, Sir R. Peel, lord Ellenborough, Guillaume Huskisson et lord Bathurst. Il est vrai que le même cabinet renfermait aussi quelques médiocrités, entre autres M. Goulburn, utile dans une situation secondaire, dangereux ou embarrassant dans une position supérieure. En attachant à son char les débris du ministère Canning, Wellington les déconsidérait; c'était un coup de parti. Personne n'attendait de ce chef militaire les qualités de l'homme d'état. Ses collègues, pour le ruiner peut-être par l'insuccès prévu de son audace, l'engagèrent à se laisser faire premier ministre. Il y consentit avec un aplomb d'insouciance apparente : « C'est un poste difficile, dites-vous; et vous me croyez capable de le remplir? eh bien! à la bonne heure! » Sous ce ton nonchalant d'un soldat qui accepte une commission périlleuse, d'autres espérances se cachaient.

Dès le commencement de la carrière ministérielle de Wellington, lord Londonderry, qui n'a pas une haute renommée de sagacité et de clairvoyance, annonça que le premier ministre n'hésiterait pas à séparer de son administration « tout membre inutile ou vermoulu; » tant on

croyait fortement et l'on croit encore à l'inflexibilité de Sa Grâce. Brougham, qui n'était pas encore lord Brougham et Vaux, s'éleva contre l'apparition de ce phénomène: un général premier ministre! il le menaça d'une guerre acharnée. « Nous ne sommes plus, s'écria-t-il, à l'époque où le soldat fait la loi: un nouveau pouvoir a surgi. *Le maître d'école s'est mis en campagne*, je me fie à lui et à son A B C. Je n'ai nulle crainte du soldat et de sa baïonnette. » C'était frapper l'attention et irriter l'intérêt public avec une habileté que lord Brougham a toujours portée dans l'invective, rarement dans l'explication et la défense. Cette phrase, *le maître d'école s'est mis en campagne* (*the school-master is abroad*), est devenue plus qu'un proverbe. Tout un parti se groupe autour d'elle. C'est un drapeau de ralliement.

Le duc de Wellington vit le mouvement qui se préparait contre lui. Un bill proposé par lord John Russell en faveur de la tolérance religieuse, et dont la majorité des Communes décida que la lecture serait prise en considération, dut le faire réfléchir mûrement. Il s'agissait de détruire ces vieilles défenses de l'église anglicane contre les croyances dissidentes, ces priviléges iniques, regardés comme les boulevarts et le bastion du protestantisme. Renoncer au pouvoir ou céder à la majorité; le dilemme était inévitable. Peel, secrètement appuyé par Wellington, donna le signal du revirement ministériel: quelques clauses inutilement palliatives furent ajoutées au bill qui passa sans obstacle et que les ecclésiastiques eux-mêmes sanctionnèrent. Lord Eldon seul le repoussa: « Cette marche de l'esprit humain dont on m'a tant parlé, s'écria-t-il, je m'étonne de la voir pénétrer dans notre assemblée, ayant à sa tête le duc de Wellington et les évêques. Quant à moi, je n'abandonnerai pas l'église, quand elle s'abandonnerait

elle-même. Que cette œuvre soit accomplie par d'autres, laïques ou séculiers, peu m'importe ! »

A ce prix, la popularité revint au duc de Wellington, qui, saisissant l'à-propos, fit passer son *bill des céréales*, fondé sur des principes un peu différens de ceux de M. Canning; admettant des droits protecteurs, repoussant la prohibition absolue et soumettant l'introduction des blés à un tarif proportionné à celui des mercuriales (1). Toujours prêt à exploiter la victoire, le ministre profita d'un faux pas d'Huskisson, d'une démarche hasardée, d'une démission offerte légèrement, pour éliminer un collègue dont la supériorité lui portait ombrage. Jamais intelligence élevée, science profonde, habileté consommée, ne se trouvèrent aussi complétement écrasées sous la seule fermeté du caractère; jamais il ne fut plus facile de reconnaître que c'est le caractère bien plus que le talent qui décide les succès. Les inutiles démarches d'Huskisson pour rentrer au pouvoir, ses explications, ses dénégations, et la froide impassibilité de Wellington en face de lui, offrent une leçon curieuse. Une partie de l'administration, celle qui avait marché dans les voies de Canning, celle précisément qui gênait et embarrassait le premier ministre, se détacha donc du cabinet; et ce fut encore un triomphe.

Cependant Brougham (le maître d'école qui s'était mis en campagne) continuait son attaque, et dénonçait dans un discours de six heures les innombrables incohérences de la jurisprudence anglaise, dont il réclamait la réforme. D'inutiles commissions furent nommées, leurs résultats furent à peu près nuls; mais l'étincelle était lancée : après

(1) Voyez dans notre 10e livraison (avril 1834) notre curieux article sur les céréales et la liberté du commerce.

avoir quelque tems circulé en silence, elle devait provoquer un jour l'embrasement universel. Pour augmenter les embarras du cabinet anglais, la Russie menaçante déclarait la guerre à la Porte, et signifiait aux autres puissances que ses motifs ne regardaient qu'elle-même ; don Miguel donnait à l'Europe le spectacle d'un despotisme digne des Borgia et des Ezzelin ; enfin le catholicisme irlandais ravivait son agitation, faisait mouvoir tous ses ressorts, jetait de nouveaux fermens dans l'esprit du peuple et devenait d'autant plus redoutable que l'intolérance protestante lui opposait une digue plus hostile. Au premier mouvement du catholicisme irlandais, « le général trembla, » comme le dit M. Sheil à la Chambre. Vesey Fitzgérald, partisan décidé de l'émancipation, mais membre nouveau du cabinet de Wellington, fut rejeté par les électeurs de Clare, qui nommèrent à sa place O'Connel, incapable de siéger d'après les lois. L'association catholique reparut plus terrible que jamais ; après l'expiration de l'acte qui l'avait muselée un moment sans l'affaiblir et sans restreindre ses mouvemens secrets, les francs-tenanciers de quarante schellings (*forty shillings freeholders*) se détachèrent de leurs propriétaires qui, jusqu'alors, avaient disposé souverainement de leurs votes, et devinrent indépendans. On vit une organisation complète, un gouvernement dans un gouvernement, s'accroître, grandir, s'élever, menacer l'Angleterre. Telle était sa puissance, que dans un pays et dans un moment où les passions étaient émues et exaltées jusqu'au plus haut degré de courroux et de violence, elle ordonna le calme ; et le calme reparut. Lord Anglesea, vice-roi nommé par Wellington, jugea bien la situation et en comprit toute l'urgence ; ici, une masse énorme de catholiques, sept millions d'ames sur huit, qui, chargées de leur propre clergé, contribuent

encore à l'entretien du clergé protestant; huit millions d'hommes dont le repos apparent avait quelque chose de si terrible; là, un million de protestans, riches la plupart, et d'origine anglaise, s'armant de toutes les précautions que la terreur inspire, et prêts à vendre chèrement leur sang et leurs biens. Le primat catholique d'Irlande, le docteur Curtis, ami de Wellington, ne lui cachait pas ces détails et ne lui dissimulait pas ces dangers, que le vice-roi comprenait et communiquait au premier ministre. Le 28 décembre, lord Anglesea fut remplacé par le duc de Northumberland. Lord Wellington allégua pour motifs de ce changement quelques prétextes insoutenables: lord Anglesea avait dîné chez un pair catholique, et l'association le regardait de trop bon œil. Les véritables raisons du premier ministre étaient celles qu'il taisait. Il avait résolu d'accomplir seul l'émancipation des catholiques, et de ne partager avec personne la gloire et le succès d'une si difficile entreprise. Le vice-roi d'ailleurs ne s'y trompa nullement. « Je connais le duc de Wellington, dit-il à ses amis, sa résolution est prise. Il me rappelle, parce qu'il veut rester seul sur un champ de bataille qui lui restera. »

Ce n'est pas, on le voit, par une moralité bien rigide, mais par une tactique souple et savante que le duc de Wellington, marchant sur le cadavre politique de ses anciens amis, éloignant à la fois, et ceux qui nuisaient à ses desseins et ceux qui auraient pu réclamer une partie de ces succès, se maintenait au pouvoir. Tout-à-coup, au commencement de 1829, au moment où le public ne savait si l'on voulait river les fers de l'Irlande catholique ou les briser, le discours du trône annonça la résolution prise par le premier ministre. Cet homme qui avait eu l'air de croiser les bras et de rester spectateur impassible de la lutte

irlandaise, cet apathique ministre que l'on n'avait pas pu arracher à son sommeil, avait trompé la vigilance de tous les partis. Il avait lentement triomphé des obstacles que lui opposait le caractère du roi. Georges IV n'avait pu soutenir la pensée de rendre l'indépendance aux catholiques irlandais; mille fois il s'était écrié : « Eh bien! ces catholiques infernaux, qu'ils aillent au diable, ou qu'on les émancipe! » Lui parler de l'émancipation, c'était provoquer sa colère; le progrès du ministre ne fut donc que très-lent, presque insensible, et il ne réussit qu'en prenant pour levier les défauts mêmes du monarque vieillissant et las de plaisirs. Il lui montra les horreurs de la guerre civile, la difficulté de réprimer une rébellion si générale et si dangereuse, enfin celle de former un ministère nouveau. La paresse royale donna enfin son assentiment à la mesure; et ce ne fut qu'au dernier moment, la veille même du jour où le combat parlementaire devait commencer, que le duc de Wellington crut pouvoir écrire à M. Peel, son premier lieutenant, un billet au crayon, conçu en un seul mot : « Continuez. » C'est peut-être l'épître la plus laconique que l'on ait jamais écrite.

On sait quel effet produisit cette mesure, qui en détachant les torys du duc de Wellington, lui donna pour alliés, mais non pour alliés de cœur et d'esprit, les whigs qui avaient demandé l'émancipation catholique, et auxquels on avait cédé. La situation du cabinet devint presque aussi difficile qu'elle l'est aujourd'hui. Autorisés et ancrés par une première et importante concession, les whigs continuèrent, sans attaquer de front un ministère auquel ils devaient beaucoup, à réclamer des économies, des réductions et des réformes. Wellington et Peel se plièrent encore à cette nécessité du tems; et sans doute ils auraient gardé plus long-tems le pouvoir, si la révolution de France

n'avait éclaté. La commotion électrique imprimée par cette catastrophe renversa le cabinet. Depuis cette époque, le duc de Wellington avait essayé une seule fois et vainement de ressaisir le ministère. Maintenant, c'est après que les agens réformateurs ont acquis une force, une expansion, une puissance d'avenir immense, que le ministère vient à l'improviste ressaisir Wellington; lui qui, contre son gré sans doute, mais cédant à la raison d'état, a protégé la première expansion active de ces mêmes systèmes.

Telle a été la vie politique du duc de Wellington. On est loin d'y reconnaître l'impérieuse inflexibilité dont quelques personnes lui font un honneur et quelques autres un reproche; la tenacité dans les systèmes rendrait le pouvoir impossible. Si Wellington eût été l'homme immuable que l'on imagine, non seulement il n'aurait pas réclamé l'émancipation des catholiques d'Irlande, mais il n'aurait pas accepté, dans les circonstances présentes, la difficile et lourde commission de former un ministère. Reculer, briser la réforme, mentir à toutes ses promesses, opposer une digue à un torrent qui a déjà pris tant de force : ce sont choses bien épineuses. Espère-t-on gouverner par des tribunaux militaires? le pays ne le souffrirait pas. A une époque pacifique où tous les dangers sont à l'intérieur, essaiera-t-on de faire un cabinet compact, dans le genre de celui de Pitt, obéissant à une seule pensée, marchant comme un seul homme à la voix du maître? on y parviendrait mal-aisément.

Les radicaux pensent que l'intention de Wellington est d'amuser le tapis en proposant quelques menues réformes. On céderait sur quelques points peu importans; on accorderait la destruction de quelques petits abus dans la jurisprudence et dans l'Église; on flatterait ainsi les espérances

des dissidens ; on caresserait les prétentions des légistes ; la taxe sur la drèche, celle des portes et fenêtres disparaîtraient à la fois. Mais après ces concessions faites, on s'arrêterait tout-à-coup ; on imiterait les pêcheurs d'Irlande, qui amusent la baleine en lançant un tonneau plein d'huile dans ses eaux ; puis, saisissant le moment précis où le monstre ne fait pas attention à ses adversaires, ils le harponnent, le tuent, et l'entraînent sur la plage. Voilà le sort que quelques hommes politiques osent prédire à la réforme. Un prochain avenir nous démontrera l'erreur de cette opinion. Une réforme commencée ne s'arrête pas. De deux choses l'une : ou elle dévore, ou elle répare.

On a long-tems douté si M. Peel accepterait l'invitation de son ancien collègue. Même en consentant à quitter l'Italie et en se rendant en Angleterre, il n'avait rien promis; avant de se décider, il est venu examiner de près l'état du pays. La Chambre lui fournira-t-elle des élémens de succès ou des points d'appui ? Hors de la Chambre pourra-t-il s'étayer sur une partie de la nation ? Il a une réputation à conserver; son ambition est depuis long-tems satisfaite. Tous les résultats du pouvoir, tous ses bénéfices et toutes ses douleurs, il les a épuisés. Sorti des classes moyennes, comme nous l'avons vu, il n'a aucun intérêt personnel à replacer l'aristocratie sur le pavois. Qu'elle tombe, il restera debout, et semblera même grandir au milieu des ruines de la noblesse. Observateur scrupuleux des mouvemens du siècle, il ne perd pas de vue une seule des nuances qui en composent la météorologie. On sait que, depuis le moment où le bill de la réforme a pris force de loi, ses opinions se sont modifiées considérablement, et que même il a exprimé quelques jugemens favorables à la nouvelle tendance réformatrice. Aussi, dans ces derniers tems, les vieux liens d'amitié

par lesquels ces deux personnages étaient unis se sont-ils relâchés. Si le duc de Wellington a d'abord songé à s'associer Sir Robert Peel, c'est que la nécessité de mettre de côté, pour un moment, ses théories favorites, se faisait sentir à lui ; si M. Peel, malgré les doutes que l'on avait conçus à son égard, a entrepris la formation d'un ministère, c'est qu'il a cru possible de parvenir au but qu'il se proposait. Ni lui ni Wellington ne possèdent ce fanatisme ardent et aveugle, cette logique inflexible qui n'opposent qu'une barrière d'acier aux changemens et aux concessions nécessaires.

Nous avons esquissé plus haut la vie politique de Wellington, et tout le monde se souvient que, le lendemain du jour où son éloquence avait stigmatisé le bill de la réforme, ce fut lui-même qui tenta de le faire passer. Le premier mouvement de Sir Robert Peel a été de s'adresser à une partie modérée des whigs fort respectée du public pour leur caractère et leurs opinions. Ce groupe, composé de lord Stanley, de lord Ripon, du duc de Richemont et de sir James Graham, s'est montré au premier rang de l'armée qui autrefois a battu en brèche le ministère Wellington, l'a fait crouler, et a provoqué la réforme ; mais depuis, il s'est détaché de lord Grey, ne voulant pas concourir à ce qu'il nommait la *spoliation* du clergé d'Irlande (1). On a cherché à capter la bienveillance de ce parti, à la fois dévoué à la réforme et décidé à protéger les intérêts de l'Église. C'est dans cette intention que le *Morning-Post*, organe du torysme, faisant trêve à la

(1) Note du Tr. On a peine à concevoir comment, par quel étrange abus des mots, des hommes éclairés repoussent la réforme si justement sollicitée dans la rémunération exorbitante que s'est octroyée l'église anglicane pour administrer les secours spirituels à un huitième de la population de l'Irlande. Dans sa nouvelle profession de

violence accoutumée de ses déclamations anti-réformatrices, a provoqué l'appui des réformateurs mitigés que nous venons de nommer; c'est aussi dans ce dessein que le même journal, dans une espèce de déclaration de principes quant à la politique étrangère, a protesté de son respect pour le gouvernement de Louis-Philippe, et a affirmé que l'intention du duc de Wellington n'était nullement de rompre la bonne intelligence qui existe entre la Grande-Bretagne et la France, ou d'appuyer les prétentions du duc de Bordeaux.

Ce *mezzo-termine* se hérissait de difficultés énormes. Comment subsisterait un ministère composé d'élémens si contraires : de la réforme et de la conservation? Une coalition si bizarre doit-elle compter sur quelque solide appui? Ne sera-t-elle pas trop réformatrice pour les torys, trop conservatrice pour les whigs?

Ces craintes se sont présentées à lord Stanley et à ses amis. Ils ont cru que cette politique de conciliation et de transaction n'aboutirait à rien; car ils ont refusé leur secours au ministère nouveau. Le dilemme devenait plus difficile encore et plus embarrassant pour Sir Robert Peel et le duc de Wellington. Ils se sont alors retournés brusquement du côté des torys, qu'ils ont appelés au pouvoir, et qui ont répondu à leur appel : c'est là qu'en sont les choses. L'avenir décidera.

Comment les hommes qui composent le parti de la haute Église et de l'ultrà-torysme siégeront-ils dans un ministère qui fera de la réforme même malgré lui? Déjà les Win-

foi, sir Robert Peel évite avec beaucoup d'art une explication franche et positive sur ce sujet. Ceux de nos lecteurs qui voudront s'éclairer sur cette importante question, n'auront qu'à consulter le remarmarquable article que nous avons publié dans le 8e numéro de la 2e série (février 1831) sur la Richesse du Clergé de la Grande-Bretagne.

chelsea et les Roden ont signifié au ministère Peel qu'ils ne voulaient de réforme à aucun prix, et qu'ils recommençaient la scission qui a déjà eu lieu entre eux et le ministre, lors de l'émancipation des catholiques, en 1828. Mais en vain quelques chefs de l'ultra-torysme proclament-ils leur défection, des appuis restent encore à l'administration nouvelle; ce sont les torys de second ordre, gens dont la conviction est moins forte, et qui ne saisissent le pouvoir que pour l'empêcher de tomber entre les mains des whigs. Nous avons déjà parlé de M. Goulburn, dont les talens subalternes et la patience sont une ressource toujours offerte aux ministères embarrassés; il sera, dit-on, ministre de l'intérieur. Lord Aberdeen sera premier lord de l'amirauté; lord Wharncliffe, lord du sceau privé; M. Herries, secrétaire de la guerre; lord Lyndhurst, lord-chancelier; sir Edouard Knatchbull, payeur-général de l'armée; lord Rosslyn, président du conseil privé; M. A. Baring, président du bureau du commerce, et lord Ellenborough président du bureau de contrôle (1).

L'ame évidente de ce ministère est le duc de Wellington, dont Sir Robert Peel, malgré sa qualité de *premier ministre*, s'est résigné à devenir l'instrument; lord Aberdeen et lord Lyndhurst se groupent autour de ces deux hommes. Quant à lord Rosslyn, il s'éloigne tout-à-fait

(1) Note du Tr. Tous ces hommes, la plupart capacités fort médiocres, n'inspirent pas grande confiance à John Bull; aussi, dans son langage vulgaire, mais expressif, il a qualifié cette combinaison de *red-tapist* ou *red-tapemen*, expression qui, au propre, signifie *faiseurs de cordons rouges*, et dans le langage figuré *bureaucrates;* parce que, dans toutes les secrétaireries, les employés se servent de cordons rouges pour lier et réunir leurs dossiers. Plusieurs journaux français ont traduit ces mots par *hommes du Tapis-Rouge*, traduction qui n'a aucun sens.

de la nuance tory, et lord Wharncliffe a plusieurs fois élevé la voix en faveur de la réforme. Cette réunion d'intérêts et de noms, qui offrent une basse assez large, pourra-t-elle acquérir une cohérence assez étroite pour que cette base devienne solide? Au premier mouvement imprimé à la machine gouvernementale, quelques rouages réfractaires ne contrarieront-ils pas l'impulsion de la main dirigeante? Il est certain que les fonctions attribuées aux deux membres libéraux du cabinet leur donnent peu d'importance, et leur réservent peu d'action. Les membres principaux du cabinet ont toujours suivi une ligne de torysme prononcé. On se souvient de la longanimité que montra lord Aberdeen envers le *monstre* don Miguel, et des efforts que tenta sir Edouard Knatchbull pour imposer silence aux communes, qui cherchaient à faire parvenir jusqu'au trône les plaintes du peuple; on sait que plus d'une fois le duc de Wellington lui-même fut obligé de modérer quelques-uns de ces torys, et d'apaiser en plein Parlement leur imprudente impétuosité. Cependant les journaux ministériels ne cessent pas d'affirmer que les voies de la réforme ne seront point abandonnées. Problème vraiment curieux, et dont la solution ne peut guère se faire attendre.

Réforme dans l'Église et dans les corporations municipales (1); rapport de l'acte qui fixe à sept ans la durée des

(1) Note du Tr. Quelques explications sur ce qu'on entend par corporations municipales ne seront pas sans intérêt. Les villes et les bourgs sont pour la plupart régis par des espèces de juntes appelées *Corporations municipales*, dont l'institution se perd dans la nuit des tems féodaux. Ce sont elles qui disposent presque sans contrôle des fonds communaux, et souvent d'une manière fort abusive. Les membres de ces corporations sont élus par la corporation elle-même, système qui a pour résultat de perpétuer les abus. Les réformateurs voudraient au contraire que les habitans de chaque municipalité fussent

Parlemens; révision de la liste des pensions; admission des dissidens aux universités de Cambridge et d'Oxford; abolition de l'impôt perçu pour l'entretien des églises; telles sont les demandes principales des réformateurs. Un ministère radical, ou à peu près, pourrait seul satisfaire à ces demandes. Lord Melbourne et ses amis n'auraient pas été si loin. Doit-on croire que lord Wellington l'osera? Jamais de telles mesures ne passeront à la Chambre des Pairs, si elle n'est avant tout soumise à la réforme, si l'on n'expulse les pairs ecclésiastiques, et si l'on n'expose ainsi la constitution anglaise à la plus terrible des crises. Peut-être lord Durham le tenterait; il a derrière lui une masse redoutable d'opinions radicales, à laquelle des noms aristocratiques prêtent leur appui, et qu'un prince du sang royal ne craint pas de protéger. C'est le duc de Sussex, frère du roi, mais que séparent du trône, d'abord l'héritière présomptive, fille du feu duc de Kent, ensuite le duc de Cumberland, et son fils le prince Georges.

Le duc de Sussex s'est déclaré le partisan et le champion de la réforme, dans ce qu'elle a de plus irritant aujourd'hui, dans ses attaques contre les revenus de l'Église et les vieux priviléges du clergé. Son esprit est éclairé; il a protégé toute sa vie les sciences et les professions libérales. Récemment encore, le chef du collége de la Trinité de Cambridge lui ayant demandé son suffrage en faveur du marquis de Camden, tory et anti-réformateur, qui se présentait comme candidat, pour remplacer le feu

appelés à élire ces fonctionnaires. C'est ce vœu, basé sur les principes les plus sains du droit naturel, qu'on repousse avec tant d'opiniâtreté. Avant la réforme parlementaire, les élections étaient presque partout entre les mains de ces corporations, qui en tiraient de gros bénéfices en vendant au plus offrant la nomination dont elles pouvaient disposer.

lord Hardwicke dans le poste de *high-steward* (chancelier de l'université), le duc lui écrivit une longue lettre qui a été imprimée, et qui contient sa profession de foi. Il blâme en termes généraux, mais énergiques, la conduite des deux universités envers les *dissenters*, leur esprit intolérant et leur fanatisme (1). Une telle déclaration a dû produire beaucoup d'effet, et les journaux n'ont pas manqué de s'en emparer pour la commenter.

Examinons la position que les journaux ont prise dans ce mouvement bizarre et inattendu. La presse est aujourd'hui une puissance, alliée ou ennemie de toutes les puissances. Il ne sera pas sans intérêt d'observer comment les journaux s'étaient distribué leurs rôles, avant même que Peel et Wellington fussent parvenus à composer leur cabinet.

L'avocat des améliorations et de la réforme, le plus influent des journaux, *le Times*, s'est tourné du côté de Wellington. Selon lui, il importe peu quelle soit la main qui accomplisse l'amélioration, pourvu qu'elle se fasse. « Que les mesures du ministère soient dans l'intérêt national ; voilà tout ce que nous voulons. Nous nous embarrassons peu des hommes. *Measures not men !* » *Le Morning-Chronicle* et *le Globe*, journal du soir, repoussent

(1) Note du Traducteur. Dans le langage universitaire, on appelle *dissenters* ceux qui ne veulent pas reconnaître les trente-neuf articles de l'église anglicane. Le point capital pour les *high-churchmen* (grands dignitaires ecclésiastiques), en repoussant ces jeunes gens, la plupart hommes de talent, des deux universités d'Oxford et de Cambridge ; c'est de les priver des riches bénéfices et des postes brillans qui dépendent de ces universités et qui reviennent aux élèves qui se sont le plus distingués dans leurs études. Par ce moyen, les nobles prélats en dotent leurs créatures et dorment en paix. Dans sa profession de foi, M. R. Peel *verrait avec plaisir* des modifications s'introduire dans le système d'admission à ces deux universités.

au contraire la réforme offerte par lord Wellington ; ils veulent à la fois des améliorations populaires et des ministres populaires : *Measures and men.* Ils ne seront satisfaits que lorsque les whigs reviendront au pouvoir. *Le Courrier,* journal du soir, dont la vocation est constamment ministérielle, reste fidèle à ses habitudes, mais se prononce avec un peu moins de force que *le Times* en faveur de lord Wellington ; notons ici que le parti whig a fait depuis peu l'acquisition du *Morning-Chronicle*, dont la direction se trouve aujourd'hui confiée à des mains extrêmement habiles. *Le Morning-Herald*, qui flotte toujours entre les partis, conserve sa position équivoque.

Il y a un homme dont tous les journaux ont déserté la cause, et dont la position actuelle est extrêmement singulière. C'est celui que nous avons vu plus haut annoncer que le *maître d'école était en campagne!* et il le savait bien ; car le maître d'école, c'était lui : nous voulons parler de lord Brougham. Quels que soient ses talens et ses bonnes intentions, quelque admiration que méritent son activité, son zèle et son énergie, il n'a réussi, en définitive, qu'à se trouver seul et nu au milieu d'ennemis armés. Tombé dans une disgrâce complète auprès du roi, depuis qu'il a prononcé une malheureuse harangue où le roi lui-même figurait, et où l'orateur citait des paroles royales et confidentielles, il a également perdu toute espèce de crédit auprès des radicaux, depuis l'époque où, pour faire passer quelques mesures de réforme à la Chambre des Pairs, il tenta des voies de conciliation et essaya de ramener à lui les torys : ces derniers ne lui en surent aucun gré, le soupçonnèrent de perfidie, et restèrent ses adversaires implacables. Débordé par lord Durham, qui, ainsi que nous l'avons vu, secondait les vœux des réfor-

mateurs les plus ardens, et avec lequel sympathisait son beau-père, lord Grey, tout opposé qu'il fût aux opinions de son gendre, Brougham se vit déserté même par une portion du ministère Melbourne, auquel il appartenait. Sa popularité décrut rapidement, et la faveur publique alla s'attacher à lord Durham. *Le Times* lança contre lord Brougham les plus virulentes invectives, qui furent répétées par d'autres journaux, sans qu'une seule feuille publique prît la défense de cet écrivain, de cet orateur, de ce magistrat, qui ne devait son existence qu'à la presse et qui avait tout fait pour elle. D'où venait cette défection si peu généreuse? des intérêts mêmes du journalisme que Brougham avait menacés. On attendait de lui depuis long-tems un bill qui, supprimant les droits du timbre dont les journaux sont grevés, multiplierait nécessairement le nombre de ces feuilles, affaiblirait beaucoup l'influence de celles qui disposent aujourd'hui du crédit public, et ne favoriserait la presse en général que pour ruiner dans ses fondemens l'importance des feuilles aujourd'hui reines de la presse. Dans la terreur que cette mesure leur inspirait, les journalistes se sont coalisés contre leur agresseur, pendant que les gens de loi, classe influente et nombreuse, blessée aussi dans ses intérêts par le chancelier, s'armait de son côté contre lui. Ces derniers se souvenaient de la longue guerre livrée à la chicane et aux frais de procédure par lord Brougham, qui n'a rien oublié pour rendre les tribunaux plus accessibles et faire administrer au peuple la justice à bon marché. De quelque côté que lord Brougham tourne les yeux, il n'aperçoit plus que des ennemis. Triste récompense, direz-vous, d'une vie si active, dirigée par des vues si utiles! Sans doute; mais, pour l'homme politique, la première des nécessités est de ne pas se fermer

volontairement toutes les voies par lesquelles il peut arriver au bien. Restera-t-il un seul moyen d'action à l'homme qui aura froissé toutes les passions, effrayé toutes les cupidités, armé contre lui les puissances les plus redoutables et même les plus viles : celles de l'intérêt personnel? Qu'importent à tant d'ennemis des intentions louables et généreuses ! Ils se défendent comme le lion dans son antre, comme le tigre défend ses petits.

Au milieu de toutes les difficultés dont le ministère Wellington est environné, il lui reste un immense avantage : la bienveillance et la sanction du roi. Moyen d'action qui manquait au ministère qu'il remplace : le ministère Melbourne était paralysé dans ses moyens d'action par les scrupules, les préférences, peut-être même par les manœuvres secrètes du roi. Le parti tory et les évêques qui dirigent ce parti à la Chambre des Pairs n'auraient assurément pas résisté à la réforme avec une persévérance aussi hardie; ils n'auraient pas aussi résolument fait face à la nation presque entière, si le secret de la pensée royale ne leur avait été connu.

On pourrait jusqu'à certain point trouver de la ressemblance entre le ministère Melbourne et le ministère Martignac. Même répugnance chez le monarque à se plier au vœu national, même attachement à des institutions usées, même désir de s'entourer de ministres favoris qui sympathisent avec ses vues personnelles. Il est vrai que le duc de Wellington et Sir Robert Peel pourraient s'offenser à juste titre de se voir comparés aux successeurs de Martignac. Il serait aussi prématuré de croire que cette vieille prudence politique qui caractérisa toujours le peuple anglais ne le défendra pas encore aujourd'hui contre le danger qui menace sa constitution ; mais il reste très-vrai de dire que le ministère Melbourne, conservateur dans son

essence, protégeait le trône en cédant aux intérêts populaires tout ce qu'il est maintenant impossible de leur refuser. Quelle sera la crise? N'aboutira-t-elle pas simplement à prouver aux torys qu'il leur est impossible de gouverner en Angleterre, si ce n'est en abandonnant les principes torys?

C'est du Parlement que dépend, comme on le sait, la destinée de tout ministère. Prorogé jusqu'au 15 janvier, il sera probablement dissous avant cette époque. Déjà prévoyant cette dissolution, les partis recrutent leurs adhérens et font toutes les dispositions du combat qui doit avoir lieu. Tout est en mouvement. Partout dans les villes, dans les campagnes, se tiennent des réunions qui n'ont rien que de légal, et qui tendent à envoyer au Parlement le plus de membres libéraux possible. L'union, réclamée par lord Durham, commence à s'établir entre les réformateurs, qui acquièrent ainsi une force et une énergie terribles. Les adresses envoyées au roi réclament unanimement le rappel du ministère Melbourne et le renvoi du ministère tory. En Irlande, la voix d'O'Connell s'est fait entendre, et tous les partis ont répondu à cette dure et énergique clameur qu'on retrouve dans tous les tems d'orages. Séparatistes et non-séparatistes, catholiques de toutes les nuances, quelques protestans même ont ajourné leurs antiques querelles, et se sont unis pour former ce qu'ils appellent l'*Association anti-tory*. On ne cite qu'une seule exception à ce fait : celle de Manchester, ville manufacturière, nécessairement radicale, influencée par Cobbett le démagogue, et qui, en remerciant le roi dans une adresse de ce qu'il a renvoyé le ministère whig, déclare compter sur Sa Majesté seule et n'attendre que d'elle le redressement de tous les abus. Exemple étrange des bizarreries que produit l'esprit de faction et de la facilité avec

laquelle deux partis extrêmes peuvent se donner la main et se combiner en dépit de toutes les prévisions (1)!

Au surplus, le mouvement réformateur est impossible a suspendre. La fièvre s'est introduite dans les veines, elle circule avec le sang de la société; les élections rempliront certainement la Chambre prochaine d'hommes dévoués à la réforme; et il n'est pas difficile de prévoir que leur première occupation sera le vote d'une adresse en réponse au discours du trône. Sans doute ils demanderont compte au monarque et à ses conseillers de cette résolution subite qui a jeté au milieu de l'Angleterre un brandon de discorde; de ce renvoi inattendu d'un ministère non encore essayé, d'une administration non encore éprouvée; de ce retour vers le torysme, retour qui devait nécessairement contrarier tous les vœux, blesser tous les désirs du Parlement. La situation anomale de Guillaume IV, qui n'a pas même, comme Charles X, attendu la démission de ses ministres, mais qui, par un acte pur et simple de sa volonté, les a mis à la porte, et, sans prendre conseil d'aucun fonctionnaire responsable, s'est entouré des torys que l'animosité de la masse regarde comme les adversaires implacables des intérêts populaires; cette situation inaccoutumée l'exposerait à des dangers plus grands encore, si la longue éducation politique de l'Angleterre ne lui avait appris à surveiller d'un œil calme, attentif et jaloux les intérêts de son repos et de sa richesse, même dans les crises périlleuses. Un peuple moins habitué à ces grands débats y succomberait; il se lancerait en aveugle dans l'arène qui semble ouverte, et le résultat du choc

(1) Cobbett le démagogue assure dans son pamphlet hebdomadaire que les torys font mieux les affaires du peuple que les whigs, parce que leur système de résistance plus opiniâtre et moins éclairé précipitera plus tôt l'explosion populaire.

serait la ruine, non seulement de la constitution ancienne, mais des intérêts privés.

Personne n'ignore quelles suites terribles aurait la guerre civile en Angleterre, et cette crainte paraît militer en faveur du ministère formé par M. Peel. Il est certain que, si toutes les réformes que nous avons indiquées plus haut étaient prêtes à s'accomplir, on verrait éclater une énergique résistance de la part de tous ceux que ces réformes blesseraient dans leur fortune ou dans leurs droits. Le commerce et l'industrie seraient profondément ébranlés; une partie des grands propriétaires et de l'aristocratie opposeraient à leurs assaillans un mur d'airain et une résolution indomptables; le pouvoir, leur allié naturel, ferait cause commune avec ces deux forces sociales; en se heurtant de front, les passions populaires et l'armée anti-réformatrice produiraient une guerre terrible, une mêlée épouvantable, un choc sanglant dont la révolution française elle-même n'a peut-être pas donné l'exemple complet, et où périraient la propriété, la prospérité, le crédit des Trois-Royaumes.

Ces images sont tristes, mais elles n'ont rien d'exagéré. Les intérêts matériels ont bien plus d'énergie en Angleterre que dans tout autre pays d'Europe : ce sont toujours eux qui dirigent et dominent l'enthousiasme. Les classes intermédiaires sacrifieront-elles à des vues de réforme le bien-être dont, après tout, dans l'état actuel des choses, elles peuvent, avec de la prudence et du travail, assurer la possession à leurs familles? La partie conservatrice du parti whig n'oublie rien pour faire pénétrer dans cette fraction importante de la population les idées qu'elle croit nécessaires au salut de la Grande-Bretagne. M. Spankie, whig décidé, dont toute la vie a été dévouée aux opinions des whigs; homme d'ailleurs d'une

assez grande réputation au barreau, a publié récemment une série d'écrits remarquables, dans lesquels il trace le tableau affreux des calamités qu'entraînerait la guerre civile : et la réforme complète et immédiate ne peut-être suivie, selon lui, que de la guerre civile. Dans ses pamphlets, il s'adresse spécialement à la partie moyenne de la société, cherche à lui prouver qu'il n'y a pour elle d'espoir et d'avenir que dans la lenteur progressive des réformes, s'efforce de calmer ses aspirations vers une amélioration brusque et totale, et lui fait voir en perspective (si elle se laisse entraîner par un élan trop fougueux) ses biens spoliés, ses ressources d'industrie anéanties, son commerce éteint, ses trésors dissipés, ses maisons en flammes, ses enfans se livrant une guerre acharnée, et arrosant du sang des citoyens un sol déserté par la civilisation.

Entre les mains du ministère Peel, que produira cette arme de terreur? Comment fera ce cabinet composé de torys pour se transformer en cabinet réformiste? La solution probable de tout ce mouvement, c'est que les voies du ministère Grey et du ministère Melbourne ne seront pas abandonnées. Les événemens, les passions, l'esprit général d'un peuple, tracent une large et profonde ornière, d'où il est si difficile de sortir! Quelque tranchée que soit la nuance tory des principaux membres du cabinet, ne va-t-on pas voir se renouveler le phénomène de 1830, un ministère ultra-tory, marchant dans une voie libérale? Quitter la route dans laquelle les derniers cabinets se sont avancés, et que lord Wellington et Peel ont frayée les premiers, en émancipant les catholiques : est-ce chose faisable? Le char ne versera-t-il pas dès qu'il essaiera de se dégager du sillon dans lequel il roule?

Nul indice, nul symptôme ne laissent entrevoir les intentions définitives du ministère. On remarque seulement que l'organe principal du parti tory, le *Standard* n'appuie plus aussi fortement qu'il l'a fait sur la nécessité de se plier à la réforme. Le langage des journaux est équivoque et flottant; il semble que la résolution de Peel, qui s'est placé tout-à-coup à la tête d'une administration tory, ait désarçonné et désappointé toutes les idées. Selon *le Globe*, il s'agit d'une opposition décisive et totale aux réformes dans l'Église et dans l'État : au lieu de composer avec l'opinion, on la braverait ouvertement : le duc de Wellington et sir Robert Peel ont prouvé pendant toute leur vie que, s'ils savaient plier sous la force des événemens, ils ne cédaient rien à la pensée publique pour laquelle ils ne cachent pas leur mépris. Les journaux qui ajoutent foi à cette hypothèse, présentent comme le type du système que le ministère adoptera le choix d'un homme qui, jusqu'ici, n'a été employé par aucun gouvernement, Sir Edouard Knatchbull. C'est un *country-gentleman* de la vieille roche. Il a plus de soixante ans; le siècle passé s'est survécu dans sa personne; il ne croit pas qu'on puisse aller au-delà des idées et des opinions qui régnaient sous lord Chatham; récemment encore, dans un grand dîner politique auquel il assistait, on l'a entendu déclarer que la vieille constitution anglaise était parfaite, qu'on ne pouvait rien y changer et qu'il y aurait péril à l'entreprendre.

Satisfaire les désirs du peuple au moyen de tels hommes, ce serait prodige; aussi cherche-t-on de toutes parts à percer le mystère dont le cabinet s'enveloppe. On assure que la Cité de Londres doit inviter les ministres à un banquet, afin de leur donner l'occasion d'expliquer publiquement leurs desseins pour l'avenir.

Il est tout-à-fait dans le caractère de Wellington et de Peel de marcher ainsi dans l'obscurité, de tromper l'ennemi, de se cacher dans les sapes, de voiler leur marche et d'attendre le moment favorable. Conserver le pouvoir, soit au prix de leurs opinions personnelles sacrifiées, soit en les faisant triompher : voilà leur but évident. De quelque voile qu'il s'enveloppe, il apparaît avec certitude aux yeux de l'observateur désintéressé. Il s'agit maintenant pour les ministres de calculer leur situation, de supputer les forces belligérantes et de savoir s'ils doivent immoler leur vieux système à la force de l'opinion publique, ou de faire triompher leurs prédilections aux dépens du mouvement réformateur.

Rarement les affaires d'Angleterre ont présenté une situation plus intéressante. L'Irlande, profondément émue, reste calme, en attendant le signal de ses apôtres. Dans les élections anglaises, l'opinion est pour la réforme. La supériorité de l'argent reste à ses adversaires. La Chambre Haute, comme une vieille forteresse encore solide, résiste par son poids et sa masse à la Chambre des Communes qui l'assaille et la bat en brèche, pendant que l'esprit radical pénètre de plus en plus dans les villes manufacturières. Le roi, la reine, l'Église et la cour, se rallient plus intimement à ce que la nation renferme d'intérêts et d'élémens conservateurs. Composez un cabinet de telles nuances d'opinion qu'il vous plaira choisir; et dites si les mêmes obstacles et les mêmes écueils ne se présenteront pas sur sa route, qu'il soit whig modéré ou radical, tory modifié ou partisan de la haute Église (1)!

(*New Weekly Political Register.*)

(1) Note du Tr. Lorsque l'écrivain anglais rédigeait l'article qu'on vient de lire, les choix n'étaient pas encore assez arrêtés pour qu'il pût prononcer un jugement définitif sur l'ensemble et la direction

du nouveau ministère. Cependant on a dû voir, par ce qui s'est passé depuis, que son coup-d'œil était sûr. et en parcourant la liste exacte des membres du nouveau cabinet que nous transcrivons ci-après, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'événement est venu justifier toutes ses prévisions.

COMPOSITION DU NOUVEAU MINISTÈRE BRITANNIQUE.

Premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier	Sir ROBERT PEEL, premier ministre.
Chancelier	Lord LYNDHURST.
Président du conseil privé	Lord ROSSLYN.
Garde du sceau privé	Lord WHARNCLIFFE.
Secrétaire-d'état ayant le département des affaires étrangères	Le duc de WELLINGTON.
Secrétaire-d'état ayant le département de l'intérieur	M. GOULBURN.
Secrétaire-d'état ayant le département des colonies	Lord ABERDEEN.
Premier lord de l'amirauté	Lord DE GREY.
Président du conseil de l'Inde	Lord ELLENBOROUGH.
Président du conseil du commerce	M. Alex. BARING.
Surintendant des bois et forêts	Lord GRANVILLE-SOMERSET.
Secrétaire ayant le département de la guerre	M. HERRIES.
Grand-maître de l'artillerie	Sir James MURRAY.
Payeur-général de l'armée	Sir Edward KNATCHBULL.
Trésorier de la marine	Lord LOWTHER.
Chancelier du duché de Lancastre	Lord HADDINGTON.
Surintendant-général des postes	Lord MARYBOROUGH.

GOUVERNEMENT DE L'IRLANDE.

Vice-roi	Le duc de BUCCLEUGH.
Chancelier	Sir Edward SUGDEN.
Secrétaire-d'état	Sir Henry HARDINGE.

On a vu dans le courant de cet article quelles étaient les inspirations qui avaient déterminé la dissolution du ministère Melbourne, et dans quel but le ministère Peel-Wellington avait été formé : la crainte qu'inspiraient les progrès de la réforme, et les exigences de l'Irlande émancipée. Certes, il était impossible dans cette circonstance, où il ne fallait rien brusquer, de composer un ministère avec plus d'habileté que ne l'ont fait sir Robert Peel et Wellington. Tous les grands intérêts pour lesquels s'agite en ce moment la Grande-Bretagne se trouvent représentés dans le nouveau cabinet, et quoi-

que ce soit la nuance torie qui y domine, cependant la plupart des membres qui le composent n'ont jusqu'ici manifesté que des opinions conservatrices très-modérées. Trois personnages, lord Lyndhurst, lord Sugden et lord Rosslyn, représentent la justice; le duc de Wellington, sir James Murray et sir Henry Hardinge représentent l'armée; l'administration y compte trois membres, sir Robert Peel, M. Goulburn et M. Herries; lord Aberdeen résume en lui tout seul la diplomatie, comme lord Ellenborough la législature, et M. Alexandre Baring la finance, le commerce et l'industrie; enfin, la propriété terrienne, celle de toutes les classes à qui la réforme inspire le plus de craintes, se trouve représentée dans ce cabinet par le duc de Buccleugh, chef du clan des Scotts en Écosse, lord Haddington, lord de Grey, lord Wharncliffe, sir Ed. Knatchbull, lord Maryborough, l'un des frères du duc de Wellington, lord Lowther, fils de lord Lonsdale, et enfin par lord Granville Somerset, qui, comme fils du duc de Beaufort, y figure au nom de la maison influente des Somerset. Ainsi, les véritables intéressés à la réforme, le commerce et l'industrie, ne sont représentés dans ce congrès que par un seul membre, tandis que l'aristocratie, la propriété, et tous les opposans à divers titres, y comptent dix-neuf membres. Ce rapprochement suffirait à lui seul pour donner une idée exacte des vues ultérieures du nouveau cabinet. Il est inutile de dire que tous ces ministres, membres du conseil privé, ne sont pas nécessairement membres du cabinet; c'est le premier ministre qui décide leur entrée, quelquefois aussi les conditions préliminaires faites par les candidats avant d'accepter.

Philosophie-Morale.

DES FEMMES,

DE LEUR DESTINÉE ET DE LEURS MOEURS SPÉCIALES

CHEZ LES PEUPLES DE L'EUROPE MODERNE.

Pourquoi la plupart des livres spéciaux dont les auteurs se sont occupés de la destinée des femmes ont-ils manqué leur but? A peine l'oreille du public s'est-elle ouverte à la parole de ces écrivains qui semblaient devoir intéresser et flatter la fraction la plus influente de leur auditoire. Les littératures modernes comptent plus de trente ouvrages sur les femmes, et qui presque tous sont également inconnus aujourd'hui. Le sexe même, qui se trouvait être l'objet des méditations philosophiques ou des descriptions brillantes contenues dans ces écrits, se montrait ingrat envers leurs auteurs et feuilletait avec distraction des pages qu'il aurait dû couvrir de son aile et protéger de son crédit.

D'où vient cela? c'est que le point de vue de la plupart de ces livres était faux. Mme Wolstonecraft en Angleterre, Thomas et M. de Ségur en France, plusieurs grands écrivains en Allemagne, sans parler de Carmontel, et de tous ceux qui n'ont traité la matière qu'en plaisantant, ont fait des femmes une espèce de nation à part, de caste isolée, de peuple qui avait ses annales. Ils ne se sont

pas aperçu que la femme est un être de relation, de rapport sympathique et électrique avant tout : point de communication entre les hommes et la nature : lien social par excellence ; et que parler des femmes, abstraction faite de la société elle-même, ce serait les anéantir. Toute leur force est dans ce magnétisme qui s'empare d'elles et qu'elles répandent, qui les domine et par lequel elles dominent. Elles n'existeraient pas sans la vie de relation ; elles sont avant tout mères et centres de famille. Ce sont elles qui reproduisent le plus vivement toutes les nuances qui les entourent, parce que leur vie dépend bien plus des autres que d'elles-mêmes. Elles ressemblent à ces accords de musique qui attendent, pour trouver leur véritable valeur, une note fondamentale ; à ces couleurs admirables qui ne peuvent briller que sur un fond préparé pour elles.

Il résulte de cette faculté sympathique, trop oubliée par les écrivains qui se sont occupés des femmes en général, que le coloris spécial d'une société nous apparaît d'une manière beaucoup plus vive et plus tranchée dans les mœurs de ce sexe que dans les nôtres. On rencontre même, à presque toutes les époques, une femme-symbole qui, réunissant tous les caractères de son tems, les concentrant dans sa pensée et dans ses habitudes, les exaltant au plus haut degré, représente, sous la forme la plus énergique, une phase de la vie sociale. C'est Cornélie, c'est Messaline ; sous la révolution française, ce sont Mmes Rolland et Théroigne de Méricourt. L'homme, doué à un degré beaucoup moindre de la faculté sympathique, peut s'isoler de ses semblables et les braver ; il peut, comme Rousseau et Byron, jeter le défi au genre humain. Pour lui, la guerre, l'étude, les arts sont des occupations et des plaisirs qui comblent le vide de l'existence et ennoblis-

sent sa destinée. Il peut subsister, après tout, en dehors des sympathies qui sont nécessaires à la femme. On a vu des athées au moyen-âge, des guerriers sous la chasuble et sous le froc, des philosophes sévères dans les cours de Louis XIV et Louis XV; Montausier, par exemple, le modèle du misantrope; et le chef des économistes, ce Quesnay qui vivait avec une simplicité si austère au milieu des prostitutions dorées du dix-huitième siècle, des marquises et des abbés du tems.

Mais la femme n'existe pas hors du mouvement social dont elle fait partie. Sa position est celle d'un rouage important, indispensable, mais secondaire, et qui reçoit toujours l'impulsion d'autrui. Ne vous occupez donc de son sort et de ses mœurs qu'après avoir bien examiné quel est le sort, quelles sont les mœurs de la société environnante, et quelle action cette société exerce sur elle.

On s'est beaucoup récrié contre la dépravation des femmes, en France, depuis la mort de Louis XIV jusqu'au règne de Louis XVI; mais ne voit-on pas dans quelle situation absurde on les plaçait nécessairement? Après une éducation ignorante et dévote; l'esprit surchargé des maximes ascétiques dont leurs confesseurs les avaient imprégnées; lorsqu'elles entraient dans le monde et qu'elles y voyaient tous les plaisirs en honneur, la licence générale, la volupté adorée, le reproche et le blâme universel ne tombant que sur les vices assez maladroits pour se laisser surprendre; lorsqu'on les sollicitait de toutes parts aux excès même que l'on semblait blâmer en public, n'était-il pas naturel qu'elles cédassent à cette impulsion et qu'elles conservassent pour unique vertu un dernier masque de convenances, la finesse de l'esprit, la grâce du langage et l'adresse de l'intrigue? Ne fallait-il pas que leur nature fût éminemment bonne pour qu'une

seule qualité leur restât au milieu de ce dédale de mensonges ?

Aujourd'hui même, dans l'éducation de certains pays, ne voit-on pas confondues les pratiques pieuses, la culture des arts, la cavatine langoureuse et ardente de Rossini, la danse presque lascive, les romans aux peintures effrénées et la rigide recommandation du respect humain et des convenances à garder ? Jetée dans un tel monde social, la femme ne doit-elle pas acquérir beaucoup de finesse d'esprit, de rapidité et de trait dans l'intelligence, de souplesse dans la vie, d'attrait pour les voluptés cachées, de facilité à mentir et à se déguiser, surtout une connaissance précoce des passions et des sentimens ? Ne doit-on pas s'attendre à ce que la première fleur de la sensibilité, au lieu de se développer ingénuement, naïvement, se flétrisse et se fane avant l'âge pour faire place aux recherches et aux raffinemens de la coquetterie, de l'amour-propre et de l'intérêt personnel ? Disons-le sans crainte, la civilisation a tout fait contre les femmes. Plus elle a concouru à les gâter, plus elle s'est montrée sévère pour elles. Cette galanterie même, née d'un mélange d'idées chevaleresques et chrétiennes, en paraissant flatter les femmes et leur rendre hommage, n'était-elle pas une dérision et une injustice ? Elle leur disait : « Vous serez entourées de séductions, et si vous ne les accueillez pas, le ridicule tombera sur vous. Si vous cédez à leur flatterie, vous serez avilies. » Dilemme qui n'est que l'expression exacte de tout cet état social qui a duré depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'au dix-neuvième.

Deux philosophes, l'un catholique, l'autre protestant, ont compris cette situation des femmes : Fénélon en France, de Foë en Angleterre. Leurs conseils n'ont pas été écoutés, et depuis ce tems les réformes ont été ou

nulles, ou peu sensibles dans cette partie si importante de la morale publique. Il est vrai que, d'après les principes que nous avons posés, il aurait fallu d'abord réformer les hommes et leurs travers. Un siècle après la mort de Fénélon, Marie-Antoinette, alors jeune, brillante, spirituelle, mais dont la naïveté rappelait encore son éducation et son origine autrichienne, s'étonna de trouver un escalier dérobé dans l'appartement qu'elle allait occuper à Versailles. Cette précaution la scandalisait : « Que l'on condamne cet escalier ! s'écria-t-elle, une princesse n'a pas besoin d'escalier dérobé. — Madame, reprit l'ecclésiastique chargé de terminer son éducation de cour, dans quinze ans vous ne parlerez pas ainsi. » Véritable abbé du dix-huitième siècle ; ses paroles suffisent pour faire apprécier la moralité générale de ce tems.

Aujourd'hui que l'Europe n'est plus qu'une grande nation, et que tous les peuples qui l'habitent ont fait échange de leurs coutumes antiques pour composer une civilisation générale qui n'appartient spécialement à aucun d'eux, ce sont les femmes qui ont encore conservé avec le plus religieux scrupule les nuances qui différenciaient autrefois les mœurs. L'Allemande, l'Italienne, l'Espagnole, la Française, sont séparées par des nuances bien plus tranchées que les hommes de ces différens pays.

Nous ne parlons pas des classes les plus élevées. Les hommes et les femmes des salons se ressemblent dans tous les pays, et forment une nation très-reconnaissable. Ce n'est pas là qu'il faut chercher les nuances nationales : une soirée d'ambassadeur, un dîner de ministre, un bal de cour se ressemblent à peu près partout. Cette uniformité va bientôt s'étendre jusqu'aux classes élevées de la Turquie, qui, dans cinquante ans, après nous avoir emprunté nos redingotes et nos chapeaux, arriveront sans

doute à l'indépendance des femmes. A Vienne, à Berlin, à Londres, à Rome, ce sont toujours des habits noirs étriqués, des révérences plus ou moins bien faites, un ton de convention dont on ne sort guère. La seconde classe de la société, qui, partout et sous tous les rapports, est la meilleure, offre seule l'empreinte des nationalités. C'est dans cette sphère qu'il faut apprécier les femmes et les diversités de mœurs et d'habitudes qu'elles doivent à l'état de la société qui les commande. On ne connaît personne quand on ne voit le monde qu'en grande toilette. Visitez le boudoir, entrez dans la salle à manger; pénétrez dans les détails du ménage, si vous voulez juger et apprécier les habitudes et les mœurs domestiques. Si nous laissons de côté les ordres privilégiés, toujours parés, toujours soumis aux lois de l'étiquette, pour ne nous occuper que de la masse; on peut affirmer que, de toutes les femmes d'Europe, les plus naïves sont les Allemandes. Sous ce rapport, elles se trouvent à l'extrémité opposée des femmes anglaises, et surtout des femmes françaises. Dans ces deux pays, l'éducation des femmes est négative. On leur dit sans cesse : « Faites ceci; ne faites pas cela. » On allègue peu de raisons. Si une jeune fille, moins timide ou plus expansive, demande pourquoi cette injonction lui est faite, on lui répond : « Ce n'est pas l'usage, ce n'est pas comme il faut, c'est ridicule! » Mais l'action défendue est-elle mauvaise? et pourquoi est-elle mauvaise? La réplique ne se fait pas attendre: « Ma chère, il ne faut pas raisonner; les jeunes filles ne doivent pas raisonner. Allez apprendre votre leçon d'italien. — Mais, ma mère, je pensais... — Penser! c'est fort inutile; faites ce que l'on vous dit. » Quoi! la volonté d'une institutrice, l'édit de la mode, la force de l'usage étoufferont, croyez-vous, ces passions, ces sentimens, ces idées, ces

énergies secrètes, dont la main du Créateur a mêlé le tissu de notre vie! On imagine avoir assez fait quand on a imposé silence au raisonnement; on croit avoir éteint la sensibilité ou dompté le caractère quand on a élagué toutes les démonstrations extérieures qui les révèlent. Ne voit-on pas, au contraire, que ces facultés du sentiment et de la pensée sont les véritables chaînons qui nous rattachent à tout ce qui est divin, et que pour en diriger, pour en modérer l'essor, c'est à elles-mêmes qu'il faut s'adresser?

L'effet de cette éducation négative est différent en France et en Angleterre. Parmi nous, Anglais, les vieilles idées de liberté qui circulent dans le corps social servent de contre-poids à la réserve imposée aux femmes. Comme nous respectons immensément l'individualité de chacun, nous ne pouvons empêcher l'autre sexe de partager ce sentiment et de s'armer de ses droits. Aussi les mœurs des femmes sont-elles froides et réservées en apparence, décidées et hardies en réalité. La sociabilité française environne les femmes de réseaux bien plus puissans; elle leur crée une existence bien plus artificielle; elle leur inculque des maximes qui entravent bien davantage leur liberté. La lecture des romans, l'abandon d'une conversation beaucoup moins réservée qu'en Angleterre, mûrissent de bonne heure la femme française, et peut-être généralement, en aiguisant, comme disait Montaigne, la pointe de leur esprit, ces habitudes dessèchent-elles plus vite qu'en Angleterre, et surtout en Allemagne, le naïf élan, la fleur première de la sensibilité et de la pensée.

En France, les femmes sont soumises aux convenances; en Angleterre, à l'étiquette. Ce n'est pas que dans ces deux pays on n'estime beaucoup le naturel; on en fait l'objet d'une étude à part. « Ma fille, soyez naturelle, » dit

plus d'une bonne mère à son élève. Cette naïveté apprise consiste à ne rien faire de ce que les autres ne font pas, à comprimer pour ainsi dire son ame et son esprit dans un corset très-serré; et, ce qu'il y a de plus étrange, il faut se soumettre à toute cette affectation, sous peine de paraître affectée.

Il y a en Allemagne beaucoup moins de traces de cette élégance apprise, de cette vie de convention. En général, la femme anglaise vit pour faire le thé, la femme française pour la coquetterie, et la femme allemande pour le ménage. Quant à l'amour, il se mêle à tout cela, et, grâce à Dieu, dans une proportion à peu près égale en tout pays. En Allemagne, l'existence domestique absorbe toutes les idées; on ne sacrifie pas la culture des sentimens moraux à celle de l'intelligence, et surtout aux bonnes manières. On n'apprend pas à étouffer ou à déguiser ses impulsions ou ses affections naturelles; aussi les femmes conservent-elles plus d'individualité de caractère, et la poésie de l'ame vient se mêler plus spontanément aux réalités de la vie commune. Souvent en Allemagne, j'ai vu se développer une simplicité instinctive et une fraîcheur de sentiment qui me charmaient. L'affectation même n'était que l'exagération de l'individualité, un naturel outré qui m'amusait quelquefois. Une femme anglaise est toute aristocratique, même quand son père est épicier. Son esprit, contourné par certains raffinemens de convention, attache une fausse idée de vulgarité à des soins, à des occupations qui n'ont rien de réellement vulgaires. Vous la voyez s'ennuyer patiemment à sa fenêtre ou à son piano, fredonner un air d'amour comme elle dirait son *Confiteor*, broder un mouchoir ou faire du filet. Elle s'ennuie, mais elle s'ennuie noblement. A Munich, à Vienne, à Berlin, la jeune et belle fille d'une grande dame remonte et des-

cend les escaliers, portant les clefs du cellier et du fruitier pendues à sa ceinture; la Lolotte de *Werther* coupant des tartines de beurre dont la vue fait fondre en larmes son amant, n'est pas du tout une plaisanterie, encore moins une parodie. Cette alliance de la sensibilité et des tartines de beurre est extrêmement commune en Allemagne. En Angleterre, au contraire, nous ne connaissons de sensibilité qu'avec des bas de soie, des gants couleur paille et du satin blanc. Un jour, la femme d'un ministre d'état, qui devait visiter avec moi une galerie de tableaux, s'excusa parce que c'était le jour de la blanchisseuse. Son esprit d'ailleurs était orné, ses manières étaient élégantes; j'ai connu peu de femmes plus distinguées. La *grosse wœsche* (jour de grande lessive) est un énorme événement pour toutes les femmes allemandes, et malheur à qui pénètre alors dans la maison! elle est sens dessus dessous. Combien de fois des dames, et des dames de cour, ont sacrifié leurs engagemens à la *grande lessive!* Notez que je ne parle pas des femmes d'ouvriers et d'artisans. Dans ces classes, la femme n'est guère qu'une servante de premier ordre. Elle ne pense qu'à la cuisine et au blanchissage; elle ne sait, comme dit Shakspeare, que donner le sein à de petits imbécilles et faire la chronique des tonneaux qui sont en cave. » Entre ces deux extrêmes : la vie de ménage et de détail qui absorbe toute l'intelligence, et ce faux raffinement artificiel qui étouffe la naïveté, se trouverait l'idéal de la femme, compagne de l'homme, assez intelligente pour le comprendre, assez naïve pour garder des sentimens vrais, assez modeste pour ne rien dédaigner de tout ce qui concourt au bien-être de la vie.

En Espagne et en Italie, la marche de l'éducation est toute différente. La religion y combat les passions, et

produit à peu près le même effet que produirait un verre d'eau jeté sur un grand feu. L'ardeur paraît s'éteindre et s'amortir, le foyer pâlit pendant quelques minutes; mais, bientôt après, la flamme reparaît plus active, et réclame une nouvelle aspersion du liquide modérateur. Soumises aux prêtres, élevées comme des nonnes, les femmes apprennent à trembler, à prier, à céder à leurs passions, à se confesser de leurs faiblesses, et à recommencer cette alternative de péchés agréables et de repentirs ardens, jusqu'au moment où l'âge vient leur enlever à la fois l'amour qui entraîne et le châtiment qui épure. Observons bien cependant que, dans ces pays catholiques et presque sauvages sous certains rapports, la loi des convenances n'existe pas. La bonne ou la mauvaise conduite ne relève pas de la société, mais de Dieu seul. Comme les liaisons, en Italie, sont toujours le résultat d'une impulsion spontanée, on les respecte, et l'on croit qu'il n'appartient qu'au souverain Juge de se mêler de ces affaires. On se prend, on se quitte; on a un mari qui vous donne son nom, un second mari auquel on donne son cœur, un troisième qui a autrefois occupé la même place et qui n'est plus qu'un ministre sans portefeuille, un quatrième qui est un aspirant de premier ordre, et un cinquième qui attend patiemment la chute successive de tous ses prédécesseurs.

Sans doute ce n'est là qu'un exemple isolé, et non une règle générale. Mais tous les voyageurs qui ont vu l'Italie conviennent que la liberté des mœurs y est grande, et que les sensations s'y trahissent et s'y déploient avec une verve et une indépendance qui ne tiennent pas seulement à l'ardeur du climat, mais à la manière dont les femmes sont élevées. En Allemagne, cet élan existe, mais il est un peu mieux réglé. Il y a moins de parade, d'étiquette et de lourdes chaînes qu'en Angleterre et en

France. On sacrifie moins à l'extérieur, on donne moins à la vanité.

Beaucoup de femmes allemandes sont très-instruites; quelques-unes même sont auteurs, quoique le bas-bleu, qui occupait naguère une espèce de trône dans la Grande-Bretagne, n'exerce en Allemagne aucun empire. Pour peu qu'une femme veuille cultiver son esprit, l'occasion ne lui manque ni à Vienne, ni à Prague, ni à Berlin; mais elle n'obéit qu'à sa propre volonté, à son propre désir, non au besoin de briller et de paraître artiste comme en France et en Angleterre. Que de pauvres victimes n'ai-je pas vues dans ces deux pays, qui dessinaient horriblement, peignaient des fleurs sans aucun goût, martyrisaient un piano, arrachaient quelques pauvres accords à une harpe, et citaient au hasard Mme Staël et Byron? bonnes ménagères si elles eussent voulu, et qui devenaient ridicules. En Allemagne, la femme qui ne sait rien, et qui ne s'occupe que de la grande *lessive*, avoue son ignorance sans honte et sans scrupule; mais si son intelligence est active, elle connaîtra Shakspeare à fond, saura deux ou trois langues, traduira les poètes anglais (qui sont aujourd'hui fort à la mode au-delà du Rhin), et, cédant à son penchant naturel, sans tirer vanité de ses conquêtes, vous étonnera de la variété des connaissances accumulées pour son propre plaisir.

Rien de plus commun en France qu'une femme satirique : à trente ans, quand elle est désillusionnée, et qu'elle a brisé deux ou trois fois l'idole modelée par elle-même d'après ses premières rêveries ou ses premières lectures, elle porte communément dans le monde une finesse et une clairvoyance redoutables, peu d'indulgence, et une ironie qu'elle couvre d'un air de frivolité. Depuis son enfance, la société a pesé sur elle, et l'a forcée de se con-

traindre. Tout esclave, long-tems malheureux, se venge par le dépit et l'ironie. Cette manière d'être, qui doit refouler et éteindre tous les sentimens tendres, est directement contraire au caractère naturel de la femme. C'est un vice artificiel. Mille influences mauvaises sont venues la modifier et l'altérer : la gêne de sa jeunesse, un mariage de convenance, une longue contrainte, tout ce qui peut-être aurait trempé fortement le caractère d'un homme, transforme celui de la femme, et lui donne cette teinte d'ironie mordante, naturellement étrangère, ou plutôt antipathique à son sexe. En Allemagne, je n'ai pas trouvé une seule femme satirique. Il est vrai que la grâce, l'élégance, la causerie légère des Françaises, manquent absolument aux Allemandes. La plaisanterie n'est pas pour elles un char léger qu'elles font voler dans l'espace comme les femmes brillantes des salons de Paris, mais une lourde charrette à laquelle elles s'attèlent assez gauchement. Elles prennent aux choses un intérêt trop sérieux ; elles ont trop de simplicité dans l'ame et dans l'esprit ; elles ne possèdent pas le secret de cette politesse aisée qui, dans une parole rapide et sans conséquence, paraît offrir à chacun une demi-flatterie, un sourire de bienveillance et d'amitié : secret qui n'appartient qu'aux Françaises. Elles n'ont pas non plus cette autre politessse élégante et froide des Anglaises, et cet attrait tout extérieur, poli comme un miroir, mais sans chaleur comme lui.

Je n'aurai qu'une petite place à donner aux Allemandes dans mon livre de prédilection. Lorsque j'écrirai ce livre, son titre sera : *Histoire naturelle des Coquettes*. O le beau livre ! le noble livre ! Je veux qu'il s'imprime in-quarto et qu'il rivalise avec ce fameux traité sur les papillons, en douze volumes in-folio, par un professeur hollandais. Nous traiterons d'abord de la coquetterie d'instinct, es-

pèce indigène qui appartient à toutes les femmes, qui ne les abandonnera qu'à la mort. Puis parcourant la longue échelle de toutes les nuances de coquetterie, nous ne nous arrêterons qu'au chapitre qui traitera de la coquetterie calculée et philosophique : fleur de serre-chaude, produit de la civilisation la plus avancée et la plus rare, qui se trouve surtout en France et dans les salons de l'aristocratie anglaise : fleur sans fruit, il faut bien le dire, qui ne laisse pas que d'enivrer et qui monte à la tête aussi bien que l'amour le plus naïf et le plus pur. Notre second volume sera consacré aux variétés nationales de la coquetterie et aux teintes diverses qu'elle reçoit de différens caractères. Pour certaines femmes, c'est un instinct, pour d'autres un amusement, pour quelques-unes une affaire ; pour les plus avancées, une science : en Allemagne, c'est encore une passion. La pauvre Allemande fait de la coquetterie avec de l'enthousiasme, comme la Française avec de l'esprit, et l'Anglaise avec du dédain. On prendrait volontiers la coquetterie allemande pour de l'amour, tant elle lui ressemble : mais ne vous y trompez pas, c'est tout simplement le besoin d'aimer. En France, il s'agit surtout de briller : en Angleterre, on veut être épousée : en Allemagne, on pousse l'exigence bien plus loin, c'est de l'amour qu'on veut ; non cette vive et rapide flamme que les pays méridionaux connaissent, mais une tendresse exaltée, naïve et cependant presque métaphysique. On citerait mille dévouemens singuliers des femmes allemandes ; et je crois que ce sont elles qui ont donné au monde le triste exemple de ces doubles suicides qui, depuis quelque tems, ont épouvanté les lecteurs de journaux. Un poète célèbre, qui était amoureux de sa belle-sœur, la sachant en proie à une maladie incurable et terrible, lui proposa de terminer ensemble une existence

pénible à tous deux ; et ce triste drame s'accomplit dans un bois voisin de Berlin. Voici un autre exemple moins affreux du romantisme que les Allemandes portent dans la vie réelle : une dame d'honneur, dont le nom est fort connu en Allemagne et en Europe, ayant perdu son fiancé, se voua au service des malades dans les hôpitaux. Comme elle était protestante, il lui fut impossible d'entrer dans les ordres; mais elle remplit tous les devoirs d'une sœur de charité. Le médecin en chef de l'hôpital de Dresde essaya vainement de la dissuader. Pour la dégoûter de son dessein, il commença par lui imposer les obligations les plus pénibles et les plus révoltantes pour une femme délicate. Elle résista à cette épreuve. Voici bientôt quinze ans qu'elle marche d'un pas ferme et paisible dans cette carrière d'abnégation, d'où elle ne sortira qu'au tombeau.

Dans un tel pays, l'amour de vanité doit avoir peu de puissance ; il domine à Paris et à Londres. Malgré la hauteur des Anglaises, il faut bien qu'elles fassent assez fréquemment des avances pour soulager l'orgueil timide et souffrant qui torture et martyrise la majorité de la population mâle. C'est cet orgueil même qui, luttant contre l'amour, rend les grandes passions beaucoup plus communes en Angleterre qu'en France. En France, on souffrirait trop d'avouer qu'on n'est pas aimé ou qu'on a cessé de l'être. La sociabilité française a dû tuer beaucoup de sentimens profonds ; le bon ton est de parler légèrement de tout, et de ne paraître affecté de rien. En Italie, on veut être heureux et se livrer à l'inspiration du moment ; en France, on veut surtout ne pas être ridicule. Privées de la lecture des romans, les femmes italiennes n'ont pour éducation et pour délassement que la musique qui imprime à l'ame un besoin de passion et d'amour. A

Rome, la sensibilité, au lieu de se dépenser et de s'user goutte à goutte comme à Paris, à propos de mille petits événemens, s'accumule pour ainsi dire; protégée par la quiétude de l'existence et le vide total de grands événemens. On ne doit pas attendre des femmes de ce pays les mille petites grâces étudiées et apprises par cœur qui, à Paris, exercent une séduction si puissante; mais un naturel ardent, la passion mise au-dessus de tout, et les convenances foulées aux pieds. Le naturel des Allemandes est autre; elles ne sont pas entraînées par leurs sens, mais elles se livrent avec un empressement d'enfant à leur imagination. Quant aux Anglaises, ce qui les fait remarquer parmi toutes les femmes, c'est la bizarrerie de leur délicatesse et l'étrange recherche de pudeur qu'elles portent dans les mots. L'activité des hommes est trop employée par les affaires, la politique et le commerce, pour qu'il leur reste une seule goutte de ce *far niente*, de cette molle nonchalance, au sein de laquelle éclot l'amour italien.

La femme anglaise déteste surtout la vulgarité; la femme italienne, la gène; la femme française, le mauvais ton. Quant à l'Espagne, ce vivant symbole du moyen-âge, c'est là que la passion de l'amour subsiste dans toute la naïveté, dans toute la pureté de sa folie. La volupté règne en Espagne, la passion en Italie, la vanité en France, la décence en Angleterre, l'amour en Allemagne. Dans ce dernier pays, les femmes le regardent moins comme un sentiment que comme un culte, un mystique illuminisme, un résumé de toutes les vertus : elles croient en lui : on peut les appeler de vraies dévotes de l'amour. S'exaltant par la méditation, dénuées de la facilité impétueuse, jalouse, tyrannique qui emporte le cœur d'une Italienne, elles n'ont pas davantage la coquetterie légère et stimulée

par l'amour-propre qui a long-tems animé les Françaises. Elles aiment la vie paisible, au sein de laquelle peut se développer ce doux enthousiasme ; les cérémonies publiques et solennelles qui semblent donner une consécration religieuse à l'existence; et les petits soins du ménage qui leur semblent des pratiques de religion domestique. Il fallait voir avec quelle rapidité d'attachement, mais aussi avec quelle constance les dames germaniques faisaient un choix et s'y cramponnaient pour ainsi dire, lorsque les troupes françaises parcouraient, victorieuses, tous les coins du grand empire de Charles-Quint. Elles adoptaient avec ferveur et sans scrupule les dévouemens les plus inconcevables et s'y enchaînaient elles-mêmes avec obstination.

Que toutes ces variétés étranges de mœurs soient dues moins au fond même des caractères qu'aux influences des lois et des habitudes; c'est ce dont on ne peut douter, quand on pense que Bonaparte, d'un seul coup de sa magique baguette, en n'ouvrant qu'aux bons ménages les portes de sa cour et la voie des faveurs, a changé toutes les mœurs de Naples et de Milan. Le reste de l'Italie, Venise, Rome, Florence, sont encore sous le prestige des vieilles idées. C'est là que les rapports entre les sexes sont établis et réglés d'une manière qui révolterait la décence américaine et anglaise. On sait publiquement quels changemens s'opèrent dans le petit monde d'amours qui se jouent de tous les liens matrimoniaux; on tient journal de ces mutations. On sait que Mme Leonora est *avvicinata* (c'est le terme honnête et consacré) par M. le comte qui vient de rompre une autre intimité ancienne ; jamais le ridicule ne se mêle à ces émotions; jamais il ne les empoisonne ; elles durent tant qu'elles peuvent, meurent de leur mort naturelle et sont entourées d'une ombre de

respect tacite. Voilà quel a été le fruit de l'éducation de couvent pour les femmes et de la nullité politique pour les hommes.

Là, au contraire, où le génie viril est forcé de se déployer, où il a mille obstacles à vaincre, mille ressources à créer, où la prudence, le courage, l'économie, la persévérance, achètent à grands frais le beau titre de citoyen; là où dominent l'activité, l'esprit des affaires, le lucre, la force d'ame, il faut bien que la femme redescende au second rang. Que ferait-on en Amérique de l'exaltation allemande, de la vivacité française, de la passion italienne? Ce seraient des maladies de l'ame ou du corps: personne n'y comprendrait rien. Là aussi le ménage domine, mais non protégé, idéalisé comme dans cette Germanie que l'apprentissage de Wilhelm Meister a si bien peinte: c'est le ménage réglé comme Barême, calculé comme la table de Pythagore. C'est un emploi du tems qui rappelle par son exactitude celle des logarithmes: une sagesse à mourir d'ennui. La femme riche en Amérique se lève à une heure fixe, fait sa prière, règle sa maison, s'ennuie beaucoup, travaille à de petits ouvrages de femme, visite les boutiques par désœuvrement, revient à la minute précise, arrêtée pour sa réapparition, fait servir le dîner, ne manque pas un service et continue ainsi de jour en jour, de mois en mois, sa monotone, sage et tranquille existence. A ces ames honnêtes, pieuses, mais refroidies et assoupies, on peut demander beaucoup de bien-être sans doute et leur accorder beaucoup de confiance; mais peut-être aussi peu de sympathie et de bonheur. En général, la démocratie est mortelle à l'influence féminine.

En France, lire la Bible de Royaumont, ce roman ri-

dicule sur une admirable épopée, chanter Rossini, répéter les Tables chronologiques de l'abbé Le Ragois; broder, c'est-à-dire apprendre un état qui rapporterait à peine de quoi vivre : telle est l'éducation des jeunes personnes les mieux élevées. En Angleterre, on leur apprend de bonne heure à martyriser un piano rebelle, à soupirer une romance langoureuse à laquelle il est défendu de donner aucune expression, et à suivre aveuglément la direction maternelle. En Allemagne, il y a bien des choses à dire sur le mysticisme spiritualiste auquel les femmes se livrent et qui ne laisse pas que d'entraîner des dangers assez graves. Dans le midi, l'éducation des femmes est absolument nulle. En Amérique enfin, le mouvement de leur ame est réduit à un mouvement mécanique. Leur être devient machinal; elles perdent, au milieu de cette moralité rigide, fort estimable d'ailleurs, quelques-uns des attributs de la femme, la spontanéité d'action, la liberté morale. C'est donc dans le monde entier, sous toutes les latitudes, que la situation des femmes et surtout leur éducation réclament des réformes importantes. Les femmes savantes de nos petits comités anglais sont aussi éloignées du type véritable de la femme, que l'ignorante Italienne, accessible à toutes les sensations, et qui, réduite au seul instinct, se laisse dominer sans peine par les voluptés physiques. Tout cela est absurde; il ne l'est pas moins d'imiter la France et l'Angleterre, pays où les femmes passent six ans à apprendre ce qu'elles devront oublier lorsqu'elles seront mariées. Quelle est, dans les classes bourgeoise et moyenne, la femme qui songe à jouer de la harpe ou à faire des aquarelles après son mariage? On ne voit, on n'entend dans les salons que des demi-artistes, jeunes personnes dont le talent ébauché

est d'autant moins supportable qu'elles l'ont cultivé évidemment pour attirer l'attention et faire l'acquisition d'un mari. N'est-ce pas ridicule de voir une jeune personne baisser les yeux pudiquement tout en chantant une romance échevelée d'amour et languissante de désir? Bizarres et absurdes contrastes dont notre société est remplie et qui flétrissent spécialement la destinée des femmes, êtres faibles, forcées de plier sous nos lois et nos habitudes! On ne fait que l'éducation des manières : celle du cœur et de l'esprit reste dédaignée ; peut-être même, à force de fausse civilisation et de mauvais raffinement, s'arrange-t-on de manière à ce que l'éducation la plus négligée soit réellement la meilleure.

Dans la vie allemande dont nous avons parlé plus haut, la femme âgée n'est pas aussi malheureuse que dans les autres pays de l'Europe. Flattées à vingt ans, abandonnées à quarante, les femmes d'Angleterre et de France sont alors traitées avec une sévérité très-injuste ; elles n'ont plus de poids dans le monde : il ne leur reste que l'intrigue, la dévotion ou la nullité. La vie allemande, qui fait dominer les plaisirs, les devoirs et les idées du ménage, n'est pas sujette à cet inconvénient ; une femme peut toujours trouver place pour cette supériorité domestique et cette influence modeste que comporte le ménage. Au contraire, les débris des talens agréables de la jeunesse deviennent un ridicule pour la femme de cinquante ans. En France et en Angleterre, dans les deux pays les plus civilisés du monde, il arrive souvent aux femmes de se consoler quand elles vieillissent en se montrant fort sévères pour des erreurs qu'elles ne peuvent plus partager. Après avoir eu peur de l'enfer et des convenances pendant leur première jeunesse, après s'être moquées ensuite de

l'une et des autres; il est beau de les voir s'armer des mêmes terreurs qui les ont effrayées et en faire un épouvantail pour la génération naissante.

En définitive, c'est aux États-Unis et dans l'Allemagne protestante que le mariage et l'amour ont été compris de manière à donner la plus forte somme possible de bonheur. Mais aux États-Unis, ce bonheur est un peu terne et monotone. Réduites à s'enfermer dans la sphère de la famille sans que leur pensée éprouve jamais la plus légère émotion, les Américaines perdent bientôt toute habitude intellectuelle. L'amour des arts, une prédisposition mystique, donnent aux Allemandes un autre caractère; leur fidélité tendre pare d'un nuage de poésie les soins les plus communs de la vie. Entourées d'enfans, regardant une intrigue amoureuse, non seulement comme un scandale, mais comme de très-mauvais goût, presque toujours en adôration devant leur mari, elles trouvent encore moyen de jeter Kant et Klopstock en tiers dans leurs tête-à-tête amoureux. Riez de ces mœurs si vous le voulez; la grande question est de savoir si elles donnent du bonheur. Dans un tel pays le rôle de don Juan est trop facile pour être estimé. Le grand intérêt qu'un homme épris ou une femme amoureuse ont dans la vie ne blesse et ne choque personne. Les salons anglais n'auraient jamais assez de railleries pour une telle manière d'être. C'est bien en Allemagne qu'a dû naître l'amour werthérien, celui qui ouvre l'ame à toutes les impressions du beau, à l'amour de la musique, des bois, du clair de lune et des arts; cet amour qui déclame trop sans doute, qui enivre l'ame de molles rêveries et qui a ses dangers, mais qui du moins ne comporte pas le féroce orgueil des don Juan, cet orgueil qui, comptant ses trophées, mar-

chant de victoire en victoire, regardant toute la nation des femmes comme une nation ennemie, ne se trouve parfaitement justifié qu'après avoir éteint dans la satiété son besoin de domination.

(*Ladies' Magazine.*)

Littérature. — Beaux-Arts.

HISTOIRE DU THÉATRE

ET DE L'ART DRAMATIQUE

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD (1).

L'acteur a toujours été, en dépit de lui-même, de son talent, de l'estime personnelle qu'il pouvait inspirer, un être en dehors de la société réelle. Son art est une fiction; sa vie consiste à simuler une vie différente de la sienne: aussi, dans les pays même les plus étrangers aux préventions et aux anathèmes que les siècles barbares ont jetés sur le théâtre, les comédiens se sont fait une existence isolée; leur sphère est à part. On ne sait en effet quelle place assigner à celui qui a pour caractère propre l'imitation mimique de tous les caractères.

Garrick, qui se trouvait de niveau avec les plus grands seigneurs de son tems, et qui a obtenu l'honneur de dormir éternellement à côté d'eux sous les voûtes de West-

(1) Voyez les divers articles que nous avons publiés sur l'histoire littéraire des États-Unis, dans la 7e livraison (2e série. janvier 1831); dans la 18e (décembre 1831); dans la 19e (janvier 1832), et dans notre dernier numéro (novembre 1834). Nous donnerons prochainement la suite de l'histoire politique et administrative des États-Unis, dont le 1er article a été dans notre 2e livraison (septembre 1834).

minster, Garrick n'en était pas moins un acteur; on le sifflait, on l'applaudissait; sa position, tout admirable qu'elle fût, n'en était pas moins exceptionnelle. Aussi, cette vie jetée hors des règles communes, suspendue entre le mépris et l'enthousiasme; cette vie de monarque et de cabotin; cette vie égale des rois, couronnée de lauriers ou traînant dans l'obscurité des tavernes, est bigarrée de contrastes qui en font un bizarre roman. Si la plupart des acteurs avaient su quel trésor d'émotion et de curiosité c'était que leur existence, ils l'auraient exploité sans doute, et nous posséderions une multitude de piquantes autobiographies. Mais, par malheur, la sensation présente, le besoin du succès d'aujourd'hui, la crainte d'un insuccès pour le lendemain les absorbent presque tous. C'est dans les coulisses surtout que l'on a peu d'espace et de tems pour la réflexion et l'analyse de soi-même. Il faut songer à son extérieur, au costume, au parterre, au souffleur, au public, à celui qui a créé le rôle, à celui qui donnera la réplique. Au milieu de ces pensées actuelles et de ces petits intérêts palpitans, trouvez donc le moyen de sonder votre propre cœur, de prêter à ses cris et à ses murmures une oreille attentive, de le disséquer veine à veine, fibre par fibre, avec le scrupule d'un anatomiste et d'un philosophe.

Je ne connais qu'un seul acteur qui ait laissé dans ses Mémoires l'image exacte de l'existence des coulisses; image brillante, animée, légère, étourdie, naïve, pleine de vanité et de fatuité. Cet acteur se nommait Colley Cibber et vivait en Angleterre au dix-huitième siècle. Il n'a pas écrit sa *vie* : ce qui eût été trop simple, mais son *apologie*. Ainsi Richelieu ou Bonaparte, accusés par leurs ennemis, auraient pu faire leurs Mémoires sous forme apologétique. On accusait Cibber d'un insupportable

amour-propre, d'une fatuité impertinente, d'un luxe insolent. Il se justifie; et en quels termes, avec quel aplomb de grand seigneur, quelle fausse humilité d'homme du monde, quelle conviction de sa haute importance!

En se justifiant, il prouve que ses antagonistes ont eu parfaitement raison, et que jamais ni la modestie, ni le respect des convenances ne pourront lui être imputés. Mais d'ailleurs c'est une merveille de causerie que ses Mémoires; le lecteur devient acteur comme Cibber, il s'intéresse à la distribution des rôles, au montant de la recette, et prend parti pour la *jeune première* contre la *première actrice tragique*. Il partage toutes ses haines et tous ses amours de coulisses; il finit, à l'exemple de Cibber, par regarder le monde comme subordonné au théâtre, la société en général comme une succursale très-insignifiante du monde des coulisses, et l'acteur comme quelque chose de plus qu'un roi.

Ainsi l'importance réelle du sujet est loin de donner la mesure de la valeur d'un livre et de l'intérêt qu'il présente. Que nous importe de savoir si miss Polly a eu de l'agrément dans son rôle de soubrette, et si le directeur s'est battu en duel avec son premier comique? Aucun de ces détails n'a la moindre importance intrinsèque. Mais tout ce qui éclaire la vie générale de l'humanité mérite attention. L'existence des acteurs, nous l'avons dit, est bizarre, spéciale, placée hors des lois communes. Qui nous dira leurs émotions, qui reproduira les révolutions et les intrigues de ce petit monde, que le monde ne connaît pas? Si Colley Cibber (1) n'avait pas pris la plume, une bonne page de l'histoire sociale man-

(1) L'Angleterre a eu deux acteurs et auteurs dramatiques du nom de Cibber: le père et le fils, qui moururent tous deux la même année

querait aux annales de la civilisation moderne. Pourtant il n'y a pas dans son livre un seul fait que l'on puisse nommer historique; c'est la vivacité du conteur, sa suffisance, l'intérêt qu'il prend à son récit, et surtout à lui-même, qui font tout le charme de son œuvre.

On doit regretter que les nations étrangères n'aient pas produit chacune leur *Colley Cibber*. Il y a tel pays où l'art n'existe pas ou n'existe qu'en germe, et où cependant l'histoire des artistes, traitée philosophiquement, présenterait un vif intérêt de détails; par exemple, l'Amérique septentrionale. Nous allons en faire l'essai.

Quelles que soient les prétentions de ses enfans, et malgré les efforts patriotiques d'Irving et de Cooper, l'art n'a pas pris racine en Amérique. Les hommes y sont à la fois trop sages et trop jeunes de civilisation. C'est un pays qui rappelle ces adolescens bien disciplinés, posés, sages, rangés, se mariant honnêtement, fidèles à leurs femmes, sans étourderie, sans excès, calculant les profits et les dépenses du ménage, n'ayant d'audace que pour les spéculations lucratives, et d'enthousiasme que pour l'agrandissement de leur fortune? Si ces belles qualités arrivaient dans l'âge mûr, il y aurait encore place pour les souvenirs de jeunesse, et le cœur se souviendrait d'avoir autrefois battu avec impétuosité. Mais à dix-neuf ans, soumettez un homme à cette règle sévère, pénétrez-le de ces vertus lucratives et commerciales, opposez cette digue de raison sévère au flot des passions qui brûlent, mais qui fécondent: vous le verrez franchir d'un seul élan tout l'espace moral qui sépare la jeunesse de l'âge mûr; il sera homme fait

(1757). Mais c'est Colley Cibber le père qui a été le plus célèbre des deux, et dont il est ici question. Plusieurs de ses pièces méritèrent les éloges de Pope, et en 1730 il fut nommé poète lauréat.

avant d'avoir été jeune. L'efflorescence de la poésie sera flétrie avant son premier épanouissement. Devenu riche, s'il essaie d'apprendre à dessiner, à peindre ou à chanter, son talent ne s'élèvera jamais au-dessus d'une imitation froide. Il répétera les leçons du maître comme il tenait un livre de comptes, avec une scrupuleuse et stricte régularité. Ce caractère manque d'éclat, sans doute, mais il est capable de noblesse, de persévérance, et de très-grandes entreprises dans la sphère qui lui est réservée. Le génie américain rivalise, pour les entreprises d'industrie, avec les plus grands peuples et souvent l'emporte sur eux. Sans égal et même sans modèle pour ce qu'on peut nommer le fond de la civilisation primitive : le commerce, l'agriculture, la navigation, le défrichement des terres, la fondation des villes, et même, sous certains rapports, pour l'organisation d'une société encore au berceau; d'un autre côté, il montre peu d'imagination et de profondeur. Dans ses essais d'éloquence, dans ses essais poétiques, il ne s'est élevé que jusqu'à l'expression assez pure des sentimens religieux qu'il possède à un haut degré, et qui composent la seule partie enthousiaste de son existence. Cooper lui-même, le premier de ses écrivains, n'a réussi que par la fidèle peinture des conquêtes américaines sur la nature morte, sur l'Océan, sur les forêts, sur les fleuves. Il est original parce qu'il a fait, le premier, le roman du *Planteur*, du *Colon*, du *Pilote*, du *Défricheur de bois*, hommes d'action et de courage qui méritaient bien un peintre.

Quant aux autres écrivains du même pays, l'imitation des écrivains anglais dans laquelle ils se renferment scrupuleusement leur enlève toute originalité. Ils sont en grand nombre, je le sais. Comme les Américains sont riches, et qu'ils s'estiment à l'égal de leurs frères d'Europe et

de leurs ancêtres de la Grande-Bretagne, ils tiennent à se procurer toutes les jouissances auxquelles leurs richesses leur donnent droit et que possèdent les nations vieillies dans la civilisation et dans le vice. En cela, ils ressemblent à la Russie, à peine civilisée, et qui marche de si près sur les traces des vieux peuples. L'Amérique a depuis long-tems des musiciens, des peintres, des statuaires, des acteurs, des auteurs dramatiques. Tout cela n'est guère qu'un reflet de l'Europe, une contre-épreuve de nos jouissances et de nos goûts. De tems à autre, un musicien lui arrive de Rome ou de Florence ; une danseuse s'élance de l'Opéra de Paris ou de celui de Naples et vient déployer la grâce agile de ses pas voluptueux en face de la sévérité puritaine des commerçans de New-York. Rien de tout cela ne constitue un art qui appartienne en propre aux Américains. Leurs habitudes et leurs mœurs les éloignent de l'art dramatique. Ils n'ont pas oublié encore les traditions de leurs ancêtres, de ces terribles puritains qui livraient une guerre si rude aux amusemens du théâtre.

Cependant, c'est quelque chose de bien curieux que l'histoire du théâtre et des acteurs en Amérique. Il y a quelque chose de si plaisant et de si singulier dans le contresens des mœurs américaines et des habitudes dramatiques! Parcourons rapidement cette histoire où se trouvent des faits dignes du *Roman Comique* de Scarron, et dont M. Dunlap, le vétéran des auteurs dramatiques américains, a donné, avec une exactitude scrupuleuse, tous les détails et toutes les dates chronologiques, sans s'occuper jamais de la partie instructive, morale ou pittoresque des souvenirs qu'il retraçait.

Au milieu du dix-huitième siècle, les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale ne possédaient pas un théâtre. Elles avaient acheté l'aisance à force d'indus-

trie et de travail, et bientôt elles allaient acheter au prix de leur sang l'indépendance qui seule pouvait protéger leur industrie. C'était une des époques les plus brillantes, non du théâtre anglais considéré littérairement, mais de l'art scénique en Angleterre. Garrick atteignait le plus haut degré de sa renommée et de ses succès. Son exemple éveillait beaucoup d'ambitions : on élevait des théâtres : de jeunes acteurs s'essayaient, maints directeurs faisaient banqueroute, et maintes espérances étaient déçues.

Un nommé Guillaume Hallam, frère de l'amiral Hallam et directeur du théâtre de Goodman's-fields, se ruina, et résolut de passer en Amérique et d'y établir un théâtre. C'est le premier directeur de spectacle qui ait tenté la fortune aux États-Unis. Nous verrons la plupart des acteurs et des artistes, qui ont passé l'Atlantique pour civiliser l'Amérique du Nord, obéir à la même impulsion : celle de la nécessité et de la pauvreté. Passions, imprudences, mauvais calculs, spéculations manquées, créanciers trop pressans, maris ou frères de mauvaise humeur, poursuites judiciaires ou dettes de jeu, lancent ces aventuriers, des capitales les plus brillantes d'Europe dans cette Amérique inconnue. Hallam n'eut pas de peine à réunir une certaine quantité de pauvres diables que l'Europe fatiguait, sans doute parce qu'ils avaient été à charge à l'Europe. On s'embarqua sur la *Charmante Sally*; le nom du vaisseau qui portait la troupe aventureuse était assez en rapport, il faut l'avouer, avec la destination de l'équipage. Pas un des acteurs ne savait un seul rôle; toute la traversée fut employée à faire les répétitions. Enfin, vers le milieu d'août 1752, la troupe débarqua dans le port d'York-Town en Virginie. Les Virginiens appartenaient à l'église anglicane, et l'on espérait qu'ils traiteraient nos acteurs avec moins de sévérité que n'au-

raient pu le faire les presbytériens des autres cantons. En effet, ces indigens nomades, qui venaient comme Thespis, sur son chariot, jouer devant les colons de l'Amérique les chefs-d'œuvre de Shakspeare, furent accueillis avec une bienveillance encourageante. On permit au directeur de choisir pour son théâtre une vieille maison abandonnée, située à l'extrémité de la ville, de forme oblongue, toute en ruines, et qu'il répara de son mieux. C'était une des premières habitations qui eussent été construites quand la ville fut bâtie, et personne ne voulait l'habiter à cause de sa situation isolée. Elle avait une porte de derrière qui donnait sur les bois, circonstance favorable aux intérêts gastronomiques d'Hallam, qui n'était pas riche et qui, tout en apprenant ses rôles, tuait les pigeons qui servaient à son dîner.

Il aurait été fort imprudent à nos chercheurs d'aventures et de fortune, d'aller s'établir dans le Massachussets, dont les habitans, fidèles aux principes de leurs pères, aux doctrines de Hampden, haïssaient cordialement le théâtre, invention du démon. En 1750, avant le départ de Hallam, quelques jeunes gens de Boston s'étaient réunis dans un café pour représenter la tragédie d'Otway, intitulée : *l'Orphelin*. Il y eut émeute autour du café ; et la Chambre de Massachussets crut devoir prohiber à l'avenir toute espèce de représentation théâtrale, comme tendant, dit le décret, à encourager les mauvaises mœurs et l'irréligion, à entraîner les citoyens dans des dépenses inutiles et exagérées, à détruire parmi eux les principes et les habitudes d'ordre et d'économie. « Quiconque (ajoute ce document curieux de l'intolérance et de la sévérité puritaines) se laisserait séduire par l'espoir du gain, et consentirait, soit à prendre part à une représentation de théâtre, soit à louer un local qui y serait destiné,

paiera une amende de 20 liv. st., dont la moitié appartiendra aux dénonciateurs, et l'autre moitié sera versée dans le trésor royal. » Nous verrons plus tard une lutte s'établir entre le drame et ces principes rigides, dont le décret rendu par les magistrats de Boston n'était que l'expression fidèle.

Revenons à nos acteurs nomades. Ils avaient eu assez de succès à Williamsburgh; et cependant ils connaissaient si bien le préjugé universel des Américains contre leur profession, qu'ils eurent soin de se faire donner, par le gouverneur de la province, un certificat, attestant que leur conduite avait été irréprochable *quoique acteurs*, et qu'ils méritaient la protection des gens de bien. Long-tems ils errèrent de ville en ville et de ferme en ferme; tantôt, faisant retentir la voûte d'une grange des lamentations d'Hamlet, tantôt répétant leurs rôles sur les bateaux emportés par le cours des grands fleuves américains. En 1752, ils élevèrent un petit théâtre dans Annapolis, et ensuite à New-York.

Les quakers de Philadelphie, fidèles au costume sévère comme aux idées de leurs ancêtres, regardaient avec horreur l'introduction de ce théâtre qui avait eu pour soutiens les cavaliers de Charles Ier et de Charles II, pour antagonistes les Cromwell et les Pym. New-York, au contraire, était une vieille colonie hollandaise, étrangère à tous ces préjugés, et charmée de pouvoir oublier le soir au théâtre les soins et les soucis du commerce. L'entreprise de Hallam eut donc assez de succès à New-York. Les rapports entre le public et les acteurs étaient encore naïfs et ingénus, comme le prouve la note suivante placée au pied d'une affiche du 20 novembre 1752 :

Ces messieurs et ces dames qui ont l'intention de nous

faire l'honneur d'assister à nos représentations, sont priés de dîner et de terminer leurs affaires un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, afin de se trouver au lever du rideau qui aura lieu à six heures précises. Nous ne pouvons commencer plus tard, attendu qu'il serait fort incommode de se retirer à dix heures.»

En 1754, une espèce de révolution dans les mœurs s'annonçait à Philadelphie; on vit, chose extraordinaire! des vêtemens de couleurs diverses paraître dans les rues de la ville. Jusqu'à cette époque, l'uniforme de la population tout entière avait été *drab*, c'est-à-dire, couleur marron-brunâtre. De hardis novateurs portèrent des gilets jaunes et des culottes bleues. Quelques quakers avaient lu Shakspeare, et témoignèrent hautement le désir de voir représenter ses chefs-d'œuvre. Un quaker partit pour New-York, chargé d'une ambassade auprès du directeur Hallam; d'autres entamèrent des négociations avec le gouverneur Hamilton. Il y eut combat, opposition, contre-opposition. Des pamphlets furent publiés, et après une diplomatie très-belliqueuse on obtint définitivement du gouverneur l'autorisation (vivement condamnée par les hommes graves) de donner vingt-quatre représentations, sous la condition expresse de ne prononcer aucune parole et de ne se permettre aucun acte dont la tendance fût équivoque, et de trouver caution pour toutes les dettes que le théâtre contracterait. Défiance qui en dit assez et n'a pas besoin de commentaire.

La guerre continua après l'ouverture du théâtre, et un grand nombre de pamphlets, aujourd'hui oubliés, défendirent ou attaquèrent la moralité théologique et l'influence heureuse ou fatale du drame sur les mœurs : controverse inutile, souvent renouvelée, et qui n'empêchera personne de s'amuser au théâtre, d'applaudir un

bon acteur, et de chercher sur la scène, non des sermons, mais du plaisir. Les vingt-quatre représentations une fois données, la troupe de Hallam s'embarqua pour les Indes-Occidentales, où elle trouva une population beaucoup moins hostile et moins scrupuleuse : elle y fit fortune. Douglas, successeur de Hallam, ne réfléchit pas que les Philadelphiens avaient toléré, sans l'autoriser positivement, la présence des acteurs. Il construisit étourdiment un théâtre, et, au moment où il se préparait à en ouvrir les portes, on frappa d'interdit son entreprise. Ce fut avec grand'peine qu'il triompha de tant d'obstacles. Il essaya d'éluder la loi en donnant à son entreprise le titre ridicule d'*Académie Histrionique*. Après un grand nombre de démarches, de suppliques, de protestations, il obtint enfin la permission de donner treize représentations à Philadelphie.

Tous les préjugés n'étaient pas encore vaincus, et jusqu'en 1761, les acteurs, toujours marqués du même stigmate, recommencèrent le cours de leur vie errante. New-Port, habité par des marchands d'esclaves, se distingua par la véhémence de son opposition et l'acharnement de son animosité. En vain les acteurs firent-ils imprimer dans les journaux des certificats destinés à prouver qu'ils payaient exactement leurs dettes, qu'ils allaient à l'église le dimanche, et que leur ménage était honorablement tenu ; tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut une permission provisoire de jouer deux fois par semaine pendant deux mois. Leurs ennemis essayaient surtout de prouver qu'ils enlèveraient aux citoyens le fruit de leurs économies, et qu'ils videraient les coffres de la bonne ville de New-Port : argument qui ne pouvait manquer d'avoir beaucoup d'influence sur une population économe, vouée aux pensées de lucre et de commerce. C'était cependant

un pauvre théâtre que le leur; l'éclairage d'une représentation ne leur coûtait pas plus de 2 liv. st. (50 fr.).

Il nous reste quelques documens singuliers des mœurs de cette époque. C'était au moyen de l'affiche que le directeur se mettait comme aujourd'hui en communication avec son public, lui adressait ses requêtes, et lui faisait ses observations. Au bas d'une affiche de 1761, nous lisons ces mots :

Les personnes qui visitent les coulisses sont en si grand nombre que les acteurs trouvent quelques difficultés à faire leur devoir; nous supplions humblement ces messieurs de vouloir bien acheter un billet spécial s'ils veulent avoir droit à cette faveur. Nous avons aussi cru convenable de ne plus envoyer l'affiche de la représentation chez les notables de la ville, craignant que cette importunité ne leur devînt à charge.

Il est évident que les Philadelphiens n'étaient pas encore mûrs pour le drame : car la troupe de Douglas ne tarda pas à suivre l'exemple de celle de Hallam, et partit pour la Jamaïque. A peine l'imprudente conduite de l'Angleterre eut-elle jeté dans les colonies américaines les germes de la guerre civile, en 1764, la populace se porta vers le théâtre désert, et le démolit de fond en comble. Dans l'esprit de ces vieux républicains cromwellistes, l'art se trouvait toujours associé à la pensée de la monarchie; et qui disait *acteur* disait *partisan du roi.* Sujet de réflexion pour ces historiens qui méconnaissent la puissance des races, la transmission des préjugés et l'héritage intellectuel transmis par les masses à leurs enfans. Cette haine aveugle pour les acteurs prouverait seule un fait que tant d'annalistes ont méconnu : que la fédération américaine est la petite fille de Cromwell.

Étouffés peu de tems après leur naissance, ces premiers

troubles précurseurs du grand orage révolutionnaire ne permirent aux acteurs de rouvrir leur théâtre qu'en 1767. Le 14 décembre, neuf Indiens, chefs de la nation Cherokee, vinrent assister à la représentation de *Richard III* et à celle des *Erreurs d'Arlequin :* ils ne se contentèrent pas d'être spectateurs ; ils devinrent acteurs. Nous transcrivons l'affiche :

Les chefs sauvages, dit-elle, veulent témoigner à leurs frères blancs le sentiment de reconnaissance que leur inspirent les nombreuses marques de civilité et de bienveillance qui leur ont été données ; leur intention est donc d'exécuter sur la scène leur *Danse de Guerre.* Nous espérons que personne n'oubliera et ne transgressera ces lois de décence si essentielles à toutes les réunions publiques, et que l'on se souviendra que les personnes dont la condescendance veut bien monter sur notre scène sont d'un rang très-distingué dans leur pays.

Jamais, assurément, la civilisation et la vie sauvage ne se sont heurtées en se rencontrant d'une manière plus burlesque.

On commençait cependant à ne plus anathématiser le théâtre, quand la révolution éclata. L'un des premiers actes du congrès fut de supprimer toute représentation théâtrale, et de confondre dans le même interdit les maisons de jeu, les combats de coqs, les exhibitions et les théâtres. Le nouveau directeur, Wignell, se hâta de fuir ce pays qui se préparait à la liberté, mais qui la concevait d'une manière si contraire aux intérêts de l'art : ainsi que ses prédécesseurs, il trouva un refuge aux Indes-Occidentales; l'or des planteurs et des négriers le consola. Le hasard voulut que l'un des généraux chargés de réprimer la rébellion américaine fût un homme passionné pour

le théâtre, et lui-même auteur dramatique assez distingué : le général Burgoyne. Dans les momens de relâche que lui laissait la guerre soutenue par les Yankies avec une opiniâtreté inattendue, Burgoyne transformait son état-major en troupe dramatique. Auteur de *l'Héritière*, l'une des meilleures comédies du théâtre anglais moderne, Burgoyne la fit représenter à Boston, où les Américains le tenaient enfermé. Il improvisa aussi une farce destinée à tourner en ridicule ses ennemis, et qui avait pour titre : *le Blocus de Boston*. Les rieurs sont restés du côté des Américains, en dépit de l'esprit et des talens militaires de Burgoyne.

C'était chose curieuse, me disait mon père, de voir le parterre et les loges de ce petit théâtre guerrier : la jaquette bleue du matelot brillait à côté du bonnet autrichien, porté par les Hessois et surmonté d'une plaque de cuivre étincelant : ici, de longues moustaches noires, qui contrastaient avec une chevelure que la pommade et la poudre rendaient compactes : là, une queue descendant jusqu'aux hanches; un uniforme bleu tout couvert de buffleteries soutenant la baïonnette, la boîte à cartouches et la longue épée à poignée de cuivre; là, un gilet blanc tombant sur les genoux, et une culotte jaune se mariant à une énorme paire de guêtres noires: plus loin, le bonnet bariolé du montagnard d'Écosse, sa petite jupe aux trois couleurs, ses genoux nus, ses jambes ornées du brodequin antique, ses vingt espèces d'armes suspendues à sa ceinture qui l'entouraient comme d'un rempart; plus loin encore, l'officier en habit rouge; le grenadier d'Anspach avec son haut bonnet pointu et son uniforme sombre; le Waldecker au chapeau à trois cornes, brodé de franges jaunes; enfin, l'Iager ou chasseur allemand, avec son uniforme pittoresque et son couteau de chasse,

pendu au ceinturon. Automates véritables, ils se tenaient au théâtre comme à la parade : auteur et acteurs ne pouvaient désirer de public plus bénévole.

La farce dont nous venons de donner le titre était commencée, lorsqu'un sergent, entrant en scène par la coulisse, et se plaçant au milieu des acteurs, s'écria : « Les rebelles viennent d'attaquer nos lignes. » Le jeu du sergent était parfaitement naturel ; car c'était la vérité même qu'il venait d'annoncer ; mais l'auditoire s'y trompa, et croyant avoir affaire à un acteur, il applaudit à plusieurs reprises. Le sergent se mit en colère, et s'avançant près de la rampe : « Parbleu, dit-il, vous applaudissez, vous applaudissez ! ce n'est pas une plaisanterie, les lignes vont être forcées. » Nouveaux applaudissemens du parterre, charmé de la facétie qu'il attribuait au sergent. Nouvelle colère du sergent, qui, sans s'embarrasser de la présence de Burgoyne, s'écria en colère : « Mais, imbécilles, ce n'est pas une plaisanterie, demandez plutôt au général ! » On ne fut détrompé que lorsqu'un officier, entrant dans la loge du général, confirma la nouvelle. Le tambour battit et la représentation n'alla pas plus loin. Les Bostoniens reprirent leur ville, fondirent la grande statue de bronze représentant Georges III, la transformèrent en boulets de canon et chassèrent Burgoyne qui alla s'emparer de New-York et y établir à la fois son quartier-général et son théâtre. Un capitaine était chargé des décorations, un colonel était souffleur, et le fameux major André dessinait les costumes. Je me souviens d'avoir vu la tragédie de Douglas jouée par un lieutenant, deux sous-lieutenans et un aide-major. On choisissait, pour remplir les rôles de femme, les plus jeunes d'entre les officiers. Il semble qu'une destinée singulière soit attachée à la tragédie de Douglas et lui ait réservé d'étranges acteurs. Quelques années aupara-

vant, elle avait été jouée à Edinbourg par une troupe non moins bizarre. Le fameux docteur Blair s'était chargé du rôle d'Anna; le docteur Ferguson, de celui de lady Randolph : on voyait figurer dans la même pièce, Robertson, Hume l'historien et le déiste Monboddo, tous graves philosophes et raisonneurs formidables, dont la barbe et le front ridé contrastaient merveilleusement avec les rêveries platoniques contenues dans le drame et les lamentations passionnées qu'ils s'étaient chargés de réciter. Mais revenons à New-York. Une des plus curieuses affiches de théâtre est sans doute celle au bas de laquelle le général Burgoyne, qui aimait la plaisanterie, avait fait imprimer les mots suivans : « Le principal rôle sera rempli par le sous-lieutenant Spencer, bien connu dans l'armée par son adresse au billard. »

A peine les Américains sont-ils restés vainqueurs, et la république est-elle fondée, que Hallam et Wignell, de retour de la Jamaïque, essaient de rouvrir en août 1785 un théâtre à New-York. Mais le génie républicain allié au génie puritain avait fermenté en Amérique. On s'arma de nouveau de haine et de rigueur contre les comédiens, un long débat s'engagea à ce sujet dans la Chambre des représentans de Pensylvanie. Aux préjugés des calvinistes contre le théâtre se joignait l'impression récente produite par les éloquentes déclamations de Rousseau. Le docteur Logan soutint que le théâtre n'était fait que pour les monarchies; M. Whitehill, qu'il était impossible de contester l'immoralité générale du théâtre ; M. Smiley, que les beaux-arts empêchaient les citoyens de remplir leurs devoirs politiques; M. Finley, que le théâtre n'était qu'un instrument de despotisme. Robert Moris, le général Wayne et plusieurs autres combattirent ces argumens et réussirent, non sans peine, à faire prévaloir leur opinion.

Cependant, si l'on ne supprimait pas le spectacle, on ne l'autorisait pas non plus, et les acteurs ayant osé ouvrir leur théâtre sans une permission spéciale, furent soumis à une amende. Les chaires retentissaient d'anathèmes, d'invectives contre les acteurs, et la polémique des journaux reproduisait sans relâche les argumens et les lieux communs contraires ou favorables au théâtre. On ne s'accoutumait que lentement aux représentations dramatiques. Quelques jeunes gens hardis essayaient d'imiter les auteurs anglais. Thomas Godfrey écrivait une assez mauvaise tragédie qui a été imprimée et qui a pour titre : *le Prince des Parthes* : Barnabé Bidwell faisait représenter un autre drame intitulé : *le Mariage mercenaire*; de toutes les tragédies qui eussent jamais été imprimées, la plus comique assurément. On se souvient encore de l'effet que produisit le vers suivant, axiome irréfragable et qui ne compromettait pas son auteur :

La nuit succède au jour, et le jour à la nuit.

La pièce était remplie de vérités de ce genre. Enfin le 16 mai 1786, les acteurs de New-York représentèrent la première comédie composée par un Américain et qui ait paru sur un des théâtres de l'Union : *le Contraste*, par Royal Tyler, ancien officier qui a écrit aussi *les Captifs Algériens*, roman, et *le Jour de Mai*, autre comédie. *Le Contraste* est une pièce assez faible, mais qui mérite un souvenir, parce qu'elle a créé un type. C'est Tyler qui a créé le rôle de Jonathan, personnification plaisante de l'Américain en général, le John Bull des États-Unis. On le voit paraître pour la première fois dans *le Contraste*, avec son jargon commercial, son amour pour ses aises, et sa robuste indépendance qu'il défend vigoureusement. Le bon peuple de New-York crut se reconnaître et applaudit

beaucoup la caricature qu'on lui offrait. Par un sentiment tout aussi généreux, il ne voulut pas souffrir la mauvaise parodie des mœurs et des habitudes françaises qui se trouve semée avec profusion dans presque tous les drames britanniques. Le Français, tel que le représentent ces pièces écrites pour satisfaire les préjugés vulgaires et leur sotte animosité, est toujours un danseur, un cuisinier ou un marquis poudré, portant une bourse et une queue, gambadant à toutes les phrases et lâche par-dessus le marché. Les Français avaient concouru puissamment à la fondation de l'indépendance américaine; le public de New-York ne voulut pas qu'on se moquât d'eux sur la scène, et siffla impitoyablement toutes les pièces où se trouvait l'inévitable marquis. Il y eut quelques émeutes à ce sujet, quelques vitres cassées, et les acteurs se tinrent pour avertis.

On les traitait toujours avec assez de dédain et d'intolérance. L'un d'eux, qui avait la goutte et qui était chargé d'une partie de la direction, ne pouvait guère marcher sans béquilles. Il se nommait Henri. Pour se transporter de son domicile au théâtre, il se servait d'une voiture si petite, qu'elle ressemblait à une boîte traînée par un petit cheval. Il craignait, cependant, que cet équipage, tout modeste qu'il fût, ne blessât les principes sévères et l'orgueil commerçant du peuple de New-York. Sur les panneaux du carrosse ou de la boîte, il fit donc peindre en guise d'armoiries deux béquilles en sautoir, avec cet exergue :

On carrosse ou béquille!

En 1789, le vétéran de l'art dramatique américain, M. Dunlap, qui vit encore et qui a écrit plus de trente drames fort inconnus du continent et représentés sur plu-

sieurs théâtres d'Amérique, donna son premier ouvrage intitulé : *la Fille Unique*. Si ce n'est pas là un excellent drame, c'est du moins une bonne et philantropique action. Le but de l'auteur était de ramener les Américains, devenus libres, à quelques sentimens moins hostiles envers les Anglais, leurs anciens maîtres. L'ouvrage eut du succès. L'esprit de nationalité qui n'a pas faibli en Amérique était alors dans toute sa verdeur ; on ne doit donc pas s'étonner que les premiers essais de la muse républicaine offrent un intérêt purement local, et que les premiers acteurs de New-York et de Philadelphie n'aient été ni des Kemble, ni des Kean. Je me souviendrai toujours d'avoir vu l'élégant Roméo représenté par un jeune boucher qui avait quitté son étal. Il fallait l'entendre prononcer sa déclaration d'amour, et transformant en jargon rustique les tendres vers de Shakspeare, s'écrier :

Combien je t'adorons, Juliette, ma poule!

au lieu de :

Quel amour est le mien, Juliette, ô mon ame !

Quoique les Américains fussent assez indulgens pour leurs pauvres acteurs, ils sifflèrent cruellement le boucher. On donna peu de tems après sur le théâtre de New-York une traduction de *la Veuve du Malabar*, de Lemierre. Le traducteur, dans un prologue qu'il croyait spirituel, s'était plu à renouveler nos vieilles plaisanteries sur le mariage. Il comparait le mariage au bûcher fatal sur lequel les femmes hindoues sont condamnées à monter après le décès de leur mari, et il terminait ses épigrammes par le vers suivant :

Supplice pour supplice, une femme vaut mieux.

Les Américains n'entendaient pas raillerie sur cette matière ; quelques femmes donnèrent le signal de la révolte, et l'on ne voulut pas laisser commencer la pièce avant que l'auteur ne fût venu faire amende honorable sur le devant de la scène.

On ne me forcera pas à raconter ici tous les menus détails de l'histoire de l'art dramatique aux États-Unis ; ventes de théâtres, querelles de directeurs, poursuites de créanciers, intrigues de coulisses, dont un consciencieux Américain s'est amusé à remplir un volume in-octavo. A mesure que l'Union fédérale avançait vers la civilisation, l'Europe lui envoyait ses acteurs ; entre autres un nommé Meadowcraft qui devint célèbre en Amérique sous le nom de Hodgkinson. Il avait commencé par être garçon de taverne, puis baladin et faiseur de tours. A dix-huit ans, on l'avait employé comme moucheur de chandelles au théâtre de Bristol. La nature l'avait doué d'une étonnante facilité de mémoire et d'une belle voix. Un rôle qu'il avait lu une seule fois était un rôle appris. Sa vocation fut bientôt décidée. Acteur, chanteur, homme d'esprit, il vint en Amérique tenter la fortune, qui lui sourit. Un jour, ayant fait afficher les titres de plusieurs pièces qu'il devait faire représenter, et les noms de leurs auteurs, il oublia le nom de celui qui a composé la petite pièce intitulée : *le Bon Ton à la Cuisine* (1). Après le titre de cette pièce, il plaça la désignation suivante : *Anon.*, qui signifiait anonyme. Les Américains n'étaient pas encore très-avancés en fait de littérature dramatique. « Quel est, lui demanda le juge Cozine, cet auteur que vous appelez Anon ? — C'est un de nos premiers poè-

(1) *High life Below stairs*, par Garrick.

tes, répondit Hodgkinson avec beaucoup de sang-froid, et il se mit à faire la biographie du grand poète Anon.

On se souvient aussi de Prigmore qui vint avec lui en Amérique, et dont la monomanie était de se croire aimé de toutes les femmes et de le dire. Le pauvre homme était possesseur d'une vieille culotte de velours assez râpée qui inspira des sentimens de compassion à une bonne veuve de Baltimore. Elle chercha dans la garde-robe de son mari quelque vêtement encore mettable, et l'ayant trouvé, elle alla demander Prigmore au théâtre. La veuve était riche, et son automne n'était pas sans fraîcheur. Lorsque le fat de théâtre apprit cette visite, lorsque le lendemain il reçut un billet qui l'invitait à passer sur les onze heures chez la veuve V***, il ne douta pas que l'amour ne fût sur le point de faire sa fortune. Le voilà poudré, paré, tout rayonnant de sa conquête assurée, et qui se présente chez la veuve. On s'assied, on cause, Prigmore fait l'aimable; mais après une demi-heure de conversation, la veuve sonne, une servante entre : « Rachel, apportez ce que je destine à monsieur. » Imaginez quel dut être l'étonnement du héros.

Que l'on juge par là de la situation précaire et méprisée que les Américains offraient aux acteurs. Ils étaient obligés de se distinguer par la bizarrerie de leur costume, à peu près comme les baladins de nos places publiques, et les charlatans, dans leur calèche, attirent les regards par un uniforme extravagant. L'un d'eux portait des bottes à l'écuyère et une culotte courte, l'autre un chapeau orné de trois galons; et Hodgkinson lui-même, la frisure et la perruque des marquis de Louis XIV au milieu des chevelures à la Titus et des habits noirs des commerçans américains. Il ne se passait guère d'années que quelque

aventurier, rejeté de notre vieux continent, ne parût sur un théâtre d'Amérique. On vit même sur les planches de New-York un rejeton d'une des plus nobles familles irlandaises, Sir Richard Crosby, autrefois propriétaire d'un beau château dans l'île d'Erin, et qui, après avoir sacrifié à son penchant gastronomique les domaines légués par ses aïeux, s'avisa de fabriquer un ballon, voulut passer la Manche, et tomba dans la mer avec son aérostat. Recueilli par quelques pêcheurs de la côte, mais poursuivi presque aussitôt par ses créanciers, il se hâta de passer en Amérique, où sa taille contrefaite, son ventre tuméfié et ses longues jambes d'araignée ne l'empêchèrent pas de jouer les héros et d'avoir du succès.

Hommes de talent, ou hommes médiocres, la plupart de ceux qui venaient chercher asile sur le théâtre américain avaient dans leur vie quelque bizarre et étrange roman. Citons pour exemple Charles Ciceri, né à Milan, et qu'un de ses oncles emmena à Paris pour faire son éducation. Un beau jour, fatigué de la sévérité de l'oncle, il partit pour la Flandre, devint garçon boulanger, s'ennuya de son état, revint à Paris, s'engagea, servit pendant trois ans dans la cavalerie, déserta, s'enrôla de nouveau sur un navire destiné pour Saint-Domingue, et là, pendant les loisirs de la garnison, s'avisa de devenir peintre de décorations. Il n'avait jamais touché un pinceau ni une brosse, mais la nature l'avait heureusement doué. Il gagna quelque argent, obtint son congé définitif, fit la traite des noirs, retourna à Paris et à Bordeaux où il étudia plus à fond l'art dont il avait l'instinct, passa quelque tems à Londres, où il fit les décorations de l'Opéra, recommença ses spéculations commerciales et revint de la Jamaïque à Philadelphie. Cette excessive activité devait l'exposer à de grands périls. Le vaisseau qui le portait, lui

et ses capitaux, firent naufrage. Il fut jeté nu sur un écueil des Bahamas; un pêcheur le trouva gisant sur la côte, et le conduisit à Providence où on lui donna des secours. « Que savez-vous faire? lui demanda-t-on quand il fut rétabli. — Je suis peintre. — Eh bien! vous ferez des portraits. » Voilà le peintre de décors, qui n'avait jamais ébauché que des arbres et qui ne savait pas tracer un ovale, forcé de peindre la miniature. Il ne se tira pas trop mal de ce pas difficile, et trouva moyen de revenir à Philadelphie où son talent lui rendit pour la troisième fois une fortune qu'il avait tant de fois compromise et reconstruite. De tous les romans, les plus intéressans, les plus variés sont assurément ceux que personne n'écrit.

Les Américains, dans leur ignorance et dans leurs préjugés, rendaient quelquefois fort incommode la situation des acteurs. La vue d'un uniforme rouge leur causait des accès de colère, qui s'exhalaient avec violence, alors même que le rôle de l'officier anglais dans la pièce était ridicule et odieux : « A bas l'habit rouge! à bas l'Anglais! à bas le tyran! s'écriait une partie de l'auditoire. — Mais, disait le pauvre acteur qui essayait de parlementer avec le public, vous voyez bien que le rôle que je joue est celui d'un lâche et d'un fat; permettez-lui donc d'être anglais. —Non, non, s'écriait le peuple, absurde comme il l'est toujours, nous ne voulons pas voir cet uniforme. » L'acteur allait endosser l'uniforme américain. La fureur redoublait alors, on se courrouçait contre le rôle qui prêtait des sentimens odieux et ridicules à un officier vêtu du costume national. Les journaux retentirent de plusieurs querelles non moins absurdes; tant il faut avoir de confiance dans le bon sens populaire des nations les plus calmes, les plus libres et les plus raisonnables en apparence. En 1793, la première actrice d'un talent supé-

rieur qui ait paru en Amérique débuta à Philadelphie : mistriss Oldmixon, autrefois miss Georges. Son histoire et celle de son mari méritent d'être rapportées.

Sir John Oldmixon tenait, à la fin du dix-huitième siècle, le sceptre de la mode. C'était lui qui régnait à Bath, lui qui donnait le modèle de la cravate, de la coiffure et de la démarche ; le Nash et le Brummell de son tems. Les acteurs venaient à Bath pour admirer sir John et imiter l'insolente fatuité de ses manières. Dans toutes les comédies où un fat jouait un rôle, c'étaient ses paroles et ses gestes que l'on parodiait. « Ah ! ah ! dit-il un matin en rencontrant un acteur, qui la veille au soir l'avait caricaturé sur la scène, ce n'était pas trop mal ; mais, mon ami, il vous manquait trois boucles du côté gauche. Venez chez moi dans la matinée, j'arrangerai cela. »

Sa fortune, assez considérable, se fondit et se dissipa entre les mains des parfumeurs, des coiffeurs et des merciers. Miss Georges était alors la soubrette à la mode ; il l'épousa, et bientôt la petite fortune qu'elle avait acquise s'engloutit dans le gouffre ridicule où son mari avait jeté son patrimoine. Obligé de fuir ses créanciers, il passe avec elle en Amérique ; et le baronnet élégant devint maraîcher, cultivateur de légumes dans les faubourgs de Philadelphie. « Une des singularités de l'époque, dit un journal de 1786, c'est de voir la fleur de la politesse et de l'élégance européenne, Sir John Oldmixon, dans une petite charrette traînée par un âne et qui contient à la fois, lui, ses choux, ses carottes, et sa femme vêtue en héroïne de tragédie, qu'il conduit au théâtre dans cet équipage. » La vie de jardinier ne lui convint pas long-tems ; une jeune beauté imprudente écouta les discours flatteurs du baronnet en retraite. Sir John l'enleva, jouit quelque tems de sa fortune (c'était une héritière assez riche), et la dissipa comme

celle de miss Georges. Notre fat avait déjà des rides quand cette dernière bonne fortune vint prouver que toute sa puissance n'était pas perdue. Il est vrai de dire que personne en Amérique ne savait ouvrir et fermer une tabatière avec la grâce parfaite qui distinguait Sir John.

Continuons l'histoire romanesque des acteurs américains. Pollard, qui se fit connaître sous le pseudonyme de Moreton, et qui excellait dans les rôles gracieux, avait voyagé dans toutes les parties du globe. Né près de la cataracte du Niagara, élevé en Angleterre, il avait passé aux Indes-Orientales, et était resté quelque tems chez un banquier de Calcutta en qualité de premier commis. Entraîné par son imprudence et par les promesses d'un ami, il tira de la caisse du banquier une somme considérable qu'il prêta à ce dernier et dont la rentrée ne se fit pas exactement. Cette faute détruisit son avenir : il revint à Londres où il mena quelque tems une existence fort pauvre : puis il s'engagea dans la troupe américaine de Wignell. Il y rencontra son ancien ami Fenell, véritable Scapin, Figaro sans pudeur, dont l'adresse ou la fourberie blâmables ont coûté plus d'un dollar aux honnêtes commerçans des cités américaines. Il est vrai que Fenell était habitué à ce métier de fraude; pendant trois mois passés à Paris, Fenell, se donnant pour un seigneur écossais de haute naisance, avait largement vécu aux dépens des fournisseurs parisiens. Personne mieux que lui ne savait exploiter la cupidité mercantile. Ses ressources étaient infinies; tantôt il avait découvert une mine de sel, tantôt il était possesseur d'un secret pour la teinture, véritable pierre philosophale de quiconque voudrait l'expérimenter. Homme d'esprit, faisant beaucoup de dépense, roi des cercles dans lesquels on l'introduisait, créant des actionnaires sans s'embarrasser des dividendes, et mettant tou-

jours les profits dans sa poche en attendant le succès de l'entreprise ; il fut, depuis la baie de Chesapeake jusqu'à Massachussets, un sujet continuel d'étonnement et de scandale.

Malgré ces exemples et les anciens préjugés des populations puritaines contre les acteurs, les représentations dramatiques commençaient à prendre faveur aux États-Unis. Quelques acteurs de talent arrivaient d'Europe, et même dans les provinces les plus zélées pour l'ancienne rigueur du calvinisme, plusieurs voix s'élevèrent en faveur des jeux scéniques. Une partie de l'année 1750 fut témoin d'une lutte acharnée entre les défenseurs et les antagonistes du théâtre dans la chambre des représentans de Massachussets. Ces derniers l'emportèrent. Un des membres de la législature écrivit *ex professo* un traité contre Shakspeare. Mais les acteurs ne se tinrent pas pour battus. Ligués avec un certain nombre d'amateurs riches, ils résolurent d'éluder la vieille loi puritaine, et sous le nom de *Nouvelle Exposition,* ils élevèrent hardiment un véritable théâtre. Sur cette scène bizarre, qui rappelle l'invention de Nicolet pour éluder la défense de la police en plaçant des écriteaux, chargés de commenter le langage muet de ses acteurs, on chantait, on dansait, on faisait même des tours de force. Le premier ouvrage que nous trouvons annoncé sur les affiches de ce nouveau théâtre peut donner quelque idée des mœurs américaines, et de la culture de l'esprit à cette époque parmi les habitans des États-Unis. C'est la *Brosse de la soirée, destinée à enlever la Rouille de la mélancolie*. Ne dirait-on pas le titre d'une Moralité ou d'une Sottie du quatorzième siècle?

Bientôt, cependant, on se fatigua des tours de force et des chansons à boire ; on joua de véritables pièces que l'on déguisait sous le titre de lectures morales. Voici l'affiche qui annonçait la représentation de *Douglas ,* tragé-

die : « *Lecture morale sur l'amour maternel*, en cinq parties, prononcée par MM., etc., etc. » La plus immorale des pièces de tout le théâtre anglais, *A bold stroke for a wife*, était déguisée sous le titre de : *Leçons morales sur les devoirs des maris et des femmes. Leçons immorales* aurait été beaucoup plus exact. La législature se crut insultée, fit suspendre les représentations, arrêta les principaux acteurs, et donna ainsi un exemple des diverses manières dont on peut comprendre le mot *liberté* et le mot *république*. Ce ne fut qu'en 1793 que le décret fatal fut aboli et que les puritains du Massachussets cessèrent d'être implacables pour le théâtre.

Dunlap, qui s'était déjà essayé par un drame assez médiocre, donna l'*Abbaye de Fontainville*, pièce à spectacle et qui eut du succès. Boston construisit un nouveau théâtre en 1797. Plusieurs fois, le peuple fatigué des invectives lancées contre la France son alliée, par les auteurs dramatiques anglais, s'insurgea contre ces caricatures ; et ce qui avait fait la vogue des farces de Foote, au moment de leur première représentation à Londres, entraina leur chute en Amérique. Un second théâtre, nommé Haymarket à l'instar de celui de Londres, ne tarda pas à rivaliser avec le premier dont nous venons de signaler l'érection. Bientôt tout le tracas, toutes les petites intrigues, toutes les misères de la vie de coulisse s'introduisirent à New-York et à Philadelphie. Dunlap écrivit sa troisième tragédie, que nous appellerons mélodrame : *le Moine mystérieux* ; on joua quelques farces imitées du théâtre français, *le Château de Bourville*, par un jeune homme nommé Lynn, et *Bunker-Hill*, par un nommé Burk. Il est juste de dire que dans tous ces ouvrages il n'y a pas trace de talent dramatique. *Bunker-Hill* représentait le fait le plus glorieux des armes améri-

caines d'une manière assez vive pour flatter l'amour-propre patriotique. Il y avait là tant de morts et de mourans, de pétards et de fusées, de canons et de bombes, que la populace fut émerveillée : cette œuvre détestable fit la fortune du directeur.

Ce dernier, tout orgueilleux de son succès, essaya de congédier une actrice aimée du public et femme d'un de ses rivaux dramatiques. L'actrice en appela au peuple par la voie des journaux. Le soir, au moment où le directeur, qui était aussi acteur, entrait sur la scène pour remplir son rôle, il s'étonna du mouvement qui avait lieu dans la salle. L'actrice était entrée derrière lui sans qu'il s'en aperçût, un rouleau de papier à la main et vêtue de deuil : « Place à mistriss Hallam! cria la foule, allez-vous-en, laissez-la parler ! » De nombreux bâtons se dressaient dans le parterre. Le mari entra sur la scène, et prenant sa femme par la main, la conduisit à son tour jusqu'à la rampe. Encouragée par les applaudissemens et par les cris de : « Silence, silence, écoutez-la! » elle déroula le papier qu'elle tenait à la main, et lut tout haut la liste des griefs qu'elle articulait contre le directeur; puis elle se retira au milieu des applaudissemens, et laissa ce dernier et son mari, placés des deux côtés de la rampe, plaider alternativement leur cause. C'était une scène démocratique, s'il en fut jamais, et que nous laisserons les philosophes commenter à leur guise. D'abord, les outrages et les sifflets accablèrent le pauvre directeur : on ne l'écoutait pas, on parlait de brûler son théâtre et de le pendre; mais c'était un homme de tête, et au moment où les outrages les plus grossiers tombaient sur lui, il se pencha vers le parterre et s'écria : « Je ne puis répondre à tous; qui de vous m'attaque? qu'un seul se

lève, se nomme et m'accuse! *A bas le directeur!* crièrent plusieurs voix.

— Les lâches se cachent dans la foule, reprit-il; je ne demande qu'un ennemi : celui qui a parlé le dernier! voyons! »

Personne ne se présenta.

« Eh bien! continua-t-il, personne!

— Pourquoi, dit une voix, priver le public d'une actrice qu'il aime?

— Êtes-vous le public, vous qui parlez? »

L'obstination, le courage du directeur l'emportèrent; et, en moins d'une demi-heure, cet homme que l'on venait de huer outrageusement recommença son rôle au milieu des applaudissemens de l'assemblée. Fiez-vous donc aux jugemens populaires! En définitive, tous les honneurs de la soirée lui restèrent, et mistriss Hallam cessa de paraître sur le théâtre.

Le fondateur d'une école poétique en Angleterre, ce *Merry* qui, sous le nom de *Della Crusca*, voulut raviver au dix-neuvième siècle le goût suranné des concettis italiens, après avoir servi comme militaire, résidé en Italie et épousé une actrice célèbre, passa en Amérique où sa femme fut accueillie avec faveur. On vit bientôt aussi, sur le théâtre de New-York, l'ami et l'élève de Godwin, Cooper, que rien ne put empêcher de devenir acteur; et Bernard, l'auteur d'une autobiographie fort piquante, long-tems directeur de cinq ou six petits théâtres semés dans les îles de Jersey, de Guernesey, et sur les côtes d'Angleterre. Warren, Holland, Fox, qui ne manquaient pas de talent, étaient tous des officiers de fortune; Gil Blas sur une grande échelle; gens qui avaient couru le monde, sans que le monde eût consenti à faire leur fortune ou à excuser leurs peccadilles.

Si les coulisses américaines étaient peuplées de ces personnages étranges, l'orchestre comptait parmi ses exécutans des hôtes non moins bizarres : l'un, violoniste habile, prêtre catholique né en Suisse, domicilié en Espagne, avait passé, disait-il, trois ans dans les prisons de l'Inquisition ; l'autre, dont un titre de marquis avait embelli le nom en de plus heureux jours, et que la démocratie française avait forcé de demander refuge à la démocratie d'Amérique, était à la fois glacier, confiseur et bassoniste; un troisième, qui cachait son vrai nom, jouait de la basse et ne parlait jamais ; un quatrième, piémontais d'origine, jouait de la flûte; un ancien curé français jouait du hautbois; un Anglais, nommé Young, après avoir été sergent et homme d'église, se contentait de la place de cymbalier. Il avait des dettes; au moment où le schériff vint pour l'arrêter, il tira un pistolet de sa poche, et tua le schériff. On le pendit pour ce fait.

Ces existences bizarres, ces ames usées par les événemens et les vices, ces personnages plus extraordinaires que les personnages dramatiques représentés par eux ; les acteurs, prêtés aux États-Unis par l'Europe, donnaient souvent à leurs nouveaux hôtes des drames réels d'une effrayante moralité. Le fils d'un employé des finances, à La Rochelle, nommé Gardie, après une jeunesse dissipée, était parti pour Saint-Domingue, où son père l'avait chargé de diriger une spéculation lucrative. Une jeune actrice qui habitait le Cap lui plut; il revint à La Rochelle avec elle : le père refusa de la voir, défendit à Gardie de l'épouser, mais ne put détruire la violente passion qu'elle lui avait inspirée. Elle continua son métier d'actrice; c'était en 1793. Un soir, le parterre se leva en masse, et voulut forcer l'actrice de chanter la Marseillaise; elle refusa ; il y eut émeute au théâtre, et sa tête eût

payé le prix de sa résistance, si elle ne se fût embarquée, le lendemain même, pour le Cap, avec son amant. La révolte des Noirs chassa bientôt le couple errant de Saint-Domingue ; il se réfugia aux États-Unis, où l'actrice trouva de l'emploi comme danseuse et comme mime ; mais ces qualités ne suffisaient pas : Mme Gardie (on l'appelait ainsi) ne savait point l'anglais. Le directeur ne donna bientôt plus ni danses, ni pantomines, et supprima le traitement de Mme Gardie. Elle avait eu, d'un premier amant, un enfant que Gardie élevait avec une bonté paternelle ; ce dernier se mit à copier de la musique pour vivre, et lutta ainsi contre la misère. Cependant le père du malheureux jeune homme existait encore ; sa compagne, effrayée du dénuement profond dont l'abîme se creusait sous leurs pas, le supplia de passer en France, et d'aller implorer la pitié paternelle. Il crut voir dans cette demande le désir secret de se débarrasser de lui et de rompre une liaison ancienne. Il lui demanda en grâce de l'accompagner, et ne reçut qu'un refus positif et obstiné.

La nuit qui précédait le jour fixé pour son départ, Gardie couchait dans une chambre d'hôtel garni, située au troisième étage et occupée par trois lits : le sien, celui de sa compagne et celui de l'enfant de cette dernière. Il se leva vers minuit : l'enfant s'éveilla ; il lui dit de se taire. Peu de tems après, l'enfant crut entendre un soupir, et reconnut la voix maternelle. « Qu'a donc ma mère? » demanda-t-il. Gardie répondit : « Rien ; elle rêve. » Pour la troisième fois, le bruit des sanglots, des pleurs, d'une lutte animée et de la chute d'un corps, éveilla le pauvre petit. Il cria, ne reçut pas de réponse, sortit de son lit, se dirigea vers la fenêtre, rencontra un corps étendu par terre, et sentit ses petites mains souillées d'une liqueur visqueuse. Effrayé, il sortit, appela ; per-

sonne ne répondit, qu'un chien qui hurlait tristement. Il resta sur l'escalier, à demi mort de froid et de peur. Le matin, quand on entra dans la chambre, on trouva Mme Gardie frappée d'un coup de couteau dans le cœur, et auprès d'elle, son amant frappé de six blessures dans la poitrine. Il était mort. Voilà l'histoire de Gardie.

MM. les acteurs du théâtre américain étaient souvent plus innocens et moins sérieux. Un nommé *Chalmers*, acteur de quelque mérite, fit afficher que l'on jouerait, pour son bénéfice, *Mélocosmiotès*. Comme ce mot ne signifiait rien, on accourut en foule. Le rideau levé découvrit l'acteur, vêtu de son costume de ville, assis sur une chaise, un livre à la main. Il se mit à lire je ne sais quelle page d'Addison; le public siffla; il se leva, salua, et reprit le livre. Les sifflets redoublèrent; il recommença ses salutations; le parterre, vaincu par le sang-froid du lecteur, vida la salle, et Chalmers mit la recette dans sa poche.

Nous ne donnerons pas l'histoire de toutes les pièces *nationales* représentées sur les théâtres américains. *Le Major André*, par Dunlap; *Washington*, etc, sont des œuvres dénuées de toute connaissance de la scène et de toute originalité. On fit un drame du *Serment Fédéral*, un autre drame de la vie de Franklin. *Jeanne d'Arc*, *Guillaume Tell*, l'*Étranger*, de Kotzebue (*Misantropie et Repentir*), subirent tour à tour la mutilation américaine. *Dunlap*, le Scribe des États-Unis, donna le *Père Italien*, la *Marie de Sterne*. Presque toutes les pièces françaises et allemandes qui avaient du succès traversaient l'Atlantique; on y mêla *John Bull* et *Jonathan*; le public les accueillit avec joie. En général, le ton moral et la sentimentalité des œuvres germaniques s'accordaient beaucoup mieux avec les mœurs américaines que la satire

anglaise et la légèreté piquante des vaudevilles français. Kotzebue emporta, en Amérique, la palme sur tous les écrivains de la même époque. *L'Abbé de l'Épée*, par M. de Bouilly, fit fureur à New-York. *Placide, le Grand Diable*, obtint aussi un succès immense. M. Dunlap continua ses travaux patriotiques, parmi lesquels il faut bien citer le drame intitulé : *La milice de la Colombie fait sa gloire!* Les recettes furent considérables. La farce intitulée *Bonaparte en Angleterre* n'eut pas moins de vogue. *Les Chaînes du cœur*, *Tuer et Sauver*, *Louis Montblanc*, soutinrent le théâtre de Dunlap. Nos parterres européens souffriraient à peine la représentation de tels ouvrages.

Ce théâtre américain que nous avons vu si rustique commence à se civiliser, et se dépouille chaque jour de ce caractère si original que nous avons admiré. De grands acteurs anglais vont donner des représentations sur les théâtres de Philadelphie et de Boston. Toutes les pièces de Scribe, après avoir passé la Manche, et subi sur les théâtres de Londres une transformation souvent grotesque, traversent l'Atlantique, où une nouvelle métamorphose les attend encore. Les plus légères productions de l'Europe civilisée couvrent ainsi le globe, et ces jolies esquisses, inventées pour l'amusement des femmes parisiennes, délassent aussi les négocians et les armateurs de Boston et de New-York. Cook, mistriss Burns et Kean, Macready, Forrest et Wallack; miss Kemble et Mme Malibran sont allées tour à tour donner des leçons aux Américains. Cependant, malgré les efforts et les exemples de ces remarquables acteurs, l'art dramatique ne s'est pas élevé aux États-Unis au-dessus d'une médiocrité désespérante. C'est toujours à l'étranger, à la vieille Europe, que les Américains sont forcés de demander leurs grands

acteurs, leurs grands artistes. La république-modèle n'est guère, à cet égard, au-dessus de la Russie despotique : deux pays dont la civilisation s'est faite pour ainsi dire sous cloche, et qui n'ont pas dû leur développement au progrès naturel que suivent les civilisations, mais à une maturité hâtive qui n'a pu donner encore pour fruit ni la poésie ni le théâtre.

(*Foreign Literary Chronicle.*)

Géographie-Statistique.

ORIGINE, CIVILISATION, COMMERCE ET INDUSTRIE DE L'EMPIRE DU JAPON (1).

A l'aspect des côtes hérissées d'écueils qui servent de ceinture à l'archipel japonais, il est difficile de supposer que de grandes émigrations ou de nombreuses colonies aient sensiblement contribué à accroître sa population. Elle s'est propagée d'elle-même, favorisée qu'elle était par les barrières naturelles qui la protégent contre l'invasion étrangère et par cette fécondité généralement observée chez toutes les races ichthyophages. S'il est vrai que les

(1) Note du Trad. Nous avons rarement eu l'occasion, dans le cours de notre publication, d'entretenir nos lecteurs de l'histoire du Japon et des mœurs de ses habitans. La difficulté d'obtenir des notions exactes sur ce pays, privé par ses institutions politiques et par ses barrières naturelles de toute communication avec les peuples de l'Occident, a été la principale cause de ce silence. Nous profitons aujourd'hui de la publication de deux ouvrages importans rédigés par deux employés supérieurs de la factorerie hollandaise qui ont résidé pendant prèsde dix ans dans le Japon, pour remplir cette lacune. L'empire du Japon se compose de trois grandes îles, situées entre les 25e et 40e degrés de latitude, et les 125e et 140e degrés de longitude, et d'une foule d'îles plus petites semées le long de ses côtes. Les habitans le désignent sous le nom de *Nippon*, les lettrés du pays le nomment *Ten-Ka* (Empire sous le Ciel), et *Fino-Motto* (Racine du Soleil) ; la cosmogonie de ces contrées lui a conservé le nom d'*Awadsissima* (Ile d'Ecume Terrestre). Ce dernier nom est resté à l'une des

Chinois aient contribué à peupler le Japon, ces expéditions se perdent dans la nuit des tems. Les indigènes ont même pris à tâche de repousser cette hypothèse par une Genèse qui remonte à des époques bien plus reculées que celle de leurs voisins, et qui embrasse plusieurs millions d'années. Cependant les voyageurs et les orientalistes ont hasardé diverses conjectures sur l'origine du peuple japonais. Les uns supposent qu'un empereur chinois ayant lassé le bras des bourreaux en condamnant au supplice tous ceux qui avaient pris part à une conspiration contre sa vie, finit par commuer la peine d'une partie des coupables en celle de la déportation dans les îles alors désertes qui se trouvaient entre la Chine et le Japon. Les autres prétendent qu'un empereur chinois, ne pouvant se résoudre à quitter la vie et la puissance suprême, envoya, sur l'avis et sous la conduite de l'un de ses médecins, trois cents jeunes gens et autant de jeunes filles dans les îles du Japon, à la recherche des plantes qui devaient entrer dans la composition d'une panacée universelle contre les infirmités humaines. Mais ce n'était,

îles de cet archipel : la plus grande a conservé celui de Nippon. Les deux plus étendues après celles-ci sont nommées par les indigènes, l'une *Sackokf* ou *Kiukai*, l'autre *Sikokf*. L'ensemble de ces îles est divisé en sept contrées, soixante-huit provinces et six cent quatre-vingts districts. La première de ces divisions remonte à *Sin-Sium*, qui vivait vers la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne ; la seconde est due à l'empereur Ten-Mu, et remonte à l'an 681. La superficie que présentent ces îles est de 6,912 myriamètres, et leur population s'élève à 30,000,000 d'habitans. En dehors de l'archipel japonais, ses souverains ont un droit de suzeraineté sur la province de *Tsiotsijn*, située à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Corée, sur une partie du littoral de l'île de *Jesokasima*, sur celle de *Fatsision*, et sur deux autres nommées *Gensima* (Ile d'Argent), et *Kinsima* (Ile d'Or).

ajoute-t-on, qu'un stratagème du médecin, qui voulait se soustraire à la tyrannie de son maître en se réfugiant dans ces îles, et en y fondant une colonie. Cette dernière version a quelque analogie avec les traditions du pays. « Les Japonais montrent encore, dit Kæmpfer, sur la côte méridionale de la province de Kinokumi, et dans quelques provinces voisines, l'endroit où ce médecin aborda et où il s'établit ensuite avec sa petite colonie, ainsi que les restes d'un temple qui fut bâti en sa mémoire pour leur avoir apporté de la Chine la civilisation, les arts et les sciences utiles à la vie. »

Nous ne suivrons pas cet auteur dans sa longue dissertation sur l'origine des Japonais. Il pense que, lors de la dispersion survenue au pied de la tour de Babel par suite de la confusion des langues, les premiers ancêtres de ce peuple se dirigèrent vers la côte orientale de la mer Caspienne, et que de là, en remontant vers le nord jusqu'au-dessus de la mer d'Aral, ils suivirent le plateau qui sépare les trois grands bassins de la mer des Indes, de l'Océan Pacifique et de la mer Glaciale, jusqu'à la Péninsule de Corée. Cette hypothèse, dont le point de départ est irréprochable aux yeux de la foi, est fondée sur la différence immense qui existe entre le japonais et toutes les autres langues connues. Il est remarquable en effet que les Chinois, qui ont des rapports si nombreux avec les Japonais, ne leur aient laissé que quelques mots désignant des objets matériels qu'ils avaient introduits parmi eux; bien qu'ils aient initié les lettrés du Japon à la connaissance de leur langue savante. Les Japonais posent, il est vrai, leurs caractères l'un sur l'autre et écrivent verticalement; mais à la différence des Chinois, ils ont un alphabet, des particules destinées à rapprocher l'attribut du sujet, et à rattacher les propositions l'une à l'autre.

Quant à leurs véritables annales, elles ne datent que de six cents avant Jésus-Christ, quoique ces peuples attribuent leur origine à deux générations de dieux, dont l'une, composée de purs esprits, gouverna durant une série de siècles incalculable, et dont l'autre, formée d'esprits terrestres, ou dieux humains, régna pendant un nombre d'années prodigieux, mais limité, jusqu'au moment où elle engendra la troisième race, celle qui peuple aujourd'hui cet empire, et qui n'a rien de la pureté ni de la perfection de ses divins ancêtres. C'est à cette troisième époque, la seule vraiment historique, que remonte l'institution des *daïri* ou chefs suprêmes de l'état, qui gouvernèrent le Japon sans interruption comme sans partage jusqu'en 1158 de notre ère. Alors, au milieu d'une de ces révolutions si fréquentes chez les peuples asiatiques, éclata une violente scission entre le daïri régnant et le général en chef de ses armées (*seogun*), scission qui eut pour résultat de dépouiller le premier de la moitié de ses attributions, ou plutôt de ne lui laisser qu'un pouvoir nominal.

Depuis 1585, le seogun possédant seul la puissance civile, on peut regarder le gouvernement du Japon comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par des *damios* (princes héréditaires), dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême. Chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement; ils lui servent à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes et à subvenir à toutes les dépenses de l'état-civil. Ces damios ne jouissent pas tous des mêmes priviléges, et plusieurs sont dans une très-grande dépendance du seogun; ces derniers sont non seulement forcés de laisser leurs familles dans la capitale, mais encore d'y résider six

mois de l'année. Quant au seogun, il ne laisse au daïri que le titre d'empereur, mais se reconnaît toujours pour la forme comme son premier sujet et lui donne des marques de respect et même de déférence, car il reçoit de lui des titres honorifiques; c'est même du daïri que les grands de l'empire les obtiennent. Le daïri vit renfermé à *Miyako* (ville sainte), dans un palais magnifique, d'où il ne sort que pour se rendre à quelques-uns des principaux temples de l'empire. Le seogun entretient auprès de lui une garde et un gouverneur, et lui envoie, tous les ans, une ambassade chargée de lui offrir de riches présens. Le seogun ou koubo réside à Jeddo. Pour rendre plus appréciable la part d'autorité qui revient à ces deux personnages, nous dirons qu'au seogun appartient la puissance temporelle, et que le pouvoir spirituel réside entre les mains du daïri.

La position insulaire du Japon n'arrêta point les Tâtars dans leurs projets de domination. Comme ils avaient conquis la Chine, ils prétendirent aussi soumettre le Japon à la puissance de leurs armes; mais les vents contraires, la rapidité des courans, les bas-fonds, les trombes de mer si fréquentes dans ces parages, épargnèrent toujours aux Japonais l'occasion de déployer leur bravoure contre les hordes tâtares. C'est ainsi qu'en 1281 ils échappèrent au joug de l'empereur Chetsou. Ce prince s'était embarqué en Corée à la tête d'une expédition de 100,000 hommes; mais sa flotte vint se briser contre l'île de Firando, et ce naufrage en engloutit les neuf dixièmes. C'est aussi une tempête qui, près de trois siècles après ce désastre, jeta les Portugais sur les côtes du Japon et assura pendant longtems à leur commerce une conquête qu'ils posséderaient peut-être encore sans cet aveugle prosélytisme dont les jésuites étaient alors les apôtres les plus fervens.

Les annales du christianisme offrent peu d'exemples d'un triomphe plus rapide suivi d'une destruction plus complète. Nous ignorons si la force des circonstances obligea les jésuites à s'associer à l'une des deux factions qui déchiraient l'empire, où s'ils y allumèrent la guerre civile pour satisfaire à cette soif d'intrigues qu'on attribue aux disciples de Loyola. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils y prirent part et y succombèrent. Les traditions japonaises considèrent cette catastrophe comme le juste châtiment de leur sensualité et de leurs rapines. Mais ces vices éclatent d'ordinaire à la suite d'un long pouvoir exercé sans contestation; et tel n'était pas celui des missionnaires portugais. Il est plus vraisemblable que leurs rivaux, les Hollandais, ont étendu à l'ordre entier des jésuites des reproches fondés à l'égard de certains de leurs compatriotes, clercs ou laïques, et que le zèle de leurs persécuteurs a perpétué cette imputation; comme aussi il nous parait évident que les Hollandais, en révélant les complots vrais ou supposés des jésuites, ont été guidés plutôt par une jalousie mercantile que par leur indignation contre les doctrines et les vices de leurs adversaires. M. Fischer, dans l'ouvrage qu'il vient de publier sur le Japon, reconnait que les Hollandais furent contraints, après l'expulsion des Portugais en 1637, de combattre les derniers débris de la secte chrétienne réfugiée dans la province de Sinabara, et que le vaisseau qu'ils avaient fourni pour cette expédition fut congédié dès que le siége de la capitale fut converti en blocus. Les chrétiens aimèrent mieux périr que de se rendre; et 40,000 hommes avaient déjà succombé des deux côtés, lorsque la prise de la ville amena l'extermination des vaincus. Qu'on juge par l'étendue de cette immolation à quel point le catholicisme s'était enraciné dans

un pays où un miracle seul pourrait le rétablir aujourd'hui.

Les Hollandais, dans l'ardeur de leur rivalité contre les Portugais, dissimulèrent si bien leur culte, que lorsque, sur la dénonciation de ces derniers, l'empereur apprit qu'ils étaient chrétiens, il en témoigna une extrême surprise. Comme le gouvernement japonais était hors d'état de distinguer la religion romaine des doctrines de Luther ou de Calvin, on doit présumer que, pour échapper aux honneurs du martyre, les Hollandais se virent contraints d'insulter publiquement aux emblèmes du culte catholique. Au reste, ils ne sont jamais parvenus à rassurer complétement la jalouse tyrannie de leurs hôtes; et dès ce moment, ils ont été confinés dans l'ilot de Décima, qui leur sert à la fois de comptoir et de prison, sous le feu des batteries de Nangasaki, dont il n'est séparé que par un large fossé.

Les Japonais sont divisés en deux grandes sectes religieuses. Celle de Sinto et de Bodso. La première existe de tems immémorial; la seconde embrasse toutes les croyances religieuses importées par les peuples de la Chine et de l'Inde, et notamment la doctrine des brames de Xaca, et celle de Confucius. Il est inutile d'entrer dans la nomenclature des sectes nombreuses que protége le nom vénéré de Bodso; mais nous applaudirons à leur mutuelle tolérance. Sur soixante-et-un temples que possède la province de Nangasaki, sept seulement appartiennent au culte de Sinto. « Jamais, dit M. Meylan dans son excellent ouvrage sur le Japon, nous n'avons entendu parler de disputes ni de haines religieuses chez les Japonais. Loin de là, ils se font un devoir de visiter les uns les autres leurs temples respectifs, et d'échanger leurs hommages aux divinités qu'on y adore. Lorsque le koubo, l'empereur tem-

porel, envoie une députation au temple des Sinto, à Tsie, pour s'y prosterner en son nom auprès du dieu invisible, il assigne en même tems une somme considérable pour l'érection d'un temple en l'honneur de Confucius : et le daïri (l'empereur spirituel) permet aux habitans, suivant leurs convenances, de placer dans les pagodes japonaises l'effigie des divinités importées de Siam ou de la Chine à côté de celles de leurs dieux indigènes. C'est qu'au-dessus de tous les cultes et de tous les rites plane le représentant et le descendant en ligne directe de la divinité suprême, le daïri, protégeant également tous ceux qui l'adorent, et indifférent sur la manière dont on l'invoque. C'est cette tolérance qui facilita la propagation du christianisme dans cet empire ; et je suis convaincu que si ses apôtres l'avaient professée au même degré que les Japonais, s'ils ne s'étaient pas obstinés à prétendre que la foi du Christ était la seule voie de salut, si cette conviction ne les avait pas entraînés à insulter au culte national, les évêques, choisis parmi les premiers missionnaires, n'auraient pas persisté dans leur système d'indépendance, et se seraient placés eux-mêmes sous la protection du daïri. Il est même probable que, s'ils ne s'étaient pas engagés dans les discordes civiles qui troublaient le pays, la religion catholique, loin d'avoir été proscrite, aurait fini par triompher des doctrines de Confucius.

« Un fait assez curieux, c'est que l'une des religions reçues au Japon, et supposée d'origine hindoue, fut proscrite en même tems que le christianisme, à cause de l'analogie de ses dogmes avec ceux de l'Évangile. Elle admettait, si l'on en croit les traditions locales, une trinité et un dieu rédempteur, né d'une vierge, mort et ressuscité. Ce culte fut introduit sous le règne de l'empe-

reur chinois Mimti, qui monta sur le trône l'an 50 de l'ère chrétienne. Ne peut-on pas conjecturer que l'un des premiers apôtres avait porté la lumière de l'Évangile jusqu'aux bornes orientales de l'Asie, si ce n'est même jusqu'au Japon ? »

Les *daïris*, ou *mikaddo*, étaient dans l'origine, comme nous l'avons dit plus haut, les souverains absolus de cet empire. Le nom de mikaddo n'est même qu'un diminutif de celui de *mikotto*, donné à leurs demi-dieux. Le premier d'entre eux, Syn-mu-teu-do, fonda la monarchie japonaise l'an 660 avant Jésus-Christ. Sa race réunit dans ses mains les deux pouvoirs, politique et religieux. Mais, vers le douzième siècle, les seoguns, ou généraux de la couronne, commencèrent à partager l'autorité suprême avec les daïri; et leurs usupations successives se sont accrues jusqu'à la fin du seizième. C'est à cette époque que Taiko-sama, l'un des seoguns, divisa la puissance impériale en deux parts, l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle. La première devint l'apanage exclusif de sa dynastie avec le titre de *koubo*, empereur séculier. Cette division aurait de grands dangers si les cultes n'étaient pas libres, sous la condition de reconnaître dans le daïri le représentant du dieu sur la terre, et si la puissance civile, en les protégeant tous également, ne tenait, dans une dépendance absolue le peuple, les grands, et jusqu'au daïri lui-même. Cependant les seoguns connaissent si bien le danger attaché à l'organisation politique du pays, qu'ils étendent une inquiète surveillance sur tous les rapports des étrangers envers leurs sujets, et de leurs sujets entre eux. Les deux peuples qui ont seuls le droit d'aborder sur ces plages inhospitalières sont les Hollandais et les Chinois; mais ils vivent dans un état de suspicion qui serait intolérable sans les avantages d'un commerce d'ailleurs fort réduit.

Les indigènes, courbés sous une législation inexorable pour toute tentative d'innovation et pour toute atteinte à l'ordre public, sont soumis à un système d'espionnage qui descend de l'empereur à tous les fonctionnaires de l'état, et de l'ensemble de chaque province à ses dernières subdivisions, composées de cinq familles, à l'instar de celles organisées en Angleterre par les législateurs saxons. Le daïri a pour prison son palais de Miyako, qu'il ne quitte que dans les grandes solennités, pour se rendre au temple de Tsiwoinjo. Comme s'il n'y avait en lui rien de terrestre, on garantit avec soin sa personne de tout contact impur, attention qui, en flattant son orgueil, sert la politique de ses maîtres. Au reste, on lui laisse la possession d'une femme légitime et de douze concubines; la musique, la poésie et l'étude viennent ensuite le distraire des soins de sa grandeur. Il ne se sert qu'une fois de la même pipe et de la même vaisselle; ces ustensiles sont brisés après chaque repas. Aussi les choisit-on fort simples et en harmonie avec le modeste budget qui lui est alloué. Lorsqu'il vient à mourir, on garde le secret de cet événement jusqu'à ce que son successeur soit intronisé aux cris de : *vive le daïri!* Sa cour se compose d'un nombreux état-major monastique, dont le chef, nommé *kouanbakf*, représente le daïri, et fait exécuter ses ordres. Cette dignité est interdite au koubo; mais il peut aspirer, après cinquante ans de règne, à celle de *sadayzin*, la troisième dans l'ordre hiérarchique. C'est une sorte d'apothéose qui a été donnée au souverain régnant en 1822, et dont avant lui aucun laïque n'avait été honoré depuis la révolution opérée par Tayko-sama.

L'empereur temporel est, comme le daïri, confiné dans son palais de Jeddo, capitale de l'île de Nippon et de tout

l'empire. Un double rang d'officiers civils et militaires interdit aux affaires publiques l'accès de son trône, comme si les soins de l'administration étaient au-dessous de sa dignité. Le pouvoir exécutif est en réalité confié à sept conseillers ou ministres de première classe, à six de la seconde, et à deux surintendans de la police ou grands inquisiteurs, spécialement chargés de veiller à ce que le christianisme ne pénètre jamais dans ce pays. Ce conseil suprême est présidé par un premier ministre, et en cas de partage d'opinions, la question est soumise à l'arbitrage, non de l'empereur, mais de ses trois parens les plus proches, y compris l'héritier présomptif de la couronne. Le conseil correspond avec le gouverneur de chaque province, ou plutôt avec les deux secrétaires qui l'administrent en son nom. Ces gouvernemens sont héréditaires : pour se décharger des dépenses qu'ils entraînent, les titulaires les transmettent à leurs fils dès qu'ils ont atteint l'âge de raison, ce qui est sans inconvéniens, la responsabilité ne pesant que sur les secrétaires. Ceux-ci résident tour à tour, l'un au chef-lieu de la province, l'autre à Jeddo; mais leurs familles restent constamment en otage dans cette capitale. Là, sous les dehors d'une étiquette très-cérémonieuse, ils sont l'objet d'une surveillance de chaque instant; un ordre invariable fixe l'heure de leur lever, de leurs repas, de leur promenade et de leur coucher.

La même discipline est imposée aux gouverneurs des villes royales. L'espionnage et la délation planent sur toutes leurs démarches et s'étendent à tous les habitans, sans distinction. « Non seulement, dit M. Meylan, en parlant de la police de Nangasaki, chaque chef de famille est caution de la conduite de ses enfans, de ses domestiques, et de l'étranger qu'il reçoit; mais tout membre d'une *quinturie* est responsable des actions de ses voisins. En

conséquence, la révélation qui en d'autres pays serait une indiscrétion coupable, devient un devoir pour tous, et le moindre événement survenu dans une famille est signalé à l'autorité par le reste de la quinturie. La moindre infraction est punie des arrêts forcés à domicile pendant cent jours, terme moyen ; dans l'intervalle, la maison du condamné reste close, ses croisées même sont fermées, ses travaux sont suspendus, son salaire arrêté ; il lui est même interdit de recevoir ses amis, et jusqu'à son barbier. »

Chaque famille doit fournir un soldat : cinq forment l'escouade ; 25 escouades composent un bataillon sous les ordres d'un officier supérieur, et les bataillons sont groupés en brigades de six à sept mille hommes ; ainsi l'on peut juger, par le nombre des familles qui composent une cité, de sa force militaire. Indépendamment de l'armée régulière et des agens de police, chaque rue a ses gardes qui fonctionnent nuit et jour dans toutes les occasions qui entraînent un grand concours de peuple ; à chacune de ses extrémités se trouvent en outre des portes, qui en certaines circonstances peuvent empêcher toute communication avec le reste de la ville.

Ce système préventif, intolérable dans un pays où l'on attacherait quelque prix à la dignité de l'homme, assure au Japon la propriété et la sûreté des habitans, et contribue à rendre les punitions corporelles très-rares. Mais ce phénomène tient aussi à d'autres causes, telles que la rigueur des lois, leur sévère application à toutes les infractions prouvées, et la répugnance que montrent les particuliers à se dénoncer les uns les autres pour de légers délits dans un pays qui ne connaît pas de ministère public.

Le caractère des Japonais est tel qu'on doit s'attendre à le trouver chez un peuple à qui la terre prodigue toutes

les nécessités de la vie, et qui par ses institutions se trouve isolé du reste du globe. Ils sont orgueilleux, sensuels et ignorans. Comme les Chinois, ils dédaignent tout ce qui leur est inconnu. Les ténèbres qui dérobent le reste du monde à ces deux branches de la grande famille tâtare, ne laissent dans leur esprit qu'un fonds inépuisable de vanité et de mépris pour les nations dont ils soupçonnent à peine l'existence. Mais les Japonais ont un grand avantage sur les Chinois. Leurs lettrés cultivent une langue européenne, le néerlandais, mieux comprise peut-être à Nangasaki et à Jeddo qu'à Paris. Au reste, sans cesse témoins de l'humble attitude des marchands hollandais qui traitent avec eux, ils ne peuvent que persister dans leur orgueil et dans leur antipathie pour l'Europe.

Les Japonais sont en général intempérans et débauchés, leur religion semble même favoriser ce penchant au lieu d'y mettre obstacle. Nangasaki, la ville que les Européens ont le mieux observée à cause de sa proximité du comptoir hollandais, possède, avec une population de soixante-dix mille ames, soixante temples et sept cents maisons de débauche. Du tems de Kæmpfer, ces maisons formaient un quartier nommé *Kasiematk*. C'est là que les habitans les plus pauvres de l'île Sikokf, renommée par la beauté de ses femmes, placent eux-mêmes celles de leurs filles qu'à raison de leur beauté ils jugent les plus propres à ce genre de vie. Ces enfans sont achetés à l'âge de dix ou douze ans par les entrepreneurs de cet odieux trafic; mais chose bizarre ! dans ces repaires, où on leur apprend d'ailleurs à danser, à chanter et à écrire, elles trouvent souvent un mari auquel elles restent fidèles, et qui leur rend aux yeux du monde le titre d'honnête femme. L'indulgente opinion ne fait peser que sur leurs infâmes parens le crime de leur vie passée; c'est aussi dans ces

maisons que les Européens vont chercher des femmes qu'ils attachent à leur service, et qui sont pour eux d'une fidélité à toute épreuve. Comme on n'en admet aucune à bord des vaisseaux néerlandais qui viennent tous les ans à Décima, les résidens y seraient condamnés au célibat, si dans les longues soirées d'hiver, la main d'une jolie Japonaise ne préparait leur thé.

Ce qui caractérise surtout la sévérité de l'organisation sociale du Japon, c'est l'hérédité des professions et des industries. La population est divisée en huit classes : les princes ou gouverneurs des provinces, les nobles, les prêtres, les militaires, les officiers civils, y compris le corps des lettrés, les marchands, les artisans et les laboureurs ; une seule classe est placée, on ne sait pourquoi, au ban des institutions du pays, comme les Parias chez les Hindous : c'est celle des tanneurs. Tout rapport est interdit avec eux, et ce n'est que dans leurs rangs qu'on choisit les bourreaux. Les trois premières classes ont le privilége de porter deux sabres ; la cinquième, qui comprend les chirurgiens, les médecins et en général tous ceux qui professent des arts libéraux, n'en portent qu'un seul. Depuis deux siècles les militaires ont eu peu d'occasions de faire usage de cette arme favorite ; mais on assure qu'ils la manient avec une redoutable habileté, et que leurs lames, aussi bien trempées que l'acier de Damas, feraient le désespoir de Birmingham. On peut en juger, au reste, par les échantillons déposés au musée de La Haye. Si le Turc se vante de trancher le cou d'un chameau en tenant son sabre à deux mains, un maître d'escrime japonais peut, dit-on, d'un seul coup horizontal, couper un homme en deux par le milieu du corps. Un sabre se transmet dans les familles comme un legs précieux ; et quand il est bon, s'il est mis en vente, ce qui

est fort rare, on le paie jusqu'à mille florins (un peu moins de 2,500 fr.). Cette arme est l'objet d'un respect superstitieux. Dès l'âge de cinq ans elle devient la compagne inséparable de quiconque est héréditairement destiné à la porter. S'il la dépose au moment de se coucher ou de se mettre à table, il la garde toujours auprès de lui. Le cheval, l'escrime et l'arc sont les trois exercices indispensables à l'éducation des hautes classes; quant aux autres branches du grand art de la guerre, telles que l'artillerie, le génie et la tactique militaire, elles sont encore au berceau. Il suit de là que si la guerre civile déchirait encore le pays, le parti défendu par ses vieilles forteresses triompherait inévitablement de toutes les attaques de ses adversaires. Le musée de La Haye possède une collection d'armures japonaises très-curieuse. Dans ce nombre on remarque plusieurs cottes de maille d'un beau travail surmontées d'une visière ou masque d'acier à face de polichinelle, avec des moustaches en poil de sanglier. Nous en avons vu une pareille au musée de Saint-Pétersbourg. Les fusils ont des canons en acier; mais les platines sont à mèche, et la poudre est d'une qualité très-commune.

On peut classer les Japonais parmi ces ames de feu dont la vengeance est la vertu suprême. Chez eux l'oubli des injures est flétri comme une lâcheté. Quant à leur bravoure militaire, il serait difficile de s'en faire une juste idée, puisque depuis deux siècles ils n'ont pas eu l'occasion de la signaler. Cependant M. Meylan assure que, lorsque la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales organisa son armée, elle enrôla beaucoup de Japonais qui montrèrent une rare intrépidité; aussi les considère-t-il comme les soldats les plus braves de tous les peuples de l'Orient. Le suicide est très-fréquent dans ce pays, et le

mépris de la mort y est porté à un tel point qu'un homme au désespoir déchire ses entrailles de ses propres mains, aux applaudissemens de ses nombreux amis toujours prêts à l'imiter. C'est ce que fit en 1808 le gouverneur de Nangasaki. Une frégate anglaise était entrée dans le port après avoir fait prisonniers les Hollandais qui le défendaient. Sans se douter qu'il froissait cruellement les préjugés nationaux, le capitaine demanda pour rançon une provision de bœufs; on la fournit. Mais le gouverneur, au retour des Hollandais placés sous sa protection, prévint sa disgrâce par le suicide; il choisit le genre de mort que nous venons d'indiquer, et il trouva des imitateurs parmi les officiers de sa suite. Au reste, le capitaine de la frégate, averti par les Hollandais du danger qu'il courait, eut à peine le tems de gagner le large. En quelques heures, quatorze mille hommes de troupes parurent sur la côte, et plus de cent jonques s'avancèrent vers le canal par où le vaisseau devait passer pour gagner la pleine mer.

Comme chez presque tous les peuples qui vivent isolés, la piété filiale est en grand honneur parmi les Japonais, malgré la sévérité de la discipline paternelle. L'éducation qu'on donne aux enfans est extrêmement simple. Jusqu'à l'âge de huit ans, on se borne à développer leurs forces physiques, et à leur apprendre les mots les plus nécessaires à l'expression de leurs besoins. Plus tard on les confie à des bonzes, chez lesquels ils puisent la connaissance de l'histoire nationale, des traditions religieuses, et quelques notions de poésie et de peinture. Les femmes possèdent à un haut degré l'art de séduire : condamnées à mettre en usage tout ce que la nature leur a donné de grâces et l'éducation de coquetterie pour enchaîner des hommes qui peuvent avoir autant de concubines qu'ils en désirent, elles sont surtout d'une soumission sans bornes aux vo-

lontés de leurs maris. Mais tandis que les infidélités de ceux-ci sont autorisées par les lois, l'adultère chez elles est puni de mort. Aussi, résignées à leur sort, elles ne connaissent point la jalousie ; à cela près, elles jouissent d'une grande considération, et président, comme en Europe, à toutes les fêtes. Les arts d'agrément ne leur sont pas étrangers ; et le samsi ou la guitare est un meuble aussi indispensable dans leurs salons que le piano l'est pour nos ladys.

Les Japonais déploient une grande habileté dans toutes les branches de l'industrie manufacturière. Leur agriculture est assez avancée ; mais l'horticulture proprement dite a fait peu de progrès chez eux. Ils ont plus de talent comme jardiniers-fleuristes, et nos amateurs apprendront sans doute avec reconnaissance que c'est à eux qu'on doit le camélia. Ils parviennent avec un prodigieux succès à réduire aux plus petites proportions possibles des plantes de grande dimension ; ainsi M. Meylan assure qu'on offrit au gouverneur de la factorerie hollandaise, pour 1,200 florins, une boîte de trois pouces de long sur un de large, dans laquelle étaient implantés un bambou, un sapin et un pommier en fleurs. Les Japonais ont le même préjugé religieux que les Hindous contre la chair des animaux ruminans ; aussi ne prennent-ils aucun soin de leurs pâturages. Ils n'emploient les buffles qu'à labourer et à porter des fardeaux ; et ce n'est que lorsque ces animaux sont frappés de mort naturelle qu'ils font usage de leur peau : c'est de là que vient probablement l'avilissement où est tombé chez eux le métier de tanneur. L'aversion qu'ils ont pour tous les corps gras distingue leur cuisine de celle des Chinois et des peuples de la Tâtarie. Ils aiment avec prédilection la volaille, les faisans, et en général toute espèce de gibier. Leurs marchés en

sont abondamment approvisionnés par des jonques qui les transportent des îles et des provinces voisines. La mer et leurs rivières leur fournissent aussi d'excellent poisson, depuis la moule jusqu'à la barbe de baleine, qu'ils broient pour en assaisonner leurs ragoûts. Nous laissons volontiers aux Japonais le mérite de cet ingrédient, aussi bien que leur matelotte de chair de dauphin arrosée de la sauce qu'ils nomment *soy*, et composée de saki et de moutarde. Ils ont pour la cigogne le même respect que les Hollandais et les Hindous.

« Il résulte, dit M. Meylan, d'un état officiel dressé en 1744 par le gouverneur-général de la compagnie à Batavia, qu'au commencement du dix-septième siècle, l'exportation de l'or et de l'argent s'élevait à 10,000,000 florins par an (environ 17,000,000 de fr.). Cette exportation, progressivement réduite, a fini par être supprimée. Dans l'espace de soixante ans, elle s'était portée à un total de 3 à 600,000,000 florins (de 575 à 1,150,000,000 fr.) Si l'on considère en outre que le Japon fournit du fer, de l'acier et du cuivre, en si grande abondance que la Hollande en a exporté en quelques années de 30 à 40,000 *pekuls* (3,990,000 à 4,320,000 livres), et que tous ces métaux sont recherchés par leur pureté, on devra en conclure que les arts du mineur, du fondeur et de l'affineur y sont pratiqué depuis long-tems avec succès. On reproche aux Japonais d'exploiter leurs mines sans aucune intelligence, et de manière à les épuiser en peu de tems. C'est, dit-on, cette considération, soumise au grand conseil du gouvernement, en 1710, par de faux amis de la Hollande, qui l'a déterminé à réduire la somme de son commerce avec ce pays. « Notre alliance avec la Hollande, disait-on, est cimentée par le commerce, mais ce commerce ne se soutient que par

le cuivre que nous lui fournissons. Il doit cesser, si la matière qu'ils exportent vient à s'épuiser. Il n'est donc pas prudent de lui permettre d'exporter autant de cuivre que nos mines pourront lui en fournir; car ce métal ne repousse pas comme une chevelure qu'on a coupée : il ressemble à nos os, qu'on ne peut rendre au corps dès qu'on les en a extraits. » Cet argument eut pour effet de ne laisser entrer à Nangasaki qu'un seul navire hollandais au lieu de deux ; mais depuis 1820, le gouvernement s'est relâché de sa sévérité.

Aujourd'hui les Chinois peuvent introduire chaque année, dans le port de Nangasaki, dix jonques, et les Hollandais deux navires de 6 à 700 tonneaux seulement. Les Chinois apportent au Japon du sucre, des cuirs, des étoffes de soie, du ginseng, du bois de sandal, du zing, du thé, etc.; ils en exportent du camphre, des perles, du papier, de la porcelaine et quelques autres marchandises. Les douanes japonaises ne permettent aux Chinois d'enlever tous les ans que 900 tonneaux de cuivre; depuis 1710 les exportations de ce métal ont été réduites des deux tiers. Ainsi, à la fin du dix-septième siècle, les Portugais et les Chinois exportaient 4,500 tonneaux de cuivre; aujourd'hui les exportations des Hollandais et des Chinois ne s'élèvent pas ensemble à 1,800 tonneaux. Il n'est pas de vexations et de traitemens humilians auxquels ne soient exposés les officiers et l'équipage des navires chinois et hollandais qui fréquentent ce port. En vérité il faut être Chinois ou Hollandais pour supporter de sang-froid toutes ces révoltantes avanies. Aussitôt que le navire est arrivé, les canons sont enlevés, ainsi que toutes les armes qui se trouvent à bord; les marchandises sont débarquées et mises sous la surveillance des officiers japonais, et un poste militaire est ensuite envoyé sur le navire. Lorsque

les officiers et l'équipage obtiennent la permission de venir à terre, les poches de leurs habits doivent être retournées, les manches pendantes, et les mains croisées sur la poitrine. Enfin, lorsqu'ils sont entrés dans la factorerie de Décima, espèce de prison construite sur un rocher, qui n'a guère que 236 pas de long sur 82 de large, une nuée d'agens de police les soumet à la plus dure inquisition. La valeur des marchandises importées à Nangasaki par les Hollandais, en 1825, était de 800,000 francs; leurs exportations se sont élevées à la même époque à 1,600,000 francs environ.

Le Japon fabrique avec succès, outre la célèbre porcelaine de ce nom, des télescopes, des thermomètres et de l'horlogerie d'une rare perfection. « En 1827, dit M. Meylan, on fit hommage à l'empereur d'une pendule qui rivalisait avec tout ce qu'en Allemagne l'art peut produire de moins défectueux; elle avait cinq pieds de large sur trois de hauteur. Le cadran représentait un soleil se levant au dessus d'une montagne, et éclairant un riche paysage. Lorsque l'heure sonnait, un oiseau battait des ailes; une souris, sortant de son trou, grimpait sur le rocher, et une tortue, faisant l'office d'aiguille, se traînait sur le chiffre indicateur. Malheureusement, par un oubli des lois de la perspective assez commun chez les Orientaux, l'oiseau était plus gros que l'arbre, et la souris s'élançait en une seconde au sommet d'une montagne qui était censée avoir plus de mille pieds de hauteur. »

Les arts du dessin et de la peinture, dit M. Fischer, sont cultivés avec soin dans ce pays depuis une époque fort reculée; les peintures que l'on voit dans plusieurs de leurs temples sur les paravents ou sur les murs, sans remonter au onzième siècle, comme ils le prétendent, paraissent néanmoins appartenir à une haute antiquité. Par

ignorance ou préjugé, les artistes japonais ne s'attachent qu'à rendre avec exactitude les moindres détails du costume et de l'attitude du personnage; quant à la ressemblance, ils n'en prennent nul souci. Les *illustrations* du livre de M. Fischer, calquées sur les productions des peintres de Nangasaki, annoncent chez eux un grand talent. Quant à leurs laques, nous ne pouvons pas en juger par celles qui se vendent en Europe, et qui sont d'une qualité inférieure. Au reste, les boîtes en bois de camphrier, qui renferment les articles qu'ils expédient, le disputent pour le fini du travail, avec celles de Gillow et de Morel à Londres.

Les Japonais ont, comme les Chinois, leur art dramatique, mais ils sont plus avancés que leurs voisins pour la mise en scène et les décors. Dans leurs pièces on trouve sans cesse le tragique mêlé aux plus plates bouffonneries, et surtout un grand mépris pour les règles des trois unités. Leurs chefs d'orchestre sont des aveugles appartenant à une confrérie dont les membres, appelés *jekis,* sont tous affectés de cette infirmité. On attribue cette fondation à un de leurs princes nommé *Senmimar* qui, après avoir perdu sa maîtresse, s'arracha les yeux de désespoir. Les théâtres sont très-suivis, et l'état de comédien y est en butte aux mêmes préjugés que parmi nous. Les dames japonaises qui fréquentent le spectacle, dans des loges fermées à l'aide de paravents, changent deux ou trois fois de costume par représentation, afin d'y déployer toute la richesse de leur garde-robe. Le programme et le *libretto* de la pièce qu'on va jouer sont vendus dans la salle, et l'amateur, en descendant de *norimon* pour entrer dans sa loge, est salué d'une invitation dont la charge ferait honneur au talent de Mathews.

Les femmes du grand monde s'occupent dans leurs soi-

rées d'hiver de faire de petits ouvrages pour cadeaux, tels que des boîtes, des fleurs, des oiseaux artificiels, des *albums* en miniature, des bourses, des tresses en fil de soie ou de coton pour orner leur chevelure. A ces délassemens succèdent, dans la belle saison, les parties de campagne. Dès que les rayons du soleil ont salué leurs délicieux paysages, la scène change; sous l'atmosphère tiède encore, des jonques élégamment pavoisées et illuminées par des lanternes où la lumière emprunte mille nuances diverses au papier transparent qui l'emprisonne, glissent rapidement ou se balancent à la surface des lacs et des rivières. Des réunions nombreuses viennent y jouir de la fraîcheur du soir et prendre part à des jeux qu'accompagnent toujours les refrains de la guitare. Ces aimables délassemens forment un contraste remarquable avec les débauches grossières des hommes et les distractions puériles des femmes chez les autres peuples de l'Orient. Les Japonaises, assistant comme les femmes d'Europe à toutes les réunions, y goûtent des plaisirs plus délicats que les bains des Musulmanes, et si les hommes partagent avec les Turcs le triste délassement de la chibouque, ils ont l'avantage de pouvoir apprécier ce que le mélange des sexes ajoute d'attraits aux rapports sociaux.

Depuis la révolution de 1585, les navires japonais ne sillonnent plus les mers de la Chine et des Indes, l'état n'a plus de marine, le pays est séquestré des autres nations, et des lois sévères punissent ceux qui, franchissant les limites de l'empire, s'éloignent des îles qui en dépendent. Cependant, malgré cette mesure qui interdit au gouvernement japonais jusqu'à la pensée d'étendre ses possessions, il entretient une armée de 120,000 hommes, et laisse peser sur 30,000,000 d'individus qui composent la population une masse d'impôts que l'on estime à

près de 700,000,000 francs. Par suite de cette prohibition, les jonques japonaises sont construites dans des dimensions réglées par la loi, pour un simple cabotage; aussi le moindre grain les force de se réfugier dans le port. Les plus grandes ont cent pieds de long et tirent six pieds d'eau. M. Gotzlaf dit avoir vu dans le port de Laoko trois jonques japonaises dont l'équipage n'osait communiquer avec les indigènes. Il est probable que cette île et la côte inhospitalière de Jesso sont les limites de leur navigation. Il paraît cependant que, sur des ordres exprès de l'empereur, ils ont entrepris certains voyages de découvertes. En effet, on lit dans l'ouvrage de Valentin qu'en 1686, une jonque ayant cinglé vers l'Orient, ne revint à Nangasaki qu'après une longue absence. Ce navigateur conjecture qu'elle toucha les côtes de la Nouvelle-Hollande; et il se fonde sur quelques questions qu'il adressa à un indigène au service de la factorerie de Decima, que l'on disait être né dans ce pays. D'autres renseignemens plus précis lui apprirent que le navire, après avoir cinglé vers l'est, ne trouvant aucune île devant lui, avait continué sa route dans cette direction, et qu'une tempête l'avait poussé sur une terre qui, d'après la description qu'en faisait le narrateur, devait être la côte occidentale de l'Amérique, entre le 40e et 50e degré de latitude nord.

Si la littérature du Japon est restée long-tems ignorée du monde savant, il faut moins attribuer cet oubli à la difficulté que présente l'étude de cette langue, qu'à l'interdit qui la frappe et à la défense d'exporter les livres japonais (1). Dans ces derniers tems, un savant hollandais

(1) Note du Tr. Malgré cette prohibition, les manuscrits et les ouvrages imprimés en langue japonaise ne sont pas exclusivement

avait, avec l'autorisation de l'empereur et à l'aide de dix interprètes, entrepris un dictionnaire japonais-hollandais. Un exemplaire de ce beau travail, expédié en Europe, fut perdu dans la traversée, et il n'en existe qu'un second à la bibliothèque de Jeddo. Heureusement M. Fischer découvrit en 1822, à Decima, les notes originales sur lesquelles cet ouvrage avait été composé, et pendant sept ans il s'est occupé à en rétablir le texte. Ce dictionnaire a été terminé en 1829, et ce précieux manuscrit est en ce moment en route pour Amsterdam.

L'astronomie, ou du moins l'observation des corps célestes, est en grande faveur chez les Japonais. M. Fischer n'ose pas affirmer qu'ils ont emprunté aux Hollandais le système planétaire, mais il assure qu'ils font usage de nos chronomètres, de nos télescopes, et qu'ils mesurent la hauteur des montagnes à l'aide du baromètre. Leurs progrès en médecine sont presque nuls, car leurs préjugés les empêchent d'étudier l'anatomie. C'est cependant chez eux que nous avons puisé l'usage du moxa et de l'acupuncture. L'éducation primaire, toute imparfaite qu'elle est, s'étend à toutes les classes de la population; et il n'est peut-être pas de pays au monde où l'art de l'écriture soit plus universellement répandu. Il est étrange qu'une nation qui a sur les Chinois ses voisins l'avantage

confinés dans les rayons des bibliothèques royales; la Librairie-Orientale de Mme Dondey-Dupré, à Paris, en possède de fort curieux, entre autres le *Miroir des Rues* de Jeddo, quelques fragmens des Annales historiques du pays écrites sur des lattes de bois de bambou, et une collection précieuse de médailles japonaises. Le savant M. Klaproth rivalise de zèle avec les plus célèbres orientalistes d'Allemagne pour initier l'Europe dans la connaissance de la littérature, de l'histoire et des mœurs de tous les peuples appartenant à la grande famille tâtare. Il s'occupe en ce moment d'une histoire complète du Japon dont le 1er volume est sous presse.

inappréciable d'un alphabet, perde son tems à étudier leur langue au lieu de perfectionner la sienne. Les Japonais attachent un grand prix aux collections d'histoire naturelle et d'objets d'art, et les amateurs rivalisent avec les nôtres dans la recherche des médailles et des dessins curieux. Le gouverneur de la province de Tamba possède un cabinet précieux de médailles européennes, et M. Fischer à vu à Jeddo une collection de vieilles gravures d'Europe qui s'était conservée dans la même famille pendant plus de cent cinquante ans. On remarque dans leurs musées des dessins en relief représentant une foule de monstres, tels que sirènes, serpens ailés, etc. Quoique très-habiles dans le travail des métaux précieux, les Japonais dédaignent d'appliquer leur talent aux pierreries, soit pour en faire des parures, soit pour les livrer au commerce extérieur.

La factorerie hollandaise envoie tous les quatre ans une députation à Jeddo ; le cérémonial observé à la cour des seogouns a été décrit par tous les voyageurs qui nous ont laissé des relations sur le Japon, et notamment par Kæmpfer et Thumberg. Nous croyons cependant qu'on ne lira pas sans intérêt quelques extraits de la relation qu'a donnée M. Fischer de l'ambassade de 1822 dont il était un des membres. Elle partit le 6 février, accompagnée, suivant l'usage, d'un officier supérieur japonais, de trois lieutenans, de trois interprètes, et d'un convoi de cent hommes et de vingt chevaux. Les bagages et les provisions qui n'étaient pas d'un usage immédiat avaient été dirigés par mer sur Osacca. L'ambassade avait pour avant-garde deux cuisiniers japonais, chargés, l'un de préparer le dîner au lieu fixé pour l'étape, l'autre le souper et le coucher à l'étape suivante.

« Le 8 février, à Sinogi, dit M. Fischer, nous visitâ-

mes la hutte d'un vieillard qui, depuis sa jeunesse, n'avait pas manqué d'épier le passage des Hollandais. Il avait quatre-vingt-dix ans, et les avait vus passer quarante fois. Le 12, l'ambassade arriva à Kehura, port situé sur le canal qui sépare l'île de Nippon de celle où est situé Nangasaki. Le 13, elle débarqua à Simineki, sur la côte opposée; elle attendit un vent favorable jusqu'au 22, navigua ensuite le long de la côte l'espace de cent dix-sept milles, jusqu'à Moero, où elle prit terre. Après avoir traversé plusieurs villes populeuses, entre autres celle d'Osacca, elle arriva le 7 mars à Fongini, la dernière étape avant Miyako, résidence du dayri.

» De Fongini à Miyako la route ne forme, sur une étendue de deux lieues, qu'une rue très-populeuse et bordée de boutiques, d'ateliers, de manufactures, de magasins de poteries, de grains, de gibier, de maisons à thé et de cabarets. Miyako, possède six cent mille habitans, les plus belles femmes du pays, ses savans, ses artistes les plus célèbres, ses temples les plus magnifiques et le territoire le plus fertile baigné par deux rivières qui viennent sous ses murs confondre leurs eaux avec celles d'une troisième qui sort du lac d'Oitz et se dirige vers la mer à travers une plaine admirablement cultivée. Les étrangers se rendent à Miyako de tous les points de l'empire pour y acheter les produits de ses manufactures, ou pour faire leurs dévotions au temple de Tsie. Sa salubrité lui a valu le nom de paradis du Japon (1).

» Le 20 mars, nous entrâmes dans une contrée mon-

(1) Kæmpfer assure qu'il se trouve dans cette ville 3,800 temples desservis par 37,000 prêtres; mais il faut dire aussi qu'en général ces temples sont de misérables petites chapelles de bois qui peuvent à peine contenir une douzaine de fidèles. La plupart des livres japonais sont imprimés à Miyako.

tueuse, mais dont les hôtelleries vinrent heureusement nous distraire des fatigues d'une route difficile et escarpée. A mesure que nous approchions, de jeunes et jolies femmes venaient à notre rencontre nous offrant de l'eau fraîche, du thé, du saki et des fruits, et nous engageaient de l'air le plus séduisant à venir nous reposer quelques instans chez elles. De l'une de ces maisons, nous aperçûmes pour la première fois l'Himalaya japonais, le Fouzi, plongeant dans les nuages son front couvert de neige au-dessus de la chaîne dont il se détache. Cette montagne, élevée de onze à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, volcan éteint depuis à peu près un siècle, passe pour une des merveilles du pays. Il n'est pas d'album, il n'est pas de poème ou de roman où elle ne figure avec les plaines et les vallées qu'elle domine.

» A l'approche de Sinagawa, où nous arrivâmes le 27 mars, tout annonce la capitale dont cette ville n'est qu'un faubourg. La route forme une magnifique avenue bordée d'élégantes habitations, animée par une population toujours croissante. Nous mîmes plus de deux heures à la parcourir avant d'arriver à notre résidence de Nangasaka située au centre de Jeddo, à deux pas du palais impérial (1).

(1) Jeddo est la capitale du Japon, et possède 1,200,000 habitans. Ce chiffre peut paraître exagéré, cependant, en 1703, un incendie consuma cent mille maisons. Le principal édifice de cette capitale est le palais du seogun, il a cinq lieues de circonférence. Une multitude d'hôtels et de châteaux sont affectés à la résidence des princes, des ministres et des principaux officiers de la couronne; enfin, au milieu de ces constructions sans nombre et de vastes jardins, s'élève le palais imperial proprement dit. Cet édifice, placé sur une élévation, quoique d'une architecture bizarre, a un aspect imposant. Dans l'intérieur, on y remarque surtout une salle immense, qui a 600 pieds de long sur 300 de large. Des piliers en bois de

» A leur arrivée, les députés sont retenus prisonniers dans leur palais ; ils ne peuvent en sortir que pour se rendre à l'audience solennelle du koubo, et restent entourés d'une nuée d'espions de toute condition, chamarrés de divers costumes ; il leur est permis cependant de recevoir des visites officielles. Parmi nos visiteurs, le sous-interprète de S. M. I., ses médecins, son astrologue étaient les seuls qui entendissent le néerlandais. C'était entre eux et nous un échange perpétuel d'informations sur l'Europe et le Japon. Les indigènes étaient si curieux de nous voir qu'ils assiégeaient notre résidence depuis le point du jour jusqu'assez avant dans la nuit. Les femmes elles-mêmes bravaient l'ancien édit qui leur défend de pénétrer dans son enceinte. Elles s'y présentaient, il est vrai, sous la conduite d'un cavalier qui en introduisait jusqu'à six à la fois. En échange de quelques lignes tracées par une main hollandaise, on nous offrait des laques, des albums, des spécimens de plantes rares, des oiseaux curieux, des soieries ; le tout dans des cages ou des boîtes dont le travail et la matière avaient plus de prix que leur contenu....

» La salle d'audience du koubo est vaste, mais simple, et sans aucun faste de décoration. En face de la porte d'entrée s'élevait une estrade destinée au trône impérial ; à sa gauche étaient les siéges des princes du sang et la place des membres du grand conseil suivant leur rang. Cette salle, ouverte seulement dans les solennelles occasions, est bien moins ornée que le reste du palais, qui se distingue des autres édifices de la capitale par le style

cèdre, magnifiquement sculptés, des têtes de dragon, des milliers de lustres et de girandoles, et de riches tentures en papier peint sont les principaux ornemens de cette salle. On n'y remarque d'autres meubles que des nattes, ce qui lui a fait donner le surnom de *salle aux mille nattes*.

grandiose de son architecture, la richesse de ses détails et la hauteur de ses péristyles. Tandis que nous étions dans la salle d'attente, il survint une averse mêlée d'éclairs et de tonnerre ; mais l'orage ne dura qu'un instant : sans quoi l'audience eût été ajournée ; car Sa Majesté, qui a grand'peur du tonnerre, n'aurait pas voulu nous rendre témoins de sa frayeur. A onze heures le président de la députation fut conduit aux pieds du trône ; il revint auprès de nous au bout d'une demi-heure. Arrivé en présence de l'empereur, il se prosterna, suivant l'usage du pays, le front contre terre, jusqu'à ce que les mots : *Capitan hollanda !* frappèrent ses oreilles. Ils furent suivis d'un long silence, entrecoupé de ces murmures flatteurs par lesquels les Japonais témoignent une respectueuse admiration. Le gouverneur de Nangasaki et le premier interprète accompagnaient seuls le président de la factorerie, dont le départ, au signal donné, fut accompagné d'un salut aussi humble et aussi profond que celui qu'il avait fait à son entrée. »

Nous terminerons cet article en empruntant à M. Meylan le signalement qu'il donne du peuple japonais. « Rusé, soupçonneux, poli, réservé, sensuel, impatient, hautain, superstitieux, vindicatif, cruel de sang-froid, mais juste et honnête, patriote ardent, bon père, excellent fils, ami sûr, et d'une bravoure à laquelle il ne manque, depuis deux siècles, que l'occasion de se produire. »

(*Quarterly Review.*)

Artistes Célèbres de notre Age.

DANNECKER,

SCULPTEUR ALLEMAND (1).

Une remarque singulière, c'est que la plupart des grands sculpteurs modernes appartiennent aux classes plébéïennes, quelques-uns même aux dernières classes. Thorwaldsen, Flaxman, Chantrey, Canova, Schadow, Rauch, sont roturiers. Remontons plus haut, nous trouvons Bandinelli, Cellini, Pigal, Bernini, Goujon, tous roturiers. Peut-être faut-il, pour se plier aux exigences de cet art difficile, pour subir la fatigue de tailler le marbre et la pierre, une force physique et un labeur manuel dont certaines habitudes de vie molle et oisive éloignent les enfans des grandes familles. Il faut aussi beaucoup de courage moral : de toutes les professions artistiques, c'est celle qui offre le moins de chances favorables, qui flatte le moins les vanités bourgeoises et qui produit les résultats les moins lucratifs.

Dannecker, le sculpteur mystique de l'Allemagne mo-

(1) Voyez les portraits de Thomas Lawrence, Beethowen, Georges Romney, Thomas Bewick, Fuseli, Martin, John Flaxman, Liverseege, Bonington, Kean, Raphaël Morghen, etc., etc., etc., insérés dans nos précédentes livraisons, ainsi que nos divers articles sur les beaux-arts en Espagne, en Allemagne, en France, et dans la Grande-Bretagne.

derne, est né à Stuttgard en 1758. Son père était valet d'écurie. On ne lui apprit ni à lire, ni à écrire. Son père, presque toujours ivre, s'embarrassait très-peu des progrès de l'enfant qui devait être un jour valet d'écurie, comme lui-même, et qui courait pieds nus autour du palais où son père était occupé à soigner les chevaux; mais sa mère, sans avoir reçu aucune éducation, avait conçu pour son fils je ne sais quelle ambition secrète. Notre mère nous fait presque toujours ce que nous sommes. Les premières idées d'élévation, de supériorité, de distinction qui germèrent dans la jeune ame de Dannecker, il les dut à sa mère. Lorsque je le vis, dans sa dernière vieillesse, il conservait encore le souvenir de ces premiers élans qui lui avaient été communiqués par l'ame maternelle. Il parlait d'elle avec vénération et avec bonheur, et se plaisait surtout à rappeler le plaisir qu'il éprouvait lorsqu'elle lui achetait des ballades accompagnées de mauvaises gravures sur bois, telles qu'on en vend dans les villages. Il y avait auprès des écuries du duc un sculpteur-marbrier dont la principale occupation était de fabriquer les pierres tumulaires. Souvent Dannecker s'arrêtait devant sa boutique, le regardait travailler, et couvrait de ses esquisses enfantines les blocs de pierre ou de marbre qui se trouvaient exposés au soleil. Son père le battait et le renvoyait à l'écurie; sa mère le consolait et le caressait. Les premières influences qui adoucissent l'ame et élèvent la pensée de tous les hommes supérieurs, c'est aux femmes qu'ils les doivent.

Le duc Charles, grand-père du roi de Wurtemberg, aujourd'hui régnant, venait de fonder une école militaire nommée Karl-Schule (l'école de Charles). Les jeunes gens qui y étaient admis y apprenaient le dessin, la musique, l'escrime, la géométrie et la tactique militaire.

Un jour, le père de Dannecker rentra chez lui de fort mauvaise humeur, et dit à sa femme que le prince avait résolu de recevoir dans son école les enfans de ses domestiques. C'était une perspective peu agréable pour le garçon d'écurie qui se faisait aider par son enfant et qui passait une partie de son tems à la taverne. — « J'irai! j'irai! s'écria l'enfant, aussi joyeux de cette nouvelle que son père en était mécontent. » Le garçon d'écurie, comme tous les gens du peuple, fit prévaloir son opinion en battant son fils qu'il renferma dans une chambre. La clef était enlevée; et le jeune Dannecker n'avait d'autre moyen de quitter sa prison que de sauter par la fenêtre. C'est ce qu'il fit; et se mettant à la tête de quelques jeunes enfans, comme lui fils des domestiques de la maison du prince, il les harangua, les invita à profiter de la munificence du duc, et, se mettant à leur tête, les conduisit du côté du palais. On donnait une grande fête à la cour. Un des huissiers voyant cette troupe juvénile s'avancer en bon ordre, lui demanda ce qu'elle voulait. Dannecker prit la parole :

« Dites au grand-duc que nous désirons être admis dans l'école de Charles. »

On rendit compte au duc de ce singulier message; il sortit, passa en revue toute la bande, et après avoir observé de près les physionomies enfantines de ces soldats futurs, il prit par la main Dannecker et deux autres de ses compagnons qu'il plaça à sa gauche. Il fit ranger à sa droite le reste du bataillon. Le pauvre enfant, qui se voyait seul à la gauche du duc, se croyait rejeté : la honte l'accablait, comme il me l'a dit plus tard. Mais le duc n'admettait dans son école que Dannecker et ses deux jeunes compagnons.

Au retour de Dannecker, lorsque le garçon d'écurie

apprit que son fils était définitivement reçu, sa fureur éclata, il le mit à la porte; et la mère, faisant le petit paquet de l'enfant, l'accompagna sur la route en le comblant de bénédictions. Les bonnes intentions du prince étaient aussi mal remplies que les bonnes intentions des princes le sont ordinairement. Les enfans pauvres qui entraient à l'école de Charles, au lieu d'y recueillir l'instruction qui leur était promise, se trouvaient forcés de servir leurs camarades et n'apprenaient rien. Dannecker ne fit de progrès que dans le dessin, pour lequel il avait les plus belles dispositions naturelles. Un de ses camarades de classe, rêveur et ardent, mystique et passionné, s'attacha à lui d'une amitié vive : c'était Schiller. Leur amitié dura toujours. Après quelques années perdues plutôt qu'employées dans ce collége, on l'envoya à Stuttgard où le statuaire Grubel lui donna des leçons de sculpture. Le jeune Dannecker n'avait pas d'amis, le duc l'avait oublié; Schiller était aussi dénué de protections que lui-même. Quel fut l'étonnement du grand-duc lorsqu'on lui apprit que le pauvre enfant de son garçon d'écurie venait de modeler en terre un *Milon de Crotone*, qui remportait le prix de sculpture : il l'employa pendant plusieurs années à sculpter des corniches, des ornemens, des pendentifs pour ses nouveaux palais de Stuttgard et de Hohenhein. En employant son ciseau à ces œuvres secondaires, à ces travaux sans génie, le pauvre sculpteur dut pousser plus d'un soupir; je ne connais pas de supplice plus grand pour le talent que la déperdition de ses propres facultés. Dannecker dut cependant acquérir dans cet exercice, qui dura dix ans, une sorte d'habileté matérielle. Lorsqu'il fut question pour lui d'entreprendre de grands ouvrages, son ciseau docile obéit à toutes les inspirations de sa pensée, et il

reconnut que ce pénible apprentissage n'avait pas été sans utilité pour lui.

Enfin, le grand-duc lui accorda la pension bien modique de trois cents florins par an, et la faculté de voyager pour se perfectionner dans ses études ; avec ce faible viatique il se mit en route pour Paris, et fit le voyage à pied. Songez un peu à l'économie qu'il devait s'imposer pour suffire à toutes les nécessités de l'existence. Avec ses vingt-trois livres sterling par an (575 francs), il devait voyager, se nourrir, s'entretenir, acheter les instrumens nécessaires à son art. Que de ressources l'enthousiasme trouve-t-il en lui-même! Après deux années passées à Paris, et dont la majeure partie fut consacrée à étudier les chefs-d'œuvre du Louvre, il revint à Stuttgard.

Quelle vie que celle de ce pauvre jeune homme qui, au milieu des séductions de Paris, des mille voluptés si attrayantes pour son adolescence, des distractions sans nombre auxquelles il ne doit pas se livrer sous peine de mort, ayant tout au plus de quoi acheter le pain quotidien, s'enferme dans sa pauvreté, sa méditation, son étude, et ne sacrifie qu'à une idole, celle de l'art. Quel courage! Silencieux, modeste, vêtu d'un habit râpé, il se glissait dans les vastes salles froides du Louvre, un morceau de pain dans la poche : c'était son déjeuner et son dîner. Le mouvement social de l'époque, l'activité brillante des salons, le tourbillon des idées contemporaines ne l'atteignaient même pas. Copier les modèles antiques, saisir ces types de beauté que les anciens sculpteurs avaient réalisés dans le marbre, suppléer à tout ce que son éducation première avait d'incomplet et de tronqué, passer le jour à pénétrer à la fois la partie technique et la partie idéale de l'art ; puis rentrer dans un grenier sans feu et dormir sur un

grabat, sans rien perdre de la dignité ni du courage d'un artiste : voilà la vie de Dannecker.

Quelques artistes ont soutenu, quelques personnes ont pensé que l'éducation d'une vie dissipée et même celle du vice sont indispensables au talent. Qu'est-ce que l'art sans passion, et cette existence pauvre, humble, ignorante du monde que vous recommandez à l'artiste, ne doit-elle pas refroidir l'ardente lave des passions, comprimer le torrent, tarir la source des émotions fortes et frapper de stérilité le génie? Nous ne le croyons pas. Cette sève brûlante, que l'on nomme le génie des arts, a besoin d'être refoulée sur elle-même pour faire les grands hommes et les grands ouvrages. Dissipez-la dans les plaisirs; allez vous asseoir à la table des grands; devenez parasite : bientôt s'affaiblira et s'éteindra en vous ce don précieux. Les véritables sources du beau et du grand se fermeront pour vous, malheureux artistes, qui peut-être auriez été Michel-Ange. Votre ciseau, corrompu par votre imagination et vos habitudes, ne pourra plus ébaucher que des formes sans idéalité. Vous sculpterez, non des déesses ou des héros, mais des grisettes et des dandys; enfin le joli et le maniéré régneront dans vos ouvrages. Vous serez bon tout au plus à reproduire des formes voluptueuses, amollies, affaiblies par l'usage des plaisirs, sans mélange de grandeur, d'énergie, de noblesse et de chaleur. Tels sont les effets de la dissipation sur les jeunes artistes qui, en se mêlant au tourbillon confus de Londres ou de Paris, croient étudier la nature humaine. La pauvreté, au contraire, rude et sévère nourrice, réunit les forces qu'une vie de plaisir aurait dissipées, et les ramène à un foyer commun que le besoin de la gloire échauffe d'un souffle puissant. Là se trempe le génie de l'artiste; là éclosent l'enthousiasme et la persévérance, nécessaires d'abord

pour concevoir le grandiose idéal, ensuite pour dévouer de longues et pénibles années à faire vivre sa création dans le marbre.

Peu de personnes comprennent l'art de cette manière. Le travail patient, la solitude, la consécration de la vie à une seule pensée, l'absorption de l'ame dans cette pensée unique et dominante, ne sont plus de mode aujourd'hui. On veut de l'argent et de la gloire; on les veut vite. Pourquoi attendre? Les plaisirs, seules choses dignes d'estime, passeront avec la jeunesse. Ainsi l'on se presse, on se culbute, on improvise sa gloire. Ce que l'on soigne avec plus de scrupule, ce n'est pas, en général, la pensée de l'art : c'est le matériel de l'art. Il suffit que l'œil soit flatté, que le marbre soit poli et brillant, qu'une certaine beauté de convention vous sourie comme les grandes dames savent sourire : tout est dit; et le dernier chef-d'œuvre de l'artiste est d'éveiller quelques idées licencieuses par la reproduction de la beauté physique. Ainsi ne pensaient pas ces grands et admirables maîtres du quinzième et du seizième siècles, qui étaient à la fois philosophes, poètes, peintres, architectes, ingénieurs et sculpteurs. Léonard de Vinci, Albert Durer et Michel-Ange, modestes artistes, très-humbles serviteurs du premier bourgeois de Florence ou de Pise, ne prétendaient pas, comme nos artistes, rivaliser avec les dandys, marcher de pair avec les favoris de la mode, captiver les femmes, et briller au premier rang des sots couverts de soie, et des papillons qui voltigent dans le tourbillon du monde. Leur vie était solitaire. Ils se consacraient à l'art, comme à un ascétisme sublime; leurs voluptés même, nous pourrions ajouter *leurs vices* (car ils étaient hommes), prenaient un caractère mâle, profond, qui convenait à leur génie. Ils ne faisaient pas de leur profession un

métier, mais un sacerdoce. Aujourd'hui que le mot *art* retentit si bruyamment; que les croix et les cordons distribués par les rois et les princes récompensent un talent heureux, souvent dénué de grandeur et de réalité intime, l'art n'est plus un sacerdoce : c'est un métier.

On peut ranger Dannecker parmi les artistes de ce vieux monde. Et lui aussi, il n'a pas vendu son génie pour un peu d'or; il n'a pas échangé sa gloire contre un sourire d'altesse. Il est vrai que sa vie a été dure; non seulement l'or, mais le pain lui a souvent manqué; et il a dû payer de veilles bien pénibles ce pain amer qu'on lui accordait. En 1783, par une faveur spéciale, sa pension fut élevée à la somme de 30 liv. st. (750 fr.). Il se mit en route à pied, traversa le Tyrol et se rendit à Rome, où il se trouva seul, sans amis, sans savoir la langue du pays, et sans autre ressource que ses 30 livres annuelles. La sévérité et la tristesse de cette ville, où les passions et l'indolence règnent encore avec le cérémonial, mais qui contraste si vivement par sa grandeur désolée et déserte avec l'active civilisation du Paris moderne, frappèrent d'une tristesse profonde l'ame du jeune homme. Thorwaldsen, qui venait aussi du septentrion allumer son génie au vieux flambeau des arts romains, éprouva le même sentiment de mélancolie qu'inspirait à Dannecker tant de puissance ruinée et de souvenirs grandioses qui ne sont que des ombres. On est surtout accessible à ces pensées lorsqu'on ne vient pas chercher à Rome le plaisir d'une errante curiosité; lorsqu'on est pauvre, et que les salons des ducs, le babil des cicérones et le mouvement des cafés ne viennent pas contrebalancer cette impression première. Dannecker se sentit comme accablé : le courage lui manquait. Partout des chefs-d'œuvre; nulle part des protecteurs.

Heureusement pour le pauvre artiste, Gœthe et Herder

se trouvaient alors à Rome, deux des plus vastes têtes de l'époque; l'un qui a donné une vive impulsion à la philosophie de l'histoire; l'autre qui a compris d'une manière lyrique toutes les variétés de la pensée humaine. Ils apprirent qu'un jeune compatriote sans fortune se trouvait dans la même ville, dans la ville sainte de la peinture et de la sculpture, et ils allèrent le trouver. Ils l'encouragèrent; ils le soutinrent; ils lui ouvrirent des sources d'inspiration plus haute, que jusqu'alors il n'avait pas même soupçonnées. Dannecker avait puisé à Paris un respect idolâtre pour la forme de l'art ancien; mais cette forme extérieure n'est pas tout ce que l'art renferme : elle n'a de valeur que lorsqu'elle représente une pensée qui la crée et qui la domine. La révélation de cette pensée, de ce génie intime ne s'était pas faite encore à Dannecker. Herder et Gœthe le conduisirent par la main, l'initièrent. Il comprit que l'art n'est pas stérile; qu'il ne se réduit pas au maniement plus ou moins habile du ciseau. Dirigé par ces hommes supérieurs, représentans de la moderne Allemagne, et qui sont à la fois critiques de premier ordre et poètes inspirés, il pénétra les mystères de l'esthétique, s'imprégna du génie de la Bible et d'Homère, et chercha des inspirations supérieures à la partie technique de son art. Je ne doute pas qu'il n'eût réalisé un plus grand nombre de chefs-d'œuvre, sans l'obstacle qui lui fut opposé par l'imperfection de son éducation première et par son titre de sculpteur de la cour. Il fallut exécuter les commandes qu'on lui ordonnait, et assoupir son génie à des volontés étrangères. Quelle liberté de conception peut-on attendre de l'artiste à qui l'on commande une Psyché ou une Vénus, comme l'on commande une armoire à l'ébéniste ou une pendule à l'horloger?

Souvent dans l'atelier obscur du pauvre sculpteur se

réunissaient trois des plus grands noms de l'époque, amenés tous trois par la nécessité de faire une bonne œuvre et de donner du courage à cette ame chancelante : les deux Allemands que nous avons nommés; et Canova, qui n'avait pas encore acquis toute sa gloire, et qui achevait le monument du pape Ganganelli. Tout le monde sait avec quelle courtoisie et quelle douce bienveillance Canova traitait ses rivaux. Il était plus avancé que Dannecker, sous le rapport de la fortune, de la considération et du talent. Il lui prodigua les conseils, les encouragemens et les leçons de l'expérience.

Après sept années de séjour à Rome, il fut rappelé par le grand-duc à Stuttgard. Le grand-duc se conduisit en prince généreux; et quoique les travaux de l'artiste jusqu'alors fussent des promesses bien plus que des gages de talent, il lui accorda sa protection spéciale. Hélas! si les princes savaient quelle est la valeur de leur protection! si on leur disait quel est l'effet que produit sur l'artiste cette égide sérénissime qui le couvre! Une fois choisi par son patron, l'artiste commence par sculpter ou peindre, sous toutes les formes, l'image belle ou laide, hideuse ou gracieuse du nouveau maître qu'il s'est donné; puis il passe en revue les divers membres de la famille, sans oublier la décrépitude et la difformité. Si ces portraits ou ces bustes plaisent aux nobles personnages, on décore d'un ruban la boutonnière de l'artiste, on l'intitule professeur. Un salaire fixe lui est assigné, et depuis ce moment ses jours, ses nuits, sa vie entière, appartiennent à celui qui le rétribue. On le compte parmi les membres de la domesticité du palais, sa carrière est tracée, il n'en sortira plus.

Voilà ce qui est arrivé à Dannecker. Avec ses six cents livres sterling par an et son titre de professeur, il épousa

une jeune fille qu'il aimait, nommée Henriette Rapp; passa son tems à enseigner ce que personne ne peut apprendre, ce qu'un homme de génie enseigne moins bien que les autres, le génie des arts; et trouva à peine quelques momens de reste pour réaliser les belles conceptions de sa pensée. Souvent le duc lui commandait des bas-reliefs ou des bustes; il fallait obéir. Un de ces bas-reliefs est un chef-d'œuvre. Il était destiné à orner le cabinet particulier du grand-duc. L'artiste, par un choix ingénieux, a représenté Alexandre-le-Grand appuyant son cachet sur les lèvres de Parmenion. L'allégorie et l'exécution de ce morceau, que j'ai eu occasion de voir, étaient également remarquables; mais le grand-duc n'en jugea pas ainsi, et l'artiste fut obligé de cacher son bas-relief dans un des coins de son atelier. C'est chose triste de voir comment le pauvre génie est traité par les grands. Le premier ouvrage auquel il dut une célébrité populaire fut le monument funèbre du comte de Zeppelin, qui se trouve maintenant à Louisberg. La figure de l'Amitié qui s'appuie sur un buste est d'une simplicité ravissante. Presque toutes les personnes de la cour faisaient sculpter leur buste par Dannecker, dont l'habileté à saisir les physionomies spéciales et à les idéaliser égale celle de notre sculpteur Chantrey. J'ai vu ses bustes de Lavater, de Schiller et de Gluck, ce sont des œuvres admirables. Il appartient aux hommes de génie de se prêter ainsi la main à travers l'immortalité, et j'ai remarqué que ces portraits en marbre représentant des célébrités sont traités avec beaucoup plus de soin et d'amour que toutes les têtes princières ou ducales qui sont sorties de son ciseau.

En 1808, lorsque les sculpteurs Rauch, Tieck et Schwanthaler n'avaient pas encore atteint leur haute réputation, Dannecker était regardé comme le premier sculp-

teur de l'Allemagne. Ce fut alors que le roi de Bavière lui fit offrir la place et le titre de chef de l'école de sculpture à Munich, avec un salaire triple de celui dont il jouissait à Stuttgard. Quiconque a causé deux fois avec l'artiste devinera aisément que sa réponse fut un refus. Rien ne me semble plus touchant, dans l'histoire des hommes de génie, que la constance héroïque de leur attachement pour ceux qui ont protégé les premiers pas difficiles de leur carrière. Voyez quel fut le dévouement du Tasse et de l'Arioste pour la famille d'Este, de Shakspare pour le duc de Southampton, de Cellini pour le duc de Florence, et de Lucas Kranach pour l'électeur Jean-Frédéric dont il partagea la prison pendant cinq années! Rien n'a pu engager Métastase à quitter le service de Marie-Thérèse; Gœthe est resté fidèle au duc de Weimar. Qu'on se souvienne de l'exclamation de Mozart lorsque l'électeur de Saxe lui fit faire des propositions magnifiques, sous la condition de quitter Joseph II: « Moi, quitter mon bon empereur, jàmais! » Et que l'on n'accuse pas ces hommes de servilité; ce sont les ames les plus indépendantes de la terre. J.-J. Rousseau lui-même, si ombrageux, si défiant, si soupçonneux, d'un caractère si intraitable, a été attaché toute sa vie au maréchal Keith qui l'avait servi avec désintéressement. Seulement, les hommes dont nous parlons, par une perspicacité naturelle, distinguent fort bien leurs faux amis de leurs vrais protecteurs, et ne pardonnent pas à l'intérêt, à la cupidité, à la ruse, de se couvrir du masque de l'amitié.

Au surplus, Dannecker aurait beaucoup mieux calculé pour sa gloire et pour sa fortune, s'il s'était résolu à quitter son premier bienfaiteur, sa ville natale et ses amis. Il aurait trouvé de plus vastes ressources à Munich, des juges plus éclairés, et une vie moins étroite. Sa ré-

solution fait honneur à son cœur, mais elle entrava sa carrière. Frédéric, dernier roi de Wurtemberg, mari de notre princesse royale, était un homme grossier, dont l'ambition vulgaire s'estima trop heureuse lorsque Bonaparte s'avisa de le nommer roi. Cette couronne, donnée comme une aumône, tomba sur sa tête sans qu'il en ressentît la honte, et il se hâta de placer sur le faîte de son palais un énorme symbole de cette dignité reçue à genoux. Jamais je n'ai pu passer devant ce palais et cette couronne étincelante, sans penser à un pauvre enfant, heureux du joujou qu'on lui a donné. Le même roi se hâta de créer des ordres de chevalerie pour n'être en arrière d'aucun roi moderne. A peine l'ordre lilliputien de la couronne de Wurtemberg fut-il institué, Dannecker le reçut des mains du roi, et dut le porter à sa boutonnière. Au milieu de tous ses travaux de commande, il trouva enfin un instant favorable pour se livrer à sa pensée d'artiste, et il exécuta cette belle statue d'Ariane, qui se trouve aujourd'hui dans le musée du célèbre Bethmann, banquier de Francfort. Lorsque je visitai cette ville, ce fut une des premières curiosités qui attirèrent mon attention.

Cette statue occupe le centre d'un pavillon dont la croisée, garnie de verres de couleur, répand sur Ariane une teinte rosâtre, et semble la faire rougir. Artifice de mauvais goût, qui prouve une entente bien imparfaite de la sculpture, de ses ressources, de sa véritable beauté. On est d'abord frappé, en approchant de cette statue, de l'imperfection du marbre dont le sculpteur s'est servi, des nombreuses veines, bleues et noires, qui sillonnent le corps de la déesse, et de l'effet désagréable que ces taches produisent. J'ai entendu dire qu'au moment où la statue fut placée sur son piédestal, les sillons

étaient à peine visibles, et que le laps du tems augmente à la fois leur nombre et renforce leur teinte. Je ne m'étonne pas qu'un gastronome anglais, qui allait faire sa digestion sur le continent, et à qui toutes les idées culinaires étaient familières, se soit écrié en voyant l'*Ariane* de Dannecker : *C'est du fromage de Stilton !* Au surplus, la *Vénus* de Canova, dans le palais Pitti, porte une large cicatrice noire au milieu de la poitrine, et on ne l'admire pas moins.

Le pavillon est tendu de gris : il y a de l'habileté dans la manière dont la lumière et l'ombre sont distribuées. Le nom d'Ariane, qui rappelle ordinairement des idées mélancoliques, et qui fait naître dans l'esprit l'image d'une femme abandonnée par son brillant séducteur, est devenu pour les modernes une espèce de symbole de désolation et d'isolement. Ce n'est pas ainsi que Dannecker l'a conçu. Son Ariane est triomphante ; elle vient de conquérir le jeune dieu ; elle rayonne de joie et d'ivresse. Il y a de la vigueur et de l'énergie dans sa musculature, un ardent enthousiasme dans son regard, qu'elle dirige vers le ciel, comme si le demi-dieu allait en descendre. Une panthère colossale, et qui n'a rien perdu de sa férocité native, soutient le corps de la jeune femme, qui d'une main caresse la tête de l'animal féroce, et laisse retomber l'autre avec nonchalance. Son attitude est pleine de grâce, d'abandon, de solidité. On voit qu'elle est sûre d'elle-même, et que lorsqu'elle a captivé le héros, elle a dompté en même tems les tigres qui obéissent à sa voix et qui conduisent son char. C'est l'idéal de la bacchante heureuse et amoureuse. Si vous examinez ce chef-d'œuvre de plus près, et que vous compariez la physionomie de l'Ariane moderne aux traits délicats, nobles et finement dessinés de l'Ariane antique ; vous re-

connaîtrez bientôt que l'idéal des peuples du septentrion s'éloigne beaucoup de l'idéal plus pur, plus correct et plus céleste, révélé autrefois par les dieux immortels, comme un secret divin, aux habitans des bords de l'Hellespont. Il y a un camée grec, qui représente Ariane, la tête déjà couronnée du pampre qui assure son immortalité, la figure calme, le sourire sur la bouche, mais réprimant par ce sourire même le douloureux souvenir de ses amours déçues, et la mélancolie qui la poursuit à travers sa vie éternelle. Tel n'est pas le caractère de l'Ariane germanique; elle vit, mais d'une existence de bacchante; enivrée de cette vie puissante et vulgaire qui anime les nymphes de Rubens. Que son amant la quitte ou lui reste; au bruit de cymbales retentissantes et des cris confus que poussent les faunes dans les bois, elle l'aura bientôt oublié. Rien de plus gracieux que les courbes décrites par son attitude. Malgré ses formes colossales, comme elle repose sur la gigantesque panthère, elle semble délicate et svelte; l'intention évidente du sculpteur a été de faire contraster la férocité du tigre avec la beauté et la grâce de la nymphe, et de conserver à l'habitant des bois toute sa vigueur native, à la jeune femme toute sa grâce.

A peine le négociant de Francfort avait-il fait l'acquisition de ce chef-d'œuvre, que le roi commanda au sculpteur un Amour en marbre blanc; ce lieu commun de la sculpture déplaisait à Dannecker, qui était devenu dévot, et qui disait à ses amis : « C'est travailler pour le diable! » Je ne sais si le scrupule de Dannecker n'appartenait pas à l'artiste plutôt qu'à l'homme pieux, et s'il ne se donnait pas le change à lui-même. Quoi qu'il en soit, au lieu d'un petit amour vulgaire, comme on en voit dans tous les jardins et dans toutes les galeries, il représenta le jeune dieu, au moment où il s'éveille brûlé par la

goutte d'huile qui tombe de la lampe de Psyché. Un général anglais, Sir John Murray, vit cette statue, et pria l'artiste de lui en donner une copie. Dannecker aima mieux créer un nouvel ouvrage. Il fit sa *Psyché;* non la Psyché de l'allégorie, la fiancée de Cupidon, aux ailes transparentes, mais un touchant emblème de l'amour spirituel et moral. C'est Psyché revenue à elle-même, Psyché devenue raisonnable depuis qu'elle a vu que l'Amour a des ailes. Il ne me semble pas que Dannecker ait atteint le but qu'il se proposait dans cet ouvrage. L'innocence de sa Psyché est naïve plutôt qu'idéale.

L'Ariane était si voluptueuse, son expression rappelait si puissamment la double ivresse dont elle était saisie, que des scrupules naquirent dans l'ame du sculpteur. Ses sentimens de piété lui présentèrent cette œuvre païenne comme une œuvre de scandale; et au milieu des agitations secrètes auxquelles il se trouvait livré, après plusieurs nuits d'insomnie, il rêva que le Christ lui apparaissait. Trois fois la même image se reproduisit; le superstitieux artiste pensa qu'un avertissement du ciel lui commandait de racheter sa faute en sculptant l'image du Rédempteur. La vision nocturne était encore présente à sa pensée au moment où il modela en terre la statue, devant laquelle il amena un enfant de sept ou huit ans. « C'est le Rédempteur! » s'écria l'enfant. Jugez de la joie de Dannecker, dont ce cri naïf affermissait la conviction. Son esprit enthousiaste ne s'occupa plus que de ce travail, qui absorba toutes ses pensées. Ce fut à lui qu'il consacra tout ce que le grand-duc lui laissait de tems. « Une puissance irrésistible, me disait-il, semblait me pousser à terminer cette statue. Je quittais souvent mon lit au milieu de la nuit, comme si une force surnaturelle m'en eût arraché. Les difficultés de mon entreprise étaient

grandes : Michel-Ange lui-même a échoué devant elles. Son Christ, qu'on peut voir dans l'église de Sainte-Marie-Sopra-Minerva, ressemble à un Neptune privé de son trident. Le Rédempteur de l'Évangile est un homme faible, débile, qui succombe sous la croix, et qui ne se distingue ni par cette énergie physique des demi-dieux anciens, ni par cette grâce exquise des proportions que l'on nomme beauté, et qui éveille les pensées sensuelles. Comment prêter de la grandeur à ce fils de Dieu caché sous une forme vulgaire? Comment l'idéaliser sans le confondre avec les divinités païennes? Comment reproduire cette gloire divine dont la mystérieuse auréole l'environnait? Le moyen de faire jaillir du marbre une grandeur abstraite, de donner à l'humilité et à la faiblesse un caractère surnaturel et céleste? Je sentis toutes ces difficultés, et je ne fus soutenu dans mon désir de les vaincre que par la piété et l'enthousiasme qui m'avaient inspiré une si téméraire entreprise. Je donnai au Christ une extrême délicatesse de formes, une attitude penchée et mélancolique. Je plaçai une de ses mains sur son cœur, l'autre resta étendue comme celle de l'orateur qui s'adresse à la foule. J'eus soin de supprimer tous les traits caractéristiques qui décèlent les propensions brutales, et de conserver les facultés intellectuelles et morales, auxquelles je donnai le plus complet développement.

» Un jour, je m'avisai de placer en regard de ma statue, que je venais d'ébaucher, le Jupiter tonnant des anciens. Il me sembla que cette dernière reproduisait le masque caractéristique du lion un peu modifié, et présentant le symbole complet de la force brute dans toute sa grandeur.

» Vous jugerez par un seul fait de l'attention religieuse que j'ai donnée à cette statue, dont l'accomplissement

était pour moi un acte de véritable piété. J'avais d'abord ébauché une barbe crépue, ondoyante, et un peu bouclée, comme celle des hommes d'un âge mûr ; mais en relisant l'Évangile, qui était mon seul modèle, je reconnus que tous les traits distinctifs et toutes les actions attribuées au Sauveur attestaient une extrême douceur d'ame et une grande faiblesse de tempérament. Je donnai à cette barbe un nouveau caractère, et, si l'on me passe ce mot, une nouvelle expression. Je la fis ondoyer en flots soyeux et épais, indices du tempérament lymphatique.

» On m'a souvent demandé où je prenais mes modèles, j'ai répondu : *Ici* (Dannecker plaçait une de ses mains sur son front) et *là* (il plaçait son autre main sur son cœur). Oui, monsieur, continua le vieillard en s'appuyant sur le piédestal, d'une main tenant son bonnet, la tête nue et découverte, en face de la statue du Christ, et les yeux pleins de larmes, quand on a fait cela, on reste sur la terre ! »

Cet honnête enthousiasme m'avait singulièrement ému, et je ne m'étonnai pas que Canova, impressionné comme moi par cette douce et profonde exaltation de l'artiste, eût surnommé Dannecker *il beato : le bienheureux !* C'était en 1827 qu'avait lieu la conversation que je viens de rapporter. En me reconduisant jusqu'à la porte de son atelier, il me disait en mauvais français : « Je me fais vieux, j'ai sculpté les bustes de trois générations de poètes et de trois générations de princes. De tous mes vieux amis, de tous ceux que j'ai taillés dans le marbre, il ne m'en reste plus qu'un, Gœthe. Je mourrai avant lui, et il fera mon épitaphe. »

En 1833, je me trouvais encore à Stuttgard, et je rendis visite au vieux sculpteur. Il était bien changé. Sa main ne pouvait plus tenir le ciseau ni soulever le mail-

let. Son œil était devenu terne ; son sourire, toujours empreint de bienveillance, était vide de pensées et d'expression comme le sourire d'un enfant. Les paroles qu'il prononçait avaient peu de sens, mais de tems à autre un rayon de mémoire et d'esprit traversait les ténèbres de son intelligence épuisée. Je le regardais avec un intérêt triste que je ne puis rendre. Traversant à pas lents et débiles son atelier, allant du buste de Gœthe à celui de Schiller, et du buste de Schiller à la statue du Christ, il finit par s'arrêter auprès du buste de Schiller, et prenant mes mains dans les siennes qui tremblaient, il me dit :

« Nous étions amis quand nous étions enfans ; j'y ai travaillé avec amour, avec douleur : on ne peut pas mieux faire. Quand Schiller arriva à Louisberg, il était malade; il me fit avertir. Sa lettre portait les paroles que voici : Je ne vivrai pas long-tems ; je désirerais que vous sculptiez mon buste.—Je ne désirais rien plus vivement, et je me hâtai de me rendre à sa demeure. A mon arrivée, je trouvai sa femme assise sur un canapé. — Ah ! me dit-elle aussitôt, vous êtes Dannecker! Schiller vous attend ; et elle me conduisit dans une chambre voisine, où je vis mon ami malade et étendu sur le lit de douleur. — Où est-il? s'écria Schiller, où est Dannecker?—Sa physionomie dans ce moment était sublime, pleine d'espérance, de cordialité, d'énergie et de mélancolie. — Il faut que vous conserviez cette expression, lui dis-je aussitôt, et pour cela, vous vous entourerez de vos meilleurs amis. Vous causerez avec eux ; vous m'oublierez ; je ne puis pas causer et travailler à la fois. » Je commençai par exécuter le buste sur des proportions ordinaires avec une fidélité absolue et scrupuleuse ; mais l'ensemble me pa-

raissait mesquin. Je le copiai ensuite sur des proportions colossales, et je fus content. »

Le vieillard pleurait; tout-à-coup ses souvenirs se troublèrent; la lucidité de son esprit s'obscurcit d'un nuage passager : la puérilité de la décrépitude revenait le saisir. « Il faut, dit-il, que je supprime cette chevelure longue. On ne porte plus les cheveux ainsi. Ce n'est pas la mode. — Au nom du ciel, n'en faites rien! » m'écriai-je. Il reprit en me montrant son poignet débile et ankilosé : « Hélas! je ne le peux plus! »

(*German Sketches.*)

—

Souvenirs d'un Touriste.

VILLES ANCIENNES ET VILLES MODERNES

DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE.

Décidément la profession de touriste est une carrière perdue; les publications à deux sous, les magasins pittoresques, les albums et les landskapes l'ont ruinée. C'est un grand malheur que la générations nouvelles ne sauraient trop déplorer. Combien de jeunes gens ai-je vus, qui, pour entrer dans le monde, pour se poser dans la société, pour cesser d'être des problèmes, se faisaient touristes, allaient à Bade ou à Florence, poursuivaient leur joyeux pélerinage pendant cinq à six semaines, puis revenaient à Londres et publiaient le journal de leur voyage. Les voilà auteurs; ils appartenaient désormais à l'une des nombreuses catégories qui composent ce qu'on appelle la société. Ce nouveau titre attirait sur eux les faveurs du pouvoir, leur procurait des sinécures, et s'ils étaient déjà en place, une promotion ne tardait pas à arriver. Que d'employés de l'Echiquier, que de courriers d'ambassade, que de chefs de division, que de sous-secrétaire-d'état doivent leur position actuelle à ces livres éphémères.

C'était, je vous assure, un métier peu difficile. Les plus consciencieux parcouraient en poste le pays qu'ils voulaient décrire, retenaient tant bien que mal les noms

des villes et des bourgs où ils s'arrêtaient, s'emparaient des phrases les plus banales et consignaient tout ce jargon dans leur journal. Ce stratagème réussissait à merveille; il donnait à leurs récits un certain air de vérité locale, et ne manquait pas de produire de l'effet dans les salons, surtout si des anecdotes piquantes, des noms propres et des portraits adroitement disposés venaient çà et là faire diversion avec les cahots de la voiture et le sifflement du fouet des postillons. D'autres, moins scrupuleux, allaient à Paris, louaient une loge à l'Opéra, fréquentaient Frascati, nouaient une intrigue avec un premier sujet; et puis lorsque leur bourse était épuisée, lorsqu'ils étaient las de plaisirs et d'émotions ils retournaient à Londres, et gratifiaient le public d'un élégant volume portant ce titre : *Voyage pittoresque en Suède*. Ce n'était, je vous assure, ni les plus mal avisés, ni les moins bien partagés de la fortune. Leurs livres faisaient fureur, et leur position grandissait en raison directe du succès de l'ouvrage.

Notre disposition morale contribuait pour beaucoup, il est vrai, à encourager toutes ces supercheries. La vieille manie voyageuse des Anglais avait été fort contrariée par le blocus continental et les guerres de Napoléon. A peine les barrières qui cernaient la Grande-Bretagne furent-elles tombées, les prisonniers des Trois-Royaumes s'élancèrent par essaim; le pittoresque devint pour nous une vraie folie; nous nous mîmes à prendre l'air, à étourdir le monde de nos ébats comme des enfans qui sortent de classe, et le premier poème du siècle, *Childe-Harold*, ne fut qu'un poème de touriste. En attendant, les pauvres casaniers, ceux que la goutte, les affaires ou une épouse acariâtre retenaient au logis, ne pouvant satisfaire leurs secrets désirs, se consolaient, véritables victimes, par la

lecture : c'étaient eux qui dévoraient les nombreux *tours* de ce célèbre William Carr, le plus fécond de nos touristes. Ce paroxysme a duré dix ans; aujourd'hui c'est le roman de bon ton qui prévaut; et le touriste est devenu *voyageur de salon*.

Quoi qu'il en soit, le règne du pittoresque est passé. Alors l'écrivain ne recourait pas à l'art graphique pour rendre plus saisissantes ses descriptions ; l'imagination seule en faisait tous les frais. Que le paysage fût gai ou triste; que les monumens fussent construits suivant le style dorique ou corinthien ; qu'ils appartinssent au moyen-âge ou à la renaissance; de si minces détails n'arrêtaient nullement nos intrépides touristes. Leur plume allait, courait à l'aventure, et, prodigue comme une fée, semait partout sur son chemin des arbres majestueux, des lacs, des fleuves, des ogives, des colonnades et des frontons. Malheur à celui qui eût osé contester la véracité des descriptions; le livre imprimé par Murray ou Longman était là pour attester la bonne foi de l'auteur et imposer silence au critique. Aujourd'hui les rôles sont bien changés; grâce au crayon du lithographe, grâce à toutes ces diaboliques inventions de clichage et de polytypage, on peut faire le tour du monde, connaître tous les monumens, tous les sites des cinq parties du globe, sans sortir de sa chambre, et souffleter d'un démenti l'auteur mal avisé qui se permettrait ces innocens badinages d'autrefois. Maintenant, on demande au voyageur les détails minutieux et précis sur les lieux qu'il a parcourus; on exige de lui moins de poésie et plus de faits, des chiffres et non des phrases, des tableaux de population, et non des peintures de mœurs. Aussi le dandy, véritable protée, commence à s'assouplir à ces exigences; une nouvelle école se forme, et je connais un

de mes amis, l'homme du monde le moins positif, qui, ennuyé de son séjour à Washington, vient de publier quelques notes fort insignifiantes sur les revenus de l'Union, ouvrage absurde qui a eu un succès prodigieux et qui a valu à l'auteur un brevet de consul-général en Danemarck.

Quant à moi, enfant gâté de la première école; qui dois ma réputation, mes succès et mon avancement à ces ouvrages faciles, je n'ai pas encore eu le courage de m'en détacher : je m'amenderai, mais ne changerai pas. Je venais à peine d'achever mes études à l'université de Cambridge, lorsque mes parens, pour saturer mon esprit d'une teinte poétique, m'envoyèrent à Florence. Je restai trois mois à peine en Toscane, et à mon retour sous le toit paternel, je publiai une très-savante dissertation sur les beaux-arts, la littérature et les mœurs de l'Italie. Ce petit chef-d'œuvre me valut le titre d'*attaché* au cabinet des affaires étrangères. Quelques années après, le hasard ou le caprice de la politique me jeta sur les rives du Bosphore; nouvel ouvrage de ma part sur l'Empire ottoman et les tribus caucasiennes. Une nouvelle promotion ne tarda pas à venir récompenser mes efforts, Je fus envoyé à Saint-Pétersbourg. L'occasion était admirable; j'en profitai. Six mois après mon installation, je publiais un magnifique in-octavo, portant ce titre : *Esquisse des mœurs de la société moscovite*. Je ne sais si cet ouvrage déplut à M. de Nesselrode; mais deux mois après sa publication, je reçus un brevet de sous-secrétaire d'ambassade à la résidence de Madrid. Récompense ou punition, c'était de l'avancement.

J'arrivais à ce poste dans un moment difficile où toute la diplomatie se trouvait sur les grandes routes : la guerre ou la paix étaient fort incertaines alors, et la santé de

Ferdinand VII semblait se jouer des combinaisons de tous les cabinets. Aussi, combien de fois ai-je été obligé d'aller de Madrid à Londres, de Paris à Madrid, de Madrid à Lisbonne, pour accélérer l'échange des protocoles, protéger l'insurrection portuguaise ou relever don Miguel; faire triompher Metternich ou renverser Talleyrand. C'est durant ces fréquentes allées et venues, dans l'intervalle d'un relayage ou pour tromper les ennuis de la route, que j'ai rédigé les notes qu'on va lire. L'ordre, l'unité, l'intérêt dramatique, ne sont pas les qualités constitutives de ce voyage à vol d'oiseau; la vérité m'a seule servi de guide. J'ai définitivement rompu avec le passé; aussi, point de coups de stylet, point de scènes de brigands, point d'intrigues amoureuses; à voir ces épisodes si souvent reproduits, ne dirait-on pas, dès qu'un étranger met le pied en Espagne, que tous les bandits du pays envahissent les grands chemins; que toutes les dames posent à leurs balcons. Vous connaissez mon point de vue; suivez-moi donc sans crainte dans ce long pélerinage, où tour à tour des places fortes et des villes ouvertes, des couvens et des mosquées, des châteaux et des alcazars nous serviront de gîte.

Au milieu d'une plaine vaste et riante, et au fond d'une petite baie, s'élève Barcelone avec ses nombreux clochers et ses remparts, dominée d'un côté par le fort Montjouy, et de l'autre par la citadelle. Au bas, dans la rade, se balance une forêt de mâts, et du sein des eaux on voit surgir une petite ville dont les maisons blanches et roses se détachent des murs grisâtres de la métropole: c'est Barcelonette, assise sur une langue de terre; c'est l'entrepôt du commerce, c'est là que les personnes employées à la marine ont fixé leur demeure. Barcelone avec ses 120,000 habitans, actifs, laborieux, intelligens, méritait

à tous égards d'être la capitale de la Catalogne. A sa célébrité historique vient aujourd'hui s'allier son importance commerciale; dans son enceinte vous trouvez le spécimen de tous les arts, de toutes les industries. Ce n'est plus la turbulence des *cadells* catalans qui y fermente, c'est l'infatigable activité industrielle du dix-neuvième siècle qui l'anime.

Peu de monumens remarquables ont légué à la postérité le souvenir de l'ancienne splendeur de Barcelone, des siéges mémorables qu'elle a soutenus, des hauts faits dont elle a été le théâtre. Voici le palais Medina-Cœli, où sont déposées les archives royales d'Aragon; dans un impasse j'ai vu *el Palacio*, l'hôtel-de-ville, l'ancienne résidence de la maison d'Albe. En général, les architectes se sont montrés peu soucieux de choisir des emplacemens convenables pour élever leurs constructions; mais en s'arrêtant sur la Muraille de Mer, depuis la Puerta-Real jusqu'à la Rambla, on peut apercevoir d'un coup-d'œil les principaux monumens qui ornent Barcelone, et qui sont comme le symbole des trois puissances qui s'y disputent la suprématie. La *Lonja*, vaste édifice consacré aux réunions des négocians; le magnifique hôtel de la Douane, dont la façade est en marbre; le Môle, construction gigantesque formée des débris d'une montagne, représentent le Commerce. Le couvent de la *Merced*, monastère prototype fondé par saint François lui-même; les tours de Sainte-Eulalie, les ruines du Tribunal de l'Inquisition, les mille flèches qui çà et là percent les nues, témoignent assez de la puissance ecclésiastique. Le palais du capitaine-général, les canons qui menacent sans cesse les paisibles promeneurs de la *Rambla*, et les baïonnettes qui brillent au sommet du Montjouy, disent mieux que de vaines proclamations que le gouvernement d'Isabelle n'est pas disposé à

abdiquer le pouvoir. Barcelone possède des académies, des colléges, des amphithéâtres, des bibliothèques; je n'ai pas eu le courage de m'enivrer de leur docte poussière, et je lègue à d'autres le soin de décrire la hardiesse des voûtes de Sainte-Eulalie, ainsi que les sombres profondeurs de ses hypogées. Mais j'ai voulu visiter Sarria, village charmant, dont les jardins et les parcs ont vu deux fois l'artillerie française diriger ses projectiles contre Barcelone. Lorsque je les ai parcourus, le tems avait effacé les traces de cette double invasion.

Depuis 1820, Sarria est devenu un lieu de prédilection pour les habitans de Barcelone; c'est là qu'une grande partie de la population de cette ville trouva un refuge contre la fièvre jaune. Aussi, soit reconnaissance, soit que, depuis cette époque, on ait mieux apprécié tout ce qu'il y a de délicieux sous les frais ombrages de ses bosquets d'orangers, de ses charmilles de jasmin, c'est, à la belle saison, un pélerinage, une émigration continuelle vers ce petit bourg agréablement situé sur le penchant d'une colline. Le Catalan aime d'ailleurs la campagne; il se plaît à embellir ses terres, à renouveler ses plantations, et le Barcelonais aisé ne se croirait pas heureux s'il ne pouvait disposer d'une *torre*. La *torre*, c'est le lieu de délassement, le séjour du repos, l'Éden du négociant; c'est la *villa* du Napolitain, la *bastide* du Marseillais, le *cottage* du Londonien. Comme on la décore avec soin cette maîtresse, avec quel luxe on la pare aux jours de fête! mais aussi elle n'est jamais infidèle, et paie toujours d'un sourire les soins et les caresses du propriétaire.

Je n'essaierai pas à peindre l'émotion que j'éprouvai lorsque, pour la première fois, j'aperçus le Mont-Serrat, montagne isolée au milieu d'une plaine, et qui s'élève à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer,

c'est un assemblage de petits monticules, une réunion de cônes, un faisceau de pyramides de toute grandeur. Des nuages en couronnent le sommet, fuient de pyramide en pyramide et s'abaissent souvent jusqu'à leur base. Cet aspect du Mont-Serrat a quelque chose d'imposant, de solennel, de mystérieux. Si les poëtes grecs l'avaient connu ils en auraient fait l'Olympe; s'il eût été dans le désert, Moïse l'aurait choisi pour y publier les Tables de la Loi; aussi je ne m'étonne pas que le catholicisme s'en soit emparé pour y célébrer un des grands mystères de la foi chrétienne. La terre végétale qui se trouve dans quelques parties de la montagne est naturellement très-fertile, et paraît l'être davantage à mesure qu'on s'approche de la cime. Les roches dont se compose cette montagne sont de pierre calcaire de différentes couleurs et de quartz blanc à veines rouges.

Le couvent du Mont-Serrat est une habitation charmante, un séjour agréable : là tout prédispose l'esprit aux idées religieuses; l'intérieur est spacieux, et l'architecture simple du dehors s'harmonise parfaitement avec l'aspect sauvage des lieux qui environnent l'édifice. L'église est une grande nef dont les murs et les voûtes sont enrichis de peintures et d'arabesques dorés. La madone est en bois noir, comme les madones d'Italie, richement habillée et ornée de rubans, de colliers et de pierreries, faibles débris des immenses richesses que possédait autrefois le trésor du Mont-Serrat. J'appris par hasard que le célèbre Ignace de Loyola avait habité l'un des ermitages placés sur le sommet des nombreuses aiguilles qui s'élèvent autour du couvent. Un sentiment de curiosité m'attira vers cette cellule où s'étaient formées les premières inspirations de ce personnage singulier, fondateur d'une société puissante, qui pendant deux siècles a exercé tant d'ascen-

dant sur l'Europe. Une natte, deux chaises et quelques grossiers ustensiles composaient tout l'ameublement de cette vulgaire habitation. Dans cet intérieur étroit, humide, mal éclairé, rien ne contribue à élever l'ame, à agrandir les idées; mais au sortir de cette retraite un spectacle imposant m'attendait. C'était le soir, le soleil dorait de ses derniers rayons certaines parties de la montagne dont les tons brillans étaient encore rehaussés par des masses ombreuses projetées çà et là. Les nuages commençaient à s'emparer des pics les plus élevés; les éperviers faisaient entendre leurs glapissemens aigus en décrivant leurs immenses spirales; les chants des pélerins se promenaient lentement d'écho en écho, et les cloches de tous les ermitages se répondaient l'une à l'autre en annonçant la prière et la retraite. Que de majesté, que d'harmonie, que de contrastes dans ces scènes si simples, si naturelles!

Tarragone n'est plus une ville magnifique. Après avoir étonné l'univers, elle n'a conservé de son antique splendeur qu'un nom fameux. C'était la première ville des Espagnes, une des plus considérables de l'empire romain, et le siége du préteur. Tous les édifices pompeux dont le peuple-roi se plut à l'embellir n'existent plus. L'artillerie française a dévoré ce que le tems n'avait pas encore détruit. L'enceinte en est resserrée; les antiquités qu'elle possède sont en petit nombre, à peine y voit-on quelques pans de murailles qui tombent en poussière. Les restes du palais d'Auguste, les ruines d'un amphithéâtre, le débris d'un monument sépulcral, et au milieu de tout cela une prodigieuse quantité de moines et de prêtres, voilà tout ce que j'ai remarqué dans cette ville. Mais ne quittez pas la Catalogne, curieux amateurs du merveilleux, sans visiter les mines de sel de Cardona, lorsqu'au

lever du soleil les premiers rayons en frappent les roches diaprées. Tortose n'intéresse que par le souvenir de ses héroïnes qui combattirent vaillamment contre les Maures. Laissons Vich et Cervera avec leurs étudians en guenilles; Solsona et son front sourcilleux; oublions Girone, ville toute monastique, et Urgel, dernier boulevart des armées de la foi, pour saluer les cendres glacées des rois d'Aragon. Le monastère de Poblet, fondé par un pieux laïque avec le concours de l'abbé de Fontfroide, a été le lieu choisi pour servir de sépulcre aux rois de cette contrée. Alphonse II, Jean Ier, Mathilde d'Armagnac et sa fille, Jean II, la reine Jeanne, Marine d'Aragon, Jacques Ier, dit le Conquérant, et ses trois femmes; Pierre IV, Ferdinand et ses douze enfans y reposent sous de magnifiques tombeaux de marbre.

Au midi de la Catalogne se trouve le royaume de Valence, la plus petite des provinces d'Espagne, et cependant l'une des plus peuplées. Le Guadalaviar, le Xucar, la Segura arrosent ses plaines, et, par l'évaporation de leurs eaux, tempèrent l'ardeur de l'atmosphère. Le climat de Valence se rapproche beaucoup de celui de la Grèce; on y cultive avec succès l'olivier, le mûrier, le palmier, et en général toutes les plantes des tropiques. La température y est si douce que le thermomètre n'y descend jamais au-dessous de 3°. Les Valenciens aiment l'agriculture, ils connaissent l'art des irrigations et des desséchemens; ils réservent les montagnes pour la dépaissance des bestiaux, et consacrent les bas-fonds à leurs immenses rizières.

Au sein de l'abondance, sous un ciel toujours pur, ce peuple apparaît à l'étranger qui l'observe, gai, léger, grand ami des plaisirs et du luxe, insouciant pour les affaires publiques, plein d'activité pour tout ce qui concerne son intérêt privé. Doué d'une imagination assez vive,

mais incapable d'une forte tension, le Valencien éprouve une sympathie facile pour tout ce qui a de l'éclat, qui frappe ou qui impose. Long-tems la religion chrétienne et ses solennités furent l'objet exclusif de son affection; plus tard il la déversa sur ses archevêques; on le vit ensuite partager avec frénésie l'engouement de l'Espagne pour Godoy, et renverser presque subitement cette idole pour entourer d'une espèce de culte le grand nom de Napoléon, illusion qui ne dura que quelques instans, mais dont le retour fut terrible pour les malheureux Français qui habitaient Valence. Lorsque les véritables desseins de Napoléon sur l'Espagne furent connus, le Père Balthasar Calvo, chanoine de Saint-Isidore à Madrid, qui, sur les ordres de la Junte centrale, s'était rendu à Valence pour y annoncer l'usurpation de l'empereur, soulève en quelques heures la populace, et profite de la nuit pour faire égorger tous les Français qui résidaient dans cette ville. Le lendemain deux cents trente victimes étaient tombées sous le couteau des assassins; cet égarement atroce, grâce au caractère des habitans, ne se prolongea pas. Au jour on s'aperçut que dix ou douze personnes respiraient encore. Frappés de compassion et tourmentés par le remords, les assassins tirèrent ces malheureux du milieu des cadavres, les portèrent à l'hôpital, et pansèrent eux-mêmes les blessures qu'ils avaient faites. Voilà un trait, entre mille, du caractère valencien.

Quelques années après, les Valenciens dressaient de nouveaux autels, encensaient une nouvelle idole : le maréchal Suchet, par une administration habile plutôt qu'irréprochable, s'était attiré l'affection de ce peuple facile. Dès qu'il se montrait en public, la foule se pressait autour de lui, le saluait de ses *vivat;* et les muletiers, dans leurs *segadilles,* se chargèrent même de faire passer à

la postérité le nom de l'illustre maréchal. Ferdinand, après sa captivité, ne trouva pas l'admiration des Valenciens épuisée; de vives acclamations l'accueillirent aussi à son passage, et il reçut de la part des habitans de Valence surtout les protestations les plus éclatantes, les plus humbles, les plus serviles de dévouement et de fidélité; aujourd'hui c'est Isabelle qui vit dans tous les cœurs.

Les souvenirs historiques de cette province sont nombreux, et remontent à une haute antiquité. Elle fut le théâtre de la deuxième guerre punique; les Carthaginois, attirés par la beauté du climat, s'établirent à Valence, et un des Scipions y fit son entrée triomphale. Sous les Goths et les Sarrasins, Valence eut ses rois particuliers; mais ces peuples une fois chassés par les armées castillanes, le Cid vint y fixer le siége de son gouvernement. Les princes de l'église l'illustrèrent ensuite, et de 1808 à 1813, les maréchaux Moncey, Lannes et Suchet la choisirent tour à tour pour leur résidence. Valence est, en effet, une ville charmante; assise sur les bords du Guadalaviar, elle semble pour ainsi dire se baigner dans les eaux du fleuve, et le territoire qui l'entoure, riche et bien cultivé, a l'aspect d'un vaste jardin. J'ai quelquefois admiré de grand matin, dans le demi-silence du crépuscule, la pureté du ciel et la beauté du paysage, rehaussé par mille constructions piquantes et originales; car ici le simple particulier bâtit sa maison avec élégance, la décore de balcons, de peintures et de statues, et y établit des terrasses comme à Milan. Pendant ces paisibles contemplations, la porte Serranos, flanquée de tours octogones, l'ancien palais des rois, la *Lonja* bâtie sous Ferdinand-le-Catholique, l'église de *la Real* hérissée de tours, de dômes, de flèches et de pyramides, attirèrent plus d'une fois mes regards.

Mais que ces riantes couleurs ne nous empêchent pas

de jeter en passant un coup-d'œil sur Sagonte; cette ville autrefois si belle et si florissante, alliée de Rome, ennemie mortelle des Carthaginois; Sagonte dont les habitans, après huit mois de siége, aimèrent mieux s'ensevelir sous les ruines de leur ville plutôt que de courber leur front sous le joug d'Annibal. Depuis cette époque, les héritiers de cette gloire, de ce dévouement civique sont restés fidèles à la mémoire de leurs pères. Sagonte a soutenu plusieurs siéges, elle a été pillée, saccagée, incendiée, démantelée; mais au moment où on la croyait ensevelie sous ses ruines, elle renaissait de ses propres cendres. Les Goths la surnommèrent *Murvetum*, à cause de la vétusté de ses murailles. On l'appelle aujourd'hui *Murviedro*; cette ville malheureuse n'a pas même conservé le nom sous lequel elle s'était illustrée! tant est bizarre le caprice de la fortune! Un poète hébreu pourrait seul célébrer dignement tant de malheurs. Sagonte est aujourd'hui mal bâtie, les rues sont tortueuses et dépavées; mes pieds heurtaient sans cesse des monceaux de pierres, des segmens de colonnes, des fragmens de frise, des torses mutilés. Pauvre Sagonte! Ici les ruines d'un édifice inconnu, là celles d'un temple de Diane ou de Vénus, la *Puerta de los tres Castellos*, la tour d'Hercule; partout l'écho répétait le bruit de mes pas. Ce fut pour moi un spectacle pénible que de parcourir du haut de la citadelle ces lieux déserts qui avaient été le théâtre de tant de courage. Comme ailleurs, le catholicisme s'est ici emparé de toutes ces ruines; il a planté des croix sur les murs du cirque qui retentit des applaudissemens de la multitude, des croix dans l'hippodrome où tant de coursiers s'abattirent, où tant de chars firent voler la poussière, où tant d'athlètes succombèrent!

En suivant la chaîne sauvage des montagnes qui s'é-

tendent vers la mer, j'arrivai à Benicasi près du lac et du château d'Almenara et non loin du *desierto de las Palmas*, parage hanté par les brigands depuis deux siècles. Je me hâtai de fuir ces rochers teints si souvent du sang des voyageurs ; j'aimais cent fois mieux parcourir les riantes campagnes qui environnent Lyria, dont la célèbre *nymphée* fut restaurée par les soins de Sertorius ; errer sur les bords du Rio-Blanco, ou mesurer la pittoresque cascade de ce fleuve près de Chulilla. Durant cette excursion, je franchis mille anfractuosités, je gravis mille rochers ; et enfin harassé de fatigue, exténué de besoin, je vins demander l'hospitalité au couvent de Porta-Cœli. Nulle part, je n'ai trouvé d'hôtellerie comparable à cette chartreuse : soins empressés, table bien servie, vins délicats, tout me fut prodigué.

Le monastère de Porta-Cœli est situé sur une petite éminence environnée de montagnes. Là croissent en abondance le pin et le liége. Au bas de ces masses imposantes se déploie une nappe de terrains cultivés, plantés d'arbustes à fleurs et de carroubiers. Champs, vignes, prairies, vergers, jardins, tout est ici travaillé de la main des religieux, parmi lesquels se trouvaient quelques vétérans de l'armée de Castanos. Les chartreux labourent, moissonnent, fauchent et mènent paître leurs troupeaux. C'est un coup-d'œil surprenant que de voir ces moines au teint bruni, à la barbe noire, revêtus de longues robes blanches, éparpillés dans les champs et accomplir tous ces rudes travaux. L'intérieur du monastère est agréable, les cellules y sont commodes, les bâtimens élégans. On voit à Porta-Cœli un cimetière en plein air, chose fort rare en Espagne. Au milieu d'un bosquet de palmiers et de lauriers-roses, les religieux se sont réservé une enceinte pour leur sépulture. Là, point de monumens fas-

tueux, point d'épitaphe mensongère; quelques touffes de gazon, deux ou trois arbustes, ornent seuls la tombe ignorée du solitaire.

San Felippe est la Satabas des Romains et la Xativa des Goths. Lorsqu'en 1706, Philippe V l'eut réduite, elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui. C'est la patrie du peintre Ribeira, surnommé l'Espagnolet, du vertueux Calixte III et de l'infâme Alexandre VI. Sur les bords de la mer, voici Denia qui servait de point de reconnaissance aux navigateurs anciens, plus loin Calpé et Banos de la Reyna, Villajoyosa et la tour San José, Alicante où croissent encore les palmiers à sept branches et l'aloès gigantesque; Elche, plus riche en palmiers que la Syrie et la Palestine; Candie où la terre ne se repose jamais; enfin Orihuella où la canne à sucre et l'ananas viennent en plein champ.

J'approchais de l'Andalousie, séjour de prédilection des Maures, terre fertile où coulent le Guadalete, le Xénil, le Daro et le Guadalquivir, aux sables d'or. En jetant un coup-d'œil sur la topographie de ce pays, on se rend aisément compte des difficultés sans nombre que les Castillans eurent à surmonter pour chasser les Maures de cette province, protégée de tous côtés par les dentelures escarpées de la Sierra-Morena. Il suffisait de faire rouler du haut de ces montagnes des fragmens de rochers, pour arrêter et foudroyer une armée nombreuse; aujourd'hui tous ces précipices, toutes ces anfractuosités sont devenues des repaires de brigands.

La Sierra-Morena, dont le versant méridional s'élève brusquement au-dessus des plaines de l'Andalousie, ne présente vers le nord que des pentes assez douces qui se rattachent aux plateaux déjà fort élevés de la Manche et de l'Estramadure. La lisière septentrionale de cette

chaîne est composée de montagnes aux formes arrondies, sur lesquelles on est étonné de ne pas rencontrer la moindre trace de ces épaisses forêts que l'imagination prête ordinairement aux montagnes désertes. Vues de loin, elles paraissent nues et arides; mais en approchant on reconnaît bientôt qu'elles sont recouvertes de cette singulière végétation de buissons touffus qui recouvre la moitié du sol de l'Estramadure. Dans ces forêts en miniature dominent l'arbousier, le pistachier et surtout de nombreuses espèces de cistes, dont la floraison dissimule, pendant le cours du mois de mai, l'aspect de tristesse particulier à ces montagnes. Au sud de la Sierra, sur les hauteurs qui dominent les pentes escarpées au pied desquelles coule le Guadalquivir, on rencontre çà et là des bouquets de pins d'une assez belle venue, mais qui bientôt auront tout-à-fait disparu. Un violent incendie dont on peut encore apprécier les ravages a dévoré, il y a peu d'années, la plus grande partie de la forêt; mais l'indifférence, ou plutôt l'aversion pour ces utiles productions du sol est tellement grande en Espagne, que ce malheureux événement a laissé à peine une trace dans le souvenir des habitans de la contrée.

Les mines d'Almaden, situées dans la province de la Manche, près de la frontière commune de l'Estramadure et du royaume de Cordoue, présentent un développement d'industrie aussi considérable que les mines les plus célèbres du Hartz, de la Saxe et de la Hongrie. Elles sont exploitées depuis une haute antiquité, puisque suivant Pline, les Grecs en tiraient déjà du vermillon sept cents ans avant notre ère et qu'elles fournissaient aux Romains 100,000 liv. de cinabre par an. Depuis 1827, les ateliers d'exploitation sont aménagés de manière à fournir annuellement 22,000 quintaux (1,029,000 kilog.) de mer-

cure. A l'époque de l'année où les travaux ont la plus grande activité, plus de 700 ouvriers sont employés à l'intérieur ; et 200 hommes travaillent à la surface à l'extraction, au transport des minérais ou à l'exploitation des matériaux de remblai.

Les avantages que procure aux ouvriers l'exploitation de ces mines ne s'achètent qu'au prix des plus grands sacrifices; le mercure a, sur la santé des mineurs, la plus funeste influence, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant l'empressement avec lequel des jeunes gens pleins de force et de santé se disputent la faveur d'aller chercher dans ces mines des maladies cruelles, et souvent une mort prématurée. La population des mineurs d'Almaden mérite le plus haut intérêt ; elle se recrute principalement dans les villages de la Manche, de l'Estramadure, et même du Portugal, dont les habitans viennent en foule y chercher de l'occupation dans l'intervalle des travaux agricoles. Les peintres de mœurs qui ont si souvent flétri les Espagnols par une banale accusation de paresse, auraient dû l'étudier en dehors de quelques villes où il est abruti par la misère et par l'aumône : ils auraient trouvé ici, dans les derniers degrés de l'échelle sociale, un peuple actif et laborieux qui a conservé toute l'énergie des conquérans du Nouveau-Monde, et qui possèdera toutes les vertus sociales le jour où l'instruction viendra lui en révéler le germe.

La route d'Almaden à Cordoue est triste, monotone, et n'est fréquentée que par des muletiers qui établissent seuls des communications entre ces deux villes. Cordoue, qui au tems des Maures fut le siége d'un califat, est situé dans la position la plus heureuse sur la rive droite du Guadalquivir, au pied de la pente escarpée de la Sierra-Morena et à la

naissance de la plaine, qui s'étend au loin sur la rive gauche. L'histoire de cette cité n'est qu'un tissu de révoltes et de guerres civiles. Abdérame y prit le titre d'Emir-al-Mumérim, ou prince des fidèles; c'est ce calife qui le premier y planta l'étendard de Mahomet. Après une longue suite de rois, un autre Abdérame y fit bâtir des aqueducs et des monumens d'utilité publique; il fonda des académies, des colléges, des conservatoires de peinture et de musique. Cordoue était à la tête de la civilisation, et Tolède, Barcelone, Grenade, Séville obéissaient à ses rois. Après avoir remporté une victoire sur les Français et les Catalans dans la plaine de Narbonne, Isseu consacra le produit des dépouilles prises sur l'ennemi à terminer cette mosquée qui fait l'admiration des siècles. Ce temple est bâti au milieu d'un jardin peuplé d'arbres touffus et parsemé de palmiers, d'orangers et de cédrats; des fontaines adossées au mur jettent de l'eau en abondance; et sur le front du temple s'élève une tour carrée, couronnée de créneaux. Tout autour règnent des cordons d'un travail admirable soutenus par des contreforts assez semblables à des tourelles. L'intérieur se compose de trente-huit nefs soutenues par huit cent cinquante-quatre colonnes. C'est comme un bois, comme une forêt d'arbres géans. La plupart de ces colonnes sont en marbre et chacune d'un dessin différent. Au fond de l'édifice se trouve la porte du Sunehende où le Coran était renfermé; elle est sculptée avec délicatesse, décorée de colonnes et revêtue d'inscriptions arabes. L'intérieur de la salle destinée à la garde du livre sacré est surmonté d'une coupole en marbre qui ne laisse parvenir dans l'enceinte que ce demi-jour mystérieux qui s'harmonise si bien à tous les cultes. Voici la grande tribune où se plaçait le mufti pour expliquer la parole du

Prophète; le chœur où les prêtres se rassemblaient; la salle des ablutions; le portique des Sandales. Tout y est admirable. Quelle puissance que celle de ces hommes qui élevèrent un tel édifice dans l'espace de trente-six ans! J'étais étonné de tant de beautés; je regrettais que Mahomet ne régnât plus en ces lieux. En 1206, cette mosquée servit au culte d'un autre Dieu; l'Evangile succéda au Coran. Depuis lors, les prêtres espagnols, par un zèle mal entendu, ou plutôt par ignorance, ont souvent dégradé les morceaux les plus remarquables de ce monument prodigieux.

Après avoir payé un large tribut d'admiration à tous ces magnifiques produits de l'art, après avoir erré au milieu de toutes ces solitudes de marbre, je voulus enfin me trouver en face de la nature, et donner cours à d'autres émotions : je m'embarquai sur le Guadalquivir pour me rendre à Séville. Pendant la première journée, les bords de ce fleuve si riches en végétation, si accidentés dans leur aspect, me firent oublier les lenteurs du voyage. Mais que ne puis-je initier mes lecteurs à toutes les souffrances, à tous les périls auxquels m'exposèrent, durant cette courte navigation, la nonchalance et la maladresse de mes bateliers! Non, le lendemain je n'eus pas le courage de remonter sur leur bateau; je résistai bravement à leurs instances; le Guadalquivir lui-même, accompagné de ses naïades, n'aurait pas triomphé de mon aversion pour une manière de voyager si monotone. Un cheval andalou vint heureusement me tirer d'embarras, et pour déjouer toutes les combinaisons de mes bateliers, je me dirigeai vers la Sierra Nevada. Les Tours Vermeilles m'annoncèrent bientôt que j'étais en face de Grenade (1).

(1) Les *tours vermeilles* de Grenade frappent tout d'abord le voyageur, tant par la hardiesse de leur élévation, que par l'immense éten-

A mesure que j'approchais de cette ville en suivant les avenues montueuses qui y conduisent, bordées d'arbres touffus et de bosquets verdoyans, j'apercevais çà et là pointiller les flèches des clochers, puis je découvrais dans leur entier des églises, des maisons blanches, des fontaines, des minarets qui se dessinaient sur un ciel d'azur d'une pureté sans égale, et à l'extrémité de l'horizon apparaissait comme un géant le Mulehascen tout couvert de neige. Ce spectacle imposant frappa mes regards, et le souvenir de tant d'héroïsmes aventureux, de tant d'amours romanesques, de tant de nobles infortunes, vint jeter dans mon esprit une agréable teinte de mélancolie.

Après m'être dégagé des longs défilés du Pass, mes yeux purent enfin embrasser dans son ensemble la vaste plaine au milieu de laquelle se trouve Grenade, et où les vieux bataillons de Castille se mesurèrent tant de fois avec les armées musulmanes. Près de moi s'élevait la tour de Santa-Fé, bâtie sur l'emplacement du camp des chrétiens; plus loin, sur le Xénil, j'apercevais le pont de Pignos où

due qu'elles occupent. Les archéologues font remonter leur construction à une époque antérieure à celle de l'Alhambra ; quelques historiens prétendent qu'elles furent élevées par les Carthaginois ; d'autres par les Phéniciens. Sans nous occuper ici de la valeur de ces différentes assertions, nous dirons que ces tours portent des traces d'architectures de différens styles. Quoi qu'il en soit, les Maures, après y avoir ajouté de nouvelles constructions, s'en servirent durant le siége comme d'un poste avancé, d'où ils observaient les mouvemens de l'ennemi. Pendant la paix, le mouzzelim montait au sommet de ces tours et indiquait aux cultivateurs l'heure où ils devaient cesser leurs travaux et les momens propices à l'arrosage. Aujourd'hui, la partie inférieure de ces tours est envahie par une colonie de potiers qui y a adossé ses fours et ses maisons d'habitation sur lesquels serpentent des tiges de vigne et de chèvrefeuille, ce qui donne à cet édifice un aspect des plus pittoresques. Voyez en tête du Numéro la planche qui représente l'ensemble de ces constructions.

le courage de deux Maures renouvela les exploits d'Horatius Coclès. Si j'étais tourmenté du désir de paraître érudit, il me serait facile de refaire le siége tout entier de Grenade : je vous dirais pour la millième fois les exploits du Cid-Campeador, le féroce courage des Zégris, la générosité des Abencerrages, l'habile tactique de Muza-ben-Gozan; les charges brillantes de la cavalerie andalouse commandée par le grand-maître de Calatrava, Telez de Giron, et la froide impassibilité de l'infanterie castillane sous les ordres de Ponce de Léon. Mais toute cette érudition de serre-chaude fatiguerait sans doute mes lecteurs, et me siérait mal à moi, touriste sans prétention, procédant sans ordre, voyageant sans but, et chevauchant à travers les Espagnes, comme j'entreprendrais une *course au clocher*. Je piquai des deux, parcourus au galop ces héroïques remparts, et fis mon entrée dans Grenade par la *Viva Rambla*, après avoir passé sous *l'Arco de las Orejas* (1). Le lendemain mes premiers pas, mes premiers regards furent pour l'Alhambra, dont le nom et la description se trouvent sur le journal de tous les voyageurs.

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies;
Forteresse aux créneaux festonnés et croulans.
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes.
Sème les murs de trèfles blancs (2) !

Ces tours poudreuses, ces cours désertes, ces salles lugubres, ces galeries silencieuses, ces forteresses en rui-

(1) *Porte des Oreilles*, nom d'une porte de Grenade qui, du tems des Musulmans, servait à l'exposition des criminels.

(2) Victor Hugo — *Orientales*.

nes, ces murs flanqués de bastions délabrés; ce tableau si solennel, si majestueux de grandeurs déchues, m'inspirait un sentiment profond de tristesse et d'admiration. Partout je retrouvais le caractère de la véritable grandeur et l'empreinte du luxe le plus recherché. Tout ce que l'art a pu créer et inventer y est étalé avec profusion. Je parcourus la salle des bains et les salles immenses où se baignaient les femmes du harem, la cour des Lions, les portiques qui l'entourent, le grand et le petit jardin avec leurs parterres, leurs terrasses et leurs labyrinthes, la salle de Justice et celle des deux Sœurs dont les plafonds sont parsemés d'arabesques, enrichis de peintures d'or et d'azur, la salle des Abencerrages, où les principaux chefs de cette vaillante tribu furent égorgés par ordre de Boabdil, les galeries, les escaliers, les avenues; rien de tout cela, malgré le silence et la solitude qui y règnent, n'a démenti la première impression que j'avais éprouvée. L'Alhambra est une production grandiose, sublime, merveilleuse.

Sur une colline située à l'autre rive du Daro, un prince amoureux bâtit une maison de plaisance, digne d'un maître de l'Alhambra. C'était, dit-on, le séjour des voluptés et des plaisirs. Les jardins du Généralife surpassaient tout ce que l'on connaissait jusqu'alors. Aujourd'hui le chiendent envahit ces allées autrefois couvertes de sable d'or; les charmilles, les arbres taillés de mille manières bizarres, ne présentent plus que des masses de verdure informes; de l'eau croupie, infecte, séjourne dans les bassins, et au milieu de cette désolation s'élèvent d'immenses cyprès comme pour annoncer de loin au voyageur que ces lieux de délices ne sont plus qu'un séjour de splendide misère.

Il est peu de villes anciennes qui aient moins changé

de physionomie que Grenade. Les rues y sont étroites, mal percées comme dans toutes les cités mauresques; les maisons, très-élevées, sont mal éclairées à l'intérieur, et sur la place de la *Viva Rambla,* on se croirait encore au milieu des populations arabes. Les boutiques y sont presque dans le même état qu'au tems des Maures. En voyant ces figures noires, ces joues grosses, ces yeux pleins et cette taille ronde, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : voilà bien les descendans des enfans de Mahomet. Après avoir visité l'ancien hôtel des postes fondé par les rois maures, que les Espagnols ont transformé en un magasin de charbon, et quelques autres curiosités moins importantes, je regagnai les rives du Guadalquivir.

Il s'en faut que Séville soit une des merveilles du monde, comme les Espagnols l'ont depuis si long-tems surnommée, mais c'est une ville dont le séjour est séduisant. Elle s'élève, surmontée de sa célèbre *Giralda*, au milieu d'une vaste plaine où les palmiers, les bananiers et les orangers croissent presque sans culture. Le Guadalquivir établit entre Séville et la mer des communications faciles; quelques améliorations dans la navigation de ce fleuve, réalisées en partie pendant le séjour des Français en Espagne, prolongeraient aisément jusqu'à Cordoue cette ligne de communication. Mais quand les Espagnols seront-ils assez intelligens pour comprendre l'utilité des canaux, et assez industrieux pour en tirer parti? Ici tout annonce la décrépitude : des rues sombres et tortueuses, des maisons mal bâties, des édifices en ruines. Lorsque Ferdinand se rendit maître de Séville, 400,000 Maures évacuèrent la place; aujourd'hui, on y compte à peine 90,000 habitans. En 1601, Séville occupait 16,000 métiers à tisser la soie et 130,000 ouvriers; en 1830, 2,500 métiers ne donnaient pas tou-

jours de l'ouvrage à 14,000 ouvriers. Ces rapprochemens disent assez quel est l'état de décadence de Séville.

Séville fut bâtie par un Phénicien et s'appela *Hispalis*, du nom de son fondateur. Soumise aux Romains comme le reste de la Péninsule, elle passa ensuite sous la domination arabe et devint le siége d'un petit royaume qui dura cent ans. Les Romains n'ont laissé d'autre trace de leur passage qu'une grande tour et un magnifique aqueduc. Les Maures, pendant leur séjour, songèrent à embellir cette ville, et commencèrent à y bâtir un palais qui aurait égalé l'Alhambra en magnificence. Mais les chrétiens ne leur donnèrent pas le tems de le terminer; cet honneur fut réservé aux successeurs de Pierre-le-Cruel. L'Alcazar, tel qu'il est aujourd'hui, n'est remarquable que par la bizarrerie de ses constructions. La cathédrale, la manufacture de tabac, la fonderie de canons méritent aussi l'attention du voyageur. J'ai visité les Archives des Indes où l'on a recueilli et classé méthodiquement tous les documens de l'histoire des Amériques, depuis le brevet délivré par les rois catholiques à Christophe-Colomb, jusqu'aux plans de la stupide expédition conçue il y a quelques années pour reconquérir le continent américain. J'étais dans la patrie de Vélasquez et de Murillo, et ne voulus point quitter Séville sans admirer leurs chefs-d'œuvre; Velasquez et Murillo, ces deux gloires artistiques de l'Espagne, qui tous deux ont obtenu la célébrité en suivant deux routes différentes. Velasquez avait mis ses inspirations sous la protection royale; Murillo laissait ses pinceaux errer à l'aventure; le talent de Velasquez était exclusivement consacré aux caprices du monarque; Murillo avait ouvert son atelier à quiconque savait l'apprécier. Le faire de Velasquez est savant, laborieux; la manière de Murillo est large, soudaine, impé

tueuse. Les sujets de Velasquez sont recherchés, l'hermine et la soie brillent dans presque toutes ses compositions ; c'est au contraire le genre picaresque qui a fait le succès de Murillo ; ce sont ses pauvres, ses mendians et leurs misères, qui ont popularisé son talent. Vous trouveriez difficilement, en Espagne, une cathédrale sans un cadre de Murillo ; mais c'est dans le couvent de Saint-Jérôme, à Séville, où l'on voit aujourd'hui la plus belle collection des tableaux de ce peintre. Un moine se constitua mon cicérone ; chaque tableau me valait une histoire, puis une longue dissertation sur les trois genres consacrés dans l'école espagnole : le *frio*, le *caldo*, le *vaporoso*. Je n'écoutais pas, j'admirais. A la fin, lassé de cette assommante érudition, j'échappai à mon imperturbable discoureur pour aller assister à une séance de *toreador*.

La tauromachie de Séville, instituée il y a peu d'années par Ferdinand VII, a son régent, ses professeurs, ses gradués, comme les universités de Tolède et de Salamanque, et des élèves non moins turbulens, mais plus poétiques. Au milieu d'eux, sans le secours d'aucun cicérone, vous distinguez facilement, à son costume bizarre, le *majo*, dandy de bas étage, Lovelace d'antichambre, amant-né des caméristes et des grisettes, et, par-dessus tout, grand appréciateur de courses de taureaux. Une combinaison singulière de facultés physiques et intellectuelles concourt à la perfection du *majo*. Excellent cavalier, habile à tirer le pistolet, adroit dans tous les exercices, il doit connaître la théorie et la pratique des divers genres de stylets, de la *navaja*, du *pugnal* et de la *lanza* ; il doit danser avec élégance et avec vigueur le *matraco*, la *muchiganga* et le *fandango*, frôler de la guitare, fredonner les airs à la mode, et, au besoin,

improviser la *seguadilla*. Son art, sa profession, est la galanterie ; il doit se montrer aussi aimable pour les dames que brave vis-à-vis des hommes. Le nombre de ses duels, de ses assassinats même, est pour lui une gloire ; plus il a tué d'hommes en combat singulier, plus il est considéré. Redresseur des torts, vengeur des offenses, il n'est pas toujours d'accord avec les tribunaux ; qu'importe ! plus d'un majo a vu de près les *presidios de Ceuta* sans rien perdre de l'estime publique. Séville est la patrie du *torero* et du *majo*. Vous le voyez, elle se distingue entre toutes ses rivales par plus d'un genre d'illustration.

Sur la rive droite du Guadalquivir, et à une lieue de Séville, apparaît un petit village peu connu aujourd'hui, c'est *Italica*, la vieille Séville, la patrie des empereurs qui honorèrent le plus le trône des Césars ; c'est la ville où Trajan, Adrien et Théodose reçurent le jour. Je suivis une route parsemée de jardins et de bosquets d'orangers qui conduit à ce bourg délabré ; et je saluai en passant la maison en ruines du héros que Pline célébra.

A l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance dans la mer, et vis-à-vis l'embouchure du Guadalete, s'élève Cadix, surnommée l'imprenable, entourée de remparts, hérissée de palissades et de redoutes. J'étais curieux de parcourir cette singulière île de Léon, rattachée au continent par le pont de Suazo, et qui, dans un espace de quatre lieues de long sur une de large, réunit plus de 100,000 habitans; véritable phénomène dans un pays où la population vit à l'aise comme les *Gauchos* dans les *pampas* de Buénos-Ayres. Mais aussi c'est là que l'on trouve Cadix, le boulevart de l'Espagne ; San-Fernando, entouré de cyprès et de palmiers ; la Caracca, avec ses arsenaux et ses chantiers ; c'est là enfin que dans les eaux

de Santi-Petri, si vous êtes archéologue, au milieu des ruines du temple de Junon, vous pourrez faire une riche collection d'antiques. Mais, peu soucieux d'antiquités, je voulais parcourir des yeux cette baie immense que commande Cadix, que de rians coteaux abritent, et dont les rives sont parsemées de villages si pittoresques.

Cadix était autrefois un des ports les plus fréquentés de l'Europe. C'est là que se rendaient les galions chargés des trésors du Mexique et du Pérou. Toutes les nations de l'Europe venaient y apporter en échange les produits que ne pouvaient fournir aux colons américains les habitans peu industrieux de la Péninsule. L'indépendance actuelle des colonies, en rendant à ces échanges leur cours naturel, a privé Cadix des avantages qu'il devait au monopole. Mais ce port a conservé ceux que lui assure sa belle rade, point d'embarquement naturel des produits d'une contrée fertile et couverte de villes populeuses. Chiclana, Conil et Vejer, m'offrirent ensuite leur panorama, et le cap Trafalgar réveilla mes sentimens patriotiques.

Après la Manche, l'Estramadure est l'une des provinces les plus pauvres de l'Espagne. Le ciel y est toujours pur et sans nuages; la chaleur excessive, la terre inculte, et les troupeaux de la Mesta dévorent chaque année la rare végétation qui la couvre. L'Estramadure est restée presque étrangère aux progrès que l'on remarque déjà dans les autres provinces de la Péninsule: on en observe à peine quelques traces sur la lisière de la grande route de Badajoz, la seule qui, dans tout ce pays, soit desservie par une entreprise régulière. En parcourant les *despoblados* de cette contrée ayez constamment à votre disposition les moyens de vous passer des ressources ordinaires de la civilisation, quoique les sinistres prédictions dont les Espagnols sont si prodigues ne se réalisent pas toujours. Il est certain

cependant que la loi, si puissante aujourd'hui dans l'Europe centrale, n'étend ici sur le voyageur qu'une protection bien insuffisante. Le cultivateur lui-même ne se rend jamais à ses travaux sans être armé comme pour le combat : aussi dans ces longues excursions, durant lesquelles on ne trouve d'asile qu'au milieu de solitudes recouvertes de buissons, de palmiers à toute tige, d'aloès-pitte, et de figuiers de Barbarie, on oublie aisément que ces mœurs singulières et cette nature africaine appartiennent encore à l'Europe.

Parmi les villes de cette province, Badajoz, qui en est la capitale, ne se recommande que par les siéges nombreux qu'elle soutint et par les tableaux de Moralès qui ornent sa cathédrale. Cependant, grâce à la modestie un peu fanfaronne de nos officiers, la ville de Badajoz jouit de quelque célébrité en Angleterre. Mérida, sur la Guadiana, fut la capitale de l'ancienne Lusitanie; après la défaite des Cantabres, Auguste y envoya une colonie, et lui donna son nom. Mérida possède encore plusieurs ruines romaines : un pont à soixante arches, un aqueduc d'une hauteur prodigieuse, un cirque et une naumachie sont les monumens les plus remarquables.

Au milieu des rochers de la sierra de Guadalaxara, s'élève un monastère dédié à la Vierge. C'est là qu'après avoir changé les destinées de l'Europe par le sort des armes, Charles-Quint, tourmenté d'une vieillesse précoce, se retira avec l'horloger Guameto Turriano son favori. Je rougis en touchant les chapelets que cet empereur faisait rouler dans ses doigts en l'honneur de la madone. Il fallait donc que cette vaste intelligence fût bien déchue pour se plier à l'observance monacale et à la pratique stupide des dévotions du cloître !

C'est du sein rocheux des Asturies que s'élance Pélage

contre les Maures pour relever l'étendard de la foi; c'est dans la grotte de Govagonda qu'il médite ses projets, qu'il prépare ses armées au combat, et qu'il dispose les fondemens d'une monarchie qui devait détruire la puissance des Musulmans en Espagne. Aussi est-ce en commémoration de ces services rendus au christianisme et à la monarchie espagnole que les fils aînés des rois catholiques prennent aujourd'hui le titre de Princes des Asturies. Oviédo est la seule ville de cette province qui mérite le nom de Cité, car elle a ses lépreux, ses moines, ses mendians et ses nobles. La cathédrale offrirait de l'intérêt à un scrutateur de monumens du moyen-âge, et ceux qui aiment les légendes et le merveilleux trouveront auprès du sacristain de quoi satisfaire les appétits de leur imagination.

Ne vous attendez pas à trouver en Navarre et en Biscaye des sites pittoresques, de rians paysages ; ici la nature s'offre sous un aspect sombre et sévère ; mais en retour, toutes les modifications du sublime et du beau s'y trouvent réunies et confondues : légendes chevaleresques, souvenirs de gloire et d'amour, cet antique esprit d'aventures et d'entreprises qui a précipité tant de guerriers et de matelots à travers l'Océan, tout enfin, jusqu'au fanatisme incurable, jusqu'à la sombre superstition de ces contrées, concourt à leur donner une teinte d'originalité brillante et un intérêt puissant. Les créneaux de Cuellar, de Penafiel et d'Aguilar, vous disent les exploits de leurs seigneurs; Roncevaux murmure encore les derniers soupirs de Roland, et Saint-Sébastien s'enorgueillit d'avoir la première indiqué aux marins espagnols la route des Indes-Occidentales et de l'Océan arctique.

Saragosse couvre l'Aragon tout entier de sa resplendissante auréole; elle aussi, elle a ses vierges protec-

trices, ses martyrs, ses légendes et ses basiliques miraculeuses. Notre-Dame-del-Pilar est en si grande vénération à Saragosse, que, dans les momens de crise, les généraux et les juntes l'ont souvent invoquée comme un des plus fermes soutiens de la monarchie; cette segnora est la pierre angulaire de la foi, le palladium du commerce, la sauve-garde de quiconque l'implore. On marchande avec elle une guérison, le succès d'un procès, la réussite d'une entreprise, l'heureuse issue d'une intrigue amoureuse. Sainte-Engracia n'a pas moins de vertus; plus d'une fois le salut de la ville a été attribué à sa puissante intercession, et les hiéronymites qui desservent cette église se font un devoir de maintenir et d'accréditer la croyance populaire; mais dans les momens solennels, comme dans le siége mémorable que les habitans de Saragosse eurent à soutenir contre Napoléon, tout ce que leur culte extérieur peut avoir de ridicule et d'absurde disparaît pour ne laisser apercevoir que la sublimité d'une foi qui promet le succès ou le martyre. Les annales de la guerre n'ont jamais rien offert de semblable à la lutte terrible qui, lors du siége de Saragosse en 1808, s'engagea d'un côté avec les armées françaises, commandées par les généraux Verdier et Lefebvre, de l'autre, avec les habitans et la garnison de cette ville, sous les ordres du général Palafox. Saragosse n'est point fortifiée, le mur en briques qui l'entoure n'a que douze pieds de haut et est coupé en divers endroits par des maisons qui font partie de l'enceinte. La ville domine une plaine découverte et bornée de tous côtés par de hautes montagnes. L'Ebre, qu'on passe sur deux ponts, l'un en bois et l'autre en pierre, baigne les murs de la ville et la sépare de ses faubourgs. On le voit, la position de Sarragosse et les ouvrages d'art destinés à la protéger étaient

loin d'offrir un ensemble bien redoutable ; mais le courage désespéré des habitans suppléa aux moyens de défense. Chaque maison devint une citadelle, chaque citoyen un héros, et après quarante-cinq jours de lutte, de combats opiniâtres, les vieux régimens français sonnèrent la retraite. Aussi lorsque tous les souvenirs de ce siége auront disparu de la mémoire des hommes, les boulets encore incrustés dans le portail de Sainte-Engracia rappelleront l'héroïsme des habitans de Sarragosse.

Dans la vieille Castille, on ne rencontre que des villes en ruines, que des maisons enfumées ; le peuple y vit dans la misère la plus abjecte, et peut revendiquer pour lui seul toutes les épithètes flétrissantes dont on accable si gratuitement les Espagnols. Burgos, quoique berceau du Cid, n'offre que des masures dans lesquelles une population paresseuse et pauvre s'abrite tant bien que mal contre les injures du tems. Un aqueduc majestueux, immense, annonce Ségovie ; je croyais rencontrer dans cette ville de l'activité, quelques symptômes d'industrie ; mais non, tout était ici morne, calme, et, au milieu de ce silence, s'élevaient comme partout les débris des mosquées arabes et des constructions romaines. Il s'en faut que j'aie trouvé à Salamanque cet aspect animé et confus des villes universitaires de l'Allemagne ; une teinte monastique est empreinte sur la physionomie pâle de ses étudians ; rien ne révèle en eux cette pénétration, cette gaîté traditionnelle. L'étudiant allemand, avec sa casquette sur l'oreille, son énorme pipe à la bouche, ses joues fraîches et colorées, avec son maintien négligé, la naïveté de ses expressions, toujours sous l'influence d'un vague idéalisme qui le berce et qui le domine, vous appelle à lui, excite votre sympathie. L'étudiant de Salamanque au contraire, sombre, taciturne, dédaigneux,

embossé dans son manteau, repousse par sa froideur; mais, si vous le questionnez, sa parole brève, ses réponses incisives, décèlent aussitôt un esprit acéré, rompu à la méditation, mais habitué déjà à concentrer tous ses élans. L'étudiant allemand se fait connaître à vous de prime abord; l'étudiant espagnol veut qu'on le devine; et quoique tous deux également accessibles aux passions de l'ame, quoique les mots d'amour, de patrie, de liberté fassent également vibrer leur jeune cœur, ils ont une manière d'être toute dissemblable. Si l'on étudiait Salamanque comme elle le mérite, si on interrogeait les vieilles archives de son université, on aurait à écrire l'histoire complète de tous les âges de la littérature ibérique, car c'est d'ici que les plus beaux génies de l'Espagne ont commencé à prendre leur essor.

Allez à Tolède, si vous voulez connaître le type du Castillan. Tolède l'impériale, fière encore d'avoir servi de résidence aux souverains de l'Espagne, se drape avec noblesse de son manteau en haillons. Ne demandez pas à un habitant de Tolède de l'activité, de l'industrie, il pencherait nonchalamment la tête, vous regarderait en face, et, sans ôter le cigarre de sa bouche, lorsque de ses lèvres minces et entr'ouvertes se serait exhalé un long tourbillon de fumée, il vous dirait : « Vous faites injure à un *hidalgo*. » Aussi quel doux *far niente* règne sur Tolède! La sieste est ici devenue une nécessité publique. De quelles précautions on s'entoure pour se dérober à la chaleur du jour, pour échapper durant ces douces heures au tracas du ménage, à l'importunité des visites! L'homme aisé ne se croit pas même assez en sûreté dans la ville; pour satisfaire à ce besoin impérieux, il fait construire à l'extérieur de petites maisonnettes exclusivement consacrées à la sieste : c'est au milieu d'un jardin, sur le pen-

chant d'une colline, au bord d'un ruisseau, à côté d'une prairie, que s'élèvent ces temples dédiés à l'indolence et à la volupté (1). Tolède et Valladolid avaient grandi, prospéré avec la cour et les rois; c'est le caprice des rois et de la cour qui les a ruinées. Ces villes ne sont plus aujourd'hui que l'ombre d'elles-mêmes.

Alcala, Avila, Casa-del-Campo, Villa-Viciosa, San-Fernando ne rappellent que de tristes souvenirs, je leur préfère les riches plaines d'Aranjuez arrosées par le Tage et le Xarama. Ici la terre est fertile et la végétation active. Le peuplier, le saule-pleureur y croissent sans culture; la vigne, l'olivier, le mûrier blanc couvrent de leur feuillage la pente des collines, et sur les hautes montagnes, le sapin, le kermès, élèvent leur tête majestueuse. Partout une étonnante variété de jardins, de vergers, de parterres, de bosquets; c'est au milieu des pâturages d'Aranjuez que se forment ces fiers étalons de race andalouse; ici, dans le *real cortejo*, croissent les plantes de l'Amérique du Sud à côté des sapins et des mélèzes du nord; plus loin, c'est la cascade du Tage, qui, après avoir parcouru avec majesté des vallées spacieuses, semble abandonner son lit pour se précipiter avec fracas dans la plaine.

Avant le règne de Philippe V, Saint-Ildephonse n'était qu'un simple rendez-vous de chasse, il devint un palais lorsque ce roi, après avoir agité l'Europe pendant un demi-siècle, songea au repos de la vie privée. Saint-Ildephonse est une résidence vraiment royale, c'est le Versailles de l'Espagne : bosquets, jardins, rivières, fontaines, marbres, statues, berceaux, cascades, ponts rustiques, tout est là, excepté cette fraîcheur et ce gazon

(1) Les habitans de Tolède les appellent *cigarrales*, maisons à umer.

velouté que l'on trouve à Windsor. Philippe V dépensa pour l'embellissement de ce château des sommes énormes, et faillit ruiner l'état. Plus tard, je ne sais par quel caprice, on voulut faire de Saint-Ildephonse un centre d'industrie; mais la spéculation royale n'a donné que de ruineux résultats, tandis que Guadalaxara, livrée à elle-même, s'élevait florissante et pleine d'avenir.

Aucune description ne peut reproduire l'aspect de désolation que la destruction totale des arbres imprime aux plateaux des Castilles et de la Manche. Les forêts qui embellissaient autrefois ces contrées ont disparu : rien d'ailleurs, dans la plaine qui s'étend de Sommo-Sierra à Madrid, ne peut faire soupçonner l'approche d'une capitale. Madrid, véritable oasis au milieu d'un désert, est située sur le plateau et sur le bord de la dépression assez profonde dans laquelle coule le Manzanarès. Cette rivière, qui, dès la fin d'avril, n'est guère composée que de quelques filets d'eau qui baignent çà et là un fond sableux, est cependant surmontée d'un pont somptueux, dont la solidité et les proportions gigantesques sont peu en harmonie avec la nature de l'obstacle qu'il avait à vaincre. Ici tout n'est que contrastes : Madrid, de simple cité, élevée tout-à-coup, de par le roi Philippe II, au rang de capitale, n'a pas encore eu le tems de prendre les allures d'une métropole. Le palais du roi, ceux des princes, les hôtels des grands seigneurs, les vastes casernes des gardes, disent bien à l'étranger qu'il se trouve dans une résidence royale; mais les constructions vulgaires qui l'entourent de toute part, et qui font tache avec ces fastueuses demeures, lui révèlent aussi la récente origine de cette illustration. N'importe, si vous aimez à voir un peuple se montrer, s'étaler avec franchise dans la rue, sans qu'on ait besoin de l'étudier en détail sous le toit

des maisons, allez, pendant le jour, à la *Puerta del Sol*, et, le soir, au *Prado*.

Depuis que Madrid est devenue une ville constitutionnelle, sa physionomie a tout-à-fait changé. Ce n'est plus cette populace fanatique, barbare, que l'Inquisition soulevait ou apaisait à son gré; ce n'est plus cette multitude imbécille, empressée, toujours prête à applaudir à l'arbitraire de ses rois. Madrid raisonne aujourd'hui, et don Carlos n'y pénétrerait qu'à travers des ruines et des cadavres. Les politiques de la *Puerta del Sol* s'abordent avec plus de rondeur; ce ne sont plus de simples lazzis qui occupent leurs loisirs; les affaires de l'état absorbent toute leur attention. Rien de plus curieux que de voir ces groupes, environnés d'une épaisse fumée de tabac, s'agiter, se passionner de bonne foi à la première nouvelle jetée dans la circulation par un plaisant ou un étourdi; rien de plus amusant que de saisir, au milieu du brouhaha, ces paroles énergiques, qu'un Espagnol emploie avec tant de laisser-aller, soit qu'il veuille exprimer son indignation ou sa surprise, soit qu'il veuille faire éclater son admiration ou sa colère. Dans un ordre plus élevé, l'observation n'est pas moins piquante : à la chambre des procuradorès, l'activité, le zèle, le dévouement animent tous les membres; ce sont là des hommes d'avenir, ceux qui feront sortir l'Espagne du marasme qui l'accable. Discussions, adresses, amendemens, projets, tout cela s'improvise, tout cela se succède avec une prodigieuse rapidité, souvent d'une manière fort peu parlementaire : qu'importe, il y a du moins de la vie dans ces différentes scènes; on sent le cœur battre sous ces habits plébéïens. Dans la chambre des procérès, au contraire, un morne silence, rarement interrompu par un discours nasillard, règne dans l'enceinte. Ducs, comtes,

évêques, grandesses, la plupart intelligences obtuses, vieillards décrépits, représentans de l'Espagne de Charles-Quint, siégent là, immobiles comme des mandarins, et n'opinent que du bonnet. Ne cherchez pas même à pénétrer dans les premières enceintes du *Buen-Retiro*, les avenues sont hérissées de baïonnettes, une double haie de sentinelles en interdit l'approche aux curieux. Tout entière au sentiment qui la domine, la reine n'admet auprès d'elle que ses familiers; pour le reste de la cour, elle est inaccessible. Les politiques de la *Puerta del Sol* vous diront : *La Reina Gobernadora mal se gobierna*, et vous entendrez aussitôt le nom du chambellan Munoz sortir de toutes les bouches.

C'est le soir au Prado que se donne rendez-vous tout ce qu'il y a d'élégant, de fashionable à Madrid; calèches, landau, tilburys, chevaux alezans et andalous, se pressent, s'agitent, se croisent dans les allées extérieures, tandis que dans la grande allée réservée aux promeneurs une multitude onduleuse, va, vient, se mêle, bourdonne : le jour est incertain, les parures sombres; cependant le crépuscule suffit encore pour laisser apercevoir tout ce qu'il y a de grâce, de langoureuse mélancolie chez une Madrilegne; la vivacité de ses gestes, le timbre argentin et saccadé de sa voix, le frôlement de sa mantille piquent d'abord votre curiosité, stimulent votre attention; mais si, après avoir cherché à distinguer ses traits, l'incarnat de son teint, ses sourcils arqués, l'étincelle de ses yeux pénètrent votre ame, ne résistez pas à la fascination, suivez le courant qui vous entraîne, et qui que vous soyez, sectateur de Confucius, quaker ou anabaptiste, récitez avec elle l'*angelus* quand la cloche tintera...

(*New Club's Book.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Influence de la végétation sur la santé. — Les médecins anglais désignent, depuis quelques années, sous le nom de *malaria* (mauvais air), la cause à laquelle on attribue généralement les fièvres intermittentes, ainsi que cet état de langueur, cet affaiblissement des organes, cette décoloration de tous les tissus qui se rencontrent si fréquemment chez les habitans des lieux où ces fièvres règnent annuellement. En général, on attribue cette influence à la décomposition des matières végétales par les eaux stagnantes, ou plutôt aux émanations qu'elles fournissent, et qui, transportées par le moyen de l'air, agissent à la manière des poisons sur ceux qu'elles viennent frapper, occasionant tantôt une fièvre intermittente, tantôt une prostration générale. Parmi les lieux les plus célèbres sous ce rapport, Rome et ses environs méritent d'être cités en première ligne, tant par la fréquence de ces fièvres qui, à certaines époques de l'année, frappent la plupart des habitans de quelques quartiers, que par leur intensité qui suffit quelquefois pour déterminer la mort en un petit nombre de jours. Rome était exempte de ces maladies à une époque déjà bien reculée; mais, comme depuis plusieurs siècles la *malaria* a semblé exercer gra-

duellement plus de ravages, on en a conclu que cette ville devenait de plus en plus insalubre, c'est-à-dire de plus en plus marécageuse. L'absurdité de cette opinion était trop évidente pour qu'elle fût admise, puisqu'il n'est pas de district plus sec et plus aride que celui de Rome; aussi eut-on recours, pour expliquer ce changement survenu dans la salubrité de cette capitale, aux marais Pontins où ce genre d'insalubrité est porté au dernier degré; mais comme ces marais sont à deux journées de distance de Rome, dont ils sont en outre séparés par des villes où la *malaria* n'exerce aucune influence, on fut obligé de convenir que si les émanations de ces marais étaient la cause des fièvres qui règnent à Rome, elles ne peuvent y arriver qu'en faisant de longs détours. L'abaissement des eaux du Tibre, en été, n'altère point leur pureté, comme on l'a dit, et ne peut être la cause de ces fièvres; cependant c'est uniquement sur cette supposition que repose le projet, tant de fois renouvelé depuis Jules-César, de changer le lit du fleuve et de le faire passer dans les marais Pontins, afin de l'éloigner de Rome. On verra dans le cours de cet article que c'est surtout à l'absence de grands végétaux qu'il faut attribuer l'insalubrité de Rome et de plusieurs autres lieux.

Il importe peu aujourd'hui de connaître l'époque exacte de la formation des marais Pontins et de savoir si leur origine remonte au tremblement de terre qui eut lieu après l'expulsion des Tarquins, qui détruisit vingt-trois villes et abaissa notablement le sol d'une partie de l'Italie. Les essais pour les dessécher tentés par Appius Claudius, Jules-César, Auguste et Trajan n'eurent aucun résultat important. Lorsque Décius, sous le vice-roi goth Théodoric, entreprit de les rendre à la culture en les assainissant, un grand nombre d'ouvriers qu'il employait étant

tombés malades, et beaucoup ayant succombé, il fut obligé d'interrompre les travaux à plusieurs reprises. Les mêmes accidens se renouvelèrent sous Pie V, en 1585.

Lorsqu'après de nombreuses difficultés le pape Pie VI fit reprendre les travaux, de nouvelles épidémies frappèrent les ouvriers ; beaucoup moururent en peu de tems, d'autres guérirent en quelques jours. Cependant une grande partie du district avait été desséchée, et, sous ce rapport, l'entreprise semblait avoir été couronnée d'un plein succès. Une colonie considérable y fut fondée et pourvue d'une église et d'un couvent de capucins. Aussitôt que le sol eut été complétement desséché, les fièvres intermittentes disparurent ; mais bientôt les effets réels de la *malaria* commencèrent à se manifester ; les colons et les capucins pâlissaient graduellement ; puis ils perdirent presque complétement la voix, maigrirent et finirent par succomber. Ainsi toute la colonie fut détruite en peu de tems, et l'église sert maintenant de magasin à foin. Lorsque la moisson est faite, le maître de poste, qui est le propriétaire de l'endroit, se retire avec sa famille dans un lieu plus salubre, et laisse la garde de l'établissement à des domestiques auxquels il paie de forts gages, mais dont quelques-uns finissent ordinairement par être victimes de la *malaria*. Lorsque j'y passai avec le docteur Mac Culloch, il y en avait deux qui étaient dans un état alarmant ; je les amenai avec moi à Rome ; mais ils y moururent quelques jours après leur arrivée.

Les pays où la *malaria* fait encore le plus de ravages offrent des traits tout-à-fait différens. En l'année 1669, quatre villages furent recouverts par la lave qui coula de l'Etna ; les habitans bâtirent un nouveau village sur une élévation, près de Poterno. Le district, bien qu'excessivement sec, fournissait de riches moissons ; et, à

une grande distance autour de ce point remarquable par son élévation, ne se trouvaient ni marais, ni amas d'eau stagnante. La première année, la *malaria* s'y montra après la moisson, et toute la colonie en ayant souffert, les habitans furent obligés d'abandonner cet endroit, tandis que les villages voisins renfermaient une population nombreuse et bien portante. L'un des districts les moins humides de cette contrée est celui qui se trouve autour du village de Fiorida ; il occupe une vaste plate-forme composée de tuf basaltique, signe caractéristique de tous les pays où règne la *malaria* par l'absence de végétation. Peu de tems après avoir quitté Syracuse, on n'aperçoit plus d'arbres; on rencontre bien encore quelques buissons dans la longue et étroite vallée qui suit la route, mais quand on est arrivé à une certaine hauteur, on ne voit plus d'autre végétation que la moisson, l'œil n'aperçoit que des champs de blé desséchés. Le village, qui contient les seules habitations du district, est visible à cinquante milles ; mais toutes les maisons sont désertes une grande partie de l'année. Lorsque la moisson est finie, les plus riches habitans se retirent dans d'autres lieux et ne reviennent dans leurs propriétés qu'à l'automne. Le docteur Mac Culloch, qui a visité plusieurs fois ce village, dit y avoir vu un grand nombre d'enfans, de l'âge de cinq à douze ans, décrépits, semblables à de petits vieillards ou plutôt à des cadavres. Quand une fois ils ont passé l'âge de quatorze ans, ils sont moins susceptibles de contracter la maladie ; mais beaucoup en sont atteints, et spécialement les étrangers. A l'auberge il y avait trois enfans et une personne avancée en âge qui étaient malades depuis plusieurs années et semblaient destinés à une mort prochaine.

Les environs de Rome sont également montueux, ari-

des et dépourvus de végétation; on marche des jours entiers sans rencontrer un seul arbre, ni même un buisson, et sans voir autre chose que de vastes champs de blé. Dans les tems anciens, Rome était entourée de bois sacrés d'une grande étendue auxquels il n'était pas permis de toucher. A cette époque la *malaria* y était inconnue, quoique les fièvres intermittentes régnassent déjà dans les marais Pontins. Mais le changement de religion et l'avarice des maîtres de Rome ont détruit ces belles forêts, et ont fait de la contrée qui entoure cette grande capitale un pays de désolation et d'une funeste aridité. Avec le commencement de ce système de destruction apparut la *malaria*, qui depuis a atteint une telle intensité que chaque année elle fait périr un nombre considérable d'habitans. Aussi, pendant l'été tous les étrangers et les habitans aisés quittent la cité gigantesque, qui se trouve ainsi à moitié dépeuplée.

Tant que la terre est couverte de végétaux, même les moins élevés, l'air des districts les plus mal-sains est pur et salubre, la maladie ne se fait point sentir ; mais aussitôt que les moissons prodigieuses, qui, dans ces terrains volcaniques et légers, arrivent promptement à la maturité, ont été abattues, alors une partie des matières qui étaient absorbées par les feuilles et les racines des plantes pénètrent l'atmosphère et la rendent impropre à la respiration jusqu'à ce que l'élévation ou la distance rétablisse l'équilibre qui est indispensable à la santé. Ainsi, à Rome, la partie la plus élevée de la ville, tels que *la Trinità del Monte*, le Capitole, etc., sont à l'abri de la *malaria*, tandis qu'elle est très-redoutable dans les parties les plus basses, le *Campo Vaccino* et les quartiers situés près du Tibre. Lorsque les mystères de la nature seront mieux

approfondis, Rome sera de nouveau entourée de bois sacrés, les collines voisines se couvriront de végétation et de vignes, dont les pampres, supportés par les ormeaux, s'élèveront à une grande hauteur, et la *malaria* disparaîtra de ces lieux où elle n'existait pas autrefois. C'est un fait plein d'intérêt et bien digne de fixer l'attention, que tous les lieux où règne la *malaria* reposent sur des terrains de formation volcanique; et que c'est surtout sur les limites de ces terrains et de ceux qui ne sont pas d'origine volcanique qu'on la rencontre le plus souvent. Ainsi le mont *Gauro* ou *Barbaro*, sur lequel on récoltait un vin délicieux, était autrefois très-insalubre; mais, depuis la formation du *Monte Nuovo* par l'éruption volcanique de 1538, entre la mer et la montagne, cet endroit est devenu très-salubre; en même tems, il a été complétement impossible, depuis cet événement, d'y obtenir même du vin passable. D'un autre côté, l'on sait que le vin du *Monte Fiascone* n'a acquis sa renommée que depuis une époque récente, et que ce n'est aussi que depuis quelques années que la *malaria* y règne.

Géologie.

Débordement des fleuves et des rivières dans l'Amérique septentrionale. — L'Ohio, le Missisipi, la Rivière Rouge, celles des Illinois d'Arkansas, et une foule d'autres, sont sujets à des débordemens si considérables, que le voyageur, témoin pour la première fois de ce spectacle imposant, ne peut se défendre d'un sentiment profond de surprise et d'admiration. Lorsqu'à la suite d'un hiver long et rigoureux, la température vient subitement

à changer et à s'adoucir, la neige commence à fondre de toutes parts, et comme le vent du sud-est, qui règne ordinairement alors, amène de fortes pluies, dont la durée est souvent de plusieurs semaines, leurs eaux, réunies aux neiges fondues, font déborder les ravins, les ruisseaux, les petites rivières, qui à leur tour viennent grossir simultanément le cours des grands fleuves. L'Ohio offre alors un aspect imposant et terrible. Mais c'est au moment où ses eaux se réunissent à celles du Mississipi qu'on peut se faire une idée exacte des débordemens des fleuves de l'Amérique. Au pied des chutes de l'Ohio, l'eau s'élève à plus de soixante pieds au-dessus du niveau ordinaire. Les eaux de ce fleuve, dont le cours est de plus de 1,000 milles (400 lieues), en ont déjà parcouru près de sept cents lorsqu'elles sont arrivées à ces chutes. Les désastres occasionés par ces débordemens sont nombreux et immenses : les arbres, les moissons, les bestiaux sont entraînés et engloutis par le courant.

Le débordement du Mississipi offre un spectacle plus surprenant encore. L'eau n'a pas plus tôt atteint les bords du fleuve, qu'elle les franchit, se précipite et s'étend, à plus de trente milles de distance, sur les terrains bas qui l'avoisinent. Toute la contrée n'offre plus qu'une immense nappe d'eau, du milieu de laquelle on voit s'élever la cime des grands arbres des forêts. L'inondation est si soudaine, que les animaux comme les hommes ont besoin de toute leur agilité pour pouvoir se soustraire à l'irruption des eaux. L'Indien se hâte de gagner les montagnes ou les parties élevées de l'intérieur ; les bestiaux et les bêtes fauves se dirigent à la nage vers les lieux qui ne sont pas encore envahis, ou s'abandonnent au courant. Sur les bords du fleuve, les habitans ont des ra-

deaux préparés d'avance, sur lesquels ils se retirent avec leur bétail et leurs provisions. Ils confient leur arche au gré des eaux, et l'amarrent ensuite aux plus gros arbres avec des cordes ou des lianes. De là, ils sont souvent témoins de la ruine de leurs maisons, que le courant emporte pièce à pièce. Ceux qui n'ont rien à perdre profitent de l'occasion, parcourent les forêts en canots, et se mettent à la poursuite du gibier, des cerfs ou des ours, à demi abattus par l'orage. Ils abordent sur les tertres que les eaux environnent sans les couvrir entièrement, et détruisent des milliers de cerfs pour en avoir la peau. Le fleuve lui-même présente un spectacle imposant : quoiqu'alors aucun grand navire n'en remonte le courant, on n'y voit pas moins une immense quantité de bateaux, chargés de divers produits, qui voguent en silence vers la Nouvelle-Orléans. A la surface des eaux on aperçoit tantôt une écume jaunâtre, mêlée à des pierres-ponces, qui viennent des montagnes situées dans le nord-ouest; tantôt des pans entiers de forêt précipités par le courant; puis des bœufs, des chevaux, des cerfs et des ours, nageant pêle-mêle et s'efforçant de résister aux flots qui les entraînent; et, au-dessus, des aigles, des vautours, des cygognes, s'abattant sur les cadavres, et les mettant en pièces sans s'inquiéter de l'inondation ni des habitans qui les regardent de loin.

Si, par hasard, un bateau à vapeur remonte ou descend le fleuve, les arbres qui flottent sur la rivière ont bientôt brisé ses pales et déchiré ses flancs. En suivant le cours du fleuve dans un canot, on atteint certaines parties du rivage défendues contre l'inondation : ce sont des levées artificielles, espèces d'oasis, au milieu des plaines recouvertes par les eaux. Là se trouve toute la population d'un canton occupée à réparer, à élever et à

augmenter ces barrières, qui s'élèvent à plusieurs mètres au-dessus du niveau des terres voisines. Chacun semble redouter l'irruption du fleuve furieux ; mais, malgré tous les soins, il pénètre dans le massif, se jette avec impétuosité dans les champs, et les recouvre bientôt de ses eaux.

Cependant la crue a cessé, et les eaux débordées rentrent peu à peu dans leur lit. Alors le sol est partout recouvert de limon ou d'une terre argileuse, qui forme en séchant de larges et innombrables crevasses, d'où s'élèvent des émanations fétides, souvent dangereuses. Un brouillard épais s'étend en même tems sur tout l'espace occupé par les couches inférieures de l'atmosphère. Les bords du fleuve sont plus ou moins dégradés par les eaux, les arbres, à demi déracinés, inclinent leur tête; et les parties supérieures des îles situées dans le lit des fleuves sont couvertes d'une énorme quantité de troncs d'arbres et de cadavres de bestiaux. Des bancs de sable considérables, déplacés par la violence des tourbillons, sont transportés dans d'autres places. Partout où il y a des habitans, on les voit activement occupés à réparer les désastres occasionés par l'inondation; et les petits propriétaires riverains s'aventurent au milieu de ces terrains marécageux pour retrouver leurs bestiaux que l'inondation n'a pas fait périr, ou pour sauver au moins la peau de ceux qui ont été noyés.

Partout il faut rétablir les clôtures, souvent même rebâtir des maisons la plupart élevées sur des plates-formes, faites avec les troncs de grands arbres. Enfin, lorsque la saison n'est pas trop avancée, les fermiers sèment sur le limon des pommes de terre ou du maïs, sans espoir d'en retirer un grand produit.

Si les crues et les débordemens des rivières de l'Ancien-Monde intéressent vivement le géologue, combien ne doit-

il pas attacher plus d'importance aux débordemens des grands fleuves d'Amérique, qu'on peut en quelque sorte considérer comme autant de cataclysmes, qui souvent bouleversent de fond en comble toute une contrée.

Histoire.

La prison de Newgate en 1662. — Thomas Ellwood, quaker, ami du grand Milton, a laissé une description intéressante de ce qu'était en 1662 une prison de Londres. L'autobiographie d'Ellwood mériterait d'être réimprimée. C'est un livre naïf, pittoresque, dans lequel on voit se développer naïvement tout le courage et tout le fanatisme des premiers membres de la *Société des Amis*, toute leur résignation dans le malheur, toute leur charité chrétienne et toute cette force d'ame qui ne se permettait pas même la plainte contre leurs bourreaux. Nous laisserons parler Thomas, dont le livre est peu connu, quoiqu'il contienne beaucoup de faits importans et d'observations précieuses. Ceux qui ont visité les prisons actuelles compareront la situation actuelle des condamnés avec celle des pauvres gens que l'on entassait, coupables ou non, dans la geole de Newgate (1).

« Quand nous arrivâmes à la prison, dit Ellwood, nous la trouvâmes remplie de nos frères. Il est vrai qu'il était difficile dans ce tems-là de rencontrer une seule prison qui ne fût pas pleine de quakers; nous fûmes cependant accueillis avec bienveillance et amitié, autant que le permettait l'état des choses. Les nouveaux arrivés gênaient

(1) Voyez dans les 14ᵉ et 17ᵉ livraisons (février et mai 1834) les articles que nous avons publiés sur les différentes prisons de Londres.

beaucoup les anciens occupans, ce qui ne les empêcha pas de nous donner tous leurs soins. Nous obtînmes la liberté de nous promener dans la première salle, commune à tous les habitans de la prison, même aux hommes convaincus de crime. C'était là qu'on voyait une foule de misérables couverts de haillons tendre leurs mains à travers les barreaux et demander la charité aux passans. Pendant le jour nous pouvions nous promener dans quelques chambres dont les murailles humides suintaient comme celles d'une cave; mais la nuit on nous renfermait dans la même salle dont la forme était ronde : au milieu s'élevait un gros pilier rond qui soutenait la chapelle supérieure. Des anneaux scellés dans ce pilier servaient à attacher nos hamacs que nous fixions de l'autre côté à la muraille, et qui faisaient le tour de la chambre. Il y avait trois étages de ces hamacs suspendus ainsi les uns au-dessus des autres. Si par malheur on occupait un hamac des troisièmes loges, il fallait grimper par-dessus ceux qui se trouvaient au premier et au second étages. Les malades et les personnes infirmes à qui cet exercice ne pouvait convenir, couchaient par terre. Imaginez combien cette chambre devait être mal-saine, et quelles exhalaisons méphytiques envahissaient les parties supérieures? Tous ces hommes de différens âges, de différens tempéramens, qui se trouvaient ainsi entassés, languissaient et tombaient malades. Bientôt l'un d'entre nous mourut.

» L'enquête de la couronne (*coroners' inquest*) commandée par la loi fut exécutée d'une façon si sommaire et si bizarre, que je crois devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. A peine le juge de la couronne fut-il arrivé chez le concierge, les geoliers, en sentinelle à la porte, s'élancèrent sur les passans; et sans faire attention ni à leur âge, ni à leur état, ni à leurs réclamations, ils

les forçaient de prendre part à l'enquête de la couronne, et de composer le jury. On battait ceux qui faisaient mine de résister, et l'on ne s'arrêtait que lorsqu'on avait complété le nombre des jurés voulu par la loi.

» Un homme grave, vêtu de noir, à l'air simple et posé, marchait rapidement et passait devant la porte de la prison, au moment où les geoliers, qui n'attendaient plus qu'un seul juré, s'élancèrent sur lui. Étonné d'être saisi au collet et d'être entraîné violemment par cinq ou six hommes robustes, il leur demanda quel était le motif de cette violence.

« Que me voulez-vous, s'écria-t-il ?

— Il s'agit d'une enquête de la couronne, il nous faut un juré ; vous le serez.

— Mais une affaire pressante m'appelle, et mes intérêts seront compromis ; laissez-moi donc aller, je vous prie !

— Non ! non ! » Et ils l'entraînèrent.

» Les autres membres que l'on avait ainsi recrutés se trouvaient dans une salle d'attente, et quand ils virent entrer cet homme vénérable avec lequel on les enferma : « Allons, lui dirent-ils, c'est à vous, c'est au plus âgé d'être notre président ; que l'on apporte le cadavre ! L'officier de la couronne leur ayant fait prêter serment, le cadavre du malheureux, étouffé par les miasmes pestilentiels de notre prison, leur fut présenté. Le président s'en approcha : « Ce que vous désirez de nous, dit-il au magistrat, c'est que nous déclarions, en honnêtes gens et en bons citoyens, quel est le genre de mort de cet homme. Comment voulez-vous que nous le fassions, si vous ne nous donnez aucun détail ? Qui sait s'il n'a pas été assassiné ? Qui nous assure que sa mort a été naturelle ? Souvenez-vous que nous sommes citoyens de Londres et fils de l'Angleterre : ce que vous voulez obtenir

de nous serait un mensonge et un parjure. Conduisez-nous donc dans la chambre où cet homme est mort, afin que nous puissions en apprécier par nous-mêmes la salubrité ou l'insalubrité. »

» Les gardiens de la geole étaient furieux. Les uns essayèrent d'effrayer le bon homme en le menaçant de la prison, les autres cherchèrent à l'intimider par des menaces, des injures, des voies de fait; la plupart se moquèrent de ce qu'ils appelaient sa bêtise et sa faiblesse; mais il ne se laissa point effrayer.

« Allons, allons, messieurs, leur dit-il; vous m'avez jeté de force dans cette prison, vous m'avez contraint à faire partie de ce jury d'enquête; c'est bien assez, j'espère : ne croyez point avoir affaire à un enfant. N'espérez pas m'avoir arraché à mes devoirs et à un rendez-vous important, pour faire de moi ce que vous voudrez. Vous m'avez imposé un devoir; ce devoir je le connais, je le remplirai; je connais aussi le vôtre, et je vous forcerai de le remplir. Conduisez-moi dans la salle où cet homme est mort. »

Il semblait que ce vieillard représentât la force de la loi; les gardiens commencèrent à se repentir de l'avoir arrêté : c'était pour eux un embarras et non un instrument. Au lieu de le plier à leur volonté, comme ils s'étaient promis de le faire, c'étaient eux-mêmes qui recevaient ses ordres et ses réprimandes. Cette influence du caractère dans une circonstance même peu importante, me sembla digne de remarque. Sa volonté était péremptoire; les geoliers furent obligés d'ouvrir la porte de la salle où nous couchions, et d'y introduire le jury improvisé. Pendant tout ce débat, la nuit était venue, chacun décrochait son hamac pendu à la muraille et com-

mençait à l'attacher aux anneaux qui devaient le tenir balancé entre le pilier central et le mur.

« Ce n'est pas la peine de vous déshabiller, cria l'un des gardiens en ouvrant notre porte, voici l'enquête de la couronne. » En effet, on entendait un grand bruit de pas et de voix. Les hamacs étaient déjà suspendus, plusieurs d'entre nous s'étaient dépouillés de leurs vêtemens. A peine le président du jury, homme de tête comme on l'a vu, eut-il mis le pied dans notre caverne pestilentielle, il recula et levant les mains au ciel :

« Mon Dieu ! est-il possible ! sera-t-il permis à des Anglais de traiter ainsi des Anglais ? Messieurs du jury, entrez si vous le pouvez, pénétrez dans le lieu infect où tous ces hommes vont s'entasser comme des grains de blé dans un sac. Spectacle honteux en vérité ! Il n'y a pas besoin de demander quel genre de mort a enlevé ce malheureux ; une seule chose m'étonne, c'est qu'il reste ici un seul homme vivant. Que Dieu veuille seulement prolonger ma vie jusqu'à demain matin ; et le roi saura comment des chrétiens osent traiter leurs frères ; il le saura quand je devrais mourir.

« Les geoliers étaient frappés de stupeur : une crainte plus positive commençait à se mêler au sentiment d'embarras que leur avait causé la présence de ce président du jury, si malencontreusement choisi par eux-mêmes. Le courageux citoyen qui savait que Charles II ne pardonnait guère à quiconque venait mêler des images tristes à ses plaisirs licencieux, tint religieusement sa parole. L'enquête de la couronne, présidée par lui, déclara que la mort du prisonnier avait été causée par l'insalubrité évidente de la prison ; le lendemain il pénétra jusqu'à Charles II, lui représenta vivement l'infamie de ce sup-

plice infligé à des hommes, la plupart innocens, et obtint de lui la translation des prisonniers dans la prison plus salubre de Bridewell. » Il est étonnant que l'histoire n'ait pas conservé le nom de cet homme courageux qui, le premier, porta la lumière dans ces cavernes fangeuses que l'Europe appelait du nom de prisons : étables d'Augias que le sublime Howard a épurées et assainies.

Statistique.

Du nombre et de la valeur des chevaux en Angleterre. — Nous avons publié, dans le 8e Numéro de la 3e série (août 1833), un article fort curieux sur l'éducation des chevaux en Angleterre; voici quelques détails statistiques empruntés au *Journal d'Agriculture*, qui ajouteront encore à l'intérêt de notre premier article.

« Il serait difficile de dresser un tableau exact des différentes races de chevaux que possède aujourd'hui la Grande-Bretagne. Les chevaux allemands, hongrois, arabes, espagnols, qui y ont été successivement introduits, ont produit un nombre infini de variétés, dont il serait impossible aujourd'hui de constater toutes les nuances. Grâce à ces judicieux croisemens, nos chevaux de course sont les plus vites que l'on connaisse, nos chevaux de diligence et de cavalerie ont une force et une vigueur peu communes, et nos chevaux de trait, par leur puissance et leur docilité, ont une supériorité incontestable sur tous ceux du continent.

» Le nombre de chevaux aujourd'hui employés dans la Grande-Bretagne à différens usages, est très-considérable, quoique le chiffre ne s'en élève pas aussi haut qu'on le suppose généralement. M. Middleton estime que

le nombre total des chevaux qu'occupe l'agriculture, tant en Angleterre que dans le pays de Galles, s'élève à 1,2000,000; quant à ceux affectés aux divers usages d'utilité publique, ou qui sont destinés aux équipages de luxe, il n'en porte le nombre qu'à 600,000; ainsi, d'après ce statisticien, la Grande-Bretagne posséderait 1,800,000 chevaux. Le docteur Colquhoum, qui ordinairement est très-exagéré dans ses évaluations, réduit ce nombre à 1,500,000.

» D'après le tableau officiel que nous donnons ici et qui présente le nombre et les différentes espèces de chevaux qui se trouvent dans la Grande-Bretagne, nous ne posséderions que 1,204,307 chevaux, ainsi que l'indique la somme totale de ce tableau. Mais cet état ne comprend pas, comme on sait, les chevaux de poste, ainsi que les chevaux affectés aux différentes voitures publiques; dans ce relevé, ne se trouve pas compris non plus les chevaux appartenant aux pauvres agriculteurs, ainsi que ceux affectés à nos divers régimens d'artillerie, de train et de cavalerie exempts de la taxe. M. Middleton, dans son estimation, porte à 100,000 le nombre de chevaux affectés aux malles et au service des voitures publiques; et nous, d'après des calculs assez exacts, nous pensons que ce chiffre peut être porté à 125,000; aussi estimons-nous que le nombre de chevaux actuellement employés aux divers usages du luxe ou de l'utilité publique doit s'élever de 1,400,000 à 1,500,000. Maintenant, pour parvenir à donner une estimation approximative de la valeur de tous ces chevaux, nous avons établi plusieurs catégories qui nous ont donné une moyenne de 14 livres st. par tête, soit 19,600,000 liv. st. ou 21,000,000 st. pour la totalité (490,000,000 ou 535,000,000 fr.). A la suite de ces calculs approximatifs, il ne sera pas sans intérêt

de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'état officiel et comparatif du nombre des chevaux imposables existant dans la Grande-Bretagne en 1815 et en 1833, avec le montant des droits perçus à l'une et l'autre époque, suivant les différentes espèces.

DÉSIGNATION des DIFFÉRENTES CLASSES suivant lesquelles la taxe est répartie.	1815.			1833.		
	Nombre de chevaux.	Taux par cheval.	Total pour chaque classe.	Nombre de chevaux.	Taux par cheval.	Total pour chaque classe.
CHEVAUX DE LUXE.		L. sh.	Liv st.		L. sh.	Liv. st
Personnes ayant 1 cheval	161,123	2 17	463 228	123,668	1 8	177,772
— 2 *id.*	31,842	4 14	150,453	31,073	2 7	73,410
— 3 *id*	12,774	5 4	66,744	10,740	2 12	28,058
— 4 *id*	7,612	5 10	41,866	5,845	2 15	16,073
— 5 *id.*	3,670	5 11	20,460	3.210	2 15	8,947
— 6 *id.*	3,060	5 16	17,748	2,138	2 18	6,200
— 6 à 8	3,372	5 19	20,147	2,204	2 19	6,584
— 9 »	720	6 1	4,374	532	3 »	1,615
— 10 à 12	2,079	6 7	13.201	4,354	3 3	4 298
— 13 à 16	746	6 7	4,755	719	3 4	2,291
— 17 »	51	6 8	326	51	3 4	163
— 18 »	144	6 9	928	126	3 4	406
— 19 »	38	6 10	247	76	3 5	247
— 20 et au-dessus.	1,348	6 12	8,896	4,142	3 6	3,768
	228,579		813,377	182,878		329,832
CHEVAUX D'UTILITÉ.						
Chevaux de louage.....	1,454	2 17	4,180	2,073	1 8	2,979
Id. de course......	500	2 17	1,610	997	1 8	1,433
Chevaux et mulets non entièrement occupés à l'agriculture.........	177,025	1 1	185,876	»	»	»
Chevaux de grande taille employés à l'agricult ..	722,863	» 17	632,505	»	»	»
Id. de petite taille....	35,816	» 3	5,372	»	»	»
Id. de petits fermiers...	38,010	» 3	5,701	»	»	»
Id. de transport.......	»	»	»	24,639	1 1	25,870
Id. de main pour les fermiers.........	»	»	»	1,438	1 5	1,797
Id. de main pour les bouchers........	»	»	»	3,364	1 8	4,835
Id. lorsque les bouchers en ont deux......	»	»	»	1,213	» 10	636
Id. non indiqués précédemment.......	»	»	»	123,728	» 10	64,957
Mules	»	»	»	348	» 10	182
TOTAUX.........	1,204.307		1,648,617	340,678		432,521

Il résulte de ce tableau qu'en 1815, 1,204,307 chevaux étaient soumis aux droits, tandis qu'en 1833, nous

n'en voyons figurer que 340,678; la différence que l'on remarque entre ces deux chiffres ne provient point d'une diminution réelle dans le nombre des chevaux, mais bien des modifications apportées en 1826 dans l'assiette de l'impôt. Comme on le voit, depuis cette époque, les chevaux appartenant aux petits fermiers, c'est-à-dire à ceux qui paient une rente au-dessous de 200 livres sterling, sont exempts de l'impôt. Les marchands de chevaux sont, en outre, soumis à une taxe particulière, qui se rapproche beaucoup des patentes françaises; leur nombre, dans la Grande-Bretagne, est de 1,037, et ils paient ensemble un droit de 13,888 livres sterling (337,200 fr.). Enfin, l'impôt sur les voitures est de 410,000 livres sterling (10,250,000 fr.). Ainsi, les deux impôts s'élèvent ensemble à près de vingt-deux millions par an.

Economie Sociale.

Distribution de l'eau à New-York. — Dans le curieux article que nous avons publié, il y a bientôt cinq mois, sur la distribution de l'eau à Londres et à Paris, nous avions emprunté quelques exemples aux villes de l'Union pour démontrer toute l'importance qu'attachent les Anglais et les Américains à une abondante distribution d'eau saine et potable dans les lieux où se concentre une population considérable. La détermination que vient de prendre la corporation de New-York, pour subvenir largement aux besoins des habitans de cette ville, est à la fois une nouvelle preuve de sa sollicitude, et un bien bel exemple à proposer au nouveau conseil municipal de la ville de Paris.

Il y a quelques mois, la législature de New-York chargea une commission d'ingénieurs civils et militaires de rechercher les moyens à employer pour faire arriver l'eau de Croton-Brook par Harlem, au moyen d'un aqueduc. Les rapports ayant été favorables, la corporation de la ville de New-York a été autorisée à s'imposer extraordinairement pour la construction de cet aqueduc : c'est ce qu'elle vient de faire, en traitant avec une compagnie anglaise, pour la somme de dix millions de dollars (53,000,000 fr.). Ainsi, bientôt New-York sera l'une des villes de l'Union les mieux approvisionnées d'eau.

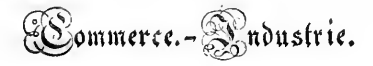
New-York est bâtie à l'extrémité méridionale de l'île de Manathan, sur une magnifique baie, à l'embouchure de l'Hudson. A 31 milles (10 lieues 1/3) de cette ville se trouve un petit village nommé Croton, et à une lieue de celui-ci est la rivière nommée Croton-Brook. C'est là qu'aura lieu la prise d'eau. L'aqueduc qui doit amener les eaux de cette petite rivière à New-York n'aura pas moins de 9 à 10 lieues d'étendue, et ses arches s'élèveront de 18 à 50 pieds au-dessus du sol.

Jusqu'ici, la ville de New-York avait été mal approvisionnée d'eau; aussi, à diverses époques, des projets furent tour à tour présentés pour remédier à cet inconvénient. Les rivières de Bronx, de Croton et de Passaic, furent indiquées comme présentant toutes les conditions requises. La quantité d'eau jugée nécessaire pour alimenter la ville est évaluée à quatre millions de gallons ou vingt millions de bouteilles par jour, à raison de vingt gallons par personne, y compris le service des manufactures et des écuries. Il existe à New-York un grand nombre de puits et de pompes; mais l'eau en est généralement si mauvaise, que, même pour le lavage du linge, on se sert de l'eau de

pluie, la plupart des maisons étant pourvues de citernes. Beaucoup de quartiers de la ville reçoivent l'eau des arrondissemens (*wards*) supérieurs; elle est apportée dans des tonneaux. Sur quelques points des rivières *Nord* et *Est*, l'eau est assez pure; sur d'autres, la qualité n'est guère supérieure à celle des puits. Les personnes aisées s'approvisionnent à des sources qui sont au dehors de la ville; mais les classes pauvres sont obligées de se contenter de l'eau des puits et des pompes situés dans leur voisinage. On s'est assuré que l'on apportait journellement de ces sources à la ville six cents *hogsheads*, ou 75,000 gallons, que l'on paie 125 cents, le *hogshead*; soit 750 dollars par jour, et 273, 750 dollars l'année (1,228,750 fr.). Cette dépense augmente chaque année, parce que les puits et les sources perdent constamment de leur qualité. Beaucoup d'hôtels paient pour leur approvisionnement d'eau 200 dollars (1,000 fr.) à 450 dollars (2,250 fr.) par an; les moindres établissemens et les maisons particulière paient de 15 dollars (75 fr.) à 50 dollars (250 fr.) par an.

Les navires du port reçoivent l'eau de Brooklyn, Long-Island; et, en petite quantité, de New-Jersey et de Staten-Island. La provision d'eau nécessaire à ces navires est évaluée à 415 *hogsheads* par jour, ce qui détermine une dépense de 207 dollars par jour, et de 75,757 dollars 50 cents par an. En 1799, la compagnie Manathan obtint le privilége d'approvisionner New-York d'eau pure et saine. La charte de cette société est perpétuelle, et son capital est de 2,000,000 de dollars. Elle a droit de contrôle sur les ruisseaux et les sources de l'île de New-York et du pays de Westchester. Les établissemens de la compagnie sont situés dans Reed-Street, à peu de dis-

tance au nord de l'hôtel-de-ville. L'eau est élevée d'un puits situé dans Cross-Street par deux machines à vapeur, et est portée dans un réservoir qui est à 15 pieds au-dessus de *Broadway*, la principale rue de New-York. De là, au moyen de tubes répartiteurs en fer ou en bois, l'eau est distribuée dans les quartiers inférieurs de la ville. En 1823, les machines à vapeur de la compagnie Manathan travaillaient pendant seize heures par jour, et, en vingt-quatre heures, élevaient 691,200 gallons d'eau. L'espace parcouru par les tuyaux est de 8 lieues 1/3; et 2,000 maisons, ainsi qu'un grand nombre de manufactures, sont approvisionnées par la compagnie, qui a dépensé 400,000 dollars (2,000,000 fr.) pour construire les pompes et les réservoirs. Malheureusement, le puits qui les alimente, et qui jadis fournissait la meilleure eau de l'île, n'a pas conservé sa qualité primitive. Par suite de l'accroissement de la population, les infiltrations alcalines ont gagné la profondeur du sol, et aujourd'hui cette eau est notablement altérée. C'est cette considération qui a déterminé la corporation de New-York à entreprendre le grand travail que nous venons d'indiquer.



Commerce.-Industrie.

Importance de la fabrication et du commerce du papier en Anglelerre. — Au dix-septième siècle, le continent, et spécialement la France, fournissaient à l'Angleterre la plus grande partie du papier qui y était consommé. Après l'Édit de Nantes, quelques réfugiés français perfectionnèrent nos usines, et déjà, en 1690, les produits obtenus étaient assez satisfaisans. En 1721, les

manufacturiers anglais produisirent 300,000 rames; c'était environ le tiers de la consommation d'alors. On estima, en 1783, que la valeur moyenne du papier fabriqué était de 780,000 livres sterling (19,500,000 fr.). Le docteur Colquhoum portait, en 1813, la valeur des produits de cette fabrication, dans la Grande-Bretagne, à deux millions de livres sterling (50,000,000 de francs), chiffre beaucoup trop exagéré, et que M. Stevenson a réduit de moitié.

D'après des renseignemens directs que nous avons obtenus, nous pensons qu'aujourd'hui, la valeur annuelle du papier fabriqué dans les Trois Royaumes est de 1,200,000 à 1,300,000 livres sterling (30,000,000 à 32,500,000 fr.). L'Angleterre possède 700 fabriques, l'Écosse 70 à 80 et l'Irlande un nombre moins considérable. 27,000 ouvriers environ y trouvent une occupation constante : ce sont du moins les travailleurs qu'emploie directement cette industrie, mais on sait que la fabrication du papier demande le concours d'une infinité d'artisans : des maçons, des charpentiers, des fondeurs, etc. Aussi, présente-t-elle plus d'importance qu'elle ne le paraît réellement et que ne l'ont cru nos législateurs, qui n'ont pas craint de faire peser sur cette branche de commerce un droit trois fois plus considérable que la somme totale des salaires qu'elle paye à ses ouvriers.

Nous avons déjà expliqué les progrès rapides qu'a faits cette industrie (1), grâce au concours de la chimie et de la mécanique, nous nous bornerons à présenter ici l'état

(1) Voyez notre 14[e] Livraison (janvier 1834), ainsi que la Notice sur les progrès du commerce de la librairie en Europe, insérée dans notre avant-dernier Numéro.

comparé des produits de cette fabrication durant ces trois dernières années.

Produit de la fabrication du papier dans les Trois-Royaumes.

	1831. Livres.	1832. Livres.	1833. Livres.
Angleterre et Pays de Galles...........	51,149,069	52,923,026	55,912,774
Écosse............	8,354,508	8,886,780	9,088,014
Irlande............	1,771.827	2,179,303	2,397,080
TOTAUX........	61,275,404	63,909,109	67,397,868

Droits perçus sur les produits fabriqués.

	1831. Liv. st.	1832. Liv. st.	1833. Liv. st.
Angleterre et Pays de Galles....	566,029	590,250	622,933
Écosse......................	94,559	100,061	102,556
Irlande......................	19,212	24,303	26,785
TOTAUX........	679,800	714,623	752,274
	(16,995,000 fr.)	(17,865,565 fr.)	(18,806,850 fr.)

Nous avons vu que jusqu'au milieu du dix-huitième siècle le papier fabriqué en Angleterre était loin de suffire à notre consommation locale; aujourd'hui, nos fabricans, après avoir satisfait à toutes les demandes de l'intérieur, exportent chaque année de 2 à 3,000,000 de livres de papier, dont la valeur n'est pas au-dessous de 100,000 livres sterling (2,500,000 fr.), et sur laquelle

le fisc prélève un droit d'environ 38,000 (950,000 fr.). Nous terminerons cet article en faisant remarquer que la France, qui subvenait autrefois à nos besoins, est obligée de recourir à nous pour ses papiers d'estampes.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

